

LE ROMAN COMPLET

30 centimes

PIERRE DECOURCELLE

LES DEUX FRANGINES

# LES REQUINS DE PARIS



LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE.

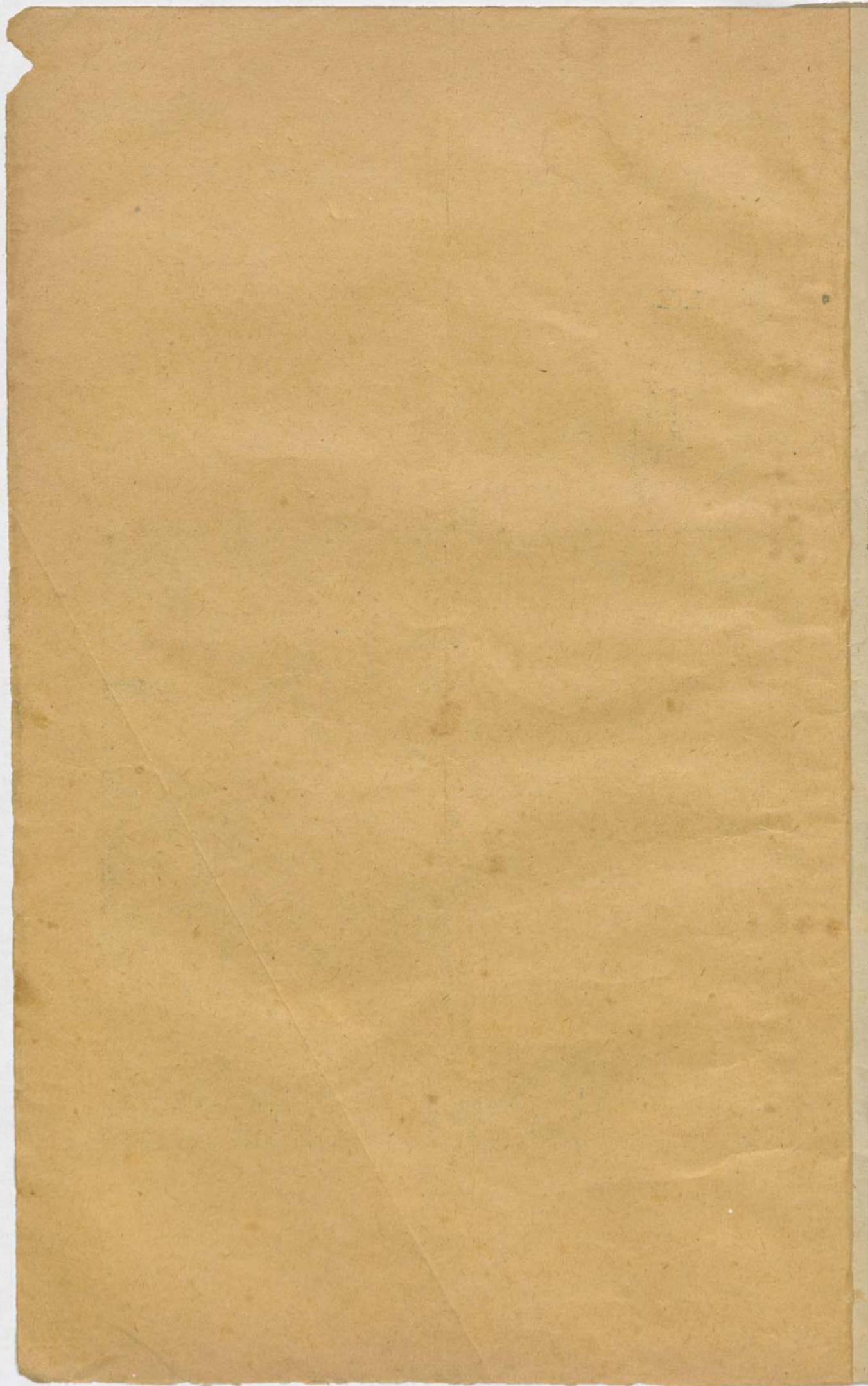
ARTHÈME FAYARD et C<sup>ie</sup>

Éditeurs

18-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

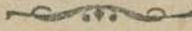
38

PIERRE DECOURCELLE / LES REQUINS DE PARIS



C20704

PIERRE DECOURCELLE



LES DEUX FRANGINES



LES REQUINS DE PARIS



LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

ARTHÈME FAYARD et C<sup>o</sup>

Éditeurs

42-20, Rue du Saint-Gothard, PARIS

Le 15 Mars paraîtra :

# HÉRITAGE D'AMOUR

Par Jules CARDOZE

Le roman complet : 30 centimes

Volumes déjà parus :

- |  |  |   |
|--|--|---|
| BRINGALETTE<br>Par Jules MARY                | FLORAISON D'AMOURS<br>Par FERNAND-LAFARGUE             | LE DIAMANT NOIR<br>Par PIERRE SALES                       |
| L'ESPÉRANT D'UNE VIERGE<br>Par PIERRE SALES  | AMANT ET JUGE<br>Par CHARLES ESQUIER                   | LE PETIT TAMBOUR<br>DE BAZEILLES<br>Par GEORGES MALDAGUE  |
| UNE NUIT DE NOCES<br>Par CHARLES MEROUVEL    | MOINS FORT<br>QUE L'AMOUR I<br>Par PIERRE SALES        | LE MYSTÈRE DE L'ÉTANG<br>Par JEAN ROCHON                  |
| LA DAME AUX VIOLETTES<br>Par MAXIME MORPHY   | POUR L'HONNEUR<br>D'UNE MÈRE I<br>Par JULES DE GASTYNE | L'AMOUR SOUS LES BALLES<br>Par HENRI GALLUS               |
| ORNAISE MORTELLE<br>Par GEORGES MALDAGUE     | LA PETITE « DEUX SOUS »<br>Par MARC THIERY             | LE CALVAIRE D'UNE MÈRE<br>Par JULES DE GASTYNE            |
| LA NUIT ROUGE<br>Par JULES DE GASTYNE        | PRINCESSE ET FILLE<br>DU PEUPLE<br>Par MAXIME LA TOUR  | L'AMOUR EST MAÎTRE I<br>Par MARCEL ALLAIN                 |
| LE CORPS D'ELISA<br>Par A. MATTHEY           | LES POILUS DE LA 8 <sup>e</sup><br>Par ARNOULD GALOPIN | LA FILLE DU BOGNE<br>Par HENRI GERMAIN                    |
| LE FILS DE JACQUES<br>Par RAOUL DE PONT-JEST | LA BELLE LORRAINE<br>Par HENRI GERMAIN                 | CRIMES D'ESPIONS<br>Par HENRI GERMAIN                     |
| LE BOU DU VILLAGE<br>Par LÉON MALICET        | LE TUEUR DE FEMMES<br>Par LÉON MALICET                 | LA MAÎTRESSE<br>DE M. LE MINISTRE<br>Par CHARLES MEROUVEL |
| BIVALITE D'AMOUR<br>Par HENRI GERMAIN        | LE ROMAN D'UN SOLDAT<br>Par MICHEL MORPHY              | LA MARRAINE DU POILU<br>Par MAXIME LA TOUR                |
| ESPIÈGE À SON PATRON<br>Par MAXIME LA TOUR   | UNE AFFOÛLÉE D'AMOUR<br>Par ADOLPHE BELOT              | LA FEMME ENDORMIE<br>Par PIERRE SALES                     |
| L'AMOUR ET L'ARGENT<br>Par EMILE LADONCETTE  | CRIME DE BOÛCHE I<br>Par HECTOR FRANCE                 | LES DEUX FRANCISES<br>Par PIERRE DECOURCELLE              |

Chaque Volume : 30 centimes

PIERRE DECOURCELLE

## LES DEUX FRANGINES

(2<sup>me</sup> et dernier épisode)

# LES REQUINS DE PARIS<sup>(1)</sup>

### PREMIÈRE PARTIE

LE MARCHÉ

Grâce à la puissance, à peu près illimitée que donne l'argent, José Rivas trouva vite à acheter un vaste hôtel dans l'avenue des Champs-Élysées.

Une légion de tapissiers s'y installa et, un mois plus tard, livra au Mexicain un intérieur aussi somptueux et à la fois aussi coquet qu'il le pouvait souhaiter.

Pendant ces trente jours, José Rivas n'avait pas perdu son temps.

Il avait couru les antiquaires et les marchands de tableaux et comme il n'hésitait jamais devant le prix, son goût très sûr lui avait permis de réunir un noyau d'œuvres d'art de tout premier ordre qu'il se réservait d'augmenter plus tard au fur et à mesure, par des sélections moins bâties et plus réfléchies.

Rolande Cartigny, devenue Denise Davenesie, ne pouvait s'empêcher malgré l'empire qu'elle possédait sur elle, de se croire le jouet de quelque rêve enchanté lorsqu'elle songeait au changement qui s'était opéré dans son sort.

Elle vivait en milieu d'un luxe que, même dans ses aspirations les plus ambitieuses, elle n'avait jamais osé imaginer.

Jacques Brunemont, sans habiter l'hôtel, bien que l'ami de Davenesie le lui eût plusieurs fois proposé, y venait pour ainsi dire, à toute heure, partageant en quelque sorte, l'existence de ses deux habitants.

Cela dérangeait un peu ses habitudes et il se montrait moins assidu chez Lavardac.

Mais ne fallait-il pas amener peu à peu José Rivas à comprendre que les sentiments fraternels qu'éprouvaient réciproquement les deux jeunes gens élevés ensemble ne demandaient qu'à se changer en un lien encore plus étroit et plus tendre ?

A en juger par la fidélité avec laquelle l'exécuteur testamentaire de Georges Davenesie accomplissait envers la fille de celui-ci les promesses faites au mort, il paraissait certain que la fausse Denise ne se marierait pas sans une dot phénoménale.

A l'héritage de son père viendrait s'ajouter certainement plus tard la colossale fortune de celui qui allait le remplacer.

La plus parfaite intelligence régnait entre les deux complices : aucun obstacle ne semblait donc s'opposer au plan magistral conçu par le fils d'Antoine Brunemont.

Il ne s'agissait que de faire une provision de patience et de suivre une tactique intelligente pour arriver à une solution que tout semblait faire présager.

Le jeune faussaire faisait tous ses efforts pour mériter la bienveillance et la sympathie de l'homme qui semblait se considérer lui-même comme le père adoptif de Rolande.

Dissimulant l'ennui qu'il en éprouvait, il poussait la complaisance jusqu'à écouter avec une attention approbative les théories humanitaires auxquelles José Rivas se livrait avec la chaleur d'un homme qui connaît, pour les avoir éprouvées toutes les souffrances de la vie.

La charité du Mexicain commençait déjà à être proverbiale. Il était bien rare qu'une infortune s'adressât à lui vainement.

Tous les desherités, tous les malheureux occasionnels ou professionnels — qui faisaient appel à sa générosité étaient certains de rencontrer à l'hôtel de l'avenue des Champs-Élysées un accueil favorable.

Un jour qu'il se trouvait seul avec Rolande, Jacques ne put cacher l'humour que lui inspirait ce débordement de bienfaisance.

Tout cet argent si largement, et bénévolement distribué à des mendiants, vrais ou faux, n'était-il pas un préjudice causé à la jeune fille ?

Malgré le ton de plaisanterie sur lequel il risqua son observation, elle ne lui en valut pas moins de la part de Rolande une réplique angissante comme un coup de cravache :

— Tu devrais te souvenir, lui dit-elle, que si nous sommes ici, c'est par le plus impudent des mensonges, et que toi et moi aussi, nous sommes des mendiants.

Il réprima un grimacement de dents et baissa sur-le-champ pavillon, affectant un air contrit.

— Comme tu es nerveuse ! répondit-il.

— Il y a de quoi ! soupira-t-elle.

— Est-il donc vrai que la fortune ne fasse pas le bonheur ? reprit Jacques d'un ton ironique. Que te manque-t-il ?

— Mon enfant.

— Tu l'auras auprès de toi quand nous serons mariés.

— Aussi ai-je hâte que cette situation fausse prenne fin !

— Je suis aussi pressé que toi !

Elle jeta un regard autour d'elle et, baissant la voix :

— Il me semble toujours que notre édifice si perfidement, si laborieusement construit, va s'écrouler.

— Ce sont des chimères de femme ! Rien ne peut troubler notre sécurité !

— Tu ne comprends donc pas ce que je ressens quand

(1) L'Épisode qui précède a pour titre : « Les Deux Frangines. »

cet homme de bien s'adresse à moi comme si j'étais la fille de Davenesle, quand il me questionne sur le passé, quand il me parle de ton père ?

— Il en sait moins long que toi ! Avec les renseignements et touchants dont j'ai pris soin de t'instruire !

— Lorsqu'il fixe sur moi ses yeux si bons, empreints de tant de loyauté, — et si pénétrants cependant, — je me sens frissonner intérieurement.

— Question d'habitude, ma chère ! Dans trois mois, tu seras toi-même persuadée que tu avais pris par erreur le nom de Rolande, et que ton père s'appelait Davenesle et non Laverdiac.

— Qui sait si d'ici là, répliqua-t-elle très sombre, un incident quelconque ne mettra pas José Rivas en présence de celle dont j'usurpe le titre et dont je vais débattre la fortune ?

Le sourire que Jacques voulut esquisser ne réussit à être qu'une grimace.

— Tes appréhensions n'ont pas l'ombre du sens commun. José Rivas ne peut avoir aucun doute !

— Qui sait ?... Où est-elle en ce moment, Denise Davenesle ?

— Je l'ignore. Est-ce que j'ai à m'occuper d'elle ?

— Peut-être s'occupe-t-elle de toi.

Malgré sa voix tranchante et son optimisme affecté, le grinéin réprima mal un frémissement.

— De moi ! Et pourquoi faire ?

— Elle peut te rechercher, avoir besoin de te réclamer quelque chose. Vous avez eu des intérêts communs.

Il haussa les épaules.

— Tes suppositions sont de plus en plus insensées, dit-il.

— Il faut toujours compter avec le hasard, vois-tu, Jacques. Grâce à lui, aujourd'hui nous occupons un sommet ; demain, s'il le veut il nous précipitera au fond d'un abîme.

Il répliqua d'une voix acerbe :

— Tu es la déplorable manie de voir tout en noir, comme si ton existence actuelle ne devait pas effacer les derniers vestiges des mauvais jours passés.

Mais la jeune femme gardait son idée fixe sans s'égarer du ton courroucé de son amant.

Elle reprit, tenace :

— Si Denise venait te relancer jusqu'ici ?

— Cette hypothèse est d'une invraisemblance ridicule !

— Si elle se trouvait en face de José Rivas ?

— Comment cela arriverait-il, puisqu'ils ne se connaissent pas ?

— Il suffirait que son nom fût prononcé devant lui... Cécile Brunemont, — ou Denise Davenesle, — ne se souvient pas, pour lui, la même révélation ?

— Allons, c'est un parti pris chez toi de pousser les choses à l'extrême. Je ne discuterai plus, je ne te répondrai plus... On n'a pas idée de semblables billevesées !

— Il y a loin de la coupe aux lèvres, prononça sentencieusement, le regard perdu dans le vide, la fille de Certigny.

Il eut un nouveau haussement d'épaules, mais, salissant habilement le biais qui s'offrait à lui, il reprit d'un ton de condescendance :

— Eh bien ! agissons sans retard auprès de celui qui tient nos destinées entre ses mains, de savoir ce qu'il penserait, en principe de notre prochain mariage.

— Pourquoi veux-tu qu'il s'oppose à notre union ?

— Loin de moi cette idée ! Je crois, au contraire, qu'il s'y prêtera des deux mains, quand il saura que c'est la réalisation de ton désir, car il a déjà beaucoup d'affection pour toi. N'empêche que nous avons besoin d'être fixés. Alors, je me présenterai officiellement.

— Mais, dit Rolande, je vais commettre un crime prévu par la loi en prenant un faux état civil, et tu seras mon complice !

— Ma chère Rolande, ce n'est pas le moment, crois-moi, de nous arrêter à de si piètres scrupules. Nous nous sommes dit que, dans notre situation, la fortune ne pouvait être conquise que par un acte d'audace. Ce qui est fait est fait. J'ajoute que les dangers que tu prévois sont purement imaginaires.

Rolande murmura :

— Notre fils sera déclaré comme l'enfant de Jacques Brunemont et de Denise Davenesle.

— L'essentiel est qu'il porte mon nom.

— Si j'ai peur, vois-tu, Jacques, ce n'est pas pour moi, c'est pour Marcel !

Il s'écria avec véhémence :

— Mais c'est pour lui, au contraire, que nous travaillons... Tu vois bien qu'une défaillance serait impardon-

nable, surtout à l'heure où nous sommes sur le chemin du bonheur et de la fortune !

L'arrivée de José Rivas interrompit cet entretien.

Le regard profond du Mexicain s'arrêta sur les deux jeunes gens.

L'émotion de Rolande ne lui échappa pas, car la jeune fille ne possédait pas l'art de dissimuler au même point que Jacques.

Celui-ci trouva rapidement un prétexte pour se retirer.

Le misérable, tout en rétorquant les arguments de Rolande, en avait cependant été frappé.

Il ne s'agissait pas de s'endormir en escroquant le succès probable et en bannissant toute inquiétude au sujet d'une complication que le hasard pouvait amener.

Rolande avait raison.

Où était Denise ?

Que faisait-elle ?

S'était-elle réfugiée à Paris où, dans ce cas, elle devait mener une existence précaire ?

Ne se déciderait-elle pas, si sa détresse était trop cruelle, à recourir à Jacques en le menaçant de la justice, comme elle en avait le droit ?

D'autre part, en admettant même qu'elle eût résolu de ne plus le revoir malgré les extrémités où la misère pourrait la réduire, le paroxysme de son indigence n'attirerait-il pas un jour l'attention du philanthrope qu'il s'appelait José Rivas ?

Avec sa ridicule prétention de soulager autant d'infortunés qu'il était en son pouvoir, le Mexicain s'était mis en rapport avec nombre de sociétés de bienfaisance.

Une jeune fille sans ressources, jolie, bien élevée comme Denise, excita aisément la compassion des âmes naïves.

Jacques maugréait haineusement :

— Il n'y a rien de bon à gagner avec ces prétendus apôtres de la charité. C'est une race envahissante qu'on rencontre partout, que rien ne rebute, qui ne recule devant l'exploration d'aucun taudis !

A mesure qu'il réfléchissait, le misérable ne pouvait s'empêcher de s'avouer à lui-même qu'il avait eu grand tort de ne pas s'enquérir du sort de la fugitive.

Pourtant, après tout, lorsqu'il pensait qu'elle devait être à Paris, ce n'était qu'une hypothèse.

Rien ne prouvait qu'elle ne fût pas retournée en Belgique.

Elle avait pu ainsi s'expatrier si elle tenait de son père le goût des voyages et des aventures...

Mais, encore une fois, Rolande avait raison, cette incertitude constituait un danger permanent.

Cette préoccupation ne tarda pas à obséder l'esprit de Jacques Brunemont.

Il ne pouvait plus vivre avec cette perpétuelle menace suspendue au-dessus de sa tête.

Il fallait qu'il sût à quoi s'en tenir !

Mais quelle marche allait-il suivre ?

Il avait déjà pensé à s'adresser à une maison spéciale de renseignements confidentiels ; mais ces officines, qui prétendent n'avoir en vue que les « recherches dans l'intérêt des familles » ne sont le plus souvent que des laboratoires à scandales où s'élaborent les pires chantages.

C'était une périlleuse aventure que de charger leurs tenanciers de retrouver une jeune fille dont Jacques eût été forcé de prononcer le nom, ce nom qui ne devait arriver à aucun prix aux oreilles de José Rivas.

Décidément, il valait mieux agir seul.

Mais quel indice le fiancé de Rolande prendrait-il comme point de départ ?

Sur quelle base reposeraient ces premières et difficiles investigations ?

Cécile n'avait aucune relation à Paris. A Villennea elle semblait ne s'être liée avec personne.

Charlotté, la servante, avait dit aux commerçants du pays qu'elle ne savait pas exactement à quel endroit se rendrait sa maîtresse.

La pensée de Charlotte éveillée brusquement, dans l'esprit de Jacques, une autre idée.

— Cette fille, songea-t-il, n'était-elle pas des environs ?

Plusieurs fois, il me semble qu'elle a demandé des permissions pour aller voir ses parents... Car elle a une famille, cette Charlotte ; elle n'est pas comme Mlle Denise Davenesle ! Cela ne doit pas être un travail d'Hercule que de retrouver son papa et sa maman, et ceux-ci doivent savoir où perche leur descendant. Peut-être la servante me mettra-t-elle sur les traces de la maîtresse.

Oui, quelque chose me dit que je tiens là une bonne piste !

Il retourna à Villennea et apprit facilement que Charlotte Bidois était native de Gastcourt, faubourg et

Mantes, où elle habitait la maison paternelle avant d'être domestique.

Jacques reprit le train.

Il descendit à Mantès et, en quelques minutes, arriva à Gassicourt où on lui indiqua tout de suite la maison des Bidois, près de l'église.

Les paysans ne sont pas toujours défiants.

Le fils d'Antoine Brunemont inventa une histoire de renseignements à prendre pour un de ses amis récemment marié au service duquel Charlotte devait entrer.

— Tiens ! fit le père Bidois, c'est donc qu'elle ne se trouve pas bien dans la teinturerie ?

La mère Bidois ajourla :

— Elle nous avait pourtant annoncé qu'elle ne voulait plus se mettre en place.

— Bien sûr ! Elle l'avait même écrit à Popo...

Le père Bidois expliqua avec le gros rire des simples :

— Popo, monsieur, c'est Hippolyte Sureau, son fiancé. Il fait en ce moment son service militaire à Clermont-Ferrand, en Auvergne... Lui aussi, il est teinturier de son état, et c'est pour cela qu'elle voulait être dans la même partie.

— Mais, ajourla Bidois, Charlotte aura changé d'avis. Les jeunesses, vous savez, c'est pas toujours fixe dans leurs idées !

Jacques prétendit qu'habitait Verteuil, il avait été sollicité par son ami de s'enquérir auprès de M. et Mme Bidois de la précédente condition de Charlotte, de ce qu'elle savait faire, du caractère de la jeune fille et d'autres menues informations qui sont plus précieuses pour les maîtres que les meilleurs certificats du monde.

— Y a-t-il longtemps que votre fille est venue vous voir ?

— Déjà pas mal de temps, répondit le père Bidois... depuis qu'elle est à Paris. Dame ! c'est qu'il y a plus loin du boulevard de l'Hôpital ici que de Villennes !

Jacques Brunemont prit un air détaché.

— Ah ! elle demeure boulevard de l'Hôpital ?

— Pas tout à fait, mais à côté, rue Poliveau n° 4... Est-ce que monsieur votre ami ne vous a pas donné l'adresse ?

— Non, fit avec une naïveté affectée le jeune homme, je n'en avais que faire puisque c'était vous qu'il désirait que je visse.

— Alors, reprit la maman Bidois, vous croyez que monsieur votre ami prendra notre fille ?

— Mais j'en suis à peu près sûr, madame.

— Et la pièce sera bonne ?

— Excellente, répondit son interlocuteur avec un sourire. Votre fille pourra faire des économies en vue de son mariage avec Popo...

— Ils vont être bien contents tous les deux ! conclut le père Bidois.

Et les deux bonnes gens se confondirent en salutations quand le visiteur prit congé d'eux.

Jacques Brunemont était fixé.

Il repartit à Paris plus rasséréné qu'il n'en était parti.

Il était trop tard pour aller rue Poliveau. Son service chez Laverdac le réclamait.

Il se rendit rue Paraisol.

Le maître du logis paraissait soucieux.

— Nous n'aurons pas grand monde ce soir, dit-il à son acolyte.

— Les gens chics ne sont pas encore rentrés des eaux, fit celui-ci en manière de consolation.

— Ce n'est pas cela, reprit l'aveugle, c'est que Roland nous manque de plus en plus.

— Tu as raison... Il faudrait le remplacer.

— Oui... Tu m'avais dit avoir une femme en vue, je crois ?

— En effet.

— Mais ton projet n'a pas de suite.

— Il est survenu des complications imprévues qui ont empêché la réalisation.

— Toujours la déveine !

— Mais j'ai retrouvé de l'espoir, et il est même possible que ces jours-ci te l'apporte une bonne nouvelle.

— Ce ne serait pas trop tôt ! fit Laverdac avec un soupir.

Le lendemain, dans la matinée, Brunemont prenait un fiacre et se faisait conduire à l'adresse indiquée par les parents de Charlotte.

À quelque distance du numéro 4 de la rue Poliveau, il remarqua une teinturerie, la maison Jacquinet et Cie.

Il s'informa. Le personnel sortait à onze heures pour déjeuner.

Il n'avait que quelques minutes à attendre.

Bientôt, une cloche résonna.

Une large porte s'ouvrit et un flot de travailleurs des deux sexes défilait joyeusement dans la petite rue.

Les vêtements, les visages, les mains et même les cheveux de tout ce petit monde gardaient une coloration professionnelle dont les nuances variaient à l'infini.

Jacques n'aperçut tout d'abord qu'une sorte d'arc-en-ciel, et ses yeux papillonnèrent devant toutes ces couleurs du prisme qui s'enchevêtraient en un pittoresque bariloage.

Il aurait risqué de ne pas reconnaître la jeune fille qu'il guettait s'il n'avait eu le soin de surveiller plus particulièrement la maison qu'on lui avait indiquée comme sienne.

Pourtant, il ne comptait pas sur une réussite immédiate.

Il était possible que Charlotte allât prendre son repas dans quelque gargote voisine, sur ces bords fleuris qu'arrose la Bièvre.

Prudemment, il se penchait, la tête hors son fiacre, afin d'essayer de voir sans être vu.

Le misérable jouait de bonheur.

Le bruit d'une fenêtre que l'on venait d'ouvrir attira son attention.

Il tressaillit.

Au deuxième étage, il aperçut le visage pâle et résigné de Cécile qui, la main en écran, sur ses yeux, pour se garer du soleil, regardait du côté de l'atelier.

Jacques suivit la direction de ce regard. Il ne tarda pas à reconnaître Charlotte qui, les manches retroussées jusqu'aux coudes, montrait ses robustes bras, couverts d'une couche du plus éclatant indigo.

Elle s'engouffra précipitamment dans l'allée de la maison.

Jacques était renseigné.

Il n'avait qu'à suivre la teinturière et à tomber comme une bombe dans le modeste logis où la fille de Davenesse était loin de l'attendre.

Il ouvrit la portière de sa voiture et allait mettre pied à terre quand une réflexion l'arrêta.

Comment serait-il accueilli par les deux femmes ?

Ne convenait-il pas mieux d'attendre que Charlotte fût retournée à ses cuves ?

L'explication que Jacques voulait avoir avec Cécile ne pouvait avoir lieu que sans témoin. Il avait une heure devant lui.

Il en profita pour se faire conduire quai de la Rapée, où il connaissait un restaurant assez convenable.

Il y déjeunerait sommairement et reviendrait rue Poliveau pour se présenter à l'improviste devant Cécile quand Charlotte l'aurait quittée.

En déjeunant, l'amant de Rolande sentait peu à peu s'évanouir la belle confiance qui l'avait animé jusqu'alors. Comment sa sœur d'adoption allait-elle le recevoir ?

Il aurait beau prétendre qu'il lui avait trouvé une situation ; Cécile était capable de ne rien vouloir et même de le chasser.

Décidément, ce n'était pas la fille de Georges Davenesse qu'il devait revoir la première ; c'était Charlotte qu'il était nécessaire d'interroger avec tact et habileté.

Il apprendrait vite de la servante quelle était la manière de vivre de sa maîtresse. Il saurait également si Cécile avait mis Charlotte au courant des faits, ce qui était intéressant à établir.

Mais il était trop tard maintenant pour voir la teinturière, qui devait être retournée à son travail.

Il irait à sa rencontre le soir, quand elle sortirait après sa journée faite.

C'était préférable. Il aurait ainsi tout le temps de s'entretenir avec elle.

Il se rendit chez Laverdac.

— Toi, à cette heure-ci ? demanda Michel avec une certaine curiosité... Aurais-tu du nouveau ?

— Peut-être, répondit Jacques.

— C'est sérieux ?

— Tu vas en juger.

Laverdac le fit entrer dans une sorte de petit fumoir où ils ne craignaient pas d'être importunés et dont il referma soigneusement la porte derrière eux.

— Explique-toi, dit-il à Jacques.

— Eh bien, commença celui-ci, la femme dont je t'avais parlé pour remplacer Rolande...

— Ah oui ! cette fameuse beauté dont tu as perdu la trace ?

— Vraiment ! s'écria l'aveugle ; c'est ça qui serait une chance ! Mais qui est-ce au juste cette femme-là ? Quand tu nous as parlé d'elle pour la première fois, tu as été plein de réticences et de mystère.

Depuis que la nécessité les avait de nouveau réunis, Laverdac avait su prendre une grande influence sur l'esprit de son nouvel associé.

Tour à tour insinuant, sarcastique ou dominateur, il

imposait son autorité à son complice qui s'inclinait devant une astuce et une duplicité supérieures aux siennes, et courbait la tête avec le respect que le bandit éprouve pour son chef.

Brunemont comprit qu'il valait mieux dire une partie de la vérité à cet homme étrange et redoutable que l'on n'abusait pas.

— Tu veux le savoir ?... C'est une enfant que mon père a recueillie jadis et dont il avait voulu faire, en quelque sorte, ma sœur d'adoption.

Il y avait un tel ressentiment dans l'accent dont Jacques prononça ces derniers mots que Cartigny releva la tête. Un sourire sauvage éclaira sa face ravagée.

— Ah ! ah ! ricana-t-il ! je crois comprendre... Les sentiments qu'on vous impose ne durent guère. Lui avait-il laissé de l'argent, ton père, à cette donzelle ?

— Oui.

— Mauvais moyen de lui conserver ton affection... Et sans doute, en mourant, il a exigé qu'elle restât près de toi ?

— En effet.

— Y est-elle encore ?

— Non, elle est partie... partie à la suite d'une querelle.

— De quelle nature ?

— J'étais sans le sou...

— Et tu as puisé dans son saint-frusquin à elle, hein ?

— Cet argent, c'était mon père qui le lui avait légué...

— Donc, il lui appartenait... Enfin, tu le lui as emprunté un peu trop vivement ?

— Je le crains.

— Pas mal, cela, pour un frère d'adoption... Eh bien, mais, dans ces conditions, je ne sais pas très bien comment tu vas te réconcilier avec cette petite.

— Il le faut pourtant !

— Tu y tiens tant que cela.

Jacques hésita un instant.

Il fallait décidément aller plus loin encore dans la voie des confidences.

— Pour des projets qui me sont personnels, continua-t-il, cette fille est de trop sur ma route.

— Ah ! Ah !...

— Oui, reprit Brunemont, je vais me marier, et elle peut me gêner.

— Dis donc, Jacquot, fit Laverdac, d'un ton ironique, est-ce que tu le serais laissé aller à des bêtises avec la protégée de ton papa ?

— Non, non, rien de pareil à cela ! dit le jeune homme.

— Alors, ce sont des indiscretions que tu redoutes ?

— Justement, poursuivit le faussaire, sautant avec empressement sur cette explication, j'ai donc besoin que cette fille soit dans l'impossibilité absolue de me nuire.

— Bon.

— Tu comprends maintenant pourquoi j'ai pensé à ta conférence... Si tu la prends ici, sous ta coupe, je ne craindrai plus rien d'elle.

— Le fait est que si je me décide, elle sera bien gardée... Je me suis laissé enlever Rolande ; je ne me laisserais pas prendre cette nouvelle fille que la Providence m'enverrait pour me faire oublier celle que j'ai perdue.

— Songe bien, pourtant, que je n'entends pas qu'on la maltraite.

— Non, non ! Sois tranquille... Elle aurait ici une existence très calme, un peu surveillée peut-être, mais que plus d'une lui envierait.

— Si, par exemple, elle se révoltait ?...

— Oh ! oh ! grinça Laverdac, fie-toi à moi ; je saurais rétablir l'ordre. Il reste maintenant à nous mettre d'accord sur les conditions... Il est probable, puisque tu vas te marier, que la dot de ta femme te permet un léger sacrifice... De combien ?

— Il y aura cent mille francs pour toi, le lendemain de mon mariage.

Laverdac eut un geste signifiant qu'il trouvait la somme respectable.

— On peut s'entendre à ce prix-là, dit-il... Mais, dis-moi, j'ai déjà la Poivrote qui reste toute la journée dans sa chambre ; ça me gênerait d'avoir ici une autre captive. Est-ce que je ne pourrai pas sortir de temps en temps avec la petite ?

Jacques réfléchit un instant.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, à la condition que tu ne la quittes pas d'une semelle.

— Tu peux te fier à moi... Les aveugles y voient clair quand ils le veulent ; mais j'ai besoin quelquefois de prendre l'air... Elle sera mon Antigone ?

— Encore une fois, surveille-la étroitement.

— Sois tranquille ; ma griffe n'est pas de celles aux-

nemont, comment vas-tu te prendre pour amener l'oiseau dans sa cage ? Il est nécessaire que la mignonne entre ici librement si elle ne doit pas en sortir de même... Quel truc vas-tu employer pour cela ?

Jacques réfléchit un moment.

— Oui, c'est là qu'est le cheveu. Avec ton habileté ordinaire, tu l'as deviné. Mais tu es trop roué pour ne pas quelques on échappe... Seulement, dis-moi, mon petit Ben, surmonter cet obstacle.

— N'effarouche pas ma modestie ! interrompit l'aveugle, et examinons froidement la question. Il est nécessaire, pour que je trouve le moyen que tu cherches, de me fixer exactement sur ce qui concerne la personne. Reprenons les choses d'un peu haut, veux-tu ?

— Soit.

— Tu me dis que ton père a adopté ou recueilli la jeune personne quand elle était gamine.

— Oui.

— D'où venait-elle ? Était-ce une enfant trouvée, une orpheline ?

— C'est la fille d'un homme avec lequel mon père avait eu autrefois des relations et qui a eu des malheurs.

— Il a été condamné.

— Lesquels ?

— Tiens, tiens ! Et qu'avait-il donc fait, l'ami de ton papa ?

— Il avait volé.

— En Belgique ?

— A Paris.

— Il est en prison ?

— Non, il s'est enfui.

— Et comment s'appelle-t-il ?

— Georges Davenesse ?

On eût dit qu'une décharge électrique venait de frapper Laverdac.

— Qu'as-tu donc ? demanda Jacques. Est-ce que tu reconnaissais cet homme ?

— Moi ? répondit l'aveugle, qui avait eu le temps de se remettre.

Il poursuivit, portant la main à son visage balafré :

— C'est cette maudite blessure qui vient de me causer un éblouissement terrible... Oh diable aurais-je jamais rencontré ton Davenay ?

— Davenesse. C'était un caissier. Il avait filé une vieille rentière... Tu n'as pas entendu parler de cette affaire-là autrefois ?

En quelques mots, Brunemont dit ce que son père lui avait conté du vol pour lequel Georges avait été condamné.

Mais Laverdac ne récitait guère.

Le bandit, malgré l'empire qu'il avait sur soi-même, était en proie à une poignante émotion.

C'était de la fille de Georges et de Clarisse qu'il s'agissait.

C'était Denise que le hasard allait faire tomber entre ses mains !

Denise ! l'ami de Rolande au temps où les fillettes grandissaient côte à côte chez la mère Chambly !

Denise et Rolande... Les deux frangines !

De quelles saisissantes surprises la vie n'est-elle pas féconde !

Le récit de Jacques terminé, Laverdac sortant de sa songerie, posa cette question qui lui brôlait les lèvres :

— Sait-on ce qu'il est devenu, ce Georges Davenesse ?

— Il est mort, répondit Jacques.

— Il y a longtemps ?

— Dix-huit mois environ, à ce qu'il me semble.

— Et sa fille, naturellement, est au courant de cette mort ?

— Non !

Un tressaillement convulsa la face horrible de Laverdac.

Il saisit Jacques par le bras :

— Tu en es sûr ? questionna-t-il.

— Absolument ! Elle continue à espérer que Felix va venir un jour ou l'autre.

— Eh bien, mon cher Jacques, il est revenu !

A son tour, le visage du jeune homme exprima une surprise profonde.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-il... Que comptez-vous faire ?

— Tu ne tarderas pas à être fixé et tu m'approuveras, j'en suis sûr... Pour le moment laisse-moi s'éclaircir seul aux détails de la combinaison que je prépare, et reviens ce soir... Je te dirai mon plan.

— Soit ! répliqua Jacques, j'ai confiance !  
Les deux complices se serrèrent la main et se séparèrent.

II

L'EMBUCHÉ

Le plan de Laverdac devait avoir donné toute satisfaction à Jacques Brunemont, car il paraissait complètement rassuré, lorsque tard dans la nuit, il quitta l'hôtel de la rue Blanche après une longue conversation avec le maître de maison.

Selon son habitude, il fit la grasse matinée, déjeuna tranquillement et, enveloppé dans sa robe de chambre, savoura son café à petites gorgées en dégustant un excellent cigare.

L'aventurier réfléchissait tout en suivant du regard les volutes de fumée bleutée de son havane.

Il méditait sur la marche future des événements. Sans doute, les éventualités qu'il prévoyait lui paraurent favorables à ses desseins, car un sourire de contentement éclaira son visage.

— Oui murmura-t-il, je vois que tout est bien combiné ainsi. Décidément, Laverdac est un maître !

Il y avait bien un point noir à l'horizon : l'ascendant que la réussite du plan ourdi par le père de Rolande lui donnerait forcément sur son complice.

N'allait-il pas mettre ce dernier à la discrétion de Laverdac ?

Le chef des Requins de Paris n'en profiterait-il pas pour faire plus tard, chanter son associé jusqu'à extinction de voix ?

Le faussaire eut un geste d'insouciance. Que pourrait-il redouter quand il serait en possession de la dot fabuleuse de Rolande ?

Le père de la jeune femme hésiterait à frapper le mari de sa fille...

D'ailleurs, Laverdac devait bien avoir quelque défaut à sa cuirasse que Jacques finirait, à son tour, par découvrir. Il pourrait alors, lui aussi, avoir barre sur le baron.

A chanteur, chanteur et demi !  
Ces diverses réflexions reconfortèrent tout à fait l'ancien propriétaire du charbonnage de Rouminvercke, qui se mit en devoir de procéder à sa toilette.

Il ne tarda pas à sortir, vagua à différentes affaires sans importance et quand il vit l'aiguille des horloges pneumatiques prête à marquer six heures, il reprit pédestrement le chemin de la rue Poliveau.

Il était environ sept heures du soir quand il y arriva. Comme la veille il assista à la sortie des ouvriers.

Cette fois, les bras de Charlotte Bidois n'étaient plus blancs ; ils étaient revêtus d'une éclatante couche de vermillon.

Jacques pensa qu'il devait profiter de l'occasion qui lui faisait rencontrer l'ancienne servante, et il l'aborda résolument.

— Comment, c'est vous, monsieur Brunemont ! s'écria celle-ci stupéfaite... Vous êtes allé chez Mlle Cécile ?

— Non, pas encore.

— Ah bien !... Elle va être joliment contente de vous revoir !

— Vous croyez, Charlotte, fit-il, se demandant s'il avait bien entendu.

— Dame ! répliqua la jeune fille, c'est qu'elle pense toujours à vous allez ! Elle et moi, nous craignons tant qu'il ne vous fût arrivé malheur.

— Voyons Charlotte ? reprit Jacques, vous êtes une bonne fille, j'ai toujours eu de la sympathie pour vous... J'ai des renseignements à vous demander.

— A votre service, monsieur Brunemont.

— Je voudrais causer avec vous avant de monter chez Cécile.

— Comme vous voudrez. J'ai justement des commissions à faire. Voulez-vous venir avec moi ? Nous bavarderons pendant ce temps-là.

Tous les deux tournèrent du côté du boulevard de l'Hôtel.

Charlotte avait baissé ses manches.

On ne voyait plus que ses mains rouges, comme si elle les avait trempées dans le sang de quelque victime expiatoire.

La brave fille entra chez l'épicière et chez la fruilière, et se livra à quelques emplettes.

Chemini faisant, Jacques l'interrogea :

— Qui vous a dit ma sœur, à mon sujet, Charlotte, pour expliquer mon absence ?

— Mademoiselle m'a appris que vous aviez fait de mauvaises affaires.

— Hélas ! c'est vrai, gémit-il non sans une certaine ironie, mais je regrupperai bientôt sur ma tête, vous verrez !

La fierté de Cécile lui avait interdit de dire la vérité à sa servante. Cette discrétion aidait parfaitement les projets du misérable.

Charlotte continua :

— Quand vous avez été parti mademoiselle s'est trouvée bien pauvre. Elle voulait me donner mon compte, et que nous nous séparions... Je n'ai pas entendu de cette oreille-là. Elle a eu si bonne pour moi quand elle était riche !... J'ai tenu à rester avec elle alors qu'elle m'était plus.

— Elle y a consenti ?

— Oh ! ça n'a pas été sans peine, mais j'ai fini par gagner mon procès.

— Vous êtes une brave fille, Charlotte !

— Mais je crois que oui, monsieur Brunemont... Mais par exemple, nous avons été bien embarrassés.

— Je le comprends.

— C'est alors que j'ai dit : il n'y a qu'un moyen de nous en tirer : c'est d'aller à Paris. Mademoiselle est entrée dans mes vues et nous sommes parties.

— Vous vous êtes fait embaucher dans cette teinturerie ?

— Oh ! pas tout de suite. On m'a fait droguer. Nous cherchions partout avec mademoiselle et nous commençâmes à être bien inquiètes.

— Comment avez-vous vécu ?

— On a eu au diou. On y a mis tout ce qu'on pouvait y mettre... Le dernier voyage chez « ma tante » a été pour engager mes boucles d'oreilles, celles que Pepe m'avait données avant de partir au service... On me m'a prêtée que trois francs dessus ! Mais deux jours plus tard, je suis entrée chez Jacquinet.

— Il était temps !

— Ma loi oui ! Il nous restait juste trois sous et une pièce de deux francs fausse... J'ai gagné trente sous par jour pour commencer.

— C'était maigre !

— Ça valait mieux que rien !... Après, j'en ai gagné quarante ; maintenant, j'en ai quarante-cinq. Seulement, vous avez dû remarquer, je suis forcée d'en voir de toutes les couleurs !

— Et Cécile ?

— Vous pensez bien que je ne voulais pas qu'elle entre là avec moi pour s'abîmer la peau à passer par toutes les nuances de l'arc-en-ciel... Elle a continué à chercher... Ah ! c'est difficile, monsieur à Paris... Mademoiselle est trop jolie ! Croyez-vous que sa beauté a été un empêchement pour l'employer ? Les patronnes avaient sans doute peur qu'elle ne tournât la tête à leurs maris... Elle n'y pense guère, pourtant !

— Alors, elle ne travaille pas ?

— Si fait, elle a trouvé de l'ouvrage chez une fleuriste en gros du boulevard de Port-Royal.

— Vraiment !...

— Elle aussi gagne dans les quarante sous par jour... Ah ! dame, c'est dur... Enfin, tant que la santé nous restera on ne se plaindra pas... D'abord, parce que ça n'avance à rien !

Impassible, le faussaire écoutait le récit de ces souffrances si noblement supportées.

Plus une fibre ne tressaillait en lui en face de cette détresse, et de l'obscur dévouement, pour sa maîtresse, de cette admirable fille.

Maintenant, il se trouvait suffisamment instruit.

Cécile avait vu ce que c'était que la misère.

Elle le savait même encore et n'hésiterait pas à en sortir, si l'occasion s'en présentait.

— Voyons, reprit-il, maintenant que je suis au courant, il faut rentrer, car Cécile finirait peut-être par être inquiète.

— Vous avez raison, monsieur Brunemont.

— Elle va être joliment étonnée de me voir, votre maîtresse, car enfin, que pensiez-vous que j'étais devenu ?

— Ah ! monsieur, je peux bien vous le dire à présent... Nous avons eu l'idée que vous n'aviez peut-être pas eu la force de supporter votre malheur et que...

— Je m'étais tué ?... C'est bon pour les faibles, ça, Charlotte ! Je ne suis pas de ceux-là ! Toujours est-il, pourtant, que vous ne portiez pas le deuil, si j'en juge par vos mains.

— Ah ! monsieur Jacques, fit l'excellente fille, il ne faut pas plaisanter avec cela !

— Les plans d'argent ne sont pas mortelles, vous le voyez !

— C'est bien vrai ! Sans ça, mademoiselle et moi, nous serions été justement près de sauter le pas !

Tout en causant, ils avaient repris le chemin de la rue Poliveau.

— Ecoutez, fit Brunemont, j'ai encore à vous demander un petit service, je voudrais monter chez Cécile tout seul et que vous veniez seulement dans quelques minutes.

— Bon, dit Charlotte. Mais comment entrerez-vous ?

— Je sonnerai.

— Il n'y a pas de monnaie.

— Alors, je frapperai.

— Mademoiselle ne vous ouvrira pas.

— Vous croyez ?

— En mon absence, personne n'entre chez nous.

— Mais, je me souviens.

— Ah ! c'est vrai, je n'y pensais pas.

— Surtout, voilà, est-elle rentrée de son ouvrage ?

— Si elle n'est pas rentrée, je reviendrai.

Cependant, Jacques n'était pas rassuré. S'il disait son nom, cela pouvait être une raison pour que Cécile le laissât à la porte.

Charlotte se tira d'embarras avec une naïveté de fille des champs, que Paris n'a pas encore suffisamment dégrossie :

— Ah ! ah ! monsieur Brunemont, dit-elle, il y a un moyen plus simple : prenez ma clef.

— Ah ! merci.

— C'est au douzième, la porte à droite.

Il saisit la clef avec empressement.

Charlotte eut un mouvement pour se raviser.

— Pourvu que votre vue ne cause pas une émotion trop grande à mademoiselle !

— Non, non, rassurez-vous... Et viens nous rejoindre dans un petit quart d'heure.

— N'entrez pas trop brusquement tout de même !

— Sois tranquille !

Il quitta la brave fille et se dirigea vers la maison.

Charlotte n'avait pas trompé Jacques en lui disant que, depuis sa fuite de Villennes, la vie avait été particulièrement dure pour Cécile.

La fugitive avait frappé à bien des portes avant de trouver celle qui s'était ouverte devant elle.

Enfin, un jour, elle était tombée chez Mme Rouget, une fleuriste du boulevard de Port-Royal.

La singularité de Mme Rouget était que, bien qu'étant à la tête d'un commerce important, elle n'avait recours, pour l'exercer, aux services d'aucun étranger mâle ou femelle.

C'était sa propre famille seule qu'elle employait.

— Tout de même, disait-elle avec un gros rire et son accent faubourien de fille de Montrouge, M. Rouget a eu joliment raison de me faire huit enfants !

Cette progéniture — quatre fils et quatre filles — se partageait presque toute la besogne de la maison.

Une sœur de la patronne tenait assez rudimentairement les écritures.

Cécile se présentait au moment où l'un des fils, Eusèbe, partait précisément pour son service militaire.

Son absence allait créer un vide qu'il s'agissait de combler.

Comme la patronne était veuve et ne redoutait pas, — ainsi que les commères auxquelles Charlotte faisait allusion, — que la beauté de Cécile allumât un incendie dans le cœur de son époux, elle accueillit avec sympathie la postulante.

— Pas possible, ma petite ! Vous ne savez pas où trouver de quoi manger !... Eh bien ! je vais vous en fournir, moi ! Ce ne sera sûrement pas de la dinde truffée, mais vous aurez du pain tous les jours, et même quelque chose avec !

La maison Rouget ne connaissait pour ainsi dire pas de morte-saison.

Son principal négoce, consistait à confectionner des bouquets tout montés qu'elle revendait aux bouquelliers des boulevards et des grandes voies parisiennes.

Il y a, dans le calendrier, des jours de fêtes dont les patrons ont une clientèle à donner le vertige. La Sainte-Marie, le Saint-Louis, le Saint-Charles, le Saint-Joseph et quarante autres solennités pareilles sont des journées où, malgré leur activité d'abeilles, les laborieuses bouquettières de nos voies publiques ne suffisent pas à répondre aux demandes qui les accablent.

La maison Rouget et ses huit enfants, venaient à la rescousse.

Les autres jours, selon l'indication de Charlotte, la grande occupation de la maison était de fabriquer, pour les cimetières, des couronnes de fleurs quand le ciel brillait, de feuillage, de hêtre, de houx ou de bruyère lorsque la bise affaiblissait et que le froid dépeuplait les champs et les arbres.

En été, quand les Parisiens ont coutume de s'en aller avidement chercher, du côté du Bois, un peu de fraîcheur, il était une autre branche des affaires de la petite maison qui donnait de sérieux bénéfices.

Tout le monde a vu, à cette époque, en montant l'avenue des Champs-Élysées, cette légion d'industriels du pavé qui s'abat sur la grande voie comme une volée de pierrots, accostant les élégantes voitures sur les coussins desquelles s'étaient paresseusement les mondaines, pour leur offrir à des prix dont le bon marché les tente souvent, d'énormes boîtes de lilas, d'œillets ou de roses.

Depuis quelques jours, c'est à cette occupation que s'adonnait, avec ardeur et profit, la postérité de la maman Rouget.

Cécile avait un peu hésité lorsqu'elle s'était entendue assigner par la brave femme sa part dans cette tâche quotidienne.

Il lui semblait qu'il y avait, dans cette façon de solliciter la clientèle, un brin de mendicité cachée qui, invinciblement, lui causait quelque répugnance.

Mais ses compagnons n'y voyaient pas tant de malice et acceptaient l'ouvrage avec allégresse.

— Tu verras, disait Anais, la fille cadette, à leur collaboratrice de hasard, on a parfois des aubaines... L'année dernière, il y a une belle dame qui a donné un louis à Eusèbe pour trois roses !

Le matin du jour où Jacques Brunemont s'était dirigé vers la rue Poliveau, à la recherche de sa sœur d'adoption, celle-ci, en se rendant à son ouvrage, avait été accueillie par ces mots de sa patronne :

— Dépêchons-nous, petite ! Il y a eu ce matin un grand arrivage de roses, le premier de la saison... Voilà de quoi faire de jolis bouquets pour les belles dames des Champs-Élysées.

Toute la matinée avait été employée à réunir en boîtes l'amas embaumé qui répandait, dans toute la maison, ses suaves et pénétrants effluves.

Vers une heure de l'après-midi, la besogne était achevée.

On chargea le tout dans une voiture à bras, et toute la famille Rouget, moins la patronne, mais augmentée de Cécile, se dirigea du côté de la place de la Concorde.

On s'arrêta sous les arbres, au coin du Cours-la-Reine, et on commença à se partager les fleurs.

Une des filles resta à la garde de la voiture, tandis que les sept autres, vendeurs et vendeuses, s'égrenaient dans l'avenue des Champs-Élysées, ployant sous leur éclatante cargaison.

Cécile avait le cœur gros.

On avait beau être en règle avec la préfecture, ainsi que l'attestait l'autorisation qu'Oscar, l'aîné des fils Rouget, portait dans sa poche, l'idée d'aller de voiture en voiture offrir sa marchandise, répugnait invinciblement à la fille adoptive d'Antoine Brunemont.

En dépit de la sérénité avec laquelle elle avait accepté les vicissitudes du sort, elle ne pouvait s'empêcher d'établir, dans son esprit, un douloureux contraste entre sa destinée de la veille et celle qu'elle se trouvait obligée de subir.

Que c'est dur souvent de gagner son pain !...

Et encore, bien heureux quand on le gagne !...

Tandis qu'elle marchait à côté d'Oscar Rouget, la tête basse, livrée à ses pénibles réflexions, deux larmes coulèrent sur ses joues pâles.

L'aîné des Rouget s'en aperçut, et, voulant donner du cœur à l'ouvrage à sa compagne, il l'apostropha joyeusement :

— Eh bien ! quoi donc, la petite ?... On a l'air d'avoir du chagrin... Nous ne parlons pas pour demander l'aumône ! C'est du commerce que nous allons faire... On est des négociants... Des petits, c'est vrai, mais on a beau avoir le pavé pour marché, on paie patente !

— Pardon, monsieur Oscar ! murmura Cécile, j'ai tort, je le sens, mais c'est fini, maintenant.

Et, levant son joli visage du côté du jeune homme :

— Voyez, dit-elle en essayant de sourire, il n'y paraît plus !

Après avoir remis à Cécile deux boîtes de roses et en avoir gardé quatre pour sa part, Oscar désigna à Cécile le champ d'action où elle devait opérer.

C'était au tournant où l'avenue des Champs-Élysées débouche sur la place de la Concorde.

La place était bien choisie.

A partir de deux heures de l'après-midi, quand les voitures qui vont vers le Bois commencent à affluer, les gardiens de la paix, pour laisser un libre passage aux piétons composés en grande partie d'enfants et de nourrices portant leurs bébés entre leurs bras, arrêtent d'un geste le flot débordant.

— C'est pendant cette halte forcée, avait expliqué Oscar à Cécile, que se font généralement nos meilleures

affaires. On se glisse auprès des voitures et, avec un sourire engageant, un compliment à l'adresse de celles qui les occupent, on arrive assez facilement à écouter sa cynétole.

Est-ce le charme naturel de Cécile ou la chance qui, selon le dicton, favorise les débutants ? Toujours est-il que sa vente prospérait.

Deux fois, Oscar avait été obligé de retourner à la réserve du Cours-la-Reine chercher une nouvelle provision de fleurs.

Quatre heures venaient de sonner.

La cohue des voitures grossissait de plus en plus.

C'était le moment bien connu des Parisiens où les élégantes mondaines, après les courses obligatoires chez la modiste et chez la couturière, montent indolemment vers le Bois, « l'heure du persil », comme on dit dans l'argot du boulevard.

Le gardien de la paix, sur lequel la grâce de la vendue de fleurs avait, sans doute, également opéré, le regardait d'un œil souriant vaquer à ses petites opérations.

Il venait de lever son bâton, et, à ce signal, les brillants équipages avaient brusquement stoppé.

Cécile se faufila prestement à travers les roues, tenant dans ses bras deux grosses boîtes de roses rouges.

Elle arriva devant une victoria impeccablement attelée de deux merveilleux chevaux noirs.

Sur le siège, le cocher et le valet de pied en livrée grise, se tenaient gourmés et raides.

Sur les coussins de la voiture, nonchalamment étendue, une toute jeune femme, délicieusement moulée dans sa robe du bon faiseur, coiffée d'un amour de petit chapeau orné de deux plumes grises, semblait rêver.

Malgré le luxe qui l'entourait, une expression de tristesse et de mélancolie régnait sur son visage.

C'était Rolande.

Cécile s'approcha de la voiture et tendit à celle qui l'occupait une de ses boîtes de roses.

— Des fleurs, ma jolie dame ? dit-elle d'une voix engageante.

Mais les pensées dans lesquelles était plongée la prétendue fille de Georges Davenasle l'absorbaient tellement, qu'elle ne parut pas entendre.

— Achetez-moi une boîte de roses, madame ! insista la jeune fille.

Le son de cette voix douce tira Rolande de sa songerie.

Elle abaissa sur celle qui lui parlait ses grands yeux fauves.

Les deux frangines d'autrefois, réunies l'une en face de l'autre par le hasard, sans se douter du bien qui les unissait, échangèrent un regard.

À la vue de cette jeune fille à la main si douce, à l'aspect si bonhôte, luttant vaillamment pour gagner un salaire salubre, il passa dans l'esprit de Rolande comme un ressouvenir des jours évanouis où la misère la tsailait de sa rude étreinte.

Ils n'étaient pas déjà si loin, ces jours-là, car, à leur évocation, un léger frisson fit tressaillir l'élégante promeneuse.

Elle ouvrit le petit sac qu'elle tenait à la main.

— Vous les voulez bien, madame, mes roses ? fit la voix harmonieuse de Cécile.

— Certainement, mon enfant, répondit la jeune femme.

Posez la boîte à côté de moi, sur le coussin.

Cécile se dressa sur la pointe des pieds et obéit.

— Tenez, fit Rolande, voici pour les payer.

De sa main gantée, elle tendit à la fillette un petit papier plié en quatre.

À quelques pas, le gardien de la paix avait fait un signe.

Les voitures pouvaient reprendre leur course.

Les chevaux de la victoria s'ébranlèrent et l'équipage disparut dans la direction de l'Arc de Triomphe.

Cécile resta abasourdie.

— Mais, mademoiselle, voulut-elle crier, votre monnaie !...

L'équipage était déjà loin.

— Qu'as-tu donc, la gosse ?... fit Oscar, survenant.

— C'est une dame, — eh ! une belle dame, allez, monsieur Oscar, — qui m'a donné un billet de banque pour payer mes roses... Un billet de banque de cinquante francs !

— Pas possible ! En voilà une chance !

— Vous croyez qu'elle ne se sera pas trompée ?

— Pas du tout. C'est la jolie figure qui lui a plu, petite... Aussi, je dirai à la maman Rouget de partager sa jaffiot bien avec toi... C'est bien le moins que tu en aies la part, puisque c'est toi seule qui l'as gagné...

Nous avons laissé Jacques Brunemont montant vivement l'escalier qui conduisait chez Cécile.

Une fois devant la porte que Charlotie lui avait désignée, il introduisit avec précaution dans la serrure la clef que celle-ci lui avait confiée, la tourna et entra.

Le logement se composait de deux petites pièces.

Cécile, qui travaillait devant la fenêtre, ne bougea pas les yeux.

Elle dit simplement :

— Tu es en retard, Charlotte.

Alors, seulement, elle perçut un pas masculin sur le parquet.

Elle releva la tête et retint un cri.

— Vous ! s'écria-t-elle frémissante. Que venez-vous faire ici ?

— Vous demander pardon, Cécile ! balbutia-t-il les mains jointes.

Il était tombé aux genoux de la jeune fille.

— Comment êtes-vous entré ? demanda-t-elle bouleversée.

— De la façon la plus simple... Vous le saurez tout à l'heure... Mais, je vous en prie, Cécile, au nom de mon père qui fut le vôtre, excusez un moment d'égarment, de folie... Si vous saviez combien je me suis repenti de mon inqualifiable dureté à votre égard !

J'étais en proie à je ne sais quelle détestable influence... je vous assure que je n'étais plus responsable de mes actes !

Cécile gardait le silence.

La mince étoffe de son corsage se soulevait à coups précipités sous l'émotion qui fa-sait palpiter son cœur.

L'artificieux personnage poursuivait d'une voix qu'il s'efforçait de faire attendrissante :

— Ne conservez pas de haine contre moi, Cécile ! Ne voyez devant vous qu'un malheureux qui demande à expier ses torts... Dites-moi que vous ne me haïssez pas !

Elle répondit :

— Je n'ai jamais eu de haine contre vous, je vous ai plaint.

— Et vous me pardonneriez ?

— Vous pardonner, peut-être le pourrai-je... Oublier, c'est autre chose. Cela ne dépend pas de moi...

— Vous resteriez impitoyable, vous, si douce, si généreuse !... Ah ! Cécile, je ne vous reconnais plus !

Elle prononça lentement :

— Peut-être, à la rigueur, me sera-t-il possible d'oublier le mal que vous m'avez fait à moi... Mais vous vous êtes exprimé sur le compte de mon père en termes que rien n'effacera de ma mémoire.

— Attendez, Cécile !...

— Vous avez outragé un souvenir vénéré, vous avez accusé un innocent... Voilà ce que mon culte pour l'absent, pour le martyr, me défend de vous pardonner !

Il répliqua avec chaleur :

— Cécile, si je suis ici, c'est précisément pour réparer cette faute... C'est pour vous parler de votre père... Sans ce puissant motif, je n'aurais jamais osé me présenter devant vous.

Elle secoua douloureusement la tête.

— Que pouvez-vous avoir à me dire ?

— Cécile, ma sœur, laissez-moi encore vous donner ce nom, — préparez-vous à une grande émotion...

— Mon Dieu ! questionna-t-elle d'une voix altérée, auriez-vous eu de ses nouvelles ?

— Oui... Soyez courageuse !

Elle regarda Jacques.

Son sourire restait fuyant comme de coutume, mais rien dans son visage ne reflétait une hypocrite condescendance.

La jeune fille n'avait à redouter aucun malheur.

Il continua :

— Promettez-moi de garder tout votre calme.

— Oui, oui ! Mais parlez !... Parlez donc ! Vous avez reçu une lettre d'Amérique ?... Ah ! si cela était...

— C'est mieux encore.

— Une dépêche ?... Mon père revient... Après tant d'années d'angoisses, je vais pouvoir l'embrasser, le serrer dans mes bras !... Ah ! expliquez-vous ! Dites-moi ce que signifient vos paroles !

— C'est mieux encore qu'une dépêche !... articula Jacques qui gradua ses effets comme si le comédien Savignol lui avait donné ses leçons.

— Mieux qu'une !... Alors c'est donc que... que mon père est de retour !...

Un rayonnement céleste passa dans les grands yeux de la jeune fille.

— Cécile, c'est, en même temps qu'une grande émotion, une joie immense... une joie que j'aurais voulu plus pure encore, hélas !

— Mon père est toujours en Amérique, mais il m'ag pelle auprès de lui ?

Il scandia :

— Georges Davenesie est à Paris.

— Ah ! mon père ! mon père chéri !... s'écria Cécile dans un élan spontané de tendresse, je vais donc le revoir ! le vais donc l'embrasser !

Il risqua :

— Oui, ma chère sœur, bientôt...

Des larmes d'une reconnaissance éperdue jaillirent des yeux de l'enfant.

Le ciel avait donc enfin exaucé ses ferventes prières !

Brunemont, au moment où la jeune fille après avoir essuyé ses yeux, allait de nouveau le questionner, la prévint et déclara d'une voix grave :

— Je m'en voudrais, ma chère Cécile, d'atténuer en quoi que ce fût le bonheur que vous éprouvez, pourtant j'ai encore bien des choses à vous apprendre.

Elle eut un geste d'étonnement, ne comprenant pas ce qui pouvait diminuer l'ardeur de sa joie.

Son père était de retour.

Après avoir si longtemps désespéré de le voir, elle allait se jeter dans ses bras.

N'était-ce pas tout pour elle ? En quoi le reste pouvait-il compter ?

Elle répéta :

— A m'apprendre ?... Quel donc ?

— Avant que je vous mette en présence de celui dont vous avez tant espéré le retour, reprit-il de son ton le plus doux, il est nécessaire que je vous parle de lui, des événements qui sont survenus dans sa vie.

— Eh bien ! parlez, dit-elle, de plus en plus surprise.

Pourquoi quelques retardait-il le moment de cette réunion tant désirée ?

Voilà maintenant qu'une vague inquiétude envahissait le cœur de la jeune fille.

— Je dois tout vous dire, n'est-ce pas, Cécile ? poursuivit son interlocuteur.

— Oui, certes.

— Eh bien, la joie que j'ai éprouvée en présence de votre père n'a pas été sans se mêler d'une certaine tristesse... d'une déception même.

— Une tristesse ? Pourquoi ?

— Peut-être... peut-être n'allez-vous pas le trouver vous-même tel que vous le souhaitez, tel que votre imagination se l'est représenté.

— Que voulez-vous dire ? fit-elle. Je ne vous comprends pas.

Puis, frappée brusquement d'une idée :

— Attendez, si !... Si fait, je devine ! Mon père est resté pauvre... Eh bien, que m'importe ?... Ah ! ce n'est pas là fortune que je désire de lui, c'est sa tendresse qui m'a tant manqué ! Ce sont ses baisers ! ce sont ses caresses !

— Rassurez-vous sur ce point !... répliqua Jacques. Vous n'allez pas vous trouver en face d'un pauvre père sans feu ni lieu, et il ne m'a pas semblé que ce fût l'argent qui lui manquât : mais...

Il s'arrêta.

— Et pourquoi n'achevez-vous pas ?... On dirait que vous avez quelque chose à m'apprendre devant quoi vous hésitez.

— Écoutez, Cécile, je ne blâme ni n'incrimine personne. La vie est dure ! Je le sais mieux que quiconque, et chacun s'en tire comme il peut. Songez d'abord qu'il a été victime d'un grave accident.

— Où cela ?

— En Amérique, au cours des épouvantables épreuves qu'il a traversées.

— Quel accident ?

— Il est aveuglé !

— Ah ! le malheureux ! Quelle catastrophe !

— Oui, elle est lamentable, en effet, et je plains de tout mon cœur l'infortuné qui en est la victime, continua Brunemont... Mais ce coup inattendu a eu d'autres suites. Et c'est ici surtout que je vous prie de ne pas aller à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas... Désespéré, brisé par cette infirmité terrible, votre père s'est fatigué de lutter sans espoir, et il a cessé d'opposer à l'infortune toute l'intrepide probité qu'il avait montrée jusqu'alors.

— Voulez-vous dire que mon père n'est plus un honorable homme ?

— Je ne prétends pas cela... Mais les nécessités de l'existence l'ont jeté dans un monde un peu mêlé, un peu étrange. Il vit dans un milieu de nature à vous causer peut-être certaines inquiétudes...

— Pauvre père ! Ce n'est pas sa faute ! C'est l'adversité qui l'a réduit là... Je ne le blâme pas, je le plains ! Je m'en attendais pas moins de votre bon cœur ! mais ce n'est pas tout... Dans cette promiscuité regret-

table, il ne vit pas seul... Une femme est à ses côtés, qui n'a rien de recommandable, je le crains.

De nouvelles larmes, d'angoisse, cette fois, coulèrent sur les joues de Cécile.

— Ma mère était morte, reprit-elle, il était seul... je lui pardonne !

— Vous ne m'en voulez point, n'est-ce pas, ma sœur, de vous avoir parlé comme je l'ai fait ? Il m'a semblé que je vous devais la vérité, car la société où vous allez vous trouver même n'est pas sans me causer quelque inquiétude, et je ne suis pas aussi rassuré que je voudrais l'être en vous rendant à M. Laverdac ?

Elle leva la tête :

— M. Laverdac ?... Quel est ce nom ?

— Ah ! oui, j'oubliais de vous prévenir... C'est celui que votre père a dû prendre en rentrant en France. Sa sœur l'épousa.

— Un faux nom ?

— Sachez que Georges Davenesie est un certain que la police poursuivait, emprisonnerait si elle connaissait son retour.

Les sourcils de Cécile s'étaient froncés. D'une voix sombre, elle répondit :

— Oui, je le sais ! Et c'est pour cette raison même que je ne veux pas douter de lui... L'honnête homme qu'Antoine Brunemont estimait et que la justice a injustement frappé ne peut pas avoir trébuché sur sa route, en dépit de tous les obstacles qu'il y a rencontrés... Une dernière question !

— Parlez, Cécile.

— Comment ne s'est-il pas souvenu de moi plus tôt ?

— Votre souvenir ne l'a pas quitté, m'a-t-il dit, mais il a eu peur de vous associer à son existence de misère et de hasard.

— Ma présence, au contraire, l'entourage, fortifié !... Mais comment avez-vous appris tout ce que vous venez de me révéler ?

Aucun embarras ne se manifesta sur le visage de Jacques.

Il avait prévu cette question comme les autres.

— Il est venu à Runiverville, répondit-il. Naturellement, il a été informé de tout ce qui s'y est passé. On lui a dit mon départ, on lui a donné mon adresse.

— Je comprends, dit-elle.

D'un geste de noble confiance, elle tendit la main à son frère d'adoption.

— Jacques, dit-elle, tout le chagrin que vous avez pu me causer, je vous le pardonne, puisque, grâce à vous, je vais retrouver mon père... Conduisez-moi auprès de lui.

Devant cette loyauté et cette franchise, une hésitation subtile serre la gorge du misérable.

Que voulait-il, en somme ?

Ne plus raconter la fille de Georges Davenesie sur son chemin, empêcher qu'elle se trouvât jamais en présence de José Rivas.

— Écoutez, Cécile, dit-il. Si vous aviez l'ombre d'une hésitation à l'idée de revoir votre père, autre que vous ne l'espérez ; si vous vouliez vous éviter une désillusion peut-être pénible, je tiens à vous dire que je crois de mon devoir de vous y aider... Si cette vie qui va être désormais la vôtre vous effrayait, si vous vouliez partir au loin...

Elle l'interrompit :

— Partir quand mon père est revenu ? Je ne vous comprends pas Jacques ! Mon père a souffert, il souffre encore... Ma place est auprès de lui ! Si, sur ce chemin de douleur qu'a été pour lui l'existence, il a chancelé, — ce que je ne puis me résigner à croire — je serai là pour le soutenir.

— Je vous reconnais bien là, Cécile, et une fois de plus, je vous admire.

La destinée de la jeune fille était écrite.

Charlotte rentra.

Le visage de sa jeune maîtresse était trop bouleversé, pour qu'elle ne le remarquât point.

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? demanda-t-elle. Vous avez l'air d'avoir pleuré.

— Oui, Charlotte, dit la jeune fille, j'ai pleuré, en effet, car cette journée m'a apporté de grandes joies et de grandes douleurs... Je vais être forcée de le quitter, ma brave Charlotte, ma fidèle amie.

Un douloureux désappointement se peignit sur la face de la servante.

— Vivement ! Et pourquoi ?

— Parce que j'ai retrouvé mon père et que je vais reprendre ma place auprès de lui.

— Ah !... Si c'est ainsi, mademoiselle, je n'ai rien à dire... Mais vous me permettrez bien de vous voir tout de même, n'est-ce pas ?

— Sans doute. Tu viendras où je serai... Je t'écrirai. Sois tranquille, je n'oublierai jamais tout ce que tu as fait pour moi !

— Et la mère Rouget ?

— Tu es la voir, la remercier pour moi...

— Alors, vous parlez maintenant ?

— Sur-le-champ.

— Adieu donc, mademoiselle Cécile.

— Au revoir Charlotte.

Et, tendant les bras vers sa vaillante compagne :  
— Embrasse-moi, Charlotte ! lit-elle avec émotion. Veux-tu ?

— De tout mon cœur !

Et sa fiancée de Popo serra avec transport la jeune fille sur sa large poitrine.

Une demi-heure plus tard, Jacques et Cécile arrivaient rue Blanche.

Laverdac attendait avec anxiété le résultat de l'embalme qu'il avait si habilement dressée.

Il éprouvait une sorte de joie sardonique à penser qu'il allait tenir sous sa coupe la fille de l'homme qu'il avait tant détesté.

Ainsi, la mère et l'enfant vivraient côte à côte, et encore d'elles ne soupçonnerait ce voisinage qui eût été dans leur cœur une si ardente félicité.

— Nous verrons, ricaneit Carigny, si la voix du sang, dont on parle tant dans les vieux drames, a vraiment quelque pouvoir... Ah ! ce cri du cœur qui jette une fille inconnue dans les bras de sa mère, alors que celle-ci a oublié jusqu'à la forme de son visage, voilà un sentiment que je nie, par exemple !... Si mon ami Jacobs, le bookmaker, est lent de parler sur ce résultat-là, je lui donne bien la reconnaissance de Clarisse et de Mlle Davonsole à cent contre un !

Lorsque la fille adoptive de Brunemont se trouva en face de Laverdac et qu'elle vit cette face horrible et fiévreuse, ces yeux sanguinolents et vagues, cette bouche lardée par son affreuse blessure, elle ne put réprimer une contraction nerveuse.

Comme l'usage qu'elle avait devant les yeux était loin du portrait qu'elle se faisait du cher absent, dans ses méditations et dans ses prières !

Qu'était-il devenu, le sourire doux et tendre qu'elle se rappelait vaguement dans les nuages du passé ?

— Mon enfant ! ma petite Denise ! s'écria l'infopseur, d'une voix que l'émotion paraissait faire vibrer, embrasse ton malheureux père !

Il ouvrit ses bras à la jeune fille !

Celle-ci avait déjà réagi contre le mouvement d'instinctive repulsion qui s'était emparé d'elle un instant.

Mais cet homme semblait avoir souffert, plus il lui fallait l'aimer.

C'était son devoir auquel elle ne faillirait point !

Aussi, repoussait-elle par une ardente étreinte aux démonstrations de fausse et brûlante tendresse que lui prodiguait le misérable.

— Mon enfant ! ma chère fillette ! continuait Laverdac, ah ! que ne puis-je te voir !... Cet excellent Jacques m'a dit que tu étais belle et charmante comme la pauvre maman !

— Maman !... répéta la jeune fille dans les yeux de laquelle deux larmes perlèrent.

— Jamais je n'ai plus regretté le malheur terrible qui me prive de la joie de contempler les traits chéris... Mais, dis-moi, avant tout, ma fille, tu n'as jamais douté de l'innocence de ton père, n'est-ce pas ?

— Non, jamais ! s'écria-t-elle en un élan de fervour et de joie.

— Ah ! ta conviction me fait du bien ! Oui, je suis un martyr, et le père de Jacques t'a mise au courant de l'effroyable passé sous lequel j'ai dû courber la tête.

— Il me l'a révélé dans une lettre qui accompagnait son testament.

— Cher ami ! le reconnais-tu bien là. Il a pensé à tout... Aussi, ce nom qu'il t'avait donné en souvenir de la fille qu'il avait perdue, il faut que tu le gardes, mon enfant pour ma sûreté.

— J'y consens, mon père.

— Tu continueras à l'appeler Cécile. Ce n'est que plus tard que tu reprendras ton vrai nom, comme je reprendrai le mien.

Elle l'interrompit :

— Ah ! vous n'avez donc pas perdu l'espoir de le faire réhabiliter ?

— Au contraire, ma chérie ; je compte plus que jamais arriver à la réparation de l'épouvantable erreur qui a brisé mon existence, et je me sens plus courageux maintenant que je t'ai retrouvée. Tu me porteras bonheur, mon enfant !

Le ciel vous entende, mon père !

— En attendant, il est indispensable que rien ne soupçonne la vérité. La moindre indiscretion compromettrait tout.

— N'en redoutez aucune de ma part.

— Jure-moi que tu ne révéleras à personne le secret qui nous lie, et dont ma vie dépend ?

La jeune fille eut un mouvement de surprise.

Son père avait-il besoin d'un pareil serment pour être sûr d'elle ?

Mais les souffrances continues au milieu desquelles il avait vécu, les terreurs qui l'avaient harcelé, les larmes dont, peut-être, il avait été la victime n'essuyaient-elles pas cette défiance ?

Elle répondit :

— Je vous le jure, mon père !

L'attendrissement de Laverdac redoubla.

— Ma chérie !... Si tu savais combien de fois j'ai désespéré de cette réunion qui emplit aujourd'hui mon cœur de joie !... Je me disais : « Je ne la reverrai plus. » C'était vrai, hélas ! puisque je suis aveugle... Mais je te vois avec les yeux de l'âme !

— Vous avez été bien malheureux ?

— Tellement que je considérerais comme un crime de t'attrister par le récit de mes tortures.

— Les jours de bonheur reviendront.

— Je le souhaite ardemment, ma bien-sœur, pour toi, davantage encore que pour moi, qui n'ai plus grand-chose à demander à la vie. La réhabilitation n'apportera, du moins, le bonheur de le rendre un nom sans tache !

— En retour, j'essaierai de vous consolider du passé, mon père. Ma tendresse effacera de votre mémoire vos années d'épreuves. Votre pensée se reportera à l'époque où j'étais toute petite.

— Ah ! si cela se pouvait !... Comme elle était douce, notre existence d'alors ! Depuis que je me tiens près de toi, je la revis. Ces années lointaines n'ont pas dû laisser de traces dans ton cerveau d'enfant, et tu as le souvenirs pas de notre appartement de la place Clichy.

— Non, mon père. Je n'ai de ce temps-là qu'un vague et indéfini souvenir.

— Il me semble encore voir ton petit lit blanc. Je ne me lassais pas de le contempler dans ce nid ouaté où tu permittais si bien à l'abri de l'adversité...

Il saisit les mains de la jeune fille et poursuivit :

— Essaie de te rappeler... Quand je revenais de mon bureau, tu guettais mon retour au balcon, à côté de ta mère, et, de loin, tu m'envoyais deux gros baisers en même temps qu'elle.

— Oui, oui, il me semble !... Mais, je vous le répète, tout cela, dans ma mémoire, est obscurci de nuages.

— Te rappelles-tu, quand nous sommes allés à ce grand théâtre, au Châtelet ?... On jouait la « Châtelaine blanche... » C'est le dernier plaisir que nous avons goûté ensemble... Ah ! comme je m'amusais de la joie enfantine !... Tu avais auprès de toi une petite amie à peu près de ton âge, elle s'appelait Rolande... Rolande Carigny. Est-ce que ce nom-là n'éveille rien en toi ?

— Rolande ! répéta Denise... Si, si fait.

— Vous avez demeuré ensemble chez sa grand-mère, Mme Chambly. Les ouvrières vous aimaient bien, toutes les deux. Elles vous gâtaient... Ne te rappelles-tu pas comment elles vous appelaient ?

— Attendez, père ! Attendez ! les deux... les deux frères... les deux frangines !

— C'est bien cela.

Si le moindre doute avait pu s'élever dans l'esprit de la jeune fille au sujet de l'identité de celui qui lui parlait, comment ces détails ne l'auraient-ils pas dissipé ?

Le misérable continua :

— Quand j'ai quitté la France, je t'ai emmenée avec moi. Nous avons fait un voyage bien pénible, car tu es tombée malade, et c'est pour cela que j'ai été forcé de partir sans toi, en te laissant chez ce brave Antoine Brunemont, le père de Jacques... As-tu oublié aussi tout cela ?

Elle répondit :

— Il me semble, à mesure que vous parlez, qu'un voile se déchire dans mon esprit.

— Peu à peu, tu verras que tu te rappelleras.

— Oui, oui, vous avez raison, car il est un souvenir qui me revient maintenant plus net, plus précis que les autres.

— Lequel, mon enfant ?

— Celui de ma mère.

Laverdac hochait la tête et, prenant ses expressions la plus contrite :

— Hélas, si j'ai eu la joie de te revoir, si tu es en le bonheur de me retrouver, tu n'aurais pas la surprise

consolation de serrer dans les bras celle que la mémoire évoque.

— Qui, M. Brunemont me l'a dit. Elle est morte alors que j'étais toute petite.

— Quand tu étais encore une enfant. Tu comprends pourquoi cette réunion d'aujourd'hui m'est si douce. Songe que je n'ai que toi au monde et que j'ai tant besoin de ta présence !

— Je ne vous quitterai jamais ! dit la jeune fille avec fermeté.

Depuis quelques instants, Jacques s'était esquivé, laissant le prétendu père en face de sa fille et ne voulant pas troubler cette édifiante scène de famille.

— Allons ! murmura-t-elle en descendant la rue Blanche, ma voix tranquille ! Je peux me fier à Laverdiac. Cécile sera bien gardée... Que le philanthrope José Rivas aille donc le dénicher dans la caverne dont les portes viennent de se refermer sur elle !

III

LE FIANCÉ DE CÉCILE.

Lorsque José Rivas était entré à l'improviste dans la maison où Jacques et Rolande s'entretenaient avec tant d'animation de la vraie fille de Georges Davenesle, la jeune femme n'avait pu se défendre d'un mouvement de gêne.

Jacques lui-même, malgré son assurance ordinaire, n'avait pas tardé à quitter la place.

Un peu surpris de ce trouble dû à son arrivée inopinée, le Mexicain avait demandé à celle qu'il appelait Cécile :

— Un dissentiment se serait-il élevé entre toi et M. Brunemont, mon enfant ?

Rolande avait eu le temps de se ressaisir. Aussi, fut-elle presque en souriant qu'elle répondit :

— Petite querelle !

— A quel sujet ?

Elle poursuivit, voulant profiter de l'occasion pour préparer le terrain à son amant.

— Jacques prétendait que ma nouvelle situation lui imposait une grande réserve, et il me demandait s'il ne conviendrait pas qu'il vint moins souvent ici pour prévenir tout commentaire.

José Rivas eut un geste d'étonnement.

— M. Jacques Brunemont n'a besoin de s'occuper de l'opinion de personne. Les liens qui vous unissent justifient amplement ses assiduités.

— C'est ce que je lui ai fait entendre et je suis heureuse de voir que vous pensez comme moi.

— Comment en serait-il autrement ? Jacques et toi, n'êtes-vous pas pour ainsi dire frère et sœur ?

A ces mots, si simplement prononcés par José Rivas, Rolande eut un léger tressaillement.

Ses noirs sourcils se froncèrent sur son front mat, et elle redevenit rêveuse.

Ce changement d'attitude n'échappa pas au Mexicain. Ce n'était pas la première fois que les singuliers revirements de la jeune fille le frappaient.

Souvent, déjà, il s'était demandé la raison de cette tristesse soudaine qui s'emparait fréquemment de la prétendue Cécile, alors que tout semblait lui sourire dans l'ensevelissement de sa félicité.

Et Rolande, en face de ce regard aigu, qu'elle sentait la fouiller au plus profond de son être, malgré la tendresse qui s'en dégageait, éprouvait ses premiers remords.

Devant cette sollicitude constante et cette invariable bonté, le comédien que la jeune fille de Laverdiac était obligée de jouer pesait plus cruellement chaque jour à son âme fièvre, et sa mauvaise action lui apparaissait plus dégradante et plus honteuse.

Impossible maintenant, comme elle en avait eu deux ou trois fois la pensée, de confesser à José Rivas, le mensonge indigne.

Le mépris indéfectible dont cet homme de bien l'enveloppait la flagellait d'avance !... Alors, pour se remettre un peu de courage au cœur, l'aventurière songeait au but pour lequel elle avait accepté ce pacte d'opprobre : le bonheur et l'avenir de son fils, et elle se résignait à marcher plus avant dans la boue de cette route hérissée d'obstacles.

José Rivas avait voulu attribuer ces déconcertants changements d'attitude à la délicate organisation nerveuse de la jeune fille.

L'apparition soudaine dans sa vie calme de l'ami de son père, le bouleversement radical apporté dans ses habitudes, n'était-il pas de nature à ébranler une sensibilité aussi fragile ?

De jour en jour, l'affection de l'enfant de Davenesle pour celui qui représentait son père augmenterait.

Alors, elle se livrerait davantage et aurait, en lui, toute la confiance d'une véritable fille...

Mais ce qui affligeait le plus José Rivas, c'était de ne pas trouver à Cécile tout à fait l'attitude qu'il aurait souhaitée lorsqu'il lui parlait de Georges Davenesle.

Certes, elle l'écoutait attentivement, semblant graver dans sa mémoire tout ce qu'il lui disait de son compagnon disparu.

Elle était intéressée, captivée même, en entendant le récit de ces poignantes aventures ; mais elle ne cherchait pas d'elle-même à en savoir plus que ce qu'il lui disait.

Elle n'avait pas de curiosité, d'impatience d'apprendre tous les détails qui concernaient ce père qu'elle avait si peu connu.

Cependant, c'était pour elle qu'il n'avait pas voulu subir l'injustice des hommes ; pour elle qu'il s'était évadé, expatrié ; pour elle, pour lui assurer une fortune royale, qu'il avait cent fois risqué sa vie !...

Mais en y réfléchissant, José Rivas songeait, dans sa sagesse indulgente et sa philosophie raisonnée, que Cécile aurait pu se montrer plus indifférente encore.

Comment une enfant éprouverait-elle, pour un homme à peine entrevu, la tendresse passionnée des fillettes qui ont grandi à côté de leur père ?

Ce n'est pas le titre qui crée la paternité : ce qui fait l'amour filial, ce sont les soins, les tendresses, les inquiétudes, la sollicitude de tous les instants.

George Davenesle avait eu si peu de temps d'être un père pour Cécile !...

Le lendemain de sa visite à la rue Poliveau, Jacques avait reparu à l'avenue des Champs-Élysées.

Il se montra gai, affable envers sa sœur d'adoption, plein de déférence à l'égard de José Rivas.

Celui-ci, absorbé par les multiples occupations auxquelles il se consacrait depuis son arrivée à Paris, ne tarda pas à laisser les deux jeunes gens seuls.

— Eh bien ! interrogea anxieusement Rolande, es-tu allé à Neuville ?

— J'en arrive.

— Comment va Marcel ?

— A merveille. L'air de la campagne lui fait décidément beaucoup de bien.

On se rappelle que, pour décider Rolande à accepter le rôle qu'elle jouait avec tant de répugnance, son amant s'était engagé formellement à aller deux fois par semaine voir son fils, en attendant que la jeune mère eût la possibilité de retourner, elle-même, chez la nourrice, comme elle le faisait autrefois.

Tout d'abord, il avait tenu régulièrement sa parole.

Mais peu à peu, cette sujétion ne tarda pas à le lasser, et il espéra ses visites.

Cela ne l'empêchait pourtant pas de donner à la mère, avec un grand luxe de détails, des nouvelles qu'il imaginait : l'enfant grandissait à vue d'œil, il faisait ses premiers pas, il bégayait même quelques paroles...

Jacques inventait des incidents touchants.

Le bébé, de lui-même, lui avait tendu ses petits bras en l'appelant : « Papa ! » et, à la fin de la journée, il avait balbutié le mot de « Maman », comme s'il chargeait le visiteur de porter ses baisers à Rolande.

Le marmot semblait enchanté des joujoux que lui apportait son père et s'amusaient avec lui des heures entières. Déjà, son intelligence se dessinait : il semblait tout comprendre et faisait l'admiration des bonnes gens du pays qui disaient n'avoir jamais vu un enfant aussi précoce.

Rolande écoutait ce récit avec des yeux où brillait une adoration extasiée, un véritable fanatisme maternel.

Lorsque Jacques eut terminé, elle s'écria :

— Non, décidément, je n'y tiens plus... Il faut que j'aille embrasser mon adoré !

— Attends encore un peu ! répondit son interlocuteur.

— C'est impossible ! Je ne peux plus réprimer mon impatience !

— Quel prétexte donneras-tu à José Rivas ? Tu risques de tout compromettre !

— Tu trouveras une raison, un motif !... Nous inventerons une promenade, une visite de charité quelconque, ce que tu voudras !

Il se récria :

— Mais, puisque je te donne régulièrement des nouvelles...

— Elles ne me suffisent plus, répliqua Rolande avec véhémence. Je veux embrasser mon enfant !... Tu ne

peux pas me l'amener ici, n'est-ce pas ? Eh bien ; j'irai là-bas. Je veux le tenir entre mes bras, ce petit être qui m'est d'autant plus cher que sa naissance m'a causé plus de tourments... Ah ! l'entendre gazouiller, rire, pleurer même ! l'entendre m'appeler : maman !...

A cette évocation, elle joignit les mains, extasiée. La flamme de ses yeux brillants semblait devenir plus pure.

Jacques reprit, avec un léger haussement d'épaules :  
— Ma chérie, je comprends ton supplice. Mais tu sais bien que si nous avons dû, la mort dans l'âme, arrêter cette inflexible ligne de conduite, c'est qu'il s'agissait de notre salut à tous les trois.

— Qui se doutera que nous serons allés à Neuville ?  
— On peut le savoir.  
— Il faudrait que José Rivas nous épiât. Ce serait supposer un soupçon qu'il n'a pas, qu'il ne peut pas avoir !

— Et le hasard ? fit-il. N'existe-t-il donc pas pour toi, ce dieu terrible que tu invoquais sans cesse à propos de Cécile ?

— Cécile, répéta la jeune femme en soupirant longuement... Ne prononce pas ce nom ! C'est un remords de plus parmi mes remords !

— Une chimère de plus, tu veux dire...  
— Tu es sûr que nous ne la reverrons pas, au moment le plus inattendu, se dresser entre nous et l'homme de bien que nous dupons ?

— Jamais ! Je t'en réponds.  
— Alors, reprit la jeune femme un peu plus calme, si le péril est conjuré de ce côté, raison de plus pour que tu ne me refuses pas la joie que je te demande... Permetts-moi d'aller voir Marcel !

— Je te répète qu'il serait fou de risquer une pareille aventure quand nous sommes à la veille de jour enfin de notre entière liberté.

Elle répondit vibrante :  
— Et moi, je te répète à mon tour que je me refuse à attendre plus longtemps ! Si tu ne veux pas m'accompagner à Neuville, j'irai seule !... J'en ai connu le chemin avant toi !

— Mais si on le voit ?  
— Qui ?  
— Si on te dénonce ?  
— Pourquoi ?  
— Si quelqu'un te suit ?  
— Dans quel intérêt ?

Jacques recourut à son dernier argument, à l'épouvantail qu'il gardait en réserve.

— T'imagines-tu donc, dit-il, en fronçant le sourcil, que ton père, ton vrai, ton seul, a renoncé à te faire payer ton escapade ?

A cette idée, une ride se creusa dans le front de Rolande.

— Il t'a parlé de moi ? interrogea-t-elle.  
— Souvent.  
— Je ne le crains pas ! déclara courageusement la jeune femme.

— En effet, ce n'est pas lui personnellement qui est à craindre. Il est évident qu'il ne saurait te voir... Mais il a des limiers sous ses ordres. Au moment de ta disparition, si les a jetés sur la piste, et la consigne subsiste toujours. Laverdac est un homme d'une habileté profonde... Admetts qu'il soupçonne notre secret, qu'il devine notre plan, en s'informant avec adresse, et qu'il renseigne José Rivas... Tout notre édifice si laborieusement échafaudé s'écroulerait comme un château de cartes.

Rolande secoua obstinément la tête.  
— Tu cherches à m'effrayer dit-elle.

— Je te montre simplement tous les dangers d'une imprudence. Laverdac, en éclairant José Rivas, mettrait d'accord sa haine et ses intérêts. Crois-tu que celui-ci, auquel, une fois qu'on l'aurait démasqué, reviendrait tout l'héritage de son compagnon de hasard, hésiterait à payer la preuve de notre imposture le prix que ton père lui demanderait ?

Elle gardait le silence, réfléchissant.

Il poursuivit :  
— Comprends donc qu'il faut attendre que tu aies été mise en possession des millions qui te reviennent légalement comme fille de Georges Davenesle ! Nous serons libres, alors, de tirer notre révérence à l'homme qui les détenait. Pour cela, il importe de ne donner barre sur toi à personne, — et à ton père moins qu'à tout autre.

— C'est vrai, réfléchit Rolande. Il ne peut pas soupçonner ma présence ici. Mais il suffit que tu viennes fréquemment dans cette maison pour que l'on surveille ce qui s'y passe.

— Enfin ! clama-t-il, triomphant. Tu as compris. Ce n'est pas dommage ! Oui, c'est vrai ! La prudence la plus élémentaire aurait exigé que je cessasse de te voir, au moins jusqu'à ce que notre mariage fût à la veille de s'accomplir. J'aurais dû dire à José Rivas que j'avais besoin de retourner à Charleroi. Mais depuis que je t'ai retrouvée, Rolande, il m'est impossible de vivre loin de toi, loin de notre enfant, loin de mes deux amours ! C'est pour cela que je suis resté à Paris.

La jeune femme courba la tête.  
Un éclair de joie passa dans les yeux de Jacques. Il avait atteint son but.

— Pauvre chérie ! dit-il, en se rapprochant d'elle et en la serrant passionnément dans ses bras. Ah ! quand nous goûterons enfin le bonheur sans mélange qui nous attend, nous pourrons nous dire que nous l'avons mérité. Et nous la gagnerons, va, cette partie qui valait, et en conviendras, la peine d'être joués.

Elle répondit :  
— C'est évident. Notre mariage seul mettra fin aux périls qui planent sur notre tête, au martyre que j'endure à être séparée de mon fils !... Il faut donc qu'il ait lieu le plus tôt possible. Ce soir même, j'amènerai la conversation sur ce sujet.

— Tu combleras mes vœux les plus chers, et bientôt nous ne serons plus astreints à tous ces mensonges.

— Mais est-ce bien à moi qu'il appartient d'aborder ce sujet ?

— Sans doute, José Rivas comprendra la délicatesse de ma position. Tes millions me ferment la bouche. Le mandataire de ton père suspecterait peut-être mon désintéressement si c'était moi qui lui demandais directement la main...

— Oui... Tu as raison...

— Au contraire, dès que tu auras parlé, il m'interrogera. Alors, je pourrai lui déclarer que depuis que je te savais devenue une riche héritière, les scrupules me forçaient au silence, mais que mon amour en souffrait cruellement. Va, va, tu peux t'en rapporter à moi. Il sera persuadé !

José Rivas avait prié à dîner le fils d'Antoine Brunemont.

Celui-ci avait accepté l'invitation du Mexicain, mais il fit en sorte de partir de bonne heure.

Rolande comprit que c'était pour lui permettre d'aborder plus vite l'entretien qui leur tenait tant à cœur.

Cette louable pensée était vraisemblablement venue à l'esprit de Jacques, mais il avait surtout hâte de se recueillir chez Laverdac afin de savoir ce qu'il était devenu de Cécile.

Quand Rolande se trouva seule avec Rivas, elle se mit au piano.

Assis dans l'ombre, à côté de l'instrument, le Mexicain écoutait la jeune fille avec délice.

Quand le morceau fut fini, elle se leva et s'approcha de lui :

— N'avez-vous pas trouvé M. Brunemont un peu triste ce soir, mon ami ?

— En effet, répondit-il. Il m'a semblé moins en train que de coutume. Sais-tu la raison de cette mélancolie ?

Elle tarda un moment à répondre et murmura d'une voix soudainement assombrie :

— Peut-être !

— Alors, renseigne-moi.

— Je crois, balbutia-t-elle en baissant la tête, et avec une intonation dont Savignol l'eût certainement complimentée, que c'est tout cet argent qui en est la cause.

— Quel argent ?

— Celui que vous m'avez apporté de la part de mon père et qui va être le mien.

— Tu crois ? fit José Rivas avec une vivacité où perçait une sorte de surprise, tu penses vraiment que c'est ce sentiment qui attriste Jacques ?

— J'en suis sûre !... Il me l'a dit.

Elle se rapprocha doucement et, passant ses bras autour du cou du Mexicain :

— Mon grand ami, il faut calmer la peine et les susceptibilités de Jacques. Il faut que vous lui parliez... Vous savez, n'est-ce pas, que lui et moi nous nous aimons ?

— Tu me l'as dit ! répéta-t-il.

— Ma fortune ne peut pas changer les projets que, depuis si longtemps, nous avions formés, n'est-il pas vrai ?

— Non, ma fille, tu as raison. Elle ne le peut.

— Alors, vous me conseillez d'épouser Jacques ?

A cette question directe, un léger nuage sembla passer sur le front de l'ami de Georges Davenesle.

— Je n'ai pas de conseil à te donner à ce sujet et

dans un sens ni dans l'autre, ma Cécile, répondit-elle. Non, ton père avait eu cette autorité.

— Il a dû vous laisser entendre que je pourrais un jour devenir la femme du fils d'Antoine Brunemont ? Ce n'était pas une éventualité réalisable.

— Non, certes.

— Alors, vous ne me désapprouvez pas ?

— En aucune façon.

La finesse de Rolande était trop aiguë pour qu'elle ne devinât pas que, sous cet apparent acquiescement à ses projets, se cachait quelques réticences qui l'inquiétaient.

Déjà, son visage s'animait, et la combativité qui s'éveillait en elle, toutes les fois qu'elle se trouvait en présence d'un obstacle à ses desirs, faisait battre son cœur à côté plus précipités.

Rivas poursuivit, très calme :

— Tu sais avec quel plaisir, mon enfant, je cède toujours à tes souhaits les plus futiles comme aux plus graves. Tu me permettrais cependant de soulever une légère et simple objection... Es-tu bien certaine que Jacques Brunemont soit le mari qui te conviendrait ?

— Si je n'avais pas cette certitude, lui accorderais-je ma main ?

— Oui, bien songe à ce qu'est le mariage. As-tu la conviction que les sentiments que tu éprouvais pour Jacques, quand tu faisais en quelque sorte partie de sa famille, se soient transformés au point que tu le veuilles vraiment pour époux ? Dis-toi bien qu'un frère n'est pas un mari !

Rolande avait deviné juste.

José Rivas, avec sa grande expérience des hommes et des choses, n'éprouvait pas étonnement, pour le jeune homme, depuis qu'il le connaissait mieux, la spontanéité et complète sympathie qu'il aurait été si heureux de lui témoigner.

L'entréa et l'épouse de Brunemont, que Rivas avait pris tout d'abord pour de l'oposé et de la franchise, ne l'impressionnaient plus aussi favorablement.

Pourtant quand son œil perçut examinant Jacques à la dérobée, il lui semblait que le regard de celui-ci était mobile et fuyant, et que son visage avait une expression de contrainte et d'obséquiosité qui ressemblait à un mensonge.

Enfin, il éprouva une douloureuse surprise à constater que le fils de l'homme de amour et de devoir qu'était Antoine Brunemont restait inactif et désolé.

Il avait beaucoup d'argent, à Paris, pour vivre sans travailler, pour mener surtout l'existence large et fastueuse qui semblait être celle de Jacques.

Le marchandiser trop avait donc laissé à son fils une bien grosse fortune ?

Avec une vivacité croissante, Rolande répondit aux indiscrètes questions de celui qui remplaçait son père, une seule chose qui devenait éclairer le Mexicain sur les véritables sentiments de la jeune fille à l'égard de Jacques :

— Je l'aime !

Rivas acquiesça paternellement de la tête et reprit :  
— Avez-vous, mon enfant, j'ai tenu à savoir si, au moment de prendre une détermination aussi grave, tu avais bien et véritablement sondé tous les replis de ton cœur.

Aucune réponse ne me paraît plus subsister. Aussi, je te dirai, à mon tour, que je n'ai pas oublié la dette contractée par l'ami que j'ai perdu envers Antoine Brunemont. Mais, dans mon esprit, et avant que je fusse en contact de tes projets, il me semblait y avoir plusieurs manières de l'acquiescer.

— Pour moi, si vous ne permettez une opinion sur cette grave question, il n'y en a qu'une : celle qui fera votre bonheur réciproque, à Jacques et à moi.

— Soit, ma chère Cécile ! Qu'il soit fait comme tu le désires ; je ne combattrai pas ton inclination.

— Je vous remercie. Mais j'aurais souhaité que cette opinion vous eût été dite plus vite... Il me semble que depuis quelque temps vous êtes plus froid à l'égard de celui qui va être mon fiancé... Dites ! Parlez-moi franchement, vous qui représentez mon père à mes yeux. Reprachez-vous donc quelque chose à l'homme que j'ai choisi ?

— Je me garderais bien de me prononcer sur son compte. Je ne le connais pas encore assez pour cela, et tu es mieux éclairée que quiconque à son endroit.

— D'après les confidences que mon père vous a faites, ne vous semble-t-il donc pas que Jacques Brunemont ressemble en tous points à l'homme de bien dont il est le fils ?

— Je voudrais en être persuadé, répondit-il... Peut-être ce doute le trouble-t-il, ma chère enfant... Pardonnez-moi et ne m'en veuillez pas si tu trouves ma froide

sagesse en opposition apparente avec ton juvénile enthousiasme... Réfléchis qu'il s'agit de l'acte le plus sérieux de ta vie, et que Georges Davenesle, s'il était à l'âge pinoce, ne te tendrait pas un autre langage que moi.

— Je sais que, comme lui, vous n'avez en vue que mon bonheur, mais j'ai la ferme confiance que je le rencontrerai dans l'union à laquelle vous consentez.

— Mon enfant, j'ai juré à celui qui n'est plus de satisfaire tous les desirs, tant qu'ils ne me sembleraient pas devoir entraîner, pour toi, quelque suite fâcheuse... Je ne contraindrai donc pas celui-ci. Mais pénètre-toi bien de la gravité de la décision que tu vas prendre... C'est toute ton existence que tu vas engager. Au nom de ton père, je l'adresse ce suprême avertissement !

— J'ai foi dans l'avenir, et vous penserez comme moi quand Jacques sera mon mari... Alors, vous lui rendrez pleinement justice. Vous n'avez pas eu le temps de l'apprécier comme moi, et vous vous apercevrez bientôt que je ne pouvais mieux choisir.

José Rivas répliqua avec une solennité attendrie :

— Je le souhaite de toute mon âme, ma fille !

Le lendemain matin, l'ami de Georges Davenesle était en train de dépouiller son courrier déjà volumineux, car un milliardaire qui s'installe à Paris est vite le point de mire des postulants les plus divers et les plus imprévus.

Son valet de chambre ouvrit doucement la porte et lui remit une carte sur un plateau :

Rivas prit le billet et lut :

Une paleur subite couvrit son front.

« Le docteur Henry de Faugerolles »

Sa main eut un léger tremblement et faillit laisser échapper la carte de visite.

Mais, reprisant bientôt son empire sur lui-même, il dit résolument :

— Faites entrer.

Henry de Faugerolles fut immédiatement introduit.

— Monsieur, dit le jeune homme, de sa voix chaude et vibrante, pardonnez-moi si je me permets de me présenter chez vous sans avoir l'honneur de vous connaître, mais j'ai tenu à vous remercier.

Le trouble étrange qui s'était emparé de Rivas était maintenant complètement dissipé.

Il souriait légèrement.

— Excusez-moi de ne pas vous comprendre, monsieur... Me remerciez ! De quoi ?... N'y aurait-il pas, de votre part, une confusion ?

— Je ne le crus pas, monsieur, reprit le jeune médecin, car vous êtes bien M. José Rivas ?

— Oui, monsieur.

— C'est donc bien vous qui avez généreusement envoyé au dispensaire des enfants tuberculeux de la Villette une somme de dix mille francs ?

— En effet, monsieur, c'est moi... Un de mes amis m'avait parlé de cette œuvre comme des plus méritoires et des plus intéressantes, et je me suis permis de lui envoyer cette obole.

— C'est moi qui suis le fondateur de ce dispensaire, monsieur. En ma qualité de médecin, j'en suis aussi le directeur, et c'est à ce titre que je viens vous apporter l'expression de ma vive gratitude et des remerciements qui, maintenant, ne doivent plus vous étonner.

— Non certes, monsieur, de ne m'étonnent point, surtout venant d'un homme comme vous, et je suis heureux de l'initiative que j'ai prise, puisqu'elle m'a valu l'honneur de votre visite.

— Comment n'aurais-je pas tenu à venir moi-même vous dire, monsieur, toute l'admiration que votre générosité m'inspire ? Si la destinée m'a placé dans une position indépendante, je ne suis cependant pas un nabab, et la libéralité princière que nous vous devons va me permettre certaines améliorations utiles pour lesquelles ma pauvre clientèle vous bénira !

Des le début de l'entretien, José Rivas, d'un geste courtis, avait invité le jeune homme à s'asseoir.

Il avait pris lui-même un siège en face du fauteuil d'Henry sur lequel il fixait son regard pénétrant.

— Mon mérite n'est pas si grand que vous le supposez, monsieur, répondit-il. Je suis riche, très riche même, et j'ai l'intention, chaque année, de faire profiter de ma fortune les œuvres philanthropiques dont j'aurai véritablement reconnu l'intérêt. Je désire surtout aider celles qui sont établies dans les quartiers des déshérités, des pauvres. La vôtre est dans le nombre : elle peut donc compter sur mon subside comme sur une rente qui lui sera servie pendant toute sa vie.

Henry de Faugerolles eut un mouvement de joie ardente.

— Ah ! monsieur, dit-il d'une voix qui tremblait d'émotion, je suis profondément heureux de ce que vous voulez bien faire pour nos petits ! Grâce à vous, combien d'infortunés vont pouvoir être soulagés ! Ma mère et moi, nous consacrons toutes nos ressources à cette œuvre ; mais le mal est si enraciné, ses ravages sont si envahissants que nous nous désolons parfois de ne pas pouvoir faire davantage. Grâce à vous, voici nos tristes apaisés !

— Ah ! Madame de Faugerolles s'associe à votre charité ?

— De toutes ses forces, et je vous rapporte ses remerciements les plus fervents en même temps que les miens... Quelle va être sa joie quand elle apprendra jusqu'où s'étend votre libéralité !

— C'est moi, monsieur, qui reste votre obligé, puisque je peux, grâce à vous, participer à une œuvre vraiment noble... Voulez-vous me permettre de me rendre, un de ces jours, à votre dispensaire pour en étudier le fonctionnement ?

— Je n'osais point vous en prier, pressentant à quel point votre temps doit être précieux... Ah ! monsieur, à quel spectacle affligent vous assisterez !... C'est si douloureux de voir ces petits êtres qui portent le poids de la douleur d'un autre, et chez lesquels ce germe fatal a déjà exercé tant de ravages ! Votre cœur si charitable saignera en présence de tant de misères !

— Vous les soulageriez, grâce à la science et je vous remercierai dans votre tâche, grâce à ma fortune.

— Combien ces nobles paroles m'encouragent et me stimulent ! reprit le médecin. Souvent, un découragement m'a pris devant l'immensité de la tâche que j'avais entreprise... Grâce à vous, me voici certain de l'avenir et des succès !...

Après un court silence, l'interlocuteur d'Henry poursuivit :

— Votre père et votre mère doivent être fiers de vous, monsieur de Faugerolles !

— Hélas ! je n'ai plus mon père.

— Ah ! Et l'ami de Georges Davenesse... Il est mort depuis longtemps ?

— Depuis près de dix ans... Mais ma mère bien-aimée me reste.

— Et vous aimez la chérir comme peu de fils d'aujourd'hui.

— Je me fâcherais jamais assez, monsieur !...

— Si vous aviez quel dévouement elle montre envers ces enfants !... Je suis parfois forcé d'intervenir et de la prier de ménager ses forces.

— Sa santé serait-elle fragilisée ?

— Longtemps, elle m'a alarmé... Quand j'étais enfant, je me souviens qu'elle était bien souvent malade... presqu'elle jamais elle ne portait. Après la mort de mon père, la responsabilité qui lui incombait, puisque c'est elle qui a formé mon éducation, a semblé lui donner la force que lui avait manqué jusqu'alors. Depuis ce temps, elle s'est mieux portée.

— Et sans doute, vos soins ont achevé l'œuvre de la nature ? J'en suis ravi pour vous, monsieur, et pour Mme de Faugerolles... Et vous dites que cette œuvre à laquelle vous vous êtes consacré l'intéresse ?

— Une création vous intéresse toujours. C'est ma mère qui a eu l'idée de ce dispensaire... Du vivant de mon père, notre fortune ne nous permettait pas cette dépense. Et tout vous dire, monsieur, que ma mère s'est adonnée à la charité à la suite d'un grand chagrin de famille et qu'elle m'a élevé comme si je n'avais pas fait partie du monde dans lequel le hasard m'a fait naître.

— Elle a voulu que vous deviez être un homme utile.

— Oui, monsieur, et sur ce point encore, ses idées se sont trouvées d'accord avec les miennes. Quand j'ai eu l'âge de raison, sans me rendre compte de ce qu'on pu faire, dans d'autres temps, les hommes de notre race, j'ai été frappé de l'incertitude, de l'instabilité de l'aristocratie moderne. Tous ceux qui travaillent, tous ceux qui créent, tous ceux qui s'élèvent au-dessus de leur sort, de cette classe que nos pères appelaient le tiers-état, ou des rangs plus obscurs du peuple. Et pourquoi ? Pourquoi la noblesse, qui produisait tant de héros, reste-t-elle stérile et les bras croisés devant cette éclosion de grands hommes, parmi lesquels elle ne compte malheureusement aucun de ses fils ?...

— Savez-vous, monsieur de Faugerolles, que vous parlez presque comme un socialiste ?

— Je n'en sais rien, monsieur, car je ne m'occupe nullement de politique. Mais, j'ai tenu à embrasser la carrière qui me permettrait de faire le plus de bien à mes

semblables. C'est pour cela que je suis devenu médecin, et par préférence, médecin des pauvres.

José Rivas tendit la main au jeune homme et, avec une émotion qu'il ne cherchait plus à dissimuler :

— Monsieur, ce n'est pas en vain que deux hommes comme nous se rencontrent. Je crois fermement que nous pouvons avoir à remplir ensemble une commune mission... Et maintenant je vais vous révéler une chose qui va vous causer une bien vive surprise, je vous en prévient.

— Vraiment !

— Je vous connaissais depuis longtemps, monsieur de Faugerolles.

— Se peut-il ?...

— Oui, j'avais entendu parler de vous, de vos parents, par un ami qui me fut très cher.

— Un ami ?...

— Si je suis riche aujourd'hui, si je peux vous seconder dans la belle œuvre de solidarité à laquelle vous avez consacré vos efforts, je le dois à quelqu'un que vous avez connu, alors que vous étiez un enfant et que peut-être même, je crois, vous avez aimé...

Un étonnement profond se lut sur les traits du jeune docteur.

— A qui faites-vous donc allusion, monsieur ?...

— A un homme qui a été la victime d'une fatalité incroyable, à un innocent que la justice a frappé par erreur et qui ne s'est pas relevé de ce coup inique et terrible.

Le visage d'Henry de Faugerolles s'éclaira soudainement.

— Ah ! monsieur, je crois savoir de qui vous parlez... Oui, oui... est infortuné, c'est certainement...

— Le frère de Mme de Faugerolles.

— Mon oncle Georges L... Vous avez connu mon oncle Georges Davenesse ?...

— Oui, monsieur. Ce fut l'ami de mon cœur.

— Et où est-il ?

— Il est mort...

— Mort !... Où cela ?... A quelle époque ?...

— Au Klondyke, où nous luttions ensemble, où, ensemble, nous avons triomphé du sort !... J'ai assisté à ses derniers moments. Il a expiré entre mes bras.

— Mon pauvre oncle !... s'exclama Henry, d'une voix pleine de commiseration et de tendresse. Ah ! la destinée a donc été cruelle pour lui jusqu'au bout ?

— Arrière, je ne me trompais pas, continua Rivas, en disant que vous l'aviez aimé ?

— Du plus profond de mon cœur ! Et d'autant plus que moi, comme ma mère, nous n'avons jamais douté de son innocence !

Les deux mains de Rivas serrèrent celles du jeune homme.

— Ah ! vous me faites du bien, monsieur Henry ; oui, vous me faites du bien dont vous ne pouvez vous douter !... Je suis si heureux d'entendre parler ainsi de Georges Davenesse !

— Mais dites-moi, il avait une fille... Denise... L'ami de ma petite enfance... Qu'est-elle devenue ?... Elle avait disparu en même temps que lui... L'avait-il emmenée dans sa fuite ?

— Non. Un homme de bien, un vieil ami de Georges s'était chargé de veiller sur elle... Depuis la mort de mon compagnon, j'ai recueilli cette enfant...

— Ah ! monsieur, vous êtes donc l'homme de toutes les charités de toutes les nobles tâches ?

— J'ai simplement fait mon devoir alors, monsieur de Faugerolles, comme je le fais aujourd'hui.

— Vous me permettez, n'est-il pas vrai, de répéter à ma mère tout ce que vous venez de m'apprendre ?

— Certes !

— Il faudra que vous me promettiez de venir la voir... Vous lui parlerez de son frère qu'elle aimait tant, et vous lui ferez connaître sa nièce.

— J'en serais profondément heureux, monsieur de Faugerolles.

— Eh bien ! monsieur, faites mieux... Oui !... Puisque vous consentiez à venir voir mon dispensaire, permettez-moi de venir vous rendre demain afin de vous y conduire... Ma mère y sera, et vous ferez connaissance ensemble sur le terrain de la charité, où vous êtes si dignes de vous comprendre.

— Soit, monsieur, répondit José Rivas d'une voix grave et douce... A demain !...

## IV

## UN PHILANTHROPE.

José Rivas tint exactement la promesse faite à Henry de Faugerolles.

Dès le lendemain, il se rendait au dispensaire de la rue Curial, à la Vilette, et il assistait à la consultation du jeune docteur.

Il eut là une matinée inoubliable.

Toutes les douleurs, toutes les souffrances, tous les maux qui frappent l'humanité semblaient réunis dans ce sanctuaire sacré.

La classe indigente n'a pas le triste privilège de la maladie, et nul de nous n'échappe à cette loi commune : mais, quelquefois, un mal peut être enrayé quand le médecin agit tout de suite.

Le pauvre, lui, n'a recours au docteur qu'à la dernière extrémité, alors que les soins sont presque devenus inutiles. Combien d'ouvriers s'acharnent jusqu'à la fin au travail afin de ne pas priver de pain la femme et les enfants et n'entrent à l'hôpital que pour y mourir !

Henry de Faugerolles soignait beaucoup de tuberculeux et, en fervent pasteurien, il recherchait passionnément le bacille de l'implacable déau qui dévore tant de victimes, surtout dans les grands centres.

Ordinairement, le praticien combat l'affection aiguë par les moyens que la science lui livre. Mais quand il a soulagé ces malheureux aux yeux caves, se soutenant à peine, toussant à fendre l'âme, expectorant des membranes suspectes ou vomissant le sang à pleine bouche ; quand il a fait délivrer gratuitement tous les médicaments qu'il peut, comment trait-il plus loin ?

Comment assurerait-il au malade le régime alimentaire qui achèvera la convalescence et complètera l'œuvre du salut ?

Il faut voir le sourire navré des pauvres gens aux oreilles de qui résonnent ces mots qu'ils attendent avec anxiété, presque avec terreur :

— Avec du repos, de la bonne nourriture, un séjour à la campagne ou, à défaut, un logement très salubre, vous vous remettrez sur pied !

Hélas ! ils ne tardent pas à revenir à la consultation, et les longues théories d'hommes, de femmes, de jeunes filles, d'enfants reparaissent, — un peu plus râves, le souffle un peu plus épuisé, et se traînant avec plus de peine.

Le médecin les interroge pour connaître les origines de leur mal ; mais s'il en cherche la cause, il sait que l'effet est éternel, et qu'ils sont venus à lui trop tard...

Henry de Faugerolles avait opéré des cures miraculeuses en prodiguant à tous son jeune talent et en ouvrant sa bourse aux plus pauvres.

Lorsque le dernier malheureux fut parti, emportant un secours et un rayon d'espoir, Henry se tourna vers le philanthrope :

— On vient de me dire que la voiture de ma mère était arrivée et qu'elle nous attend dans mon cabinet.

L'ami de Georges Davenesse suivit le jeune homme et il se trouva bientôt en présence de Laurence de Faugerolles.

Celle-ci était trop émue pour remarquer l'allération des traits du visiteur.

Elle lui tendit la main, qu'il pressa en s'inclinant sans mot dire.

La veuve du magistrat, dont les yeux déjà affaiblis étaient humides de larmes, prit la parole :

— Vous avez connu mon pauvre frère, monsieur ; vous avez recueilli sa fille. Laissez-moi vous adresser un remerciement très ému.

José Rivas contempla longuement ce doux visage couronné par des cheveux blancs comme la neige, et dont les traits étaient illuminés par une auréole de bonté.

— Madame, dit-il enfin, cette jeune fille était le legs de mon ami mourant. C'est vous dire combien elle m'était sacrée. Si je n'avais pensé qu'elle pût être douloureusement affectée par le spectacle de toutes ces infortunes, je me serais permis de l'amener pour qu'elle eût plus tôt la joie de vous voir.

— Vous avez raison, monsieur. Il veut mieux que je la retrouve dans un milieu moins désolé... Ma maison, comme bien vous le pensez, lui est ouverte ainsi qu'elle

le serait à son père, si le malheureux que je pleure chaque jour était encore de ce monde.

José Rivas répondit d'une voix profonde :

— Il vous entend, madame, et son âme tressaille de joie, n'en doutez pas, devant l'accueil que vous réservez à son enfant.

Mme de Faugerolles exhala un triste soupir.

— Hélas ! monsieur, dit-elle, ce que je ferai pour l'enfant ne compensera pas ce que j'aurais dû faire pour le père !

Henry, sur le front duquel un usage évaillé passait hocha tristement la tête.

José Rivas répondit :

— Georges Davenesse n'a voulu se souvenir que de temps heureux où vous étiez pour lui la plus affectueuse des sœurs. D'ailleurs, sa clairvoyance et son équilibre ne s'y sont pas méprises. Dans la sévérité témoignée à son égard par le mari, il n'a jamais englobé la femme.

Elle prononça :

— Oui, M. de Faugerolles, dont je dois, malgré tout, révéler la mémoire, s'est montré impitoyable, alors que peut-être il aurait pu intervenir utilement... Comme mon frère a dû le maudire !...

Laurence courba la tête, accablée par ses poignants souvenirs.

— Vous vous trompez, madame. Mon compagnon de lutte n'a jamais su ce que c'était que la haine. Plus il a été malheureux, plus il a compaté aux faiblesses humaines. Il a plaint votre mari de l'avoir si opiniâtrement, si gratuitement, cru coupable, mais il lui a pardonné.

Comme si cette mansuétude de son frère l'avait accablée davantage, Mme de Faugerolles poursuivit :

— Ah ! quand je pense que mon mari m'a défendu de répondre à l'appel désespéré de mon pauvre Georges, et que je n'ai pas eu le courage d'enfreindre cet ordre inhumain !... Toute ma vie, monsieur, je me reprocherai cette défaillance !

La pauvre femme ne pouvait contenir ses larmes.

José Rivas répliqua :

— M. de Faugerolles a pris là une bien lourde responsabilité... Peut-être en a-t-il eu conscience à son heure dernière...

— Ah ! si j'avais été un homme à ce moment-là ! s'écria Henry L. Te rappelles-tu, maman, que, devant papa, je l'ai défendu, mon oncle Georges ?

— Vraiment ! fit anxieusement Rivas.

— Oui, confirma la mère, en secouant tristement la tête, je me souviens !

— Dans quelle colère il était contre moi, ce jour-là, mon pauvre père... Que voulez-vous, monsieur Rivas, il était magistrat ; et dans cette classe, tout s'impose hiérarchiquement, même les convictions. Ce n'est pas l'homme qui a commis cette cruelle erreur, c'est le système !

— C'est vrai, répliqua le Mexicain. Mais je vois que si Davenesse en a été la principale victime, votre mère et vous en avez souffert aussi.

— Profondément, monsieur !

— Je ne me pardonnerai jamais !... ajouta la veuve de Guilbert de Faugerolles, dont le regard décelait le cœur meurtri.

— Madame, répondit José Rivas avec une chaleur contenue, aucun remords ne doit vous hanter... Georges Davenesse a pardonné à votre mari et, par suite, encore bien plus à vous-même... Ne voyez en moi qu'un messager de miséricorde et de paix.

Sans mot dire, Henry serra avec émotion la main de l'étranger.

Mme de Faugerolles secoua douloureusement la tête.

— Si encore le ciel m'avait permis de réparer ma faute en venant en aide à mon pauvre Georges après qu'il eut quitté la France... J'aurais tout fait pour lui adoucir les amertumes de l'exil... Mais j'ignorais son sort, puisque nous ne l'avons appris que par vous... Cette fin prématurée ajoute à mon affliction.

— Davenesse, madame, ne pouvait vous écrire... Vous avez la réponse qu'il reçut à ses premières lettres ; d'autres auraient pu être interceptées... Songez enfin que, pendant de longues années, il a vécu dans les collines les plus désolées.

— Dites-moi tout ce que vous savez de lui, monsieur ! Je suis avide de connaître sa lamentable odyssée.

— Je crains de remuer votre chagrin...

— Il est des douleurs salutaires et vous ne pouvez me refuser cette triste satisfaction.

Le compagnon de Georges Davenesse ne pouvait s'abstenir à ce pieux désir...

Il raconta le martyre de l'innocent depuis le jour où

son arrestation jusqu'à la catastrophe finale du Klontyke.

Pendant ce long récit, les pleurs de Mme de Faugerolles étaient intarissables.

— Consolerez-vous, madame, reprit Rivas après s'être acquitté de sa tâche. Mon ami n'a plus rien à redouter ici-bas.

— Ah ! monsieur, répondit Mme de Faugerolles découvrant son beau visage ravagé par la douleur, puisse imposer silence à mon cœur ulcéré en pensant aux derniers moments de mon frère !... Dans votre charité vous ne voulez pas m'affliger davantage, mais peut-être m'a-t-il maudite !...

— Je vous jure sur l'honneur, madame, que Georges Davenesle m'a dit bien souvent...

José Rivas s'arrêta.

— Voulez-vous me permettre, ajouta-t-il, de vous répéter ses propres paroles ?

— Oh ! oui, monsieur !... supplia Laurence. Il me semble qu'en vous écoutant, c'est lui que j'entendrai !

— « Mon ami, m'a-t-il dit, répétez à ma sœur que son souvenir reste intact dans mon âme avec le parfum de ses vertus. Elle a toujours été à mes yeux, elle est encore ma Laurence vénérée et chérie... » Et Georges Davenesle termina ainsi, madame : « A chacun selon ses œuvres ! »

Mme de Faugerolles essaya ses yeux. Ces paroles semblaient l'avoir reconfortée.

— Mon cher Georges ! dit-elle. Je reconnais une fois de plus la noblesse de ton cœur !

José Rivas qui, en se remémorant ces souvenirs chers, avait sans doute senti se raviver ses douleurs, essaya son front sur lequel perlaient de légères gouttes de sueur.

— Monsieur, reprit la veuve, je vous remercie de vos bonnes paroles, mais il me semble qu'il me reste un moyen d'essayer de réparer des torts que mon frère avait la générosité d'absoudre, et que je ne peux pas pardonner à moi-même... Vous avez adopté sa fille, vous qui êtes un étranger pour elle... Ne pensez-vous pas qu'il m'appartient de vous la réclamer et de la prendre avec moi, puisqu'elle est ma nièce ?

— Oh ! oui, monsieur, confirma Henry. Consentez à nous rendre ma cousine ! C'est un grand soulagement que vous nous donniez, à ma mère et à moi !

— Hélas ! répondit mélancoliquement José Rivas, malgré la douleur que j'aurais éprouvée à me séparer de la fille de mon ami, peut-être l'aurais-je fait, madame, pour vous donner cette consolation...

« Mais laissez-moi vous dire que Denise Davenesle ne sera ni à moi ni à vous... Elle est fiancée, et son mariage n'est plus qu'une question de semaines... »

En quelques mois, il mit la mère et le fils au courant des faits qui s'étaient produits depuis qu'il avait retrouvé la jeune fille.

— Nous aurions tant voulu donner à Denise un témoignage de notre affection ! fit avec chaleur Mme de Faugerolles.

— Vous le pouvez toujours en reportant sur elle la tendresse que vous aviez pour son père. Elle lui sera aussi précieuse une fois mariée qu'elle le lui eût été jeune fille.

— Quand la verrons-nous ? demanda Henry.

— Quand vous le souhaiterez, madame, dit Rivas en s'inclinant. Vous me ferez une grâce dont je ne saurais vous être trop reconnaissant, en considérant ma maison comme la vôtre.

— Annoncez donc à Denise notre prochaine visite... fit Laurence avec l'aménité qui était un de ses charmes.

— La chère enfant vous attendra la joie au cœur. L'ami de Georges Davenesle serra les mains qui se tendaient vers lui et se retira.

Quand il fut seul dans son coupé, un long soupir de soulagement dilata sa poitrine.

Ses traits reflétaient la satisfaction du devoir accompli, et pourtant sur son visage, comme tout à l'heure sur celui de Mme de Faugerolles, roulaient de grosses larmes.

En rentrant chez lui, il trouva Rolande et Jacques en train de converser ensemble.

— Mon enfant, fit Rivas en regardant la jeune fille avec tendresse, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer... Nous te considérons comme étant sans famille... Nous nous trompons. Je viens de voir la sœur de ton père, Mme de Faugerolles et son fils.

Jacques Brunemont tressaillit.

La révélation soudaine de cette parenté n'était-elle pas un obstacle qui pouvait compromettre gravement tout le souterrain travail, laborieusement édifié par son estro ?

Il avait pâti brusquement et jeta sur sa maîtresse un

regard que Rivas, tout à la pensée qui l'absorbait, ne remarqua pas.

Celle-ci, plus courageuse que son amant, fit, au contraire, face au péril avec la crânerie qui la caractérisait.

— Vraiment ! dit-elle d'une voix qu'elle parvint à force de volonté, à rendre presque joyeuse.

— Tu ne tarderas pas toi-même à les embrasser, poursuivit le Mexicain, car ils vont venir nous faire une visite... Tu es sûre comme moi, j'en suis sûr, que la tante est la meilleure des créatures... Quant à ton cousin, c'est un charmant garçon, plein de cœur et de noblesse. Ils ne demandent tous deux qu'à t'aimer.

— La nouvelle que vous me donnez me cause une grande joie, dit Rolande, et je serai enchantée, moi aussi, de les revoir. Mais il est probable que je ne les reconnaitrai pas... Leur mémoire sera-t-elle plus fière que la mienne ?

— Non, certes, car tu étais tout enfant quand tu t'es trouvée en face d'eux pour la dernière fois... Davenesle m'a parlé jadis de cette rencontre. C'était au théâtre.

— Au théâtre ? répéta la jeune femme.

— Oui... A une matinée au Châtelet où ton père t'avait conduite... On jouait une féerie.

— La « Chante Blanche » ? fit spontanément la jeune femme.

— Tu te rappelles ?... Rolande resta un moment interdite.

Comment ce titre lui était-il revenu à la mémoire ?

Il lui sembla que, dans un passé très lointain, des images se détachaient devant elle, mêlées et fuyantes.

Jacques était aussi surpris que sa compagne de cet imprévu souvenir.

Il avait eu le temps de se remettre de son alarme et se rendait compte maintenant qu'elle n'avait pas l'ombre du sens commun.

Cette tante et ce cousin partageraient l'hésitation de José Rivas, voilà tout.

Peut-être aurait-il mieux valu, pour les plans du futur, que Mme de Faugerolles et son fils restassent ignorés. Mais l'incident ne comporterait certainement aucune suite fâcheuse.

— Ma chère Cécile, votre bienfaiteur avait raison de dire qu'il apportait une heureuse nouvelle. Le bonheur qui vous arrive m'est presque aussi précieux qu'à vous, et je me réjouis du fond du cœur de penser que les vôtres vont assister à notre mariage.

— En effet, reprit-elle, c'est une joie que nous ne pouvions pas espérer.

En elle-même, la jeune femme pensait :

— Deux de plus que je vais être obligée de tromper !... Quand donc tous ces misérables mensonges prendront-ils fin ?...

Mme de Faugerolles et Henry ne tardèrent pas à venir faire, à l'avenue des Champs-Élysées, la visite qui leur tenait tant à cœur.

La sœur de Georges se montra maternelle pour Rolande.

Henry essaya de rappeler à sa cousine la douce amitié d'enfance qui les unissait.

La jeune fille souriait doucement à l'évocation de ce passé dont elle avait ne plus guère se souvenir.

N'était-ce pas tout naturel, puisque le jeune homme, plus âgé que sa cousine, ne se le rappelait lui-même qu'à travers une brume confuse ?

L'éclatante beauté de la fille de Georges Davenesle, ne pouvait manquer de frapper Mme de Faugerolles et son fils. Ils l'en complimentèrent affectueusement, ainsi que Jacques Brunemont, lorsque celui-ci fut présenté à sa future tante et à son futur cousin.

Des relations plus suivies ne tardèrent pas à s'établir entre Laurence et sa nièce.

— Deux cœurs de plus pour t'aimer, ma chère enfant !, avait-il dit en serrant dans ses bras la jeune fille.

Depuis que Laverdac était devenu le gardien de la fille de l'homme qu'il avait tant détesté, depuis qu'il passait aux yeux de celle-ci pour son père, il pensait moins à la disparition de sa propre fille.

Il était loin de se douter que Rolande vivait à quelques pas de lui, et que son plus ardent désir était d'épouser l'homme qui l'avait séduite.

Si l'aveugle songeait à la fugitive, ce n'était que pour se rappeler les services qu'elle lui avait rendus jadis, alors qu'elle régnait en souveraine au milieu du monde interlope qu'elle avait déserté.

Cécile arriverait-elle jamais à la remplacer ?

Depuis, l'ingénuité de la jeune fille, son regard

franc et honnête, sa beauté qui, dans son genre, égalait seule de Rolande ne laissent pas de produire une profonde impression sur les jeunes gens, généralement inexperimentés et naïfs, que la bande des Requins de Paris attirait dans leur repaire.

Toutefois, il manquait à la jeune fille cette pointe de hardiesse et de cranerie qui était le propre du caractère de la fille de Carligny et qu'avait développée encore l'éducation libre qu'elle avait reçue.

Ce n'étaient pas seulement les habitués du tripot de la rue Blanche qu'impressionnaient l'honnêteté et la pureté d'âme de Cécile.

Malgré sa bassesse et sa corruption, Laverdac n'échappait pas complètement à l'influence étrange exercée par cette grâce simple et virgine.

Il s'efforçait de réagir le plus qu'il pouvait contre ce sentiment si nouveau pour lui, et il ne voulait songer qu'à la joie secrète et à la volupté satanique qu'il éprouvait à sentir réunies sous sa coupe, sans que ni l'une ni l'autre s'en doutât, la mère et la fille, — les deux êtres qui constituaient jadis tout le bonheur de l'ennemi qu'il avait si implacablement abattu.

Pourtant, s'il n'avait pas continué à simuler le débordement d'amour paternel auquel il avait dû se livrer la première fois qu'il avait vu Cécile, contrairement à ses habitudes il parlait sans rudesse à la jeune fille.

Quelquefois même, lorsque son abominable naturel reprenait le dessus, il s'excusait auprès d'elle, mettait ses interpellations de langage sur le compte d'un caractère aigri par les souffrances et les duretés de la vie.

S'il répugnait à devoir à d'inutiles brutalités l'autorité qu'il cherchait à exercer sur Cécile, il se dédommageait largement à l'égard de Clarisse, qu'il continuait à dominer par la terreur, lorsque celle-ci n'était pas sous l'intoxication de l'éther.

Laverdac pouvait s'applaudir de son œuvre infernale. Il était arrivé à ses fins. Personne ne chercherait plus désormais à lui enlever Clarisse.

La malheureuse était bien devenue son esclave, sa proie, sa chose.

Maintenant, presque tous les jours, Clarisse absorbait l'abominable drogue.

Quand ce n'était pas de l'éther qu'elle buvait, c'était de l'eau-de-vie ou de l'absinthe.

Ces jours-là, sa tête s'enflammait et, en chancelant, elle reprochait à son amant sa dégradation et sa honte.

La première fois que la mère et la fille s'étaient retrouvés en présence après tant d'années écoulées, Clarisse avait lancé à Cécile un regard farouche, et celle que Laverdac appelait la Poivrôte avait fait entendre une sorte de grondement sinistre.

Cécile, péniblement impressionnée, frissonnait.

— Ne crains rien, petite, fit Laverdac avec son rictus de démon, tant que je suis là, tu ne cours aucun danger.

Et la jeune fille n'avait plus éprouvé pour cette égarée qu'une immense pitié.

Depuis quelques temps, le tripot de la rue Blanche semblait retrouver son ancienne prospérité.

Laverdac, chaque jour, se montrait de plus en plus à l'apogée de la curée.

D'insatiables instincts d'avarice se développaient en lui.

Ses yeux fixes, dans leur nuit éternelle, semblaient entrevoir le spectre décharné de la vieillesse misérable et nécessiteuse.

Aussi s'était-il fait le serment, avec la sombre énergie qu'il mettait dans ses résolutions, de ne reculer devant rien pour échapper à ce lamentable lendemain.

Déjà, depuis longtemps, il pratiquait l'usure, soit qu'il prêtât de l'argent à des intérêts formidables aux joueurs solvables qui fréquentaient chez lui, soit qu'il escomptât de menus effets de commerce à des négociants du quartier à des taux exorbitants.

Tout lui devenait bon pour arrondir son pécule caché, et il fallait voir le sourire qui rendait plus hideuse encore cette face ravagée quand il croyait avoir trouvé quelque nouvelle proie.

Un soir, il dit à Savignol :

— J'ai eu dans la journée, une visite qui m'a étonné.

— Laquelle, mon vieux ? Serait-ce le notaire de Mme Savelli qui s'est enfin révisé ?

— Non. C'est ce Michonin, tu sais, ce garçon qui est propriétaire, avec son frère, d'un magasin de nouveautés dans l'avenue des Ternes.

— Parfait ! Je me rappelle. Tu lui avais prêté deux mille francs après une séance de beccara où il avait été particulièrement malheureux.

— C'est cela même ! Eh bien, il est venu me les rap-

porter.

— Pas possible !... Il y a donc encore des gens qui paient leurs dettes ? Je comprends que tu aies été surpris.

— Surpris et quelque peu déçus, car tu te rappelles nos projets... Nous avions cru pouvoir compter dans l'avenir, sur ce garçon et espéré en faire une recrue qui nous aurait été précieuse dans son monde de négociants ?

— Oui, en effet. D'après le chiffre de ses pertes, tu avais supputé qu'en l'absence de son frère, il avait dû égarer une main imprudente sur les fonds de leur association.

— Précisément. C'était là, pour nous, une excellente occasion de lui proposer l'affiliation qui l'aurait mis à notre merci... Eh bien ! tous ces projets sont à vent l'eau !... Si tu l'aurais entendu, cet après-midi, notre futur complice !...

— Voici ce que je vous dois, m'a-t-il dit d'un ton sec... Maintenant, adieu, car je ne remettrai plus les pieds ici !

— Tiens ! tiens !...

— Il a fini pourtant par me faire cette confidence : « Je courrais à ma perte et j'allais devenir un voleur, car la passion du jeu mène à tous les crimes... »

— Je connais la tirade, interrompit Savignol... C'est dans Trente ans ou la vie d'un joueur... J'ai joué cela dans le temps... J'y ai même été sifflé, comme dans tous mes autres rôles... Mais continue, tu m'intéresses.

— J'ai perdu chez vous l'argent qui ne m'appartenait pas, poursuit le jeune homme. Mon frère venait de m'annoncer son retour... Je me sentais perdu... J'aurais été forcé d'avouer ma honte, lorsqu'il me vint tout à coup une inspiration.

— Mais ce n'est pas un calicot, ce garçon-là ; c'est un poète !

— Il continua : « J'avais entendu parler d'un homme dont les bienfaits avaient sauvé déjà des centaines de malheureux... Je n'ai pas hésité. Je suis allé à lui. Je lui ai franchement confessé ma situation... Il a eu confiance en moi, en mon repentir, et il m'a donné l'argent qui me libère et me sauve... J'ai juré à mon bienfaiteur que je ne toucherais plus une carte. Je tiendrai mon serment ! »

— Bah ! se récria le vicomte, serment d'amoureux, d'ivrogne et de joueur... Tous les trois peuvent aller dans le même panier !

— Toujours est-il que Michonin m'a remis les deux billets beus que j'ai acceptés... Je l'ai même félicité de sa conversion... Et comme il faut tout reconnaître, je lui ai demandé le nom du saint Vincent de Paul auquel il devait sa rédemption.

— Et c'est ?...

— Un Mexicain colossalement riche, paraît-il. Il habite les Champs-Élysées et répond au nom sonore et décoratif de José Rivas.

— Attends donc !... Mais j'ai entendu ce nom-là ! Je l'ai même vu cité dans les journaux...

— Je te crois ! On en parle beaucoup de ce rasta-quotière... A plusieurs reprises on s'en est occupé, soit pour signaler ses somptueux achats d'œuvres d'art, soit pour annoncer sa participation fastueuse à d'intéressantes œuvres de bienfaisance... La générosité de ce Crésus m'a même donné une idée.

— Ah ! laquelle ?

— Mon cher, je te l'ai souvent dit. Il n'y a pas de petits bénéfices... Les petits ruisseaux font les grandes rivières... Un sou et un sou font deux sous, et c'est avec des sous amassés qu'on fait des millions.

— Je connais tes principes. C'étaient ceux de Gohseck et d'Harpagon.

— Baille, mon bon ! Moque-toi de moi. Nous verrons plus tard si c'est mon économie ou la prodigalité qui a eu raison.

— Pas besoin d'attendre, va ! fit insoucamment le vicomte. Je sais d'avance que j'ai tort. Mais on ne se fait pas son caractère... Arrivons-en à ton projet.

— Il est bien simple. Si le philanthrope qui est venu au secours de Michonin est vraiment un homme qui aime à soulager son prochain, pourquoi ne m'adresserai-je pas à lui, moi aussi ?

— Toi ! mais tu n'es pas marchand de nouveautés ! Tu n'as pas harboté la galette de ton frère !

— C'est vrai. Mais ce José Rivas, en sa qualité de bienfaiteur de l'humanité doit être accessible à toutes les infortunes... Mon imagination m'en fournira bien une de nature à exciter sa compassion, au même titre que le cri d'appel de notre ancien client.

— Tu crois ?

— En tout cas, que risquons-nous à essayer ?

— Ma foi, c'est vrai... réfléchit Savignol.

Eh, jetant un regard d'admiration sur son associé :

— Ah ! sapsist ! On peut dire que quoique aveugle, tu y vois clair dans la vie, toi !

— Assieds-toi à ce bureau, commanda Laverdac. Prends une feuille de papier dans le tiroir qui est devant toi, et écris ce que le hasard de l'inspiration, comme ait Michonin, va me suggérer. C'est un brouillon, une esquisse que nous perfectionnerons après coup.

Savignol obéit.

Laverdac parcourut un instant le salon, marchant lentement, le front dans sa main droite.

— Tiens ! fit-il au bout d'un instant. Que dis-tu de cela ?

Il dicta :

« Monsieur,

« C'est à votre inépuisable générosité qu'il faut vous en prendre si j'ose vous écrire cette lettre.

« Un philanthrope comme vous est un envoyé de Dieu sur la terre, aussi, s'adresse-t-on à lui dans la détresse comme on implorerait une divinité tutélaire. C'est ce que je fais.

« Caissier chez un grand industriel, je me trouve dans une effroyable position. N'allez pourtant pas croire, monsieur, que j'aie dérobé le bien d'autrui. Non ! ma conscience est irréprochable et je peux porter la tête haute.

« C'est d'une imprudence seule que je suis coupable, mais d'une imprudence qui est de nature à entraîner, pour moi, pour mon avenir, les plus irréparables conséquences.

« Comment ce malheur s'est-il produit ? J'en suis encore à m'interroger moi-même en prenant ma tête à deux mains.

« Toujours est-il que, profitant d'un court moment d'absence où j'avais, par une incroyable inadvertance, laissé mon coffre-fort ouvert, alors que je me croyais certain d'en avoir repoussé la porte, un inconnu s'est glissé dans ma caisse et a pris vingt-cinq billets de mille francs parmi les fonds confiés à ma garde.

« Déclarer ce vol à mon patron, qui est un homme strict et dur, c'était m'exposer à être indubitablement repris moi-même pour le voleur, bien que mon cautionnement dûl atténuer le déficit dont j'étais responsable.

« C'était en tout cas, la perte certaine de l'emploi qui me fait vivre.

« J'ai emprunté.

« Personne n'a soupçonné que ma vigilance avait été en défaut une minute... Une minute qui me coûte bien cher !

« Malheureusement, pour m'acquitter de ma dette, j'ai dû souscrire des billets mensuels et je n'ai pu faire face à la dernière échéance.

« Le prêteur, un M. Laverdac, ne veut rien entendre. Intraitable, non seulement il fera pratiquer une opposition sur mes appointements, mais il ne m'a pas caché son projet de venir voir mon patron et de lui révéler les circonstances qui m'ont forcé à devenir son débiteur.

« S'il met à exécution cette affreuse menace, c'en est fait de moi, je suis un homme perdu.

« Monsieur, je vous en conjure, prenez en considération mon malheur.

« On dit que vous êtes la Providence des honnêtes gens que l'infortune a frappés. Ayez pitié de la mienne et, parmi tous ceux qui bénissent votre nom, nul ne le prononcera avec plus de reconnaissance que votre très humble et très dévoué serviteur. »

— Admirable ! s'écria Savignol. Tu appelles ça une Chauche, une esquisse ? Mais c'est un tableau de maître, un chef-d'œuvre !... Le Louvre n'en a pas de pareil !

— Alors, ça te va ?

— C'est-à-dire qu'il faudrait être un tigre ou une pierre, pour rester insensible à ces accents désespérés ! Permetts-moi pourtant une observation. Tu ne crois pas bon de faire entrevoir, comme dénouement, quelque résolution tragique, au cas où la requête en question serait repoussée ?

— Usé, le moyen, mon cher ! Vieux jeu ! Coco ! Fom-pier !... repartit Laverdac avec une autorité sans réplique. Le José Rivas doit être écrasé tous les matins sous les menaces de suicide. Il n'y fait plus attention ou y répond par des pièces de cent sous... Tandis qu'un honnête homme occupant un certain rang, accablé par le malheur occasionnel, et qui promet de rembourser plus ou moins longuement le secours qu'il implore, a des chances d'émouvoir celui auquel il s'adresse et d'obtenir intégralement la somme qu'il sollicite.

— Approuvé l'écriture ! Tes déductions sont frappées comme toujours, au coin du bon sens. Reste la signature.

— Voyons !... cherche Laverdac. Lequel d'entre nous allons-nous charger de cette délicate négociation ? Que dirais-tu de Brunemont ?

— Ma foi, oui. On peut s'adresser à lui ! Il ne s'en tirera pas trop mal.

— Alors, va le trouver et invite-le à recevoir notre prose. Il enverra sa lettre à M. José Rivas, 133, avenue des Champs-Élysées.

— J'y vais ! répondit le vicomte.

Déjà, il mettait la main sur le bouton de la porte.

— Attends ! cria Laverdac, qui venait de rétrochir. Il y a peut-être une note de plus à ajouter à notre lettre...

Savignol rebroussa chemin et, revenant auprès de son complice :

— Laquelle ?

— La note familiale. Un caissier qui n'est pas marié peut sembler suspect et, en tout cas, moins intéressant.

— C'est encore vrai ! Aussi, nous lui donnons une femme... Et des gosses peut-être ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Tu as raison. Ça porte toujours.

— Alors, ajoute en post-scriptum :

« Ma femme et mes enfants, pour lesquels votre décision est une question de vie ou de mort, prient pour celui auquel ils devront l'honneur d'un père et d'un époux. »

— Dis-donc, fit Savignol en écrivant... Si je mettais « mes trois enfants » ?

— Mets-en quatre si tu veux. Pour ce que ça nous coûte.

— Ah ! diable, reprit le vicomte, sais-tu que dans ce cas-là, Jacques Brunemont n'est plus guère notre type. Il n'a pas du tout l'air d'un homme marié !

— C'est vrai. Et puis, en somme, tout persistant qu'il est, notre ami est resté encore un peu de sa province, et il aurait peut-être manqué de doigté.

— Alors, qui est-ce qui va opérer à sa place ?

— Toi, parbleu ! Pourquoi chercher si loin ce que nous avons sous la main ? Tu as été comédien jadis ?

— Demande-le plutôt à Cahors !

— Tu prendras le physique de l'emploi avec aisance et facilité.

— C'est-à-dire que je vais te confectionner un caissier tellement nature que si, par hasard, il passe aux Champs-Élysées, à ce moment-là, un commerçant qui ait renvoyé le sien, il me proposera le poste rien que sur ma mine !

— Dis-donc, ajouta Laverdac, puisque nous laissons Brunemont en dehors de l'affaire, inutile de lui en souffler mot.

— Compte sur moi. D'ailleurs, entre nous, au moment du partage des bénéfices, je préfère être deux que trois.

Sur cette conclusion édifiante, les deux complices se servirent la main et se séparèrent.

Lorsque José Rivas reçut, le surlendemain, la lettre due à la collaboration de nos bandits, le résultat fut exactement celui qu'ils avaient prévu.

Arrivé à la signature, l'ami de Georges Davenaste eut un tressaillement.

— Savignol ! s'écria-t-il d'une voix altérée.

Pendant une heure, le sourcil froncé, le Mexicain médita profondément.

Enfin, sa résolution passee arrêtée et, prenant une plume, il écrivit :

« Monsieur,

« Avant tout, envoyez-moi le porteur de vos billets.

« C'est avec lui que je désire m'entretenir d'abord.

« Après cette conversation, je vous aviserais de ma décision.

« Recevez l'assurance de mes sentiments sympathiques.

« José Rivas. »

V

EN PRÉSENCE

Savignol s'était empressé de communiquer à Laverdac la laconique réponse de José Rivas.

— Ça m'a tout l'air de marcher comme sur des roulettes, conjectura le vicomte.

— Oui, l'enfant se présente assez bien. Pourtant, ne nous emballons pas... Dans des affaires de ce genre, tant que l'argent n'est pas encaissé rien de fait.

— Naturellement !

— Il s'agit avant tout de fabriquer les billets que tu

es censé m'avoir souscrits... J'ai là du papier timbré avec la date de l'an dernier dans le filigrane ; il nous servira. Tu comprends qu'il est indispensable que mes titres soient en règle pour que je me présente chez le philanthrope qui va te sauver du déshonneur.

Un léger nuage passa sur le front de Savignol.  
— Crois-tu donc qu'il va s'exécuter tout de suite ? demanda-t-il.

Michel releva la tête comme s'il voulait dévisager son complice de ses yeux éteints.

Il répondit froidement :  
— C'est possible, si l'on en juge par le contenu de sa lettre.

Le nuage qui planait sur le front de Savignol s'accroissait.

Il ne jugeait pas à propos de récriminer sur des faits déjà lointains, mais il eût préféré encaisser lui-même le don du généreux Mexicain, si celui-ci se laissait vraiment attendrir.

« On aurait « honnêtement » divisé le produit entre lui et Laverdac, tandis que celui-ci, toujours sujet à caution, invoquerait probablement quelque prétexte pour différer un partage dans lequel, à coup sûr, il s'attribuerait la part du lion.

Mais peut-être José Rivas allait-il se borner à demander au prêteur ses titres de créance, et remettrait-il directement au débiteur — ainsi que sa lettre pouvait le faire présager — les fonds nécessaires pour s'acquitter envers son intraitable créancier.

Quel qu'il advint, l'action était engagée, et c'était Michel qui allait le premier affronter l'ennemi.

L'aveugle, conduit par Cécile, se présenta, dès le surlendemain, à l'hôtel des Champs-Élysées. Son large pardessus quelque peu crasseux, son pantalon élimé, son chapeau démodé lui donnaient vaguement l'aspect d'un horname d'affaires ou d'un notaire de petite ville.

La jeune fille n'avait rien eu à changer dans sa mise ordinaire, toujours modeste et sobre.

Laverdac avait été longtemps avant de se décider à se faire accompagner par Cécile, mais il avait réfléchi que ses grands yeux purs et son apparence candide ne pouvaient qu'impressionner favorablement le milliardaire.

Il déclina son nom au valet, qui l'introduisit dans un salon en le priant d'attendre quelques minutes.

Une fenêtre était ouverte sur l'avenue des Champs-Élysées. Avant de se retirer pour aller avertir son maître, le domestique la ferma.

Puis, il laissa les deux visiteurs seuls. Pendant quelques instants, Laverdac tourna sans mot dire la tête de droite et de gauche, exactement comme s'il voyait clair.

Ses narines dilatées semblaient humer dans l'air des parfums épars.

— C'est grand, n'est-ce pas ? dit à Cécile.  
— Oui, père. Ce salon est très vaste... Mais comment vous en rendez-vous compte ?

— J'ai calculé les pas que se domestique a faits pour regagner la porte après avoir fermé la fenêtre. Il y en avait douze, ce qui représente au moins dix mètres. Je viens de sentir, au toucher, qu'il y a trois fenêtres. Les dimensions sont donc fautes à établir... Et c'est riche, hein ?

— Oui, c'est très somptueux.  
— Cela se sent à l'épaisseur des tapis et à l'étoffe des rideaux.

En tatonnant, l'aveugle tendu, prêt à cesser instantanément ses investigations au premier bruit suspect, l'aveugle questionna :

— Il y a des tableaux de maîtres sans doute ?  
— Oui, une collection superbe.

Les mains de l'aveugle continuaient à explorer autour de lui.

— Ah ! fit-il. Sur la cheminée, un buste de femme, en marbre... Les candélabres me font l'effet d'être splendides.

Merveilleux d'adresse et de sûreté, il évoluait dans le salon sans heurter aucun meuble, se rendant compte de tout avec une précision remarquable.

La jeune fille le suivait pas à pas. Renseigné, son prétendu père s'assit sur un canapé. Elle prit place à côté de lui.

— Voyons, ma petite Cécile, dit-il, tandis que nous sommes seuls, il faut que je te renouvelle encore mes recommandations. M'as-tu compris ?

— Je crois que oui, mon père.  
— Tâche surtout, quand tu seras en présence du maître de la maison, de prendre un air bien triste !... Que ton

visage reflète la profonde douleur de la malheureuse infortunée de ton père.

Avec sa loyauté candide, elle répliqua :  
— Mais, je n'ai pas à me contraindre pour cela... Ne savez-vous pas toute l'affliction que me cause votre malheureux état ?

— Oui, je sais que tu es bonne... il est nécessaire aussi que tu ne paraisses surprise de rien de ce que tu pourras entendre.

Elle eut un geste d'étonnement.  
— Que sommes-nous donc venus faire dans cette maison, et qu'allez-vous dire à ce M. Rivas pour que vous jugiez utile de me prévenir ainsi ?

— Nous sommes ici pour une affaire grave, mon enfant, où ton concours peut m'être précieux.

— Mon concours ? répondit la jeune fille, de plus en plus étonnée... En quoi peut-il donc consister ?

— La jeunesse et ton innocence ne peuvent que produire un excellent effet sur l'homme que nous allons voir. Le dévouement que tu témoignes à ton père le disposera favorablement aussi, j'en suis sûr... Il faut que les paroles, s'il t'interroge, confirment cette impression et viennent à l'appui des miennes... Ecoute donc avec toute ton intelligence ce que je vais lui dire.

— Vous savez que je suis timide, fit Cécile avec hésitation... J'ai peur d'être malhabile...

Il l'interrompit durement :  
— Pais ce que je te dis !... Le moment est venu de m'aider à gagner le pain que je te donne !

— Mon Dieu ! fit-elle apeurée par cette brutalité soudaine, dans quel but sommes-nous donc venus ?

Laverdac jugea qu'il était allé trop vite en besogne. Se radoucissant, il continua :

— Ma pauvre enfant, bien que l'heure ne soit guère propice aux confidences, il faut cependant que tu sois renseignée sur notre situation véritable... Nous sommes pauvres, très pauvres...

— Alors, fit-elle naïvement, pourquoi recevons-nous tant de monde ?

— Parce que tous ces gens sont des relations d'affaires. Je suis obligé de les voir et de les fréquenter pour les besoins de mon métier. Si tu crois que c'est pour mon plaisir...

— Pourtant, nous avons un train de maison considérable, nous sommes entourés de luxe...

Luxe indispensable pour inspirer confiance à ceux auxquels je m'adresse... Mais notre position est précaire... Aussi, je veux en sortir à tout prix ! Voilà pourquoi, moi qui suis prêt à manquer du nécessaire, j'entends demander aux autres, surtout lorsqu'ils sont dans l'opulence, comme ce Rivas, une parcelle de leur superflu.

— Malgré toute l'attention que je vous prête, mon père, je ne parviens pas à démêler exactement le sens de vos paroles.

— C'est pourtant bien simple, répliqua-t-elle, de sa voix tranchante. J'ai été une victime de la société ; j'entends prendre ma revanche envers elle !

L'enfant tressaillit.

Elle se demandait si les mots qu'elle venait d'entendre n'étaient pas une de ces amères boutades coutumières à Laverdac quand il exhalait ses rancunes.

— Lorsque je suis devenu aveugle, poursuivit-il avec la même âpreté, je n'avais le choix qu'entre deux alternatives : entrer dans un hospice de mendiants où je serais vite mort, ou bien poursuivre la lutte. Malgré l'inégalité où me mettrait mon malheur, j'ai continué mon combat !

— Mon père, reprit la jeune fille avec chaleur, pourquoi n'abandonnez-vous pas une maison où le bien-être n'est que superficiel ? Avec le produit de ce qu'elle contient, nous irions demeurer dans un modeste quartier où je travaillerais pour vous et pour moi.

Il ricana :

— Voilà bien des naïvetés de jeune fille ! Ecoute-moi, Cécile, non seulement je ne changerai pas d'existence, mais j'entends ajouter à celle que je mène, tous les agréments, toutes les jouissances qui seront en mon pouvoir. Je suis prêt à ne reculer devant rien pour arriver à ce but ! Toutes les armes me seront bonnes... M'as-tu compris maintenant ?

La ferocité avec laquelle Laverdac avait prononcé ces derniers mots ne permettait plus de se méprendre.

Les yeux de Cécile se voilèrent d'angoisse.

— Sachez à votre tour, mon père, reprit-elle, que jamais je ne vous aiderai à commettre une action déloyale !

Il reprit cyniquement :

— Tiens ! Tiens ! Il me semble que tu commences à te rendre compte des choses.

— Mon Dieu ! fit l'enfant, désespérément épouvantée, je viens de prononcer le mot de loyauté, et vous n'avez pas fait un geste de protestation !

— A quoi bon ? Il y a, dans la vie, différentes manières d'apprécier les choses... Chacun de nous a la sienne, voilà tout... Quant à la façon dont tu qualifies mes intentions et mes actes, peu m'importe !

— Si Antoine Brumont vous entendait, lui qui ne cessait de répéter que jamais vous n'avez oublié et n'oubliez les lois de l'honneur !...

— Notre métier est ce qu'il est ! grince Laverdac, frémissant d'une rage qu'il ne contenait plus que difficilement... Mais, il faut que tu saches une fois pour toutes qu'il me convient toi qu'il est, et que, d'ailleurs, je n'ai pas le pouvoir d'en exercer un autre... Sommes-nous les seuls à profiter de la vanité et de la crédulité humaines ?

— C'est affreux ! s'écria Cécile, haletante. Vous voulez donc que je meure de honte !

— Je veux que tu te laisses surtout ! Nous reprendrons cette conversation chez nous. Si j'ai tenu à commencer rapidement ton initiation, c'est pour que tu gardes cet air ingénu qui te va si bien et qui peut nous être utile, et que tu ne te troubles pas devant ce José Rivas, lorsque tu entendras ce que je lui dirai.

— Vous allez donc tromper cet homme ?

— Ceci ne regarde que moi.

Elle répliqua, éperdue :

— Ce n'est pas possible !... Vous cherchez à m'éprouver... Je sais combien vous avez été malheureux, et je comprends que vos souffrances d'autrefois aient laissé de l'amertume à votre cœur... Les douleurs physiques que vous ressentiez influent aussi sur votre caractère et motivent, dans une certaine mesure, votre irritation et vos rancœurs... Mais il n'est pas possible que vous soyez tel que vous êtes et que vous ayez la pensée de m'associer à vos détestables projets !... Un père ne tendrait pas un pareil langage à sa fille !

— Un père n'a surtout pas à recevoir de leçons de sa fille et à subir sa morale !

— Eh bien ! je ne recommencerai plus... Mais dites-moi que je vous ai mal compris, mal entendu !...

— Je n'ai rien à ajouter, rien à retirer à ce que j'ai dit.

— S'il en est ainsi, s'écria-t-elle vibrante d'indignation et de douleur, je me refuse à vous assister davantage... Je ne veux pas sembler vous approuver, même par mon silence, même par ma présence !

— Une révolte de la part d'une gamine comme toi ?... Ah ! ça ! tu ne me connais donc pas encore que tu t'avisas de vouloir me tenir tête ?

— Je me retire... Au moins, je ne serai pas votre complice.

Elle se leva.

— Reste ! commanda-t-il impérieusement.

— Non ! fit-elle résolue.

La main du bandit s'abattit sur l'épaule de la malheureuse enfant, avec tant de force qu'elle chancela et tomba sur un fauteuil, étouffant un cri de douleur.

Jamais personne, jusqu'à cette minute maudite, n'avait porté la main sur elle.

— Dieu vous pardonne ! grmit-elle.

Un torrent de larmes avait brusquement jailli de ses yeux.

— Je vous attendrai là... dehors... dans l'antichambre, balbutia-t-elle d'une voix entrecoupée par les hoquets qui soulevaient sa poitrine, puisque vous n'avez que moi pour vous ramener...

De nouveau, elle voulait sortir.

Prompt comme l'éclair, il la saisit par le bras et le serra avec une brutalité odieuse.

La douleur et l'émotion furent plus fortes que la volonté de la jeune fille qui s'affaissa, à demi évanouie, sur un fauteuil.

— Allons bon ! fit Laverdac. Voilà qu'elle tombe en pâmoison... Drole de manière de se présenter pour la première fois dans une maison... C'est ridicule ! Si ce José Rivas surgit, qu'est-ce que je vais lui raconter ?... Cet évanouissement fera très mal dans le tableau !... Comment faire ?... Il n'y a pas à dire, il faut que j'appelle quelqu'un !

Il chercha au hasard, en tâtonnant, un bouton de sonnerie électrique.

Il était arrivé devant la cheminée... Ses mains frôlèrent le marbre.

Brusquement, elles touchèrent un objet dont le contact fit dresser la tête du bandit.

Le sens du tact était si développé chez lui qu'il ne pouvait hésiter.

C'était un éternuement de cuir pareil à ceux où les joailliers enferment les bijoux de prix.

L'aveugle l'ouvrit en appuyant sur le bouton du fermoir.

Ses doigts en palpèrent le contenu.

C'était un bracelet en forme de chaînette, semé, de distance en distance, de grosses perles.

Laverdac hésita un moment, prêtant l'oreille.

N'entendant rien, il obéit à une impulsion subite et retira le joyau de sa boîte garnie. Un commissaire, à palpa les perles. Il y en avait douze, à peu près grosses comme de petites noisettes.

Le grognement murmura :

— Ça vaut au moins de trente à quarante mille, ce joujou-là ! Car, chez un archi-millionnaire, je ne suppose pas qu'il soit en toc.

Il porta le bracelet à sa bouche et mordit une des perles.

— Pas d'erreur, reconnut-il... C'est du vrai !

Il allongea le bras comme pour remettre le précieux objet dans sa gaine.

— Donnage ! soupéra-t-il, de ne pas pouvoir donner une leçon d'ordre à ces gens-là ! Ça leur apprendrait à ne pas laisser traîner une marchandise de cette valeur à la portée du premier venu...

Pourtant, ses mains n'avaient pas encore lâché le précieux bijou.

Sa face s'empourprait. La tentation qu'il éprouvait lui faisait oublier jusqu'à la pauvre Cécile qui venait de faire un léger mouvement.

— Si je savais... balbutia-t-il, il est certainement venu d'autres personnes que moi dans ce salon... Il en viendra d'autres encore... Ce serait une rude aubaine qui couvrirait la somme que ce Mexicain va me verser, qui me consolera dans le cas improbable où il ne se laisserait pas attendre.

Ses doigts crochus se crispèrent sur les perles.

— Vraiment, conduisit-il, les fruits convoités, ce serait trop bête de bécoter devant une perle occasion !

Il fit un mouvement pour glisser le bracelet dans sa poche.

Soudain, une main se posa sur la sienne et lui arracha sa proie.

C'était celle de Cécile.

— Malheureux ! s'écria la jeune fille, qui venait de reprendre connaissance, qu'allez-vous faire ?...

Il eut un sourd rugissement et fit un pas en avant vers la fille de Davenesia.

Celle-ci avait reculé instinctivement pour se mettre hors d'atteinte.

Bien que Laverdac écarquât comme une bête enragée, il essaya de ruser.

— Voyons, Cécile, dit-il à mi-voix. Comment peux-tu croire à une mauvaise intention de ma part ?... L'examinais ce bijou... On a beau être aveugle, cela n'empêche pas d'apprécier les belles choses. Rends-le-moi, ma chère, pour que je le ramène à la place où il était. Songe qu'on pourrait nous surprendre !

Elle ne répondit pas.

Tournant autour des meubles en étouffant de son mieux le bruit de ses pas sur le tapis, son but était de revenir, sans que Laverdac s'en aperçût, vers la cheminée, et de replacer elle-même l'objet dans son écart, hors de portée d'une nouvelle tentative du voleur.

Manœuvrant avec adresse, elle allait réussir.

Mais l'ouïe subtile de l'aveugle ne pouvait être longtemps en défaut.

Comme un fauve, il bondit tout à coup sur Cécile qu'il surprit à son tour.

De la main gauche, il la saisit par le cou, tandis que sa main droite cherchait à lui arracher le joyau.

Il semblait n'être plus maître de lui. Il voyait rouge.

Sa voix rauque proféra un jargon et, de ses lèvres serrées, s'échappa cette menace :

— Rends-moi le bibelot, ou je t'étrangle !

Une porte s'ouvrit.

La main du scélérat desserra son étreinte et lâcha sa victime.

Confuse, Cécile s'arrêta brusquement.

José Rivas venait d'entrer.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il de sa voix placide.

Le visage de Laverdac s'était déjà transformé avec une mobilité prodigieuse et ne reflétait plus qu'une inquiétude admirablement jouée.

Cécile restait debout, bouleversée, la poitrine haletante.

— Ah ! monsieur... fit le misérable d'une voix do lente, c'est ma pauvre fillette qui vient presque de se trouver mal.

— Il fallait demander du secours.

— Je n'ai osé déranger personne. Vous comprenez, quand on est étranger dans une maison. Du reste, elle commence à aller un peu mieux.

Cécile demeurerait inerte et comme stupide.

Parler du bijou qu'elle tenait, c'était décevoir son père.

Il valait mieux cacher ce bracelet un instant encore dans sa poche.

Pendant la conversation que les deux hommes allaient avoir ensemble, elle trouverait moyen de se lever sous un prétexte quelconque et, adroitement, elle essaierait de remettre le bracelet à sa place.

En voyant cette jeune fille plus belle encore en son malheur, en constatant le trouble de ses traits, le cœur compatissant de José Rivas ne pouvait qu'être vivement ému.

— N'importe ! dit-il. Il faut que mademoiselle reçoive quelques soins. Justement, il y a dans la pièce voisine un de mes amis qui est médecin.

Il ouvrit la porte par laquelle il voulait s'entrer et appela :

— Monsieur de Faugerolles, venez donc un instant, Laverdac avait maintenant tout à fait une face de bon apôtre.

Après s'être confondus en excuses et en remerciements, il alla s'asseoir dans un coin du salon, tandis que l'autre se perdait dans ce qui se passait.

Henry de Faugerolles entra.

Les regards des deux jeunes gens se croisèrent, et un double cri de saisissement faillit sortir de leur poitrine.

Une indéchiffrable angoisse serrait le cœur de Cécile.

— Excusez-moi, mon cher ami, dit Rivas, mais cette jeune fille vient d'éprouver un malaise... Vous seriez aimable de lui donner vos soins et de voir si cette indisposition ne peut entraîner, pour elle, des suites fâcheuses.

Cécile !...

C'était Cécile qui était en face d'Henry

Comment, après tant de jours d'attente, après avoir désespéré de le revoir jamais, le retrouvait-il, tout à coup, dans cette maison ?

Nos lecteurs se rappellent la douce et tendre confiance que le jeune homme, à bout de forces et de patience, avait épanchée, un soir, dans le sein de sa mère.

Ce jour-là, il formait des projets d'avenir.

Après cet aveu, la mère exquise qu'était Mme de Faugerolles, n'avait pas tardé à manifester son désir de voir celle qui avait si étroitement captivé l'esprit sévère de son fils.

La joie du jeune homme, en apprenant cette intention, ne connut plus de bornes.

Il embrassa sa mère avec une reconnaissance éperdue et lui déclara que, dès le lendemain, il ferait part à Cécile de ce soupir qui lui causait tant de joie.

Nul doute que la jeune fille ne se prêtât à sa réalisation avec un plaisir égal.

Mais, en arrivant au chevet de la petite latibée où les jeunes gens se rencontraient quotidiennement, Henry n'y trouva pas celle qu'il aimait.

Le lendemain, le sur lendemain, il ne fut pas plus heureux.

L'inquiétude ne tarda pas à le saisir.

Dans son imagination d'amoureux qui se devine aimé, il se dit qu'un événement grave avait dû se produire pour que Cécile n'eût pas reparu à la ferme de Vernouillet.

N'y tenant plus, il prit le parti de se rendre à Versailles et de se présenter chez elle.

Sans épier la jeune fille, le médecin, au hasard de ses courses, l'avait vue plusieurs fois entrer dans la maisonnette enguirlandée de fleurs qui faisait à sa beauté un si ravissant cadre.

Lorsqu'il arriva devant la villa, ce fut pour recevoir un grand coup au cœur.

Une voiture de déménagement était devant la porte.

Des hommes enlevaient les meubles.

Il interrogea l'un d'entre eux, et il apprit que les habitantes de la coquette maison étaient parties subitement pour une destination inconnue.

Les meubles avaient été vendus à un tapissier de Poissy. C'était lui qui procédait à leur enlèvement.

Henry s'était éloigné, la mort dans l'âme.

Il eut un moment l'idée d'aller au bureau de poste et de s'y enquérir de la nouvelle adresse de Cécile.

Son cœur ulcéré lui suggéra que c'était là une démarche inutile.

Serait-elle partie ainsi, partie sans lui avoir rien dit de ses intentions, si elle avait partagé les sentiments que le jeune homme éprouvait pour elle ?

Ainsi, il s'était lourdement trompé en croyant avoir touché son cœur !

Et le jeune homme enfermait sa douleur dans ce poignard d'épigramme :

— Ou je lui suis indifférent !... Ou, malgré ses grands yeux honnêtes et la pureté qui y brille, elle n'est plus libre.

En somme, il n'en était qu'à l'aurore de l'amour. Il n'avait pas prononcé les mots sacrés, et elle n'avait pu ni l'encourager ni lui démontrer qu'il cessait une chimère.

Henry de Faugerolles éprouvait son premier chagrin d'amour.

Selon sa touchante habitude, comme s'il était resté un petit enfant, il avait voulu tout dire à sa mère, et s'était écrié, navré, dès qu'il avait revu la douce Emma :

— Hélas ! ma pauvre maman, il paraît que j'avais rêvé !... La jeune fille que j'aime a disparu ! Je ne la reverrai peut-être jamais !

Quand elle constata l'altération des traits de son fils, quand elle sentit la douleur profonde qu'il avait au cœur, Mme de Faugerolles avait cru inutile d'ajouter à son affliction en lui représentant que, peut-être, il avait eu tort de se laisser entraîner si imprudemment par sa nature généreuse.

Mais, au fond d'elle-même, elle souhaitait sans doute que cette regrettable aventure pût prémunir le jeune homme contre d'autres déceptions au même genre...

Et voilà que, tout à coup, Henry de Faugerolles, qui portait en son cœur le deuil de son amour, se retrouvait en présence de la disparue...

Mais dans quel état il la revoyait !

Pâle, défaits, ses grands yeux mi-clos, elle restait immobile devant lui, se contractant, par un effort suprême, à paraître voir en lui un inconnu.

Le jeune homme comprenait que, pour une raison insoupçonnable, celle qu'il adorait ne voulait pas, ne pouvait pas le reconnaître.

José Rivas ne remarqua pas le trouble qui s'était emparé de son jeune ami et que celui-ci, par une contraction violente de tout son être, avait réussi à dominer.

— Mon cher Henry, dit-il, voulez-vous avoir la bonne grâce de conduire cette jeune fille auprès de votre cousine ? Elle vous aidera mieux que personne à lui donner l'assistance qui vous paraîtra nécessaire.

— Volontiers, dit-il simplement.

Désignant de la main à Cécile, qui souffrait le martyre, une porte masquée par une tapisserie des Gobelins, aux tons doux et passés, il sortit avec la jeune fille, laissant José Rivas seul en présence de l'aventure.

L'ami de Georges Daveniste se dirigea vers le visiteur qui n'avait pas fait un mouvement pendant cette courte scène, mais qui n'en avait pas perdu un détail.

— Je suis à vous, monsieur, dit brièvement le philanthrope. Veuillez vous expliquer.

Laverdac s'exécuta.

— Monsieur, répliqua-t-il, vous êtes, je crois, au courant des faits. Ils sont bien simples : j'ai obligé quelqu'un en lui rendant un service qui devait, disait-il, me valoir une éternelle reconnaissance... Aujourd'hui, mon obligé ne tient pas ses engagements, et je suis forcé d'employer tous les moyens en mon pouvoir pour me faire rembourser, car je ne suis pas riche... Je ne fais pas le métier de prêteur d'argent, comme vous pourriez le croire... Ce n'est que touché par le désespoir de celui qui s'adressait à moi que j'ai consenti ce prêt... Vous le voyez, je suis aveugle. Je ne peux plus travailler, et j'ai une fille que je chéris et dont la santé délicate, ainsi que vous avez pu vous en rendre compte, exige des sacrifices incessants... Je ne peux donc me résoudre à perdre la somme que j'ai avancée, ce serait pour moi la ruine, en même temps la misère pour mon enfant.

José Rivas avait écouté sans mot dire cette longue tirade.

— Vous avez vos titres de créance ? interrogea-t-il.

— Les voici.

Laverdac tendit les billets qu'il avait confectionnés la veille avec Savignol.

Rivas les examina d'un regard.

— C'est bien, dit-il simplement, je vais vous désintéresser.

— Ah ! monsieur, s'exclama le bandit qui exultait, une telle générosité me pénètre d'admiration et je ne frouve pas de mots pour vous exprimer toute ma gratitude.

— Ce n'est pas vous que je tire d'embarras, c'est M. Savignol.

Le Mexicain s'installa à son bureau et signa un chèque qu'il tendit au père de Roland.

A ce moment, la portière de l'appartement se souleva, et Henry de Faugerolles apparut.

Il s'adressa à Laverdac :

— Votre fille, monsieur, avait besoin simplement d'un peu de repos, mais je n'ai rien constaté chez elle qui puisse être de nature à vous inquiéter.

— Je vous remercie, monsieur le docteur, fit l'aveugle en s'inclinant... Je vais, si M. Rivas y consent, attendre jusqu'à ce que la chère enfant soit tout à fait remise.

— Tenez, monsieur, dit Henry, après avoir échangé un coup d'œil avec Rivas, vous pourriez entrer dans ce tournant.

Il aida l'aveugle à gagner la pièce désignée et à prendre place sur un fauteuil.

Puis il revint vers le Mexicain.

Quand les deux jeunes gens s'étaient trouvés seuls en face l'un de l'autre, le cœur de Cécile palpitait à rompre sa poitrine.

Le trouble d'Henry de Faugerolles n'était pas moins violent.

— Vous l'habituait-il. C'est vous que je retrais... enfin !

Elle ne répondit pas.

Ses yeux baissés regardaient le terrein, mais, au coin de ses paupières, deux larmes avaient perlé.

— Pourquoi avez-vous disparu si brusquement ? continua le jeune homme, cherchant à vaincre l'émotion qui étranglait sa gorge... J'aurais cru que vous m'avez tiré au moins de votre décision... Mais pas un mot, pas un billet pour me prévenir !... Pourquoi ce silence ?... Et aujourd'hui, pourquoi cet homme avec vous dont vous ne portiez pas le nom, dont vous ne m'avez jamais parlé ?

En entendant l'accent profond que son ancien compagnon de charité mettait dans ses reproches, un sentiment indéfinissable s'empara de Cécile.

Au bouleversement, à la douleur que tous les événements qui venaient de se passer avaient jeté dans son âme, voilà que maintenant se joignait une sorte de bien-être subtil et doux qui la pénétrait délicieusement.

Mais le sentiment de la réalité lui revint.

— Monsieur Henry, dit-elle d'une voix tremblante, je vous en supplie !... ne me questionnez pas !... Je ne peux pas... je ne dois pas vous répondre... Un jour viendra peut-être où j'en aurai le droit... Mais, en ce moment, par grâce ! si vous éprouvez pour moi quelque sympathie, n'insistez pas... Je souffre trop !

— Vous souffrez ! C'est vrai !

Il ouvrit une porte et appela :

— Denise !

La fiancée de Jacques Brunemont apparut. Les deux frangines étaient en présence.

En quelques mots, Henry mit sa prétendue cousine au courant de ce qui venait de se passer.

Avec la spontanéité ordinaire de son cœur, la jeune fille s'empressa auprès de la visiteuse.

— C'est un malaise passager, fit le jeune médecin après que quelques soins eurent été donnés à Cécile... Je vous laisse ensemble... Une femme est plus habile, et surtout plus utile qu'un docteur en de pareilles occasions.

C'est alors qu'Henry de Faugerolles était entré dans la pièce où se tenaient José Rivas et son singulier client.

Henry eut le loisir d'examiner plus attentivement l'horrible visage de ce dernier.

Il ne put réprimer un mouvement de répulsion.

Cet homme était le père de Cécile !

Quand José Rivas vit rentrer le jeune médecin, sans demander pourquoi il avait éloigné Laverdac, il alla à lui.

— Eh bien ! fit le Mexicain, avec un vif intérêt, la vérité sur cette jeune fille ?

Henry déclara avec gravité :

— Elle me semble avoir éprouvé une violente émotion morale.

— Elle vous l'a dit ?

— Non, fit le jeune homme d'une voix sombre. Elle est restée impenétrable à toutes mes questions.

Le visage de M. de Faugerolles refléta toute sa désolante angoisse.

Pouvait-il apprendre à Rivas qu'il avait connu Cécile à Villemer ?

Après les dernières paroles suppléantes que la jeune fille venait de lui adresser, il avait compris tout à coup qu'un gouffre s'était creusé entre eux depuis leur dernière entrevue.

Il ne trahirait pas celle qu'il aimait toujours ! Pas un mot sorti de sa bouche ne révélerait le secret qu'il portait en son cœur.

Mais, au lieu de se sentir réconforté par cette rencontre, une douleur de plus en plus profonde l'envahissait.

Il répéta, comme s'il s'adressait encore à lui-même : — La fille de cet homme ! Est-il possible que cela soit ?

Rivas opina à son tour :

— C'est vrai que le contraste est saisissant. Le front de cette jeune fille semble rayonner de pureté et d'innocence, tandis que les traits de cet homme...

— Oui, interrompit Henry, j'ai vu beaucoup d'infortunés — et vous aussi, monsieur Rivas... Pourtant, ma profession me donne en ce point, sur vous, une sorte d'avantage... Dans mes pérégrinations à travers Paris qui souffre, j'ai connu bien des misérables et bien des criminels... Je n'ai jamais rencontré une figure aussi ingrate, aussi repoussante que celle de cet individu !

— C'est surtout la faute du terrible accident qui a ravagé sa face.

— Non. Cela ne suffirait pas à motiver une aussi atroce laideur... Le vice encore plus que le malheur détrit les physionomies... Qu'est-ce vraiment cet homme ? Où demeure-t-il ? Pourquoi est-il venu vous voir ?

Henry s'arrêta brusquement. Il craignait d'être allé trop loin.

Il ajouta, pour excuser cette suite d'interrogations :

— Pardonnez-moi mon indiscretion et ne croyez pas à une curiosité malsaine de ma part. Il me semble que je me trouve en face d'une énigme cruelle, et l'observateur qu'il y a en tout médecin cherche à en trouver le mot.

— Vous ne sauriez être indiscret, mon ami, déclara le compagnon de Georges Davenosle.

Brièvement, il renseigna Henry sur l'affaire qui avait motivé la venue de son visiteur.

— Ou je me trompe fort, ou cet individu est un escroc, déclara Faugerolles.

— C'est fort possible, murmura José Rivas en soupirant ; mais dans ce cas, cette pauvre enfant est bien à plaindre.

— Dites que sa situation est lamentable, atroce même !... Comment pourrions-nous venir à son aide ?

Henry entra ouvrit doucement la porte du fumoir, et jetait les yeux du côté de Laverdac :

— Plus je regarde cette figure, dit-il, plus j'y découvre la trace de tous les méfaits, de toutes les tares !... Vous ne devriez pas, mon cher monsieur Rivas, laisser, comme vous l'avez fait tout à l'heure, seuls dans votre salon, des bandits de cette espèce ! Celui-ci me paraît capable de tout... Il aurait vite fait de s'emparer de quelque un des objets de valeur qui encombrèrent vos meubles...

— Prenez garde, mon cousin, dit affectueusement Rivas, les jugements précipités sont dangereux... Peut-être allez-vous maintenant vous montrer trop sévère à l'égard de cet homme !

— Vous ne trouvez donc pas qu'il a l'air d'un scélérat ?

— J'avoue que sa physionomie m'a paru aussi ingrate que possible, mais un pareil indice, s'il est une présomption contre un homme, ne saurait l'écarter.

— Qui sait si celui-ci ne vous a pas déjà dérobé quelque chose ?

— Vous m'étonnez, je vous assure Henry... Vous, si calme d'ordinaire, si indulgent, vous vous déchaînez contre un inconnu.

— N'ea doutez pas, monsieur Rivas. Cet homme doit martyriser cette jeune fille... Si vous aviez vu cette pauvre enfant, si vous aviez entendu ses réticences, sa contrainte quand je l'ai interrogée, malgré tous les ménagements que j'y mettais, vous seriez convaincu comme moi. Je vous le répète, rien ne saurait ébranler de la part d'un pareil père :

— Songez qu'il est aveugle.

— Un aveugle a les mains plus adroites que celles de personne... Les objets à sa portée abondaient, je vous dis... Tenez ! ne serait-ce que cet écriin sur votre cheminée !

Devant le geste d'Henry, Rivas se retourna.

— Tiens ! fit-il surpris, je l'avais donc laissé là ?...

Lorsqu'on vous a annoncé tout à l'heure, je suis allé à votre rencontre et nous sommes entrés tout de suite chez Denise... J'ai oublié la cette acquisition que je venais de faire pour elle... C'est un présent en commémoration d'un anniversaire qui ne s'effacera jamais de ma mémoire... Il y a seize ans aujourd'hui que votre oncle, que Georges Davenosle quitta la France.

Comme s'il voulait échapper à l'émotion que ce souvenir faisait naître en lui, le Mexicain reprit :

— Tenez, regardez vous-même ce bracelet. Vous me direz si j'ai eu bon goût et s'il a des chances de plaire à votre cousine.

Henry de Faugerolles prit l'écriin.

Tout à coup, la main du jeune homme saisit le poignet du Mexicain.

Il montra l'écrin qu'il venait d'ouvrir.

— Vide ! fit-il à voix basse.

— Comment ! dit Rivas, sur le même ton. C'est impossible !... Je regardais encore ce bracelet, il n'y a qu'un instant...

— On l'a volé !

— Je le crains...

— C'est cet homme, je vous dis, puisque personne n'est entré ici avant lui, depuis que vous-même en êtes sorti ! Les soupçons d'Henry recevaient une éclatante confirmation.

Aussitôt, sans vouloir réfléchir davantage, il ouvrit la porte du fumoir où il avait fait passer l'aveugle, et, le saisissant au collet, s'écria :

— Vous êtes un voleur !

En même temps, il le ramenait dans le salon en face de José Rivas.

Cet acte fut si prompt que Laverdac, malgré son astuce, fut pris au dépourvu.

Lui qui croyait que Cécile avait replacé le bijou dans l'écrin et qui se lamentait, dans son for intérieur, d'avoir laissé échapper ce butin qu'il croyait déjà tenir !

Sous l'étreinte du jeune médecin, il balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Nous allons vous faire arrêter ! continua Henry d'une voix retentissante.

— Moi ! s'écria l'aveugle.

Son sang-froid lui était revenu.

— C'est une infamie ! reprit-il. M'accuser de vol !...

La porte par où Cécile était sortie se rouvrit.

La jeune fille reparut.

En embandant l'accusation portée contre son misérable père, tout son sang lui afflua au cœur.

Dans un mouvement irrésistible, elle tomba aux genoux de José Rivas.

— Grâce, monsieur ! supplia-t-elle, grâce pour mon père ! Grâce pour moi !...

Elle semblait ardemment par la douleur et par la honte.

Non seulement elle était obligée de reconnaître qu'elle était la fille de ce misérable... mais il lui fallait faire cet aveu en présence d'Henry, de l'honnête à qui elle avait donné toute son âme !...

Devant la sincérité de ce désespoir, José Rivas sentit sa poitrine se serrer.

— Laissez-moi à mon tour parler à cette jeune fille, dit-il à Henry, et éloignez-moi cet homme.

Henry de Faugerolles se tourna vers l'aveugle.

Laverdac eut, une seconde, l'idée de se récrier, mais il songea que le bracelet était encore entre les mains de Cécile et qu'il risquait gros à jouer un jeu aussi imprudent.

— J'accède à votre demande, monsieur, dit-il. Mais je répète que je peux aller la tête haute... Je délie qu'on prouve rien contre moi !

Les deux hommes sortirent.

José Rivas resta seul avec la fille de Davensle.

Cécile était toujours à genoux, le visage baigné de larmes.

Lentement, elle tira de sa poche le bracelet et, la tête baissée, le bras replié sur ses yeux pour cacher sa honte, silencieusement elle le tendit à Rivas.

— Malheureuse ! fit-il. C'est donc vous qui l'aviez dérobé ?...

L'héroïsme a ses limites.

La fille de Georges Davensle ne pouvait pas se laisser accuser de cette infamie.

— Non, non ! répliqua-t-elle vivement... Ah ! je vous jure que non !

— Alors, c'est M. Laverdac ?...

Elle tendit des mains suppliantes.

— Écoutez-moi, monsieur, je ne sais pas si mon père avait réellement l'intention de s'approprier ce bijou. Mais, tout à l'heure, quand le malaise qui m'accablait a cessé, j'ai vu qu'il tenait ce bracelet à la main... Je le lui ai repris... Je voulais le remettre dans son écrin... A ce moment vous êtes arrivé... Quelques secondes trop tôt !... Sans cela, vous ne vous seriez aperçu de rien et en rien, je vous l'affirme, vous n'auriez été frustré... Je vous en conjure ! Oubliez un moment d'affolement chez un homme qui avait perdu la tête !... Vous qui êtes si bon, qui êtes si heureux, vous qui avez une fille si belle, pensez à celle de cet égaré, et montrez-vous miséricordieux pour lui et pour moi !

L'accent déchirant de ces supplications ne pouvait laisser de doute dans l'esprit de Rivas.

La torture qu'endurait la jeune fille était trop évidente pour qu'il n'en fût pas profondément touché.

Il releva la tête et, la regardant d'un œil compatissant : — Mademoiselle, dit-il, vous ne m'avez pas imploré en vain.

— Est-ce possible !

— Aucune suite ne sera donnée à cette affaire.

— Ah ! monsieur, monsieur, continua la malheureuse... Si j'osais... vous êtes si bon !...

— Puis-je donc faire quelque chose de plus pour vous ? reprit Rivas avec aménité.

Elle baissa les yeux.

— Autrefois, alors que je ne vivais pas avec mon père, j'ai rencontré M. de Faugerolles.

— Vraiment !...

— Oui... j'éprouverais un profond chagrin s'il apprenait ce qui s'est réellement passé... Est-ce abuser de votre générosité que de vous demander de garder le silence sur ce que je viens de vous révéler ?

Rivas regarda l'enfant de ses yeux clairvoyants et doux :

— Je veux mieux faire, mademoiselle. J'entends que vous sortiez de cette maison, pleinement rassurée.

Il mit son doigt sur un bouton électrique.

Un domestique entra.

— Veuillez prévenir mademoiselle de se rendre ici.

Et, se tournant vers Cécile :

— C'est elle qui va nous aider.

— Ah ! monsieur, fit l'enfant avec ferveur, que la bénédiction de Dieu s'étende sur vous et sur votre fille !

Roland entra.

— Eh bien, fit-elle, vous devez être tout à fait remise maintenant ?

— Oui, mademoiselle, balbutia la pauvre, grâce aux soins que vous m'avez donnés, grâce à la bonté de M. votre père... Je ne les oublierai jamais !

— Vous m'avez demandée ? fit la fiancée de Jacques Brunemont, s'adressant à Rivas. Que désirez-vous de moi ?

— Tenez ! fit Rivas, voici un bracelet que j'ai acheté à ton intention.

— Oh ! qu'il est joli ! fit la jeune fille avec admiration... Les perles sont superbes !

— Eh bien, continua le Mexicain, puisqu'il te plaît, mets-le de suite à ton poignet, veux-tu ?

— Avec plaisir !

— Et surtout, ne démens pas ce que je vais dire !...

Le jeune homme entra.

— Vous voyez, mon ami, continua Rivas, que j'avais raison de vous conseiller de ne jamais porter de jugements trop précipités... Celle à qui était destiné ce bijou est une curieuse qui avait ouvert l'écrin avant que j'eusse le plaisir de le lui offrir... Et, vous voyez, le bracelet est à son bras.

Henry tourna les yeux vers sa cousine qui souriait en contemplant les perles.

José Rivas avait pris la main de Cécile.

— Maintenant que vous voici remise de vos émotions, mon enfant, venez que je vous reconduise à votre père.

## VI

## LA GARDENNE

En mettant dans son portefeuille le chèque qu'il venait d'escroquer à José Rivas, Laverdac était radieux.

Son stratagème avait réussi.

Il fallait rendre cette justice à ce Mexicain : c'était véritablement un philanthrope.

Les cinq mille francs auxquels se montaient les deux billets censément souscrits par le malheureux caissier à son intraitable prêteur avaient été payés rubis sur l'ongle.

Dans son for intérieur, le tenancier du tripot de la rue Blanche regretta de n'avoir pas enfilé la somme.

Si le résultat matériel de son opération ravissait Laverdac, une sorte de colère couvait en lui contre Cécile, dont les ridicules scrupules et l'obstination avait failli le mettre en mauvaise posture.

Sans cette petite naïveté, l'aveugle aurait fait une journée exceptionnelle, d'autant qu'il se serait bien gardé de souffler mot à Savignol de ce bracelet dextrement soustrait, et qu'il n'aurait pas eu à en partager le produit avec son complice.

Il n'aurait pas fait beaucoup d'opérations aussi habilement menées pour que l'aveugle, réalisant son idéal.

pût se retirer des affaires, et jouir paisiblement d'une fortune si intelligemment gagnée...

Cependant, malgré la violence de son ressentiment contre la fille de Davensac, le misérable reconnaissait que c'était à elle qu'il devait en grande partie son succès.

Il avait bien calculé en comptant, parmi les atouts de son jeu, la beauté et la grâce touchante de cette ingénue. José Rivas s'y était laissé prendre.

Ah ! si cette petite comprenait mieux la vie et ses véritables intérêts, quels services elle eût pu rendre à l'association !

Mais il était nécessaire de mater tout de suite cette résistance et cette indisciplinable qui pouvaient devenir dangereuses.

Laverdac avait accompli des tâches plus hardies. Il restait à trouver le meilleur moyen de dompter la révolte.

Le misérable avait déjà son idée. Dans le sacre qui le ramenait rue Blanche, n'ayant plus à redouter l'intervention de personne, il étreignit à ses bras les poignets de la jeune fille.

— Vous me faites mal, mon père ! articula péniblement Cécile.

— Ouais !... Pourtant, ceci n'est qu'un avant-goût de ce qui t'attend si tu n'avisés de continuer à me jouer de semblables tours !

Néanmoins, il décrocha la brutale étreinte. — Qu'as-tu raconté à cet homme pendant le temps qu'il m'a ébloui ?

— Je n'ai pas de raison de vous le cacher. Elle retraça la scène qui s'était passée entre elle et José Rivas.

— Tu es une sotte ! conclut l'aventurier. Tu n'avais qu'à le tuer !... On n'est pas trouvé sur moi le bracelet que ce gueux de médecin m'accusait d'avoir pris, puisque c'est toi qui l'avais ; et José Rivas est trop généreux pour permettre qu'on le fouillât... L'affaire passait comme une lettre à la poste !

— Et j'aurais été une voleuse ! répliqua Cécile avec indignation.

— Toujours des mots qui ne signifient rien !... fit Laverdac avec son coutume ricaneur. C'était un début magnifique, et j'aurais été fier de toi !

— Mon père, dit-elle avec horreur, dites-moi que vous ne pouvez ainsi que pour m'éprouver !... Non seulement je ne commettrai jamais une infamie, mais j'espère arriver à vous rendre la raison, à vous faire renoncer à cette vie de honte et aux abominables projets que vous m'avez dévoilés !

Il répondit d'un voix sifflante : — Je n'ai eu qu'un tort — et celui-là, je vais chercher à le réparer promptement — c'est de ne pas t'avoir mise au pas plus vite, dès que Jacques Brunemont t'a amenée chez moi.

— Jamais je n'y serais restée ! Il eut un sourire d'adroce ironie.

— Et tu parles de ton amour filial !... C'était bien la peine que je te recherche si longtemps et que ma tendresse paternelle ne songe qu'à te faire riche !

— A quel prix !... — Ainsi, tu penses à t'échapper de mes mains ?... Dis-toi bien que tu n'en sortiras que le jour où je voudrai !

— La mort vous délivre de toutes les prisons ! Le ricaneur de Laverdac s'accentua.

— Te tuer ! A ton âge ?... Tu divagues, ma petite ! En tout cas, mon affection a le devoir de te mettre en garde contre les folies... Tu es mon enfant, ma fille bien-aimée, et je n'entends pas te perdre !

Cécile eut un frisson en voyant l'expression de cruauté froide qui passa sur l'horrible visage du misérable.

Il continua : — Puisque ton cerveau en est à ce point de délire, il va me falloir te faire surveiller étroitement... Soit !... Je te donnerai une gardienne dont tu auras du mal à tromper la vigilance !

La pauvre frissonna.

Elle se demandait si elle n'était pas le jouet d'une hallucination, et si les monstrueuses menaces qu'elle entendait n'étaient pas un rêve éelos dans son imagination enfiévrée.

Non, ce n'était pas son père qui s'exprimait ainsi, ce n'était pas l'homme dont l'absence lui avait fait verser tant de larmes, pour qui, matin et soir, au pied de sa couchette d'enfant, elle s'adressait au ciel avec tant de ferveur, l'exilé qu'elle se représentait si grand, si noté en son malheur, l'être vénéré pour lequel Antoine Brunemont lui avait inspiré tant de tendresse et de respect !

Si Cécile n'était pas le jouet d'un rêve atroce, il fallait donc admettre que Georges Davensac avait trompé tout le monde ?

En poussant jusqu'au bout cette implacable logique, on pouvait par suite, le supposer vraiment l'auteur du crime pour lequel il avait été condamné jadis...

Où s'arrêter dans cette voie de doute et de honte ?... Jacques Brunemont avait-il donc raison, jadis lorsqu'il criait à la jeune fille, en tentant d'excuser sa propre indélicatesse :

— Ton père était un voleur ! Cécile était éperdue.

Quelle secrète malédiction planait sur elle si, après avoir été la proie de Jacques, elle devenait la victime de ce père indigne ?

Ah ! pourquoi, une heure auparavant, quand Laverdac l'avait saisie à la gorge, n'avait-il pas mis jusqu'au bout à exécution son affreuse menace ?... Pourquoi ne l'avait-il pas débarrassée à jamais du fardeau de la vie ?

Déjà, elle aurait cessé de souffrir. Elle eût évité la torture qu'elle avait subie en se montrant avide et la tête courbée sous le poids de son indignité aux yeux d'Henry de Fangeolles.

La voiture s'éleva devant l'hôtel de la rue Blanche. L'idée de Laverdac s'était précisée dans son esprit, et il l'avait méditée avec le soin qu'il apportait à toutes ses conceptions.

Il entra avec la jeune fille dans la chambre où se tenait Clarisse.

La femme de Georges Davensac, plongée comme à son ordinaire, dans une demi-ivresse, était étendue sur un canapé, la tête reposant sur la main droite.

Ses yeux mi-clos, masqués par l'entremêlement de ses cheveux gris, étaient perdus dans la vague.

Quand elle entendit la porte s'ouvrir, Clarisse se leva brusquement et ses traits exprimèrent une soudaine terreur.

C'était son bourreau qui reparaisait — pour la supplicier sans doute une fois de plus.

Elle vit qu'il n'était pas seul. — Bonjour, la Poivrete, dit Laverdac avec une jovialité sinistre... Je viens de m'expliquer avec cette jeune personne à laquelle j'ai reproché de se montrer un peu froide à ton égard... Entends désormais, qu'elle te prodigue tous les trésors d'affection dont tu te plains d'être privée depuis si longtemps.

L'affreuse créature poussa un sombre grondement. — Oh ! oh ! ça ne traversera tout seul à ce que je vois... Mais bah ! à force de vivre ensemble, vous vous habituerez l'une à l'autre !

— Madame, dit la jeune fille qui tremblait convulsivement, pourquoi me regardez-vous comme si j'étais votre ennemie ?

— Parce que je te hais ! grammaire la mégère. — Décidément, fit l'aveugle, ces premiers épanchements me semblent manquer d'effusion... Bah ! la sympathie viendra à mesure que vous aurez goûté les douces joies de l'intimité... Qui sait si prochainement, vous ne trinquerez pas ensemble, pour oublier les maux de la vie ?

— Va-t'en !... grogna Clarisse, marchant menaçante vers la fille de Georges.

— Elle ne demandait pas mieux, observa Michel, mais cela ne cadrerait pas avec mes projets.

Cécile se cachait le visage dans ses mains. — Je te dis que je ne veux pas la voir ! continua la furie.

— Alors, tu ne seras pas servie à souhait, gouailler le bandit, car j'ai l'intention délicate de te l'offrir comme demoiselle de compagnie.

— Hein !... bougonna la malheureuse. — Tu ne comprends pas ? tu n'es pourtant pas tout à fait saoule... Il est trop tôt !... Ecoute-moi donc attentivement.

Elle s'avança, jetant un coup d'œil agressif et sournois sur la jeune fille.

Laverdac continua : — A partir d'aujourd'hui, Cécile va vivre ici, coucher ici. On installera son lit auprès du tien.

— Je ne veux pas ! méchonna Clarisse. — Il n'y a qu'une volonté dans cette maison ; c'est la mienne ! Cette petite s'est mise en rébellion contre moi. Elle prétend nous laisser compagnie et j'ai besoin qu'elle reste avec nous... j'ai compté sur toi pour la consoler, pour la surveiller... en un mot, ajouta-t-il avec une ironie sombre, pour remplacer sa mère... Je ne pouvais pas mieux choisir !

— Je détestais moins l'autre, fit la Poivrete, fixant sur l'enfant son œil hagard.

— Possible ! Mais l'autre a pris la clef des champs, et il faut justement que celle-ci n'en fasse pas autant.  
— Alors, tu veux que je la garde ?  
— Comme si tu étais sa geôlière.  
— C'est bon !... fit-elle avec un ressassement d'idiote. Tu seras satisfait.

Ferouche, elle força la jeune fille à lever sur elle son visage baigné de larmes.

— Tu as entendu, la belle ? tu m'appartiens !  
— Dieu saura me délivrer ! babutia Cécile.  
— Tu vois, reprit Laverdac, je te dis qu'elle ne songe qu'à nous plier là !  
— Sois tranquille, répliqua l'ivrognesse, je la tiens, je ne la lâcherai pas !  
— Ah ! madame, gémit l'infortunée, vous n'avez donc jamais eu d'enfant ?

Les yeux de la Poivreote se dilatèrent et semblerent plus égarés encore, tandis que sa bouche, découvrant ses dents jaunes, s'ouvrit comme pour un blasphème...

— Tu as le choix des moyens, continua l'aveugle, pourvu que tu réussisses... Quand Cécile sera revenue à de meilleurs sentiments, elle reprendra son existence ordinaire... C'est bien entendu, tu ne la quitteras pas d'une seconde ?

— Compte sur moi.  
— Et tu sais, la Poivreote, je ne suis pas un négatif... Je te récompenserai !...

Les yeux de la malheureuse brillèrent.  
— Tu me donneras ?...  
— Une belle fiole d'éther !  
— Une grande ?  
— Oui, là ! l'espère que je suis gentil, hein ?  
— Je vous en supplie, fit Cécile, les mains jointes, ne m'enfermez pas avec cette malheureuse qui me fait peur !

Il répondit avec une froide férocité :  
— Puisque je t'ai dit qu'elle remplacerait ta mère... Vous n'avez qu'à vous accorder ensemble... ce sera un bonheur pour moi... J'aime tant la famille !  
Et il laissa seules, en face l'une de l'autre, la mère et la fille.

Savignol l'attendait.  
— Eh bien ! fit celui-ci avec empressement, tu as vu le nabab ?  
— Oui, répondit négligemment Laverdac.  
— Tu as réussi ?  
— Complètement !  
— Et tu ne me le dis pas ! s'exclama Savignol.  
— Cela s'est passé sans douleur ?  
— Tu ne m'en donnes pas le temps.  
— Le patient n'a fait que suif.  
— Alors, continua l'ancien comédien, nous pouvons procéder au partage.

Laverdac eut un sourire.  
— Attends au moins que j'aie touché la somme.  
— Comment ! fit Savignol déconfit, tu me mets l'eau à la bouche et tu n'as même pas la galette ?  
— Elle est au four.  
— Elle risque d'y brûler !  
— Non, le chèque est dans ma poche.  
— Ah ! bon, soupira le vicomte avec soulagement... Il fallait donc le dire tout de suite, tu m'as fait peur !  
— Tu ne t'imaginais pas que José Rivas allait me compter la somme en pièces de cent sous ?  
— Non, non ! C'est un homme trop bien élevé... A propos, il me semble que je devrais lui envoyer un mot de remerciement. Qu'en penses-tu ?  
— Tu peux même aller le remercier... Le service qu'il t'a rendu en vaut la peine.  
— Tu as raison.  
— Et puis, si c'est possible, tu le feras rendre tes billets... Bien que ce Mexicain n'ait pas occasion de les utiliser, il vaut mieux ne pas laisser trainer de papiers derrière soi.  
— Je suis de ton avis... J'essayerai de les réclamer en douceur.

Le lendemain, Savignol, pénétré de son rôle, comme il convenait à un artiste de sa valeur, se présentait à l'hôtel des Champs-Élysées.

Il remit sa carte au domestique qui lui ouvrit et le mena à être introduit auprès de M. José Rivas.

Après quelques minutes d'attente dans le salon où Laverdac avait été introduit la veille, le valet revint lui répondre que le maître de la maison, très occupé, le priait de vouloir bien s'adresser à son secrétaire.

Savignol pensa :  
— J'aurais préféré voir mon bienfaiteur en personne... car il ne doit pas avoir une tête comme tout le monde. Mais puisqu'il n'y a pas moyen aujourd'hui, inclinons-nous.

Il fut introduit dans le bureau où se tenait le secrétaire du milliardaire.

— M. Savignol ? demanda celui-ci.  
L'ancien comédien s'inclina.  
— Monsieur, dit son interlocuteur, j'ai à vous remettre ceci.

Il tendit au vicomte les billets à ordre fabriqués en collaboration avec Laverdac.

— Très bien ! pensa Savignol ; je n'ai même pas eu à les demander !

Tout haut, la main sur le cœur, il s'écria :  
— J'aurais pourtant tenu, monsieur, à exprimer à mon bienfaiteur la gratitude dont mon cœur est rempli pour lui !

— Je ne manquerais pas, fit courtoisement le secrétaire, de faire part à M. Rivas de vos bonnes intentions.

— Ne pourrais-je avoir l'honneur de le voir à un autre moment ?

— M. José Rivas est sur le point de partir en voyage, monsieur... Il m'a chargé, d'ailleurs, de vous dire qu'il était heureux d'avoir pu vous rendre service et qu'il espérait vivement que vous ne vous trouveriez plus dans une aussi fâcheuse situation.

— Je n'ose donc plus insister, quelque envie que j'en aie... Mais les remerciements que je n'ai pas pu exprimer de vive voix à M. José Rivas, il me permettra bien de les lui écrire ?...

Le secrétaire s'inclina :  
— Il sera certainement très sensible à l'expression de votre reconnaissance.

Le représentant du Mexicain s'était levé pour indiquer à Savignol que l'audience était terminée.

Le vicomte salua comme il savait le faire dans les occasions solennelles, et se retira quelque peu abasourdi.

— Alors, c'est vrai ? fit-il, en descendant l'escalier. Il y a positivement des bonshommes de ce calibre-là ? Je ne l'aurais jamais cru ! Celui-là ne demande même pas un remerciement !... C'est renversant !

Savignol, au moment où il allait franchir la porte cochère, s'arrêta.

Son visage avait pris une expression inaccoutumée.  
— C'est bête, tout de même ! pensait-il, et Laverdac me traiterait certainement d'imbécile s'il savait ce qui se passe en moi... Mais il me semble qu'il n'y a pas à se glorifier d'avoir roué un homme aussi chic que celui-là... Ma foi, oui, j'aurais mieux aimé estamper un autre type... Si j'avais encore des principes, sa générosité les chiffonnerait.

Les réflexions du vicomte furent subitement interrompues.

Au moment où il allait sortir de l'hôtel des Champs-Élysées, il se heurta presque contre un homme qui y entrât.

C'était Jacques Bruncomont.  
Ni l'un ni l'autre ne pouvait se dérebrer.  
Et n'avaient que la ressource de chercher un prétexte à leur rencontre.

— Comment ! fit Savignol ébahi, tu fréquentes chez José Rivas ?

— Pourquoi pas ? riposta Jacques. Tu y viens bien ! L'esprit de Savignol, plus subtil que celui de Bruncomont trouva vite une explication.

— Je venais lui offrir mes services pour une grande représentation théâtrale qu'il compte donner à une de ses prochaines fêtes. Et toi ?

— Moi... babutia Jacques, je... venais lui proposer une affaire... Une affaire de mines dans mon pays.

— A Rumanvercke ?

— Aux environs... Une très grosse opération que seul un capitaliste de son envergure est à même de tenter.

— Ah ! très bien !... Eh bien ! je ne te retiens pas... Bonne chance !... Mais... On dirait que cela te gêne de m'avoir rencontré ?...

— Tu plaisantes, mon cher !... Toutefois je te prierais de ne pas souffler mot à Laverdac de ma visite ici.

— Des cachotteries ?

— Je me réserve de lui parler de cette affaire moi-même, un peu plus tard... En attendant, promets-moi le secret. Veux-tu ?

— Tu sais, répliqua Savignol, que je n'ai pas l'habitude de mettre le nez dans les affaires privées de mes copains... Seulement, c'est drôle, tu as l'air tout chose... Enfin, encore une fois, cela te regarde.

Le vicomte s'éloigna.  
Pendant ce colloque, les deux amis avaient fait les cent pas sur l'avenue.  
Jacques dut rebrousser chemin pour regagner l'hôtel de José Rivas.

— Que diable Savignol est-il venu faire ici ? se demandait-il en arpentant le trottoir. Cette explication est un prétexte qu'il m'a donné pour légitimer sa présence... Aurait-il été envoyé par Laverdac ?... Et moi qui ai eu la naïveté de lui recommander la discrétion !...

L'aventurier s'arrêta un moment pour réfléchir. Une pensée soudaine traversa son esprit.

La piste de Rolande aurait-elle été retrouvée ? Cartigny aurait-il su que sa fille avait pris, dans cette maison, une place qui n'était pas la sienne, et aurait-il eu vent de l'intérêt qui poussait José Rivas vers la fille de Georges Davenesle ?

— Cette fille, — la véritable, — est entre mes mains, murmura Brunemont, et il est évident que le bandit souterrain a une souche importante à Rivas en la lui livrant... Mais ce n'est pas son avantage... Même s'il a pénétré ma combinaison, il doit la préférer, puisqu'elle enrichit sa propre enfant — quitte à nous demander, plus tard, à Rolande et à moi, une part du gâteau !

Cependant, Jacques, au fond de lui-même, n'était pas aussi rassuré qu'il voulait le paraître.

Ses préoccupations l'absorbèrent tellement, qu'il dépassa l'hôtel du Mexicain en continuant à supplier, dans son esprit, les différentes chances de son entreprise.

Depuis quel temps, l'horizon s'obscurcissait de nuages sombres où il avait peur de voir éclater le tonnerre.

Ce jeune médecin, cet Henry de Faugerolles, semblait prendre sur l'esprit de Rivas une singulière influence ? Sa mère et lui, maintenant, ne quittaient pour ainsi dire plus l'hôtel des Champs-Élysées.

José semblait avoir un faible pour ce jeune homme, et Jacques, toujours soupçonneux, se demandait s'il ne fallait pas voir un rival en la personne de ce séduisant cousin de Denise Davenesle qui venait de surgir si subitement de l'ombre.

Rolande était trop franche pour n'avoir pas fait part à son amant des restrictions de son protecteur à l'égard de leurs projets d'union.

Il paraissait à Roland que si ce mariage avait dépendu uniquement de l'ami de Georges Davenesle, celui-ci n'eût manifesté une préférence pour le neveu du disparu.

Heureusement, Rolande restait entièrement maîtresse de son choix.

Mais une anxiété oppressait la poitrine de Brunemont. Est-il possible de compter absolument sur une femme ?

Sa maîtresse ne lui gardait-elle pas rancune du mauvais tour qu'il lui avait joué à Naples, et ne dissimulait-elle pas ses vrais sentiments jusqu'au moment où elle se déclarerait ouvertement contre lui ?

Mais non ! C'était se forger d'inutiles chimères ! Jacques ne tenait-il pas Rolande par leur enfant ?

Ce n'était pas parce qu'elle était la fille de Cartigny, qu'elle possédait l'asile de son père.

Dénaturer son caractère, c'était se perdre elle-même et perdre en même temps l'avenir de leur fils.

Quant à Henry de Faugerolles, il ne fallait pas non plus s'illusionner à son sujet, et le jeune médecin n'entretenait avec Rolande que des rapports sans conséquences, justifiés par leur prétendue parenté.

Si Brunemont était nerveux et mal à son aise, c'était la faute de cet animal de Savignol qu'il ne s'attendait guère à trouver mêlé à cette aventure.

Retrouvant une partie de son aplomb, l'aigle se décida à pénétrer dans l'hôtel qu'il se hâtait de posséder un jour, — puisque José Rivas léguerait certainement tout ce qu'il possédait à la fille de son ancien compagnon.

Au bout d'une heure, Jacques en ressortait le visage décomposé.

S'il était aussi bouleversé, ce n'est pas parce qu'il avait appris la véritable raison de la présence de Savignol à l'hôtel des Champs-Élysées.

L'entente du vicomte et de Laverdac pour exploiter la charité de José Rivas, si elle était de nature à alarmer l'amant de Rolande, ne constituait pas un péril qui pût aggraver son âme d'épouvante.

Mais il venait de faire une découverte autrement importante, et qui l'affolait.

La prétendue fille de Laverdac avait accompagné son père dans la visite que celui-ci venait de faire au Mexicain.

Le philanthrope l'avait vue... Il lui avait parlé !

— Les deux Denise — la vraie et la fausse — s'étaient trouvées en présence.

Bien plus ! La grâce et la pureté de la dernière avaient fait une profonde impression sur José Rivas.

Brunemont venait de l'entendre se concerter avec Henry de Faugerolles sur les moyens qui pouvaient

s'offrir à eux de prouver à l'enfant l'intérêt qu'elle leur inspirait, et de l'arracher à la funeste domination de son détestable père.

Ainsi, non seulement les deux hommes avaient vu celle que Jacques tenait tant à écarter de leur route, mais ils se proposaient de la revoir !

L'orage grondait... La foudre allait éclater. Quel expédient Brunemont possédait-il pour la détourner, pour empêcher d'achever l'œuvre de ruse et de fourberie qu'il avait si laborieusement machinée ?

Les moments étaient comptés.

Si ceux qui s'intéressaient à l'Antigone de la rue Blanche, parvenaient à leurs fins charitables ; s'ils l'arrachaient à la retraite où Jacques avait cru la sequestrer à l'abri de tous, — et surtout d'eux ; — si, à coups de billets de banque, ils la tiraient des griffes de Laverdac, c'était la ruine, l'effondrement !

Peut-être Rivas aurait-il la pensée de faire de la jeune fille la compagne de Rolande...

Alors, les confidences viendraient naturellement sur les lèvres de l'innocente.

Elle ne pourrait pas cacher à son bienfaiteur les tragiques perspectives de sa vie de douleurs.

De là, à lui dévoiler le nom de l'homme qu'elle croyait son père, il n'y avait qu'un pas.

Mais Rivas savait que Davenesle était mort, puisque c'est entre ses bras que le fugitif avait expiré...

Il percerait à jour cet amas d'artifices et de mensonges...

Adieu les folles espérances ! les rêves d'écrasante opulence entrevus par Brunemont !

Les centaines de millions qu'il croyait déjà posséder se changeraient en un monceau de feuilles sèches.

Il marchait à grands pas, droit devant lui, grinçant des dents, serrant rageusement les poings.

— Non !... Non ! balbutiait-il, cela ne sera pas !... Je ne renoncerais pas à cette colossale fortune, et je ne reculerais devant rien pour la garder !

La fureur faisait battre ses tempes.

Contre Rivas et Henry de Faugerolles il ne pouvait rien.

Mais contre Cécile ?

C'était cette misérable fille qui était la cause de tout ! Il se reprochait haineusement de n'avoir pris contre elle que des demi-mesures.

Quand on joue une partie comme celle dans laquelle il s'était engagé, on ne tergiverse pas.

Cet internement entre les mains de Laverdac, dans l'hôtel de la rue Blanche était un moyen puéril.

Il avait cru qu'une prison suffirait pour écarter la jeune fille de sa route.

Mais les grilles s'ouvrent, les barreaux s'écartent... Il venait d'en faire l'expérience !

Un rictus effrayant crispa sa bouche.

— Il n'y a qu'une prison dont on ne sort pas, murmura-t-il avec une résolution farouche, c'est la tombe !

En somme, cette fille ne lui tenait par aucun lien ; elle ne lui était rien.

Si son père avait eu jadis des rapports d'amitié avec Georges Davenesle, s'il avait contracté envers lui une dette de gratitude, elle avait été largement payée.

Ce n'était pas une raison pour qu'aujourd'hui la fille de ce vieillard, de ce contumace, de ce forçat vint se jeter en travers d'un avenir si splendide et si splendide que peu d'hommes en avaient entrevu un semblable.

Il fallait agir, agir à tout prix, sans reculer devant aucune éventualité.

Mais sortir seul d'une pareille impasse, c'était plus que malaise, c'était impossible.

Il n'y fallait pas songer.

A qui s'adresser ?

Un nom sauta au cerveau de Brunemont : Laverdac !

Il n'y avait qu'un gaillard de cette trempe pour tirer Jacques de ce mauvais pas.

Il courut chez son complice.

Malgré sa coïté, celui-ci s'aperçut vite du bouleversement où se trouvait plongé son associé.

— Qu'est-ce qui l'arrive ? interrogea-t-il goguenard. Tu souffles comme si tu avais commis un mauvais coup, et comme si tu sentais une légion de gendarmes à tes trousses.

— J'ai à te parler de choses graves.

— Eh bien, nous sommes seuls, personne ne viendra nous déranger. Explique-toi !

— Tu te rappelles pourquoi je t'ai demandé il y a quelque temps de devenir le gardien de la jeune fille que je t'ai amenée ?

— Pas un mot de notre entretien n'est sorti de ma mémoire. Sur le point de te marier, tu craignais que

cette intéressante créature, qui en sait long sur ton compte, ne pût te nuire auprès des parents de la jeune personne.

— Précisément. Et tu m'avais promis que tu ne quitterais pas d'une semaine celle que je te confiais.

— C'est vrai. Moyennant cette surveillance incessante, tu dois me verser cent mille francs le lendemain de ton union avec ta dulcinée.

— Nous sommes d'accord. Seulement, tu n'as pas tenu la parole.

Les sourcils de Laverdac se froncèrent.

— Moi !... Cécile ne sort pour ainsi dire jamais de cette maison, et elle n'a pas fait un pas au dehors sans être accompagnée par moi.

— Tu te trompes. Tu l'as quittée, pas longtemps, c'est vrai, mais assez cependant pour que ce court moment ait suffi à créer, pour moi, un danger redoutable.

— Je ne te comprends pas. Tu parles par énigmes !

— Tu es allé avec cette fille chez José Rivas.

Pas un muscle ne bougea dans la physionomie de Laverdac.

Cependant, un étonnement l'ébahissait.

— Comment sais-tu cela ? questionna-t-il.

— C'est mon affaire ! Est-ce vu ?

— C'est vrai, reconnaît l'aveugle.

— Je suis renseigné également sur le motif qui l'amenait chez le philanthrope des Champs-Élysées.

— Ah ! ah !... fit le père de Rolande, sans perdre une parcelle de son sang-froid. Mes compliments sur ta police. Elle te sert bien.

— Au cours de la visite, la compagne est restée seule ?

— Non.

— Tu as raison. Elle était avec José Rivas : elle lui a parlé, et c'est cet entretien d'un instant pendant lequel elle a échappé à la surveillance qui va peut-être renverser tous mes plans.

— Pas possible !

— C'est le dire que voilà compromis les cent mille francs que je me suis engagé à te remettre, et que, d'ailleurs, tu n'as pas gagnés, puisque tu n'as pas rempli les conditions qui te les assuraient !

— Fonneur !... lança Laverdac en frappant violemment du poing sur sa guéridon à côté duquel il était assis.

— Suis-je dans mon droit, oui ou non ? interrogea froidement Brunemont.

— Reste à savoir comment cette péronnelle a pu venir se mettre en travers de tes combinaisons ?

— C'est bien simple : ce José Rivas a été autrefois lié, très lié avec mon père. Il me porte donc un vif intérêt.

— Que tu mérites à tous égards... souligna ironiquement Laverdac.

Brunemont ne jugea pas à propos de relever ce brocard.

Il continua, en scandant chacune de ses paroles :

— Cet excellent Mexicain ne possède pas seulement des millions il a une fille.

Les yeux sans regard de Laverdac se tournèrent du côté de son complice.

— Une fille ? Allons donc. Je crois te comprendre.

— Alors, c'est que tu m'as compris.

— Cette fille ne serait-elle pas l'héritière sur laquelle tu as jeté tes vœux ?

— Justement !

— Mais il n'est pas possible que Cécile, pendant le quart d'heure où je l'ai laissée seule avec ton futur beau-père, ait eu le temps et le pouvoir de contrecarrer tes entreprises.

— Tu te trompes !

— Qu'a-t-elle pu faire pour cela ?

— Elle n'a rien dit ! Elle n'a rien fait !

— Mon cher, je te disais tout à l'heure que tu parlais par énigmes. Voilà que tu recommences et j'avoue que, cette fois, je ne comprends plus !

— Je m'explique. Dans sa conversation avec ta prétendue fille, José Rivas a cru s'apercevoir que celle-ci n'avait pas précisément eu à se louer de tes sentiments paternels.

— Cela fait honneur à sa perspicacité !

— Il s'est imaginé que tu exerçais sur elle une influence pernicieuse.

— Tiens ! tiens !

— Or, pendant le court entretien qu'ils ont eu avec elle, José Rivas et le docteur Henry de Faugerolles ont éprouvé, pour cette petite, livrée à la merci d'un père tel que lui, une compassion profonde.

— J'ai cru remarquer qu'elle avait produit son petit effet.

— Tellement qu'ils sont décidés à la revoir.

— Ah ! bah !... Alors, ils viendront ici !

— C'est probable !

— Eh bien ! on leur répondra que Cécile n'y est plus voilà tout !... D'ailleurs, je n'ai pas eu besoin de tes conseils pour comprendre quel effet j'avais été très bon pour cette demoiselle... Mais je lui ai donné une gardienne qui veillera sur elle étroitement, je l'en répons ! Et désormais, tu n'auras plus à redouter ses indiscretions.

— Qu'en sais-tu ?... José Rivas et son compagnon maintenant qu'ils s'intéressent à elle, la rechercheront ! Ils s'informeront... Qui sait si leur but n'est pas de soustraire cette petite à ta domination ?

— Enlever une fille à son père ! s'écria Laverdac avec une conviction sarcastique ; qui l'osera ?

— S'ils ne parviennent pas à te séduire, ils essaieront de l'intimider. La disparition soudaine de ta fille leur donnera à penser. Il paraît que M. de Faugerolles connaît Cécile depuis longtemps et qu'il s'intéresse à elle particulièrement.

— Qui-da ! raila le bandit... Dois-je donc voir en lui un genre éventuel ?

— Ne plaisante pas, Laverdac ? La situation est terriblement grave. Ces deux hommes sont de taille à retrouver Cécile. Ils la verront, lui parleront... Peut-être même obtiendront-ils, en haut lieu, de la soustraire à ta tutelle sous prétexte que tu ne peux que la pervertir et la corrompre. Mme de Faugerolles, je lui appris récemment, est la sœur de Georges Davenesse.

Un éclair illumina le cerveau de Laverdac.

En effet, il se rappelait maintenant.

Tout d'abord, ce nom de Faugerolles ne lui avait rien dit.

Mais, voilà que, subitement, Brunemont venait de fixer ses souvenirs.

— Alors, reprit-il goguenard, si Cécile épousait ce jeune Esculape, ce serait un mariage entre cousin et cousine ?

— Encore une fois, ne raille pas ! Tout mon avenir est en jeu, je le te répète, et, par conséquent, le tien !

— Mais que risques-tu donc dans tout ceci ?

— Ne comprends-tu pas que cette misérable fille peut me démasquer d'un seul mot ? Elle en connaît long sur mon compte. Qu'elle ait la langue trop longue, et tous mes projets mirifiques sont à vanité !

— Le fait est qu'entre nous, mon cher, tu ne supportes guère le renseignement !

— Asses, Laverdac ! fit Brunemont avec irritation. te répète que cette Cécile constitue pour nous un danger constant et terrible !

— S'il en est ainsi, c'est bien simple, dit froidement le chef des Requins de Paris, supprimons-le !

Jacques lui jeta un regard oblique.

— Que veux-tu dire ? interrogea-t-il en baissant la voix.

— Mon bon, j'ai toujours constaté, au cours de ma existence accidentée, que des demi-mesures étaient fâcheuses quand on engage des parties comme celle que nous jouons. Maintenant que je suis au courant de tes petits plans d'avenir, plans dont je ne peux que te bénéficier, du reste, je comprends et je partage tes appréhensions.

— N'est-ce pas ?

— C'est pourquoi je suis d'avis qu'il n'y a qu'un pas à prendre.

Jacques tressaillit.

Laverdac l'avait-il deviné ?

Toujours est-il que son complice en arrivait à la même conclusion que lui-même.

— Comment faire ? murmura-t-il.

— Ne t'inquiète pas : ceci me regarde et j'en fais mon affaire ! Chaque année, dans cet immense Paris des centaines d'hommes et de femmes disparaissent sans que personne se doute de ce qu'ils sont devenus s'ils inquiète même !

— Mais José Rivas ?... Henry de Faugerolles ?

— Je me charge de leur répondre... D'ailleurs, moi-même, ne puis-je être parti en voyage, à Félagrange ? N'est-il interdit de changer de résidence de pays même ? Quand ils viendront me retrouver, le gîte sera vide.

— Tu peux te fier à moi : célérité et décision, voilà ma devise.

Jacques sentit un frisson parcourir ses membres entendait Laverdac débiter si froidement des épouvantables paroles.

— Qu'as-tu donc, mon petit ? demanda l'aveugle. C'était que tu trembles.

— Moi ! protesta le misérable, essayant de dompter son trouble. Non pas !

— Si ! si !... Tu penses aux années d'autrefois ?

sées auprès de cette petite. Mais, en somme, tu me le disais toi-même, elle t'a volé ton héritage. C'est la fille d'un misérable, d'un homme qui devrait être au bagne ! Quels ménagements as-tu à garder envers elle ? Songe aux colossales richesses dont un mot d'elle peut te dépouiller !

— Oui ! oui ! Tu es raison !... clama Jacques avec une sombre fureur.

Toute sa haine contre Cécile venait de lui remonter au cerveau.

— Alors, nous sommes d'accord sur tous les points, appuya Laverdac.

— Sur tous les points, confirma le scélérat.

— Fort bien ! Il ne nous reste plus qu'un léger détail à régler.

— Lequel ?

— Le prix dont tu as l'intention de payer mon concours.

— Mais je croyais qu'il était convenu... hasarda Brunemont.

Un éclat de rire strident lui coupa la parole.

— Ah ! ah ! Tu en as de bonnes, mon petit ! Tes intentions à l'égard de ma pensionnaire ont changé, n'est-il pas vrai ? Il serait étrange que mes conditions fussent restées les mêmes.

— Que veux-tu donc de moi ?

— Un million !... dit froidement Laverdac.

Jacques sous-souffla.

— Un million !

— Et c'est pour rien ! Aussi, je t'engage à accepter tout de suite car si tu marchandais, je suis bien capable d'en exiger deux.

— Tu m'égorges, Laverdac !

— Ne dis donc pas de bêtises ! Allons, est-ce entendu ?

— Un million ! répéta Jacques. C'est monstrueux !

— Combien en toucheras-tu, le jour où tu épouseras la fille de Rivas ? Dix, quinze, vingt ?... Et quand cet honorable philanthrope aura rendu sa belle âme à Dieu, à combien se montera l'héritage ?... A cent, deux cent millions ?... Tu vois bien que ma demande est ridicule, au contraire !

— Soit ! dit Jacques d'un ton farouche, j'accepte !

— Et tu fais bien.

— As-tu besoin que je te fasse une reconnaissance ?

— Comme dans les agences de mariages ! ricana Laverdac... « un million à me verser le lendemain de ton mariage avec la fille de M. José Rivas... » Non, non, pas besoin de ces précautions-là entre nous. D'ailleurs, je te dirai que je ne crois pas beaucoup aux papiers timbrés. J'ai mieux que cela pour être sûr de toi !

— Quoi donc ?

— Ton intérêt, mon cher, et ta sûreté personnelle. Si tu ne l'exécutes pas loyalement, il me serait aisé, crois-le bien, de faire passer à ton compte la petite opération dont tu me charges aujourd'hui.

— Alors, c'est décidé ?

L'aventurier se recueillit un moment.

— Ecoute, dit-il gravement, de semblables résolutions ne se prennent pas en cinq minutes. J'ai encore besoin de réfléchir, de peser toutes les éventualités... Dans quarante-huit heures, je te donnerai ma réponse définitive.

— Pourquoi tergiverser quand les moments sont comptés ? Tu le reconnais toi-même.

— Parce que cela me plaît, dit l'aveugle, d'une voix tranchante comme un couperet. Je n'ai pas d'autre raison à te donner... Nous sommes aujourd'hui mardi... Reviens me voir jeudi soir, tu seras fixé.

VII

AVANT LE QUET-APENS

Dès le premier moment où la malheureuse Cécile fut remise entre les mains de la Poivrote, celle-ci commença à s'acquiescer de sa tâche de geôlière avec un acharnement qui faisait s'épanouir d'aïse l'immonde Laverdac, mais qui ne parvint pas à entamer la courageuse résolution de l'enfant.

L'infortunée subissait avec sa douceur angélique et sa touchante résignation les fureurs de la mégère.

Quand sa gardienne était ivre, il eût été superflu d'essayer de faire vibrer en elle le moindre sentiment d'humanité ; quand elle recouvrait une demi-lucidité, c'était pour se renfermer dans un silence farouche.

Les ravages du mal atroce inoculé à sa victime par

Laverdac avaient progressé avec une rapidité saisissante.

Maintenant sa pensée semblait morte, sa mémoire éteinte. Son intelligence, continuellement endormie par l'ivresse, ne se trahissait plus que par de fortifs et passagers éclairs.

De temps en temps, dans ces courts intervalles de demi-lucidité, Cécile, croyant le moment propice, se hasardait à lui adresser timidement la parole.

Mais la misérable ne l'écoutait pas.

Absorbée dans une sorte d'assèchement, l'assèchement de deux idées paraissait un travail au-dessus des forces de son cerveau atrophié.

Parfois, un souvenir se cabrait laire devant ses yeux, et un sourd grondement de colère, avec une malédiction rauque, s'échappait de ses lèvres.

Alors, pour oublier de nouveau, sans doute, elle se remettait à boire de l'éther et redoussait la Poivrote.

L'ivrognesse reprenait sa proie, et elle recommençait à torturer l'innocente. Elle l'ajurnait, la menaçait, lui faisant entrevoir un traitement pire encore quand les gestes succédaient aux paroles.

Malgré l'horreur qu'elle paraissait ressentir pour Laverdac, la malheureuse obéissait à ce maître implacable avec une peur animale.

Peut-être son tyran l'avait-il tant fait souffrir elle-même qu'elle cédait à la bassesse instinctive de certaines victimes, devenues bourreaux, qui se vengent de ce qu'elles ont enduré.

On eût dit que la misérable haïssait l'enfant d'être jeune, d'être belle, et peut-être d'avoir été heureuse avant de tomber dans les griffes de Michel...

La fille de Mme Savelli, elle aussi, avait été jeune, belle et heureuse...

Curtigny l'avait dégradée, avilie, brisée...

A son tour, elle avait un jouet auquel elle ferait subir le même sort...

Aux heures où le poison avait fait son œuvre, une lueur de folie passait dans le regard étroit de la Poivrote.

Ses colères, alors, donnaient le frisson à Cécile.

Parfois, les mains crispées de l'ivrognesse s'approchaient convulsivement du visage de l'enfant, et les lèvres frangées d'une écume blanche, elle proférait :

— Les grands yeux m'horripilent !... Je ne veux pas que tu me regardes comme ça !... Je ferais par les crever, ces yeux-là !...

La nuit, le martyre de la patiente ne cessait pas.

Des cauchemars la hantèrent, renouvelant ses tortures.

Elle se réveillait en sursaut, le front couvert d'une sueur glacée, croyant sentir les ongles de la Poivrote déchirer ses prunelles...

Malgré ces effroyables épreuves, la jeune fille ne maudissait pas ses tortionnaires.

Mais... malgré toutes ses douleurs, Cécile irait jusqu'au bout...

Elle ne songeait pas à s'évader et à tromper la rigoureuse surveillance dont l'enlourait la Poivrote.

Mais ses souffrances étaient intolérables, plus elle se pénétrait de l'étendue de ses éternels devoirs.

Ce malade, malgré ses dévotions, c'était son père.

Elle resterait auprès de lui, et, avec un indéfectible dévouement, essaierait de le guérir.

Sans doute, il lui faudrait beaucoup de temps pour accomplir cette tâche, pour voir le malheureux recouvrer la santé et revenir aux principes qu'Antoine Brunemont jadis estimait si hautement...

Peut-être des années s'écouleraient...

Cécile, alors, ne serait plus une jeune fille. Son avenir serait brisé...

Il ne resterait plus au fond de son âme endolorie qu'un faible reflet de la flamme qui avait illuminé sa jeunesse radieuse.

Mais elle garderait jusqu'au tombeau le souvenir de celui auquel elle devait cette lueur passagère et elle mourrait en murmurant, de ses lèvres pâlies, le nom d'Henry de Faugerolles...

Cependant, Laverdac avait mis à profit le délai qu'il avait exigé de Jacques Brunemont avant de lui notifier sa décision définitive au sujet de la fille de Georges Daveneste.

Après un examen approfondi de la situation, Michel avait reconnu qu'il n'avait aucun intérêt à trahir son complice et à s'allier contre lui avec José Rivas.

Le million que lui verserait Jacques valait la peine de tenir ses engagements.

Un million !...

C'était un rude appoint pour la sécurité de sa vieillesse,

de cette vieillesse qu'il sentait venir à grands pas. Avec ce qu'il possédait déjà, il pouvait considérer que sa fortune était faite.

L'occasion que lui offrait Jacques Brunemont était une bonne chance qui ne se représenterait jamais.

— Que lui importait, d'ailleurs, la fille de Georges Devenesse ?

Ne la haïssait-il pas comme tout ce qui portait ce nom exécré ?

Il avait perdu le père, déshonoré la mère ! Il tuerait l'enfant, c'était dans l'ordre !

— D'ailleurs, ajoutait-il, qu'est-ce que cette petite aura à regretter en ce monde ?... Que pouvait-elle devenir ? Cette fin prématurée va lui éviter bien des souffrances dans l'avenir... Donc, soyons pratique... Efforçons-nous d'accomplir la tâche qui nous incombe le plus promptement et le plus sûrement possible... C'est gentil, un million, mais il ne faut pourtant pas lui sacrifier sa tête !...

Quant à Jacques, depuis quarante-huit heures, il semblait vivre sur des charbons ardents.

Deux dangers l'effrayaient également ! José Rivas pouvait venir chez Laverdac ; Laverdac pouvait retourner chez José Rivas...

Cependant, étant donné le résultat de sa première visite et l'effet qu'il avait produit, il n'était pas probable que l'aveugle s'arrêtât à ce dernier parti.

Aucune des catastrophes redoutées par le misérable ne se produisit.

A l'expiration du délai convenu entre eux, le fils d'Antoine Brunemont sonna à la porte de son complice.

Le cœur lui battait...

A quelle détermination l'aveugle s'était-il arrêté ?

Si le chef des Requins de Paris refusait de lui prêter son concours, à quel autre assassin s'adresserait-il ?

Dès les premiers mots de leurs entretiens, il fut rassuré.

— Eh bien ! décidément, répondit Laverdac à son interrogation, puisque cela t'arrange, je me mets à ta disposition.

Les yeux de Jacques brillèrent d'un éclat sauvage.

— Tu es cherché le moyen d'en venir à nos fins ?

— Si tu n'étais pas si pressé, il n'y aurait qu'à laisser notre pensionnaire vivre pendant quelque temps auprès de la Poivrete. Je te garantis qu'au régime où sa gardienne l'a mise, la mauviette ne ferait pas long feu.

— Impossible d'attendre... Il n'y a plus un seul jour à perdre !

— Oui, je comprends que tu désires un procédé plus expéditif... D'ailleurs, c'est toi qui paies, tu as le droit d'en avoir pour ton argent.

Il y eut un silence entre les deux hommes.

Laverdac semblait méditer.

— A propos, reprit-il, après quelques secondes, il m'est venu une réflexion au sujet de notre convention.

— Laquelle ? interrogea Brunemont vaguement inquiet.

Laverdac allait-il revenir sur le prix fixé ?...

Maintenant qu'il se rendait compte des difficultés de l'entreprise, estimait-il, comme il l'avait déjà fait entrevoir à Jacques, qu'un million ne pouvait suffire à payer un concours qu'il sentait indispensable ?

— Voilà, poursuivit l'aveugle, tu sais que je n'ai exigé de toi aucun papier, aucun engagement pour établir et confirmer notre accord.

— Tu les a jugés inutiles.

— Et c'est encore mon opinion. Pourtant, j'ai besoin de quelque chose de plus que la promesse...

— Je ne comprends pas.

— C'est bien simple, mon bon ! Nous sommes tous mortels... Te vois-tu décidant subitement, après notre petite opération, la veille, le jour, ou même le lendemain de ton mariage ?... Une fois en train de déguster les pissenlits par la racine, tu aurais du mal, avoue-le, à me régler ma petite commission !

— C'est évident. Mais où veux-tu en venir ?

— A ceci... Deux précautions valent mieux qu'une... Aussi voudrais-je voir les conventions que nous avons passées ensemble ratifiées par l'heureuse mortelle qui va prochainement devenir Mme Jacques Brunemont.

Le fiancé de Rolande sursauta.

Mettre la fille en face de son père !

Avouer à sa maîtresse le pacte infâme. C'était impossible !...

Quant Laverdac s'apercevait que la prétendue fille du milliardaire n'était autre que sa propre enfant, il tendrait dans sa main puissante tous les fils de l'intrigue ourdie par Jacques.

Il ne lui faudrait pas longtemps alors pour devenir le maître de la situation et imposer à son complice des

conditions qui relègueraient celui-ci au rang de comparse subalterne, dans le drame qui était en train de se jouer.

La gorge sèche, Jacques balbutia :

— Tu ne m'avais pas fait enlever cette obligation...

— Ne fallait-il pas attendre que nous fussions préalablement d'accord ?

— Ne trouves-tu pas qu'elle pourrait me sembler blessante ?

— En aucune façon. Quand on joue une aussi grosse partie, il faut faire entrer toutes les chances en ligne de compte... il va sans dire qu'il n'est pas question de révéler à la future femme tous les détails de la petite opération que nous avons combinée... Mais tu peux supposer une obligation ancienne, une dette de jeu, un service que je t'aurais rendu jadis...

Jacques ne répondit pas.

Il songeait que si Laverdac persistait dans cette exigence, c'était l'écrasement de son plan scélérateur...

— Oh ! poursuis l'aveugle, à ta fiancée non plus, je ne demande pas un engagement écrit. Sa promesse verbale me suffira... Tu n'auras qu'à l'amener ici ou me donner un rendez-vous à l'endroit qu'elle choisira elle-même.

— C'est impossible ! s'écria Brunemont.

— Pourquoi donc ?

— Parce que José Rivas, lorsque sa fille sort, l'accompagne toujours.

— Vraiment, fit le chef des Requins de Paris avec humeur, voilà une bien mauvaise habitude !... Pourtant, les étrangères sont généralement indépendantes ?...

— Pas celle-ci. L'éducation des Mexicains est très stricte, et son père tremblerait de la voir s'aventurer seule à travers Paris.

L'aveugle rumina un moment dans son for intérieur.

Enfin, il parut prendre son parti.

— Eh bien ! soit, dit-il, j'admets tes raisons. Tu vois que je transige facilement sur certains points... Cependant, j'aurais été enchanté de connaître par avance celle qui va porter ton nom... Il faudra donc que j'attende la sacristie pour les compliments d'usage.

Jacques respira. Il retrouva son bon léger.

— Il n'y a pas moyen de faire autrement, mon pauvre vieux...

— On patientera donc pour être présenté à mademoiselle... A propos, comment s'appelle-t-elle ?

— Cela n'a pas d'importance pour toi...

— Ma question est-elle si indiscrète ? fit Laverdac complètement.

— Non, certes, mais tu comprends ma réserve... répliqua Jacques avec une affectation de dignité qui amena un sourire — ou plutôt une grimace — sur l'aveugle visage de son interlocuteur.

— Je m'incline, dit-il, devant l'intonation de son interlocuteur. Ta discrétion t'honore... J'y vois une nouvelle preuve de ta délicatesse et de ta bonne discrétion... J'attendrai donc, pour connaître ce joli nom, la lettre de faire part et l'invitation à la cérémonie, car tu me feras l'honneur de m'y convier, n'est-il pas vrai ?

— Je n'aurai garde d'y manquer, répondit Jacques.

Mais revenons au plus pressé. Quand egresses-tu ?

— Dès que je me serai concerté avec ceux que je compte employer.

De nouveau, les sourcils de Brunemont se froncèrent.

— As-tu donc l'intention de faire entrer tant de monde que cela dans notre confidence ?

— Sois tranquille ! On n'a pas besoin de se mettre à trente-six pour une si mince besogne... Reviens ce soir à six heures... toutes nos batteries seront dressées... Je te mettrai au courant.

— Il est bien entendu, reprit le fils d'Antoine Brunemont, que tous les détails de l'exécution te concernant ?... Je ne veux pas y participer.

— Pourtant, si un conseil nous était nécessaire, j'aime à croire que tu ne nous le refuserais pas ?

— Cela va de soi !

Jacques serra la main de l'aveugle, en disant :

— A ce soir !

Et il se rendit chez José Rivas.

Lorsqu'il arriva à l'hôtel des Champs-Élysées, le Mexicain était en train de s'entretenir avec Rolande.

Leur conversation prouva tout de suite au misérable que ses craintes n'étaient pas vaines lorsqu'il redoutait une nouvelle intrusion du philanthrope dans l'existence de Laverdac et de Cécile.

— Nous parlions de cet homme qui s'est présenté à

Il y a quelques jours, dit Rivas... Vous savez, est avoué... Et de la jeune fille qui l'accompagnait.

— Vous y pensez donc encore? fit Brunemont s'efforçant de dissimuler son émoi.

— Oui... malgré les apparences et en dépit de la conviction de M. de Faugeronelles, j'avais hésité à condamner cet homme sans appel... Ce n'est pas à moi, l'ami, le confidant de l'innocent qui s'appelait Georges Davenesle, qu'il appartenait d'accuser quelqu'un sans preuve irréfutable.

Un regard éloquent de Rolande rendit un semblant de courage à Jacques.

— Et maintenant? reprit-il d'une voix dégagée. Votre opinion a-t-elle changé?

— Oui, car tous les renseignements dont j'ai tenu à m'enquêter, et qui me parvenaient de sources différentes, sont unanimes... La mauvaise réputation de ce malheureux ne fait plus de doute.

— Qu'avez-vous donc appris sur son compte?

— Il paraît qu'il est l'ancien d'un tripot plus que touché et qu'il vit d'expédients insouvenables, au milieu de gens tarés.

— Comment se fait-il, alors, interrogea Jacques avec une feinte sollicitude, que cette jeune fille, dont le seul aspect vous a prévenu en sa faveur, ait pu rester honnête dans une semblable promiscuité?... Après cela, les apparences sont souvent trompeuses, et peut-être est-elle une habile comédienne dont l'ingénuité n'est que jouée...

— Non! non! interrompit vivement Rolande, c'est impossible!... Cette jeune fille est bien ce qu'elle paraît être, je le jurerais!

— Et je suis de ton avis, mon enfant, fit Rivas avec chaleur... Aussi m'intéresse-t-elle au plus haut point, cette pauvre petite que la fatalité condamne à se flétrir en un pareil milieu!

— Oui, continua Rolande avec un accent profond, l'honnêteté d'une femme doit avoir bien du mal à résister en face de semblables exemples!...

— Aussi, continua le Mexicain, ai-je pris la résolution d'essayer d'arracher celle-ci à la honte qui la guette.

— Voilà un projet digne de votre grand cœur, monsieur Rivas, dit Jacques simulant une chaleureuse émotion et je suis sûr que Denise sera aussi heureuse que moi si vous pouvez le mener à bien... Mais je crains fort que cette honnête qui, comme père, a tous les droits sur sa fille, n'exploite sans profit pour la malheureuse vos charitables intentions.

— Ce Laverdac, répliqua le philanthrope, ne doit avoir qu'une passion, celle de l'argent...

— C'est probable.

— Je lui offrirai la somme qu'il voudra s'il consent à me laisser tenir l'œuvre de salut que je rêve...

— Quand les deux amants se trouvèrent seuls, Rolande, après s'être assurée que personne ne pouvait les entendre, s'approcha précipitamment de Jacques.

— Que va-t-il se passer, interrogea-t-elle fiévreusement, si Rivas revoit mon père?

— Quelles craintes peux-tu avoir à ce sujet?

— Dans la conversation qu'ils auront ensemble, Laverdac ne peut-il pas nous démasquer?

— Il ne se doute de rien... Il ne t'a pas vue... Comment soupçonnerait-il ta présence chez José Rivas et le rôle que tu y joues?

— Quand je pense que, sans une circonstance providentielle, j'aurais pu me trouver en face de lui!

— Peut-être, en effet, te serais-tu trouvée... Mais son infirmité l'aurait heureusement empêché de te voir, — et ton émotion n'aurait pas été jusqu'à lui sauter au cou en l'appelant « papa! »

Rolande eut un sourire amer. Puis, passant à un autre ordre d'idées :

— Tu crois, fit-elle, que Laverdac ne consentira pas à remettre cette jeune fille à José Rivas?

— Ma foi, répondit Jacques affectant un air détaché, je n'en sais rien. Mais que nous importe?... A mon avis, tout dépendra du prix que le Mexicain y mettra...

Tu connais le cœur de ton père... Il ne doit pas tenir énormément à cette petite, et Savignol, qui l'a déniché dans je ne sais quel taudis, retrouvera facilement sa pareille.

La fille de Cartigny restait rêveuse.

Après un long silence, elle prononça :

— Tu vas encore dire que ce sont des idées de femme, mais sats-tu ce que j'avais pensé?

— Non.

— Que c'était toi — et non pas Savignol qui avait amené cette jeune fille rue Blanche.

Le misérable ne sourcilla pas.

On eût dit qu'il s'attendait à cette observation.

Il se contenta de répondre :

— Ton imagination est décidément restée aussi forte qu'autrefois.

— Plus encore, car tu ne devinerais jamais tout ce que j'avais supposé?

— Dis-le moi. Ce sera plus simple.

— Eh bien! j'avais imaginé que cette jeune fille était celle, dont tu m'as tant de fois parlé, la sœur d'adoption dont tu m'as annoncé la fuite, cette Denise enfin, de qui je tiens aujourd'hui la place!

— Sais-tu que ton roman était vraiment assez ingénieux? répliqua-t-il, impassible.

— N'est-ce pas?... La fille de Davenesle chez Cartigny, et la fille de Cartigny chez José Rivas... L'ironie est été vraiment féroce... Combien n'est-elle pas rendue mes regards plus émissants...

Il lui prit les deux mains qu'il couvrit de baisers tendres.

— Ne te laisse donc pas aller à de semblables balivernes! fit-il avec une sollicitude chaleureuse... Dois-je te rappeler pour qui nous nous sommes lancés dans cette aventure?

— Pour Marcel!... pour notre enfant!

— Uniquement pour lui! Alors, trêve d'hésitation! Poursuivons notre but sans broncher!

— Mais nous volons la fortune de la vraie fille de Davenesle!

— Encore!... Je t'ai pourtant dit que mon père, que ne lui devait rien, lui a laissé la moitié de la sienne... D'ailleurs, où est-elle aujourd'hui, cette Denise?... Nous n'ignorons rien. Si on la retrouve plus tard, quand notre plan aura réussi, je ne demande pas mieux que de lui faire tout le bien que tu souhaiteras.

— Une aumône!...

— Aussi riche que tu l'exigeras... une rente si celle te dit... Le jour où José Rivas ne serait plus là, et nous ne courrions de ce côté aucun risque, tu pourrais même la prendre avec toi et lui faire la vie aussi heureuse qu'il serait en ton pouvoir.

— Oui!... oui!... murmura Rolande, tout ce que je pourrai pour elle, je l'accomplirai!

— Et c'est à toi qu'elle devra son bonheur, en somme, ajouta cyniquement Brunemont; car toute seule, égarée, dévoyée, jamais Rivas ne l'eût retrouvée... Tu vois bien que les scrupules sont excessifs, et qu'au contraire cette petite ne pourra que se féliciter de l'heureuse combinaison qui, à son défaut, l'aura fait prendre sa place.

Les sophismes et les spéculatives paroles de Jacques endormirent une fois de plus la révolte qui grondait au cœur de sa maîtresse.

Il la quitta bientôt pour retourner rue Blanche.

Laverdac était en train de conférer avec Savignol, mais il n'en était pas encore arrivé au point délicat auquel il méditait de faire aboutir leur entretien.

— Alors, c'est une affaire que tu as à me proposer? demanda le vicomte.

— Tu l'as deviné, mon cher. Mais, auparavant, permets-moi de fermer prudemment la porte. Je n'aime pas que les domestiques ou autres indisciplinés soient au courant de nos faits et gestes.

— La précaution est bonne, appuya Brunemont.

L'aveugle, aussi adroit à se diriger que s'il y voyait clair, donna un tour de clef à la serrure.

Puis, il revint vers ses deux complices.

— De quoi s'agit-il? questionna le vicomte.

— Voici la chose en deux mots. Notre ami et associé Jacques va prochainement se marier... se marier très richement...

— Mes compliments, très cher!... Mes enthousiastes compliments.

— Est-ce à toi, poursuivait Laverdac, qu'il faut apprendre que parfois, en de semblables circonstances, le passé peut gêner un fiancé!... Celui de notre camarade, en cette occasion, est représenté par une femme dont l'intervention inopportune suffirait à faire échouer une opération qui se présente sous les plus merveilleux auspices... C'est là l'obstacle, la pierre d'achoppement qui s'agit d'écartier du chemin fleuri de l'heureux prétendu...

— Ma foi, fit Savignol, si ce n'est que cela, l'affaire ne me paraît pas insaisissable...

— A la bonne heure, mon fils! J'aime à entendre parler ainsi... Ton concours nous est donc acquis.

— Pourquoi pas?... Surtout s'il est rémunéré comme il convient.

— Sois tranquille, tu seras content, déclara Jacques.

— Il s'agit maintenant, reprit Savignol, de nous concerter sur les moyens que nous allons employer pour supprimer l'obstacle en question.

— Laverdac a déjà longuement médité à ce sujet.

— Qu'il nous communique donc le fruit de ses veilles, fit légèrement le vicomte.

— Voilà... articula entement l'aveugle... Après mûre réflexion, je suis arrivé à une conclusion bien nette.

— Laquelle ?

— Il faut que l'on croie à un suicide.

Savignol boudit.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria-t-il, vous vous payez ma tête !... Vous ne songez pas à tuer quelqu'un !...

— Comment ? reprit le chef des Requins de Paris d'un ton menaçant, ne vient-on pas de te le dire et ne nous es-tu pas donné ton acquiescement ?

— Mais je ne supposais pas qu'il s'agissait d'une combinaison de cette espèce !... Filou, soit, mais assassin... Halte-là, mes agneaux !... Il y a de la marge !

L'indignation de Savignol lui avait fait élever le ton. — Tais-toi ! interrompit impérieusement Laverdac, saisissant le poignet de son complice.

Il tendait l'oreille.

Mettant un doigt sur sa bouche pour imposer silence à ses compagnons, le misérable se dirigea à pas de loup vers la porte qu'il venait de fermer.

On sait combien le sens auditif est développé chez les aveugles.

L'acuité d'ouïe de Laverdac ne pouvait d'avoir trompé. Il tourna prestement le chef et couvrit la porte avec une rapidité surprenante.

La Peivrote était debout dans le corridor.

Surprise par cette irruption inattendue, elle poussa un léger cri.

Laverdac étouffa un ignoble juron.

— Ah !... vermine, fit-il, tu nous espionnes maintenant ! Avant que l'ivrognesse eût protesté, il se ruait sur elle et, de ses doigts de fer, la saisissait à la gorge.

Suffoquée, Charisse exhala une plainte sourde.

Elle se défendait désespérément.

— Qu'as-tu à dire pour ton excuse ? rugit son tyran.

Elle balbutia :

— J'avais quelque chose à te dire au sujet de ta prisonnière... J'ai trouvé la porte fermée... Cette précaution m'a surprise, voilà tout.

— Je ne te crois pas ! clama Laverdac. Mais nous réglerons ce compte-là plus tard. En attendant à la niche !

La tenant toujours à la gorge, bien que d'une étreinte moins brutale, il repoussa sa maîtresse jusqu'au seuil de la chambre qu'elle venait de quitter.

Puis, il la lâcha, l'enferma à double tour et mit la clef dans sa poche.

— Voilà qui est fait, dit-il avec un ricanement sauvage en revenant vers ses amis... On ne nous dérangera plus... Occupons-nous maintenant des scrupules de M. de Savignol !

Pendant la scène rapide qui venait de se passer, le vicomte avait eu le temps de réfléchir.

Heurté Laverdac de front en pareille circonstance, n'était-ce pas jouer un jeu dangereux ?

Savignol, — on l'a vu plusieurs fois, — bien que profondément corrompu par la vie de désordre qu'il n'avait cessé de mener, n'était pourtant pas gangrené jusqu'au fond de l'âme...

Il restait encore en lui quelque étincelles mal éteintes, qui avaient été jadis, avant que la nécessité le brûlât de son fer rouge, de l'honneur et de la loyauté.

Il en avait donné la preuve en payant fidèlement autrefois, au risque de sa propre sûreté, la dette contractée, au début de sa carrière aventureuse, envers Georges Davenesle.

Aussi, l'idée de ce meurtre que Laverdac et Brunemont, venaient d'agiter si froidement devant lui l'avait-elle fait tressaillir d'horreur...

Certes, il pouvait, d'un seul mot, refuser toute participation au forfait qui se tramait...

Ses complexés lui en voudraient peut-être de son abstention. Là toutefois, s'arrêtaient leur rancune, certains qu'ils pouvaient être de sa discrétion...

Mais n'y avait-il pas mieux à faire ?... Et n'était-il pas préférable, en l'occurrence, de paraître hurler avec les loups ?

Une fois mis complètement au fait de leurs projets sinistres, peut-être y aurait-il moyen pour l'ancien comédien de se mêler en travers et de trouver, au moment décisif, un biais détourné qui permettrait à la victime, sans compromettre son sauveur, d'échapper à la rage de ses bourreaux...

— Mes scrupules ? répondit le vicomte en s'adressant à celui qui venait de l'interpeller... Tu sais mieux que personne, Laverdac, que c'est un excédent de bagages qui ne m'a jamais beaucoup gêné... Mais, dame ! tu

avoueras pourtant qu'à première vue, l'idée d'un meurtre a de quoi les effaroucher un peu !

— Quel mot prononces-tu là ? reprit ironiquement le père de Roland, puisque je viens de te dire qu'il ne pouvait d'agir que d'un suicide !

— Pour les autres ! Mais pour nous...

— De quoi te mêles-tu ? Et pourquoi, lorsque tout le monde est prêt à donner une interprétation plausible et raisonnable à un fait, t'avisés-tu d'en chercher une autre ?

— Mais... essaya d'objecter Savignol.

— D'ailleurs, interrompit l'aveugle avec ironie, la malheureuse qu'attend ce dévouement déplorable même une existence de douleurs et de misères à laquelle e le a souvent médité de mettre un terme... Ce sera presque un bienfait, crois-moi, mon cher, que de l'y aider...

— Vraiment ! fit Savignol, jouant à merveille la crédulité.

— L'éprouve tout de même encore un peu de l'émotion s'arrangera pour le trouver, dans la pièce, un rôle de second plan, qui tout en servant au bien de l'action, n'aura cependant pas de responsabilité trop lourde dans les scènes principales.

— Alors, balbutia Savignol, si c'est ainsi...

— Tu ne trembles plus ?

— J'éprouve tout de même encore un peu de l'émotion inséparable...

— D'un premier début, acheva Laverdac de plus en plus sardonique... Mais tu marcheras quand même, n'est-ce pas ?

— Si tu y tiens absolument !... Tu as bien que nous avons tant de fois travaillé ensemble que je ne le lâcherai pas dans une occasion où tu affirmes avoir besoin de moi.

— Qui, dit l'aveugle, nous sommes tous enchaînés l'un à l'autre, et nous comptons sur toi, comme tu dois compter sur nous.

— C'est bon ! répliqua le vicomte dont la voix était redevenue claire... Je retrouve le sourire, et il ne reste plus trace de mon étonnement de tout à l'heure... où vous irez, j'irai !...

— A la bonne heure ! Et maintenant, suivez bien tous les deux mon raisonnement.

— Nous l'écoutons, fit Brunemont.

— Admettons que la personne dont il s'agit, lassée de l'existence par les douleurs qu'elle ne cesse d'y rencontrer à chaque pas, se décide à se jeter à l'eau, un soir... dans un endroit désert où personne ne pourra lui porter secours...

— Une hypothèse toute naturelle, si sa résolution est bien ancrée dans son esprit, approuva Savignol.

— Quand on repêche la noyée, on la fouille, n'est-ce pas ?

— Naturellement, fit à son tour Brunemont.

— On trouve alors sur elle deux lignes attestant qu'elle a mis fin à ses jours, à la suite d'infortunes qu'elle ne peut plus surmonter...

— Pardon, objecta Savignol, mais si, par hasard, la police était dans ses bons jours, et si elle s'avisait de procéder à un semblant d'enquête en comparant ce billet à une lettre de la défunte ?

— Eh bien ! fit Jacques, l'écriture pourrait être identique.

— Qui se chargerait de l'imiter ? interrogea l'aveugle.

— Ne l'occupes pas de cela... Je te réponds que la chose sera faite, et bien faite !

— Alors, puisque tu te fais fort de nous rassurer sur ce point, répliqua Laverdac, je ne vois plus rien de naturel à entraver l'opération, et la voici lancée au moins dans ses grandes lignes.

— Il ne nous reste qu'à choisir l'endroit où aura lieu le suicide en question.

— C'est un point qui me regarde, conclut Michel, et je me serai décidé d'ici à demain... Personne ne demande plus la parole ?... La séance est levée !

Il était temps ; pour Savignol de se retirer.

— Son cœur battait à briser sa poitrine.

Il se demandait s'il ne rêvait pas... si ce qu'il venait d'entendre était bien réel.

— Un assassin, moi !... bégaya-t-il une fois dans la rue... Ils veulent faire de moi un assassin !...

De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

Il les essuya du revers de sa main et régagna son domicile, la gorge serrée par l'émotion.

Qu'allait-il advenir de lui, et comment s'évaderait-il du gouffre où il se sentait rouler ?...

Comment surtout parviendrait-il à en tirer la malheureuse, l'inconnue sur laquelle tant de haines semblent s'acharner !

La nuit lui porterait conseil...

En tout cas, contre de pareils adversaires, la partie qu'il allait engager était périlleuse, et il importait de jouer serré.

Laverdac, demeuré seul, alluma une cigarette qu'il fuma jusqu'au bout, pensif et rêveur.

Puis, jetant dans la cheminée le peu qui en restait, il réfléchit encore et parut prendre une résolution soudaine.

Il gagna le corridor à tâtons, et, ouvrant la porte de Clarisse, commanda :

— Viens !

Un sourd gémissement lui répondit.

Sans doute, la malheureuse avait eu recours à son moyen ordinaire pour se consoler de l'algare que'elle avait essuyée...

Accroupie dans un coin, ses cheveux gris ramenés sur son visage, elle était une fois de plus abrutée par l'ivresse et semblait ne pas comprendre ce qui se passait autour d'elle.

— Viendra-tu ? répéta le tortionnaire.

Il la saisit par le bras et la força à se lever.

Tremblante comme une chienne battue, qui s'attend à recevoir de nouveaux coups, l'ivrognesse suivit son tyran dans la pièce que celui-ci venait de quitter.

— Pourquoi nous as-tu écoutés tout à l'heure ? demanda-t-il brutalement.

— Je ne vous ai pas écoutés, marmonna la malheureuse ; je venais de parler de Cécile.

— Et tu as entendu ce que nous disions !...

— Non !... Je te le jure !

— Tu mens !...

Son poing se crispa, prêt à s'abaisser de nouveau sur son souffre-douleur.

Elle eut le geste instinctif de l'enfant qui veut éviter un coup en le parant avec son coude, et se mit hors de la portée de l'aveugle.

— Où t'en vas-tu ? rugit ce dernier.

— Je suis là !

— Si je savais, proféra-t-il d'une voix rauque, que tu m'espionnes, que tu écoutes mes paroles, j'en ferais vite avec toi, tu le sais !...

— Que médites-tu donc, interrogea soudainement la Poivrôte, pour avoir si peur que je surprenne tes projets.

— Rien ! tonna l'aveugle en frappant violemment du poing sur le dossier d'un fauteuil... Mais, tu le vois, tu sembles avouer qu'en un de tes moments de saoulographie, tu serais capable de me dénoncer !... Ah ! oui !... Je ferais mieux de prendre les devants !...

Une fureur comme celle dont il était coutumier, montait à l'atroce visage du misérable et le rendait plus épouvantable encore.

— Une fois morte, tu ne moucharderas plus...

— Eh bien, tue-moi donc ! clama l'inconsciente et finis d'un coup toutes mes tortures !... Quand on a fait tout ce que tu as fait, on peut bien assassiner !...

— Ah ! gueuse ! hurla le bandit... Tu en sais trop long ! Qu'il soit donc fait comme tu le veux !...

Il avait tiré de sa poche, un couteau qu'il ouvrit.

Clarisse, épouvantée, voulait s'enfuir.

— Où est-elle ?... bava l'aveugle, parcourant la chambre à tâtons... Ah ! par ici !...

Rapide comme l'éclair, avec une dextérité aussi surprenante qu'infamante, il lança à la volée, l'arme qu'il tenait, dans la direction où un mouvement de la Poivrôte lui avait brusquement révélé sa présence.

A ce moment, la porte s'ouvrit.

Cécile venait d'entrer et, inconsciemment, s'était jetée entre Clarisse et le meurtrier.

Un cri retentit.

C'était l'enfant qui avait reçu l'arme dans l'épaule, l'arme destinée à sa mère...

S'il avait blessé mortellement Cécile ?...

Jacques Brunemont ne s'en fut pas plaint, mais l'aventure aurait pu engendrer des conséquences ennuyeuses...

La justice aurait peut-être fourré le nez dans l'affaire, et Laverdac préférait, pour mille bonnes raisons de ne rien avoir à démêler avec elle.

Clarisse tremblait de tous ses membres, à la fois de terreur et d'hébété.

Son tyran, qui la maltraitait si souvent, n'avait pourtant pas encore essayé de la tuer...

Elle regardait alternativement l'aveugle et la victime, sans paraître comprendre comment l'intervention miraculeuse de la jeune fille avait pu la sauver...

— Tu vois ! s'écria Laverdac, tu m'as poussé à bout, et c'est la faute ce qui vient d'arriver là !

A tâtons, les bras étendus, il se dirigea vers la place où Cécile était tombée et, essayant d'adoucir la rudesse de sa voix rauque :

— Tu sais bien, que je ne voulais pas te frapper, dit-il.

La malheureuse, brisée par l'émotion et par la souffrance, ne répondit pas.

— Voyons, poursuivit le misérable, où est-elle touchée ?...

S'adressant à la Poivrôte :

— Repondras-tu, drôlesse !

Clarisse, fixant ses yeux hagards sur la blessée, s'approcha d'elle.

La mère était presque aussi pâle que l'enfant.

Le corsage de Cécile était maculé par le sang qui coulait lentement de la plaie...

Ses yeux se fermaient à demi... Une syncope était imminente.

— Misérable ! fit Clarisse d'une voix où grondait sa rancune et sa haine, il ne te manquait plus que d'être un assassin !...

Il poussa un rugissement et se ramassa sur les jarrets, comme s'il allait bondir sur sa maîtresse.

Mais il sentit tout à coup sa main, qui parcourait la poitrine de Cécile en cherchant la blessure, s'inonder de sang.

L'appréhension qu'il éprouva l'empêcha de faire payer sur-le-champ à la Poivrôte son incroyable audace.

— Tais-toi ! grince-t-il, s'il est arrivé malheur à cette innocente, ce n'est qu'à toi, à toi seule qu'elle le doit...

Allons ! regarde où le couteau a pénétré... Tu n'es pas aveugle toi !

Clarisse mit à nu le buste de la blessée.

— C'est au-dessous de l'épaule, fit l'ivrognesse, à la naissance du sein gauche... Trois centimètres plus bas, tu atteignais le cœur !

Le bandit poussa un soupir de soulagement.

— Oui, fit-il, c'est toujours dangereux, ces jeux-là, je le reconnais, mais celui-ci pouvait être davantage encore...

Lave la plaie tout de suite avec de l'eau salée et mets-y de la charpie, tandis qu'on ira chercher le médecin.

— Que lui diras-tu quand H l'interrogera ?

— Que la petite s'est blessée par imprudence, parbleu !... Cécile ne me contredira pas... Elle a compris que cette fatale erreur me fait déjà trop de peine, n'est-ce pas, mon enfant ?

La jeune fille resta muette.

Michel, à genoux, cherchait le couteau.

Il finit par le trouver et le mit tout ensanglanté dans sa poche.

— Sifflée histoire ! maugréa-t-il... A-t-on idée de cette sottise créature qui vient se mêler de ce qui ne la regarde pas ?... Elle est donc bien pressée de passer l'arme à gauche ?...

« Pourtant, ricana-t-il diabolique, elle n'avait qu'à patienter un peu pour être servie selon ses souhaits ! Tout de même, voilà qui va peut-être retarder les projets du nommé Jacques... Enfin !... Pendant que la petite gardera la chambre, on s'arrangera pour que personne ne lui rende visite... C'est égal, c'est une gaffe !... Pardieu ! c'est la Poivrôte qui me porte malheur... Si je pouvais faire le coup double, en les supprimant toutes les deux... Mais ce serait trop de chance... Et puis, deux disparitions à la fois, ça se remarquerait !...

Pendant Clarisse, restée en face de la blessée qu'elle avait relevé à grand-peine et installée dans un grand fauteuil, murmurait, comme se parlant à elle-même :

— Ce n'est pas possible !... C'est par hasard qu'elle a reçu ce coup de couteau... Il n'y a pas de femme, d'être humain capable de ces dévouements-là !

La jeune fille, regardant peu à peu la notion des choses, venait de rouvrir les yeux.

D'un ton qu'elle s'efforçait d'adoucir, mais où perçait encore une sorte de brusquerie, la Poivrôte l'interrogea :

## VIII

## LES SUITES D'UN COUP DE COUTEAU

La fille de Davenesle semblait grièvement blessée.

Elle avait reçu le coup destiné à la Poivrôte.

La pauvre enfant avait eu à peine le temps de faire quelques pas en chancelant et de tomber, défaillante, sur un fauteuil.

— Allons bon ! murmura Laverdac, se rendant parfaitement compte de ce qui venait de se passer. Mon envoi s'est trompé d'adresse !...

Sa fureur tomba brusquement.

— N'est-ce pas que tu n'avais pas vu Laverdac lancer le couteau ?

— Excusez-moi, madame, dit l'enfant d'une voix faible, j'avais entendu ses affreuses menaces... J'ai cru qu'il allait vous tuer, et j'ai voulu vous défendre...

La Poivrote resta bouche bée, les yeux écarquillés, sans paraître comprendre.

— Pas possible ! begaya-t-elle. Il y a donc vraiment des créatures qui sacrifient leur vie pour sauver celles des autres ?...

— Vous le voyez, fit doucement la petite.  
— Avouez tout de même, continua la mégère, que vous regrettez ce que vous avez fait ?

Elle ne baloyait plus la jeune fille.  
Celle-ci répondit :

— Je ne regrette qu'une chose, madame, c'est que ce couteau ne m'ait pas frappée mortellement.

La Poivrote tressaillit.  
La sombre lueur que l'alcool entretenait dans ses yeux semblait soudain s'être voilée.

— Oui, continua Cécile d'une voix douce et triste, la mort aurait été pour moi la délivrance, et je l'aurais bénie !

— Pauvre gosse... fit son interlocutrice comme dans un rêve.

C'était la première fois, depuis bien longtemps, qu'il lui montait aux lèvres un mot de compassion pour quelqu'un.

— J'aurais été guérie de tout ce que j'ai souffert depuis que celui qui veilla sur mon enfance et ma jeunesse n'est plus là pour me protéger !

Sa voix s'affaiblissait de plus en plus.

— Oui, poursuivait-elle dans un souffle, j'espère que tous les soins vont être inutiles et que je vais en finir avec mes souffrances...

Une émotion étrange étreignait la Poivrote.

Cette misérable, avilie, dépravée, qui n'avait plus de la femme que le nom, sentait renaitre au plus profond d'elle-même des sentiments qu'elle croyait à jamais éteints.

En entendant celle qui venait de donner sa vie pour elle parler ainsi, elle s'écria avec une saisissante expression de violence et de douleur :

— Non, vous ne mourrez pas !... Je vous sauverai comme vous m'avez sauvée !...

Le médecin arriva.

Il sonda la blessure et constata qu'aucun organe essentiel n'était lésé.

Il fit un pansement et écrivit une ordonnance sans soupçonner la vérité.

Puis il partit en déclarant qu'il reviendrait le lendemain.

Laverdac, qui était resté auprès de Cécile pendant la visite, respira longuement quand le docteur eut quitté la maison.

— Ça vous a tout de même du bon les honnêtes gens, ricana-t-il... Si la petite m'avait accusé du coup... ce médecin pouvait me dénoncer. Ce que c'est que l'injustice des choses !... Voilà un bon mouvement qui ne lui profitera pas... Et la Sagesse des nations qui prétend qu'un bienfait n'est jamais perdu !... Raloteuse, va !

Depuis qu'il était tranquille sur les suites de son imprudence, le bandit avait recouvré tout son cynisme.

Clarisse était restée silencieuse.

Son tyran se tourna vers elle.

— Puisque cette égratignure est sans gravité, dit-il avec sa brusquerie coutumière, je compte sur toi pour me guérir le plus vite possible la protectrice... Donc, déguise-toi en garde-malade, et médite ceci : « En dehors de toi et de moi, personne ne doit l'approcher... Elle redevient aujourd'hui ce qu'elle était hier, une prisonnière confiée à la vigilance... » As-tu compris ?

Clarisse le regarda.

On eût dit qu'il le devinait, car un atroce sourire éclaira sa physionomie et la rendit plus hideuse encore.

— Ce n'est pas difficile, fit lentement la Poivrote.

Dans ce métier d'infirmière si nouveau pour elle, Clarisse se montra d'abord bien gauche.

Puis, peu à peu, elle devint plus experte. Sa main, qui avait été si lourde au début, se fit insensiblement plus légère en renouvelant les pansements.

Chose étrange ! Des mots lui montaient à la bouche qu'elle avait désappris, oubliés, et où il y avait presque de la douceur et de la pitié.

Il lui semblait qu'il lui revenait comme un instinct maternel en soignant l'enfant qui s'était sacrifiée pour elle.

Mais il ne fallait à aucun prix que Laverdac devinât l'intérêt qu'elle portait à la blessée.

Pour détourner les soupçons de l'aveugle, la Poivrote feignit de trouver insupportable la tâche que celui-ci lui avait confiée.

Le despote réitéra sévèrement ses ordres. Il s'emporta même, et menaça l'ivrognesse de la châtier si elle ne lui obéissait pas sans murmurer...

Elle parut se résigner.

A son tour, elle jouerait ce misérable qui l'avait tant de fois dupée !...

Pour la première fois, Clarisse oublia sa dose quotidienne d'éther.

Pendant tout ce premier jour passé au chevet de la jeune fille, elle ne se sentit même pas soif.

La pauvre enfant était très affaiblie. Elle avait perdu beaucoup de sang ; et la commotion nerveuse avait ébranlé profondément son délicat organisme plus frêle encore à la suite des indignes traitements dont elle avait été l'objet.

Son visage ordinairement si pâle se couvrit de taches rouges.

Cela fit la fièvre qui s'annonçait.

Bien que le médecin eût pronostiqué et eût fourni les moyens de la combattre, la Poivrote conçut les plus vives appréhensions.

Elle saisit la main blanche et effilée que Cécile laissait pendre hors de son lit.

— Petite, demanda-t-elle avec anxiété, réponds-moi... Souffres-tu davantage ?

— Non, madame, répliqua la patiente, mais je me sens tout étourdie.

— Voici l'heure de prendre la potion qu'a ordonnée le docteur.

La blessée fit signe qu'elle était prête à obéir docilement.

Pour faciliter l'ingestion, la geôlière souleva avec les plus grandes précautions le buste de la jeune fille.

C'était si saisissant, cette sollicitude embaressée et malhabile de la misérable pour éviter à l'enfant un mouvement trop brusque ou un choc qui lui aurait été funeste.

Cécile, dans l'effort qu'elle fit, laissa échapper un faible gémissement.

Toute tremblante, Clarisse reposa le plus doucement qu'elle put, sur l'oreiller, cette tête dont elle n'avait jamais si bien remarqué la touchante beauté.

L'enfant ferma les yeux à demi.

Sa gardienne resta immobile, retenant son souffle, croyant que la pauvre allait s'endormir.

Celle-ci somnolait seulement, de plus en plus agitée.

Au bout de quelques instants, ses paupières se rouvrirent.

Une sorte d'égarément luisait dans son regard qui s'abaissa avec une lueur d'effroi sur la maîtresse de Laverdac.

— Qui êtes-vous ? questionna-t-elle brusquement, comme prise de délire. Que voulez-vous ? Vous allez me faire du mal... Encore... Toujours !...

— Non ! non ! fit vivement l'ivrognesse, n'aie pas peur, je suis ton amie... Oui, ton amie dévouée, entends-tu ?

Le cœur de Cécile battait précipitamment.

Dans son cerveau enlêvé, un doute passait... Elle se demandait si c'était bien à elle que s'adressaient ces mots de douceur attendrie...

La Poivrote ajouta, d'une voix qu'elle s'efforçait de faire caressante et berceuse :

— Tu sais bien que je ne suis plus méchante, maintenant...

Un apaisement se fit dans l'esprit de la fille de Davensle.

Même, un sourire angélique éclaira faiblement son visage décoloré.

Elle semblait se dire :

— Je savais bien que cette pauvre égarée cesserait de me maltraiter et qu'elle ne resterait pas toujours insensible à mes souffrances... Eh bien ! si Dieu m'a exaucé pour elle, pourquoi me refuserait-il la conversion de mon père ?... Malgré ses colères et ses accès de folie, M. Brunemont m'a dit qu'il m'aimait autrefois... Pourquoi n'arriverais-je pas à le reconquérir, lui aussi ? Ah ! si cela se pouvait !... Je ne regretterais plus mon martyre !

Clarisse se rapprocha lentement du lit et mit sa main sur le front de la jeune fille.

Il lui sembla brûlant.

La garde-malade improvisée éteignit la lampe pour que la lumière trop vive ne gênât pas la blessée.

Puis, elle alluma une veilleuse.

Cécile s'assoupissait de nouveau.

Sous la lueur tremblante et incertaine, l'ivrognesse le contempla.

Cette enfant lui avait sauvé la vie !...

Alors, frémissante comme si elle allait commettre une action répréhensible, Clarisse, vibrant de tout son être, attirée par une force invincible, se pencha furtivement.

Ses lèvres effleurèrent les cheveux de la dormeuse, et il sembla soudain à la Poivrote qu'une rosée divine l'inondait tout entière.

C'était le premier baiser que l'enfant recevait de sa mère depuis plus de seize ans...

Il était trois heures du matin.

Vaincue par la fatigue, Clarisse, à son tour, s'endormit dans un fauteuil.

Dans la matinée du lendemain, Laverdac vint aux nouvelles.

— Ça n'a pas l'air de marcher fort ? questionna-t-il en hochant la tête d'un air ennuyé.

La gardienne répondit :

— Elle ne va pourtant pas plus mal.

— Quand le médecin viendra, il ne te reprochera pas pas d'avoir manqué de vigilance ?

— J'ai fait tout ce qu'il m'a dit de faire.

— Tu n'as pas pris d'éther ?

— Non.

— Ni d'eau-de-vie ?

Une sorte de colère passa dans les yeux de la Poivrote.

— Non plus ! dit-elle brusquement.

— Pas possible... moi-même Laverdac. Voilà qui est surprenant, par exemple. Et cette sobriété va continuer ?

— Je tâcherai !... dit-elle d'une voix grave.

Dans l'après-midi, le médecin vint.

Il estima que l'état général de la malade ne s'était pas modifié. Pourtant, il ne voyait poindre aucune complication.

La journée fut assez calme.

La jeune fille était plongée dans une sorte d'engourdissement apaisant qui lui faisait du bien après cette effroyable secousse.

— Allez-vous mieux ? demanda anxieusement Clarisse.

Elle murmura avec un sourire endolori :

— Oui, mais j'ai encore bien sommeil.

Le soir, la fièvre reprit avec la même intensité que la veille.

L'enfant, dans son sommeil troublé, proférait des sons inarticulés.

Elle semblait en proie à un cauchemar.

Ses mains s'agitaient convulsivement comme pour repousser quelqu'un.

Clarisse, assaillie par les plus vives alarmes, prêtait avidement l'oreille pour essayer de comprendre les mots sans suite qui s'échappaient des lèvres de Cécile.

Malgré ses efforts, elle n'y parvenait pas.

Au bout de deux jours, Laverdac déclara :

— Décidément, la Poivrote, la corvée dure plus que je ne le supposais... Mais prends patience tout de même, tu seras bientôt au bout de tes peines... Dès que la petite sera remise sur pied, le soin de sa convalescence m'incombera... C'est égal ! tu dois être rudement altérée !...

Le médecin trouvait la blessure en bonne voie de cicatrisation ; mais ce qui commençait à l'inquiéter c'était la persistance de la fièvre.

Clarisse, profitant d'un moment d'inattention de Laverdac, prit le docteur à part :

— Monsieur, lui demanda-t-elle, vous ne croyez pas que l'état de notre malade ait empiré ?

Le vieux praticien regarda celle qui lui parlait, d'un oeil habitué à sonder les misères humaines, et répondit :

— Non, madame, mais je crains bien qu'il n'y ait, en cette enfant, une blessure cachée — morale celle-là — et que tous les soins de la Faculté ne soient impuissants à la guérir.

Clarisse tressaillit.

Des sentiments disparus, abolis, l'envahissaient.

Elle qui vivait comme un chien, dans un coin, d'une vie de brute, il lui semblait qu'elle pensait de nouveau, qu'elle raisonnait comme jadis...

— Mon enfant, interrogea-t-elle quand le médecin et Laverdac se furent éloignés, est-ce vrai ce qu'a dit le docteur ?

— Quoi donc ?

— Que tu as un chagrin ?

— Oui, madame ! répondit doucement la fille de Georges Davenesle.

— Et tu ne me le disais pas ?

— A quoi bon ?

— J'aurais cherché à te consoler.

— Oh ! vous ne pourriez pas !

— Et es-tu sûre ?... Pourquoi ?...

— Parce que...

La jeune fille s'arrêta et Clarisse, confuse et hésitante à son tour, se souvint.

Elle se rappela que le jour où Michel lui avait confié Cécile, celle-ci, devant les menaces de sa geôlière, avait murmuré plaintivement :

— Vous n'avez donc jamais eu d'enfant, madame ?

Ce jour-là, cette phrase avait porté la fureur de la Poivrote à son paroxysme.

En se remémorant cette scène, Clarisse avait le cœur meurtri, et des larmes gonflaient ses paupières.

D'où venait-elle, cette jeune fille ?

Ce n'était pourtant pas l'enfant de Michel, puisque sa fille s'appelait Rolande et qu'elle s'était enfuie depuis longtemps...

Pourquoi Cécile semblait-elle considérer Laverdac comme son père ?

Jamais elle n'avait interrogé sa prisonnière à ce sujet.

Livresse où elle était continuellement plongée l'enfant empêchée et, d'ailleurs, en quoi lui importait cet insignifiant détail ?

Maintenant, un ardent désir d'éclaircir ce mystère la tentait.

Elle voulait savoir...

Pourquoi, comment, par quelle suite de circonstances cette enfant était-elle entre les mains de Laverdac ?

— Voyons, reprit-elle affectueusement, veux-tu avoir confiance en moi ?

— Mais oui, madame, pourquoi pas ? Vous avez été si bonne, depuis trois jours !...

— Madame !... Tu m'appelles madame ! Comme ce mot est froid !...

— Comment voulez-vous que je vous appelle ?

— C'est vrai, tu as raison !. Mais, dis-moi, pourquoi donnes-tu le nom de père à Laverdac ?

— Parce qu'il est le mien.

— Lui !

— Mais oui.

Interdit, Clarisse s'interrompit.

Quelle machination Cartigny avait-il pu tramer pour raconter une pareille fable à cette innocente ?...

Car c'était une fable, à n'en pas douter...

N'eût-il pas révélé autrefois à Clarisse l'existence de cette jeune fille insoupçonnée ?

La questionneuse poursuivit :

— Et la mère ? Vit-elle encore ?

— Non.

— Quel âge avais-tu quand elle est morte ?

— J'étais toute petite.

— Mais tu te souviens d'elle ?

— Non, madame.

— Tu l'aurais bien aimée, ta mère ?

La pauvre eut un regard dont l'éloquence fit passer dans le souvenir de la misérable qui l'interrogeait tout un monde de regrets et de douleurs.

— Ah ! madame, de tout mon cœur, de toutes mes forces, de tout mon être !...

— Ton... père ne t'en parle jamais !

— Jamais !

— Elle eût été fière de toi si elle avait pu te voir douce et jolie comme tu es...

— Je n'en sais rien, madame, mais il me semble bien qu'elle m'aimerait aussi ardemment que je l'aurais aimée moi-même.

Les questions brûlantes se pressaient sur les lèvres de Clarisse.

— Que faisais-tu avant de retrouver ton père ?

La jeune fille se recueillit un moment.

Son interlocutrice ignorait peut-être la triste histoire de Georges Davenesle, puisqu'elle l'appelait toujours du nom de Laverdac...

Si peu qu'elle révélât de sa jeunesse, une phrase, un détail pouvait autoriser de périlleuses conjectures et dévoiler à celle qui l'ignorait une partie de la vérité...

Elle murmura avec une réserve discrète :

— Je vivais seule...

Il y eut un instant de silence.

Clarisse se sentit brusquement mordue d'une douleur cuisante.

La jeune fille avait parlé des événements qui l'avaient séparée de son père...

Les événements qui avaient arraché sa fille de ses bras repassaient dans son esprit, précis et vengeurs...

Jamais sa honte actuelle ne lui avait paru aussi affreuse.

La blessée reprit :

— Je ne vous remercierai jamais assez, madame, de tout ce que vous avez fait pour moi... Vous voyez bien que si vous aviez été mère, vous auriez été excellente pour votre enfant...

— Mon enfant !... répéta la Poivrote dont les yeux s'emplissaient de nouveau d'une lueur d'égarement ; mon enfant...

— Auriez-vous préféré un petit garçon ou une petite fille ?... On dit que les marnans ont un faible pour leurs fils... On prétend aussi que les garçons sont plus heureux, dans la vie, que les filles... Qu'auriez-vous désiré ?

— Une petite fille... balbutia l'épouse infidèle.

L'émotion qui s'était emparée de la malheureuse ne pouvait échapper à Cécile.

Elle demanda :

— Vous ai-je fait de la peine ?... Ce serait sans le vouloir, allez ! Et il faudrait me pardonner !

La maîtresse de Laverdac s'était compliée.

Elle répliqua vivement :

— Non ! non ! Parle sans crainte, mon enfant... Je suis incapable de te dire si tu me causes de la joie ou de la peine. Mais je veux t'entendre encore... t'entendre toujours...

Des larmes avaient jailli des yeux de Clarisse.

— Vous voyez que je vous ai affligée, reprit Cécile...

La Poivrote reprit d'une voix brisée :

— Tu me parles du bonheur que j'aurais à être mère, et je songe en t'écoutant que je serais, au contraire, la plus désespérée des créatures si j'avais une fille et qu'elle me vit dans cette honte, dans cette dégradation.

— Si vous aviez une fille, madame, elle vous aurait peut-être préservée de bien des épreuves...

Le cœur de la Poivrote battait à grands coups dans sa poitrine.

Halâlante, elle balbutia :

— Non ! non ! je ne sais pas... Mais il me semble que pour rien au monde, vois-tu, je ne voudrais qu'elle apprit ce que je suis devenue.

— Croyez-vous donc qu'une enfant juge sa mère, madame !... La vôtre vous plaindrait et ferait tout pour essayer de vous sauver.

Un nouveau silence pesa.

Clarisse était retombée dans un morne accablement.

Les sanglots hoquetaient dans sa gorge.

Jamais elle n'avait si bien mesuré l'étendue de sa faute, et son entêtement irrémédiable dans l'infamie.

— Ne vous désolerez pas ainsi, continua la blessée...

Vous voulez donc me faire pleurer encore ?...

Brusquement, Clarisse s'essuya les yeux avec un de ses gestes farouches d'autrefois.

Mais cette révolte d'un instant tomba d'elle-même en regardant de nouveau Cécile.

D'une voix profonde, elle s'écria :

— Non, mon enfant ! Je ne veux plus voir de larmes dans tes yeux, et toutes celles que je t'ai fait verser seront pour moi un remords, un éternel remords de plus !

— Je les ai oubliées, madame. Pourquoi ne faites-vous pas comme moi ?

— Le pardon est facile, à toi qui es un ange du bon Dieu, mais je ne me pardonne pas si facilement, moi ?

— Je vous en supplie !...

— Ah ! pourquoi m'as-tu sauvée ?... Pourquoi n'est-ce pas moi que le couteau de Laverdac a atteinte en plein cœur ?

Cécile eut un frémissement.

Clarisse s'en aperçut et se reprocha une exaltation qui ne pouvait que raviver la fièvre à peine apaisée de la patiente.

La pauvre avait besoin de calme et de paix autour d'elle...

Quel vent de folie poussait donc sa gardienne à l'impressionner si lugubrement, à exciter ses nerfs, au lieu de les apaiser ?

Elle cherchait des phrases de douceur et des paroles câlines lorsque Laverdac entra.

— Eh bien ? fit-il avec sa feinte bonhomie, on se plaît dans son dodo, paraît-il, pour y rester si longtemps ?

À l'arrivée de son bourreau, Clarisse avait fait sur elle-même un violent effort.

Il fallait que l'aveugle retrouvât devant lui son attitude et son apparence coutumières.

La créature désespérée de tout à l'heure, la mère assouplée des baisers de sa fille à jamais perdue redevenait la Poivrote.

— C'est long !... Enfin... heureusement que le médecin lui permettra bientôt de se lever... Ce ne sera pas dommage !

Laverdac reprit :

— A propos, il m'est venu une idée...

— Laquelle ?

— Pour rétablir cette enfant-là, vois-tu, l'air de Paris ne vaut rien.

— Tu crois ? demanda l'ivrognesse pressentant un nouveau péril.

— J'en suis sûr... Aussi, nous allons la transporter à la campagne... Elle doit aimer ça, la gamine, la verdure, les petits oiseaux, les bords de la rivière...

— Il faudrait peut-être prendre l'avis du médecin, objecta la géônière.

Michel se recria.

— Oh ! le médecin, ça diminuera le nombre de ses visites, et ces messieurs n'aiment pas ça.

— Pourtant celui-là a l'air d'être consciencieux...

— Assez ! interrompit brutalement l'aveugle. C'est décidé. Notre intéressante blessée tirera de se rétablir dans la maisonnette que je vais louer pour elle dans un joli pays des environs... Cela te fera plaisir, hein, petite ?

— Oh ! oui, répondit l'enfant...

Sortir de cette maison maudite !...

Il lui semblait déjà que ce serait un commencement de résurrection.

Revoir la campagne, retrouver la sérénité tranquille et enveloppante de Villennes avant le retour de Jacques Brunemont !...

Devant une perspective semblable, Cécile avait comme une vision du Paradis.

— En te faisant ce petit plaisir, mon enfant, continua doucement le misérable, je réparerai un mouvement de vivacité, que je regrette, comme un bon père doit le faire...

La Poivrote jeta sur le bandit un regard inquisiteur. Il ne pouvait être sincère.

Que signifiait cette dernière hypocrisie ?

L'aveugle, pourtant, s'était rapproché de sa maîtresse. Tout bas, dans l'oreille, il lui glissa ces mots avec un accent de cruauté qui la fit tressaillir jusqu'au plus profond d'elle-même :

— Il faut en finir !... Tu dois comprendre que j'en ai assez !

Un cri d'indignation et de stupeur faillit s'échapper des lèvres de Clarisse.

Peut-être allait-elle se trahir...

Heureusement, l'aveugle ne put voir le trouble et l'horreur de sa physionomie.

D'un geste inconscient, elle avait étendu le bras comme si elle voulait défendre Cécile.

Michel avait déjà tourné les talons et quitté la chambre.

La Poivrote se prit la tête à deux mains pour réfléchir.

Après tout, peut-être l'aveugle n'avait-il pas les mauvais desseins qu'elle lui prêtait.

En somme, n'était-il pas possible que, pour s'éviter de plus longs ennuis, il eût vraiment l'intention de placer la malade dans une maison de santé des environs de Paris ?

Mais l'enfant, en admettant qu'elle reçût là tous les soins nécessaires à son état, se trouverait bien isolée dans ce milieu sombre et inconnu...

Elle qui avait tant besoin d'être réconfortée, encouragée, câlinée.

Le vieux médecin l'avait bien deviné.

C'était si vrai que, tout à l'heure, alors que Clarisse l'interrogeait avec toute la sollicitude dont elle était capable, l'enfant avait éludé ses réponses ou refusé de la renseigner.

Confiée à des étrangers, la pauvre ne vivrait plus longtemps.

N'avait-elle pas déclaré amèrement, un instant plus tôt, qu'elle ne tenait pas à l'existence ?

Non, Clarisse ne la laisserait pas partir.

D'ailleurs, et malgré les raisonnements qu'elle s'efforçait de tenir, la Poivrote sentait une menace invisible planer sur la tête de l'enfant...

L'autre jour, derrière la porte, au moment où Michel avait cru qu'elle espionnait l'entretien qu'il avait avec Jacques et Savignol, le nom de Cécile avait frappé son oreille.

Elle disait la vérité en affirmant à son bourreau qu'à cet instant elle ne s'épiait point.

Mais, désormais, elle allait se mettre aux aguets et tâcher de savoir si rien ne se tramait contre l'innocente qui lui était subitement devenue chère.

Si elle surprenait quelque chose d'insolite ou de suspect, elle aviserait.

En attendant, elle ne devait songer qu'à soigner la blessée, à redoubler de dévouement pour la guérir.

Une inquiétante agitation s'était emparée de la jeune fille.

Son visage s'empourprait, son pouls battait précipitamment.

De nouveau, des mots entrecoupés troublaient son sommeil.

Clarisse avait eu bien tort d'exaspérer ses nerfs tendus

par les souffrances de toutes sortes qu'elle avait endurées.

La nuit fut mauvaise.

Ce pauvre cerveau battait la campagne.

Dans son délire, l'enfant semblait se défendre contre une légion de persécuteurs.

Son visage était bouleversé par l'épouvante.

Elle voulait crier, mais les mots restaient confus sur ses lèvres.

Des plaintes inarticulées s'échappaient seules de sa gorge en feu.

— Pitié !... clamait-elle, ne me faites pas de mal !...  
Peur !... Oui, j'ai peur !

La Poivrote était désespérée.

A genoux, les mains jointes, elle suppliait :

— Cécile, calme-toi ! Tu sais bien que je serai près de toi, tu n'auras rien à craindre !

Mais l'agitation de la blessée ne se calmait pas.

Ses divagations ne tardèrent pas à reprendre.

— Et c'est mon père ! balbutia-t-elle avec égarement, mon père qui a voulu tuer sa fille !...

— Ah ! fit Clarisse se lamentant, c'est toujours le souvenir de cette abominable scène qui la torture... Elle rêve que Michel lance le couleuvre... Comment mettre un terme à ces angoisses qui peuvent la rendre folle ?... Si je la réveillais ?

Indécise, la mère se penchait au-dessus du lit, l'œil aux aguets.

— Père ! père !... poursuivait l'enfant, délirant, tu n'as donc rien au cœur pour moi, pour ta Denise ?...

Les mains de Clarisse levées vers le ciel retombèrent d'un seul coup.

— Denise !... répéta-t-elle.

Et passant sa main tremblante et décharnée sur son front, dont elle écarta d'un geste violent les mèches grisonnantes, les yeux dilatés par la stupeur, elle redit d'une voix qui tremblait :

— Denise !

Partout, elle se pencha avidement de nouveau.

Elle appréhendait maintenant que la fièvre ne cessât, cette fièvre où l'enfant trahissait, malgré elle, le secret qu'elle n'avait pas voulu révéler.

Mais au contraire, le délire semblait progresser et les paroles que prononçait la blessée se faisaient plus distinctes...

— Ah ! monsieur Brunemont... monsieur Brunemont ! clamait-elle, vous que j'appelais mon père, quand vous me recommandiez de tant l'aimer, vous m'aviez pourtant dit qu'il m'aimait aussi, mon papa Georges !...

Clarisse crut que les murs s'écroulaient sur elle.

De ses mains convulsées, elle chercha à se retenir au lit.

Mais le vertige qui lui montait au cerveau fut trop fort.

Elle tomba évanouie

Quand elle reprit connaissance, la lueur indécise de l'aurore commençait à éclairer la chambre et mettait une sorte d'aureole autour du front de la petite martyre.

La Poivrote se releva péniblement.

Un doute affreux venait de lui mordre le cœur.

Elle croyait que l'enfant ne respirait plus.

Tout doucement, sur la pointe des pieds, elle s'approcha du lit et, avec des précautions infinies, posa sa tête sur la poitrine de la mignonne.

Elle dormait...

Clarisse prit son front à deux mains.

En même temps que le soleil se levait et inondait peu à peu de ses rayons ce réduit de tristesse et de douleur, son passé de bonheur et d'honnêteté surgissait de l'ombre...

Des larmes interminables coulaient le long de ses joues, larmes de désespoir, de repentir, de remords !...

Elle s'agenouilla devant la couche où reposait son enfant et prononça lentement :

— Pardon !

Mais elle voulait savoir jusqu'au bout...

Lorsque la jeune fille ouvrit les yeux, ses grands yeux si doux, que la Poivrote avait voulu crever, Clarisse balbutia :

— Mon enfant, tu as un secret... Tu me l'as avoué et tu as vu que je l'ai respecté... Mais, au nom de ta mère, de cette mère dont tu déplorais si cruellement la perte, réponds à la question que je vais te poser ! Ce n'est pas Cécile, n'est-ce pas, que tu l'appelles ?

— Comment le savez-vous ? fit l'enfant étonnée.

— Réponds-moi ! réponds-moi !

— Je veux bien, mais il ne faudra pas que mon père sache que je vous l'ai dit.

— Sois tranquille ! Il ne saura rien... Dis-moi, ton vrai nom... c'est...

— C'est Denise.

— Ah ! je n'avais donc pas rêvé ! s'écria la mère. Et, penchant sa tête ravagée plus près encore du visage angélique de sa prisonnière :

— Et ton autre nom... balbutia-t-elle, ton autre nom véritable, c'est Davenesle ?...

— Qui vous l'a dit ? fit l'enfant dressée toute droite.

— Ah ! Denise !... Denise !... balbutia la misérable, ma !...

Elle n'acheva pas.

Laverdac venait d'entrer dans la chambre.

## IX

## OU SE DÉMONTRE L'UTILITÉ DES PORTES QUI S'OUVRENT EN DEDANS

Ce n'était qu'une alerte.

Laverdac, impatient de voir arriver le moment où il pourrait mettre à exécution le plan infâme ourdi avec son complice, venait s'assurer qu'aucune complication ne surgissait dans la convalescence de la blessée.

— Tu veilles assidûment sur elle ?... demanda-t-il à sa geôlière.

— Sois tranquille, affirma celle-ci.

— J'aurais sans doute besoin de toi ce soir ou demain pour me rendre un petit service.

— Tu n'as qu'à parler, Michel... Tu sais bien que je ne demande qu'à te faire plaisir quand tu n'es pas trop dur avec moi.

— Oui, oui... je sais... fit l'aveugle caressant de la main la chevelure grise de l'ivrognesse, comme on flatte une bête domestique.

Il se retira.

Pendant ce bref colloque, Cécile avait fermé les yeux. L'arrivée soudaine de Laverdac l'avait empêchée de remarquer le trouble croissant de sa gardienne et le moi décisif qui venait d'expirer si brusquement sur les lèvres de cette dernière lui avait échappé.

— Vous ne m'avez pas répondu, madame ; comment savez-vous mon véritable nom ? questionna-t-elle avec véhémence.

Pendant les quelques instants qu'avait duré la visite de son bourreau, Clarisse avait eu le temps de réfléchir. Révéler la vérité à l'enfant était dangereux, surtout dans l'état où elle se trouvait.

Il y avait de quoi exaspérer sa fièvre et la pousser à un paroxysme qui pourrait avoir des suites fatales...

Elle répondit :

— C'est parce que... ton père m'a souvent parlé de toi... autrefois...

— Avant de me retrouver ?

— Oui... justement !... Mais il faut le reposer, mon enfant... tu sais que le docteur a défendu que tu parles trop.

— J'obéis, madame.

Madame... encore ce mot !

Mais s'il avait paru froid à la Poivrote alors qu'elle ignorait la vérité, de quelle douleur plus aiguë, plus plus poignante ne déchirait-il pas son cœur !

Pendant que la jeune fille se laissait aller peu à peu à la douce somnolence habituelle aux malades, Clarisse songeait.

Elle avait retrouvé sa fille...

Sa fille !

C'était elle qui gisait sur ce lit de douleur !

Que s'était-il donc passé pour que Denise fût tombée au pouvoir de Michel ?

Lorsque Georges Davenesle avait emporté l'enfant dans ses bras, il avait crié à l'épouse coupable, à la mère oublieuse de ses devoirs, que jamais elle ne reverrait ni le père ni l'enfant.

Davenesle était-il donc mort ?...

S'il avait ignoré le nom de l'amant de Clarisse, il eût peut-être été admissible qu'en un moment de suprême détresse le fugitif eût confié sa fille à son ami le plus intime...

Mais il savait tout, et s'il avait eu le temps de revoir Cartigny, ça aurait été certainement pour lui cracher son crime à la face et essayer de tuer le traître qui lui avait ravi son plus cher bonheur.

Peut-être Cécile pourrait-elle, plus tard, éclaircir ce mystère...

Mais voudrait-elle parler ?...

Cependant, elle avait consenti à avouer son véritable nom.

C'était la preuve qu'elle n'avait plus peur de sa gardienne, que même elle avait pris, peu à peu, en celle-ci, un peu de confiance.

Mais puisqu'elle savait que son père était Georges Davenesle, pour quelle raison donnait-elle ce nom à Laverdac ?

Comment, avec sa nature droite et fière, acceptait-elle cette dissimulation, ce mensonge ?

Comment Michel avait-il réussi à les lui imposer ?

Clarisse eut un geste de colère.

Le misérable, sans doute, avait maltraité l'enfant.

N'avait-il pas forcé Clarisse à martyriser sa propre fille ?

Comment la malheureuse n'avait-elle pas senti quelque chose se révolter en elle lorsque le bandit avait exigé ce sacrifice ?...

Mais cette dernière profanation la mettait hors d'elle.

Depuis le temps lointain où elle s'était pénétrée de l'infamie de son amant, Clarisse avait souvent réfléchi à la culpabilité de son mari.

Bien des fois, elle s'était demandé si, dans ce drame ténébreux qui s'était joué à ses côtés, Davenesle n'était pas l'honnête homme et Cartigny l'imposteur.

Les preuves que ce dernier lui avait données de la trahison de Georges étaient-elles décisives et véridiques ?

Dans leur rapide et tragique entrevue, son mari lui avait juré que tous ces reproches dont elle l'avait accablé étaient d'erreurs et de mensonges.

Elle ne l'avait pas cru.

Mais les lettres de sa rivale, ces lettres sur la foi desquelles Clarisse avait condamné elle aussi l'innocent, ne portaient pas de date.

A force d'y songer, la femme adultère avait soupçonné l'astucieux artifice de Michel.

Qui sait si le crime pour lequel Georges avait été condamné n'était pas aussi une machination infâme de Cartigny.

Du moment où Davenesle était resté fidèle à sa femme, n'était-il pas possible qu'il fût également innocent du vol dont on l'accusait ?

Le condamné était-il donc une victime ?

Quoi qu'il en fût, il était impossible à la mère de se faire reconnaître par celle que le justicier — que l'innocent peut-être ! — avait attachée à ses bras.

Le bournier où elle s'était enfoncée était trop profond pour qu'elle pût espérer en sortir.

Clarisse ne s'exposerait pas à s'entendre juger et condamner par sa propre fille.

Davenesle, sans doute, avait appris à Denise que sa mère avait été une misérable et qu'elle avait trahi la foi jurée.

De ses propres yeux, l'enfant avait vu la Poivrote livrée à son horrible vice.

Elle avait entendu ses propos, son langage, elle avait été témoin de sa honte !...

Mais fallait-il faire peser sur les épaules de la malheureuse tout le fardeau de cet opprobre ?

Si elle avait roulé de chute en chute jusqu'à devenir l'être vil et inouïable qu'elle était aujourd'hui, c'est qu'elle subissait, avec l'infamie dominante de son amant, l'influence de l'alcool, des poisons auxquels le misérable l'avait jetée en pâture...

Elle n'était pas réellement responsable de toutes ces ignominies, sans cela Dieu lui aurait-il donné l'indicible joie de retrouver son enfant ?

Dans cette dégradation, dans ce meurtre d'une âme pire qu'un assassinat, il n'y avait qu'un coupable : Michel !

Mais, pour le moment, un point primait tous les autres.

Laverdac avait exprimé la volonté de séparer la prisonnière de sa gardienne, d'arracher la fille à sa mère.

Quel était son véritable dessein ?

L'existence de Denise n'était-elle pas menacée ?

Si cela était, il appartenait à Clarisse de la défendre...

Elle ne faillirait pas à cette sainte tâche.

Quand l'enfant s'était élançée au-devant du coup de couteau destiné à la Poivrote, elle ne savait pas protéger celle qui lui avait donné le jour.

Pourtant elle avait risqué sa vie spontanément, simplement, par pur sentiment du devoir...

Avec quel délire de joie Clarisse, maintenant, bravait tous les dangers pour lui rendre la pareille !...

Michel ne toucherait plus à un cheveu de la tête de cette enfant !...

La mère le poignarderait plutôt, s'il le fallait !...

D'ailleurs, que risquait-elle ?

Une ivrognesse qui tue sous l'empire de l'alcool n'est pas responsable de ses actes.

Mais c'était un terrible adversaire que celui qu'elle devait affronter

Dans la lutte d'astuce qu'elle allait engager contre son amant d'hier, devenu son ennemi le plus odieux, comment combattrait-elle à armes égales ?

Tout d'abord, elle résolut d'aller d'elle-même au-devant du danger.

Sous le prétexte de venir donner un ordre à un domestique, elle s'arrangea pour rencontrer Laverdac au moment où celui-ci, à son heure habituelle, se dirigeait vers la chambre de la malade.

Par un miracle d'amour maternel, à la vue de cet homme qu'elle exécrait, celle qui la veille encore était la Poivrote retrouva subitement toutes les facultés mortes.

Si une défaillance d'un moment, une hésitation quelconque trahissait le secret de son âme à son persécuteur, tout était perdu pour Clarisse...

Elle n'aurait retrouvé sa fille que pour voir se consumer irrémédiablement le malheur de l'adorée.

Il fallait avant tout, afin de n'éveiller aucune peur de soupçon chez Laverdac, qu'elle reprit son ignoble rôle, qu'elle redevenit la Poivrote...

Elle s'en tira à la perfection.

Simulant cette pesante ivresse de l'alcool qu'elle ne connaissait que trop, elle s'assupina de l'avougle, en murmurant quelques propos à dessein incohérents et embarrassés.

— Ah ! ah ! constata celui-ci en éclatant de rire, te voilà revenue à tes amours !... Ta sobriété n'a pas duré... Ah çà ! tu t'es donc saoulée pendant la nuit, gourmande !...

Qu'est-ce que tu veux ! grommela-t-elle entre ses dents, je n'en pouvais plus !... J'avais trop soif !...

Toutant comme si le sol vacillait sous ses pas, elle se raccrocha à Michel.

— Tu as dû drôlement soigner la malade ! gouailla celui-ci...

Les deux hoquets la Poivrote répondit :

— Puisque le docteur avait dit qu'elle n'avait besoin de rien...

Et, pesant des deux mains sur l'épaule de son amant :

— Écoute, Michel, tu me croiras si tu veux... Je ne suis pas parvenue à me désaltérer !...

— Oui, je connais ça !... Plus tu buvais...

— Plus j'avais soif !... Aussi, si tu étais gentil, tu offrirais quelque chose...

— Je n'ai rien sous la main.

— Je voudrais de l'absinthe...

— Bah ! l'éther ne te suffit pas ?

— Non, c'est trop fade !... Donne-moi ce que je te demande, dis ?...

— Pour que tu sois ivre-morte !

— Eh bien ! je ferai un somme...

— Non ! non ! j'ai besoin de toi ce matin... Si toutefois tu peux te tenir sur les jambes...

L'ivrognesse se redressa brusquement sous le reproche.

— Sois donc tranquille ! fit-elle, on est d'aplomb... Tu sais bien qu'il en faut plus que ça pour me faire perdre mon équilibre !

Si Laverdac n'avait pas été aveugle, il aurait remarqué que, sous son ivresse apparente, le regard de la Poivrote étincelait, mais que ce n'était plus la flamme de l'alcool qui luisait dans ses yeux inquisiteurs.

— Eh bien ! puisque tu réponds de toi, reprit Michel, sois !... Nous allons sortir.

Clarisse battit des mains avec une joie enfantine, comme en manifestent souvent les ivrognes.

— Ah ! dit-elle, je suis contente... Il y a si longtemps que ça ne m'est arrivé... C'est vrai, depuis que cette petite est ici, tu ne m'emmènes plus jamais.

— Nous allons chez Savignol, continua l'aveugle sans relever l'allusion... Je lui ai fait une proposition au sujet de laquelle il ne m'a pas donné de réponse définitive... Après cela nous passerons chez Jacques Brunemont.

— Et après ?

— C'est tout.

— Mais, dis-moi, Michel, et la petite pendant ce temps-là ?

— Cécile ?... Nous la bouclerons... Sa porte une fois fermée à double tour, elle ne bougera pas... D'ailleurs, notre absence ne durera pas longtemps et ce soir tes fonctions d'infirmière cesseront.

— Ah !

Dans le regard de la malheureuse passa une expression d'anxiété et d'angoisse.

— Oui, ce soir Cécile partira pour la campagne.

— Et elle y restera longtemps ?

— Mais oui, probablement assez longtemps... et elle s'y plaît même, je ne vois pas de raison pour qu'elle en revienne jamais.

Laverdac avait eu une si singulière intonation en prononçant ces derniers mots que Clarisse frémit intérieurement.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée.

Un danger, un danger peut-être terrible menaçait la jeune fille !

— Dis-donc, ricana la pocharde... Crois-tu qu'il y aura de l'absinthe chez Savignol ?...

— Tu y tiens, décidément !... Ah ! si la petite était comme toi, elle aurait bientôt de quoi étancher sa soif !

— Pourquoi ?

L'ébriété de la Poivrote permettait à Michel de s'épancher sans mettre ce sourdine à son odieux cynisme. Que risquait-il ?

L'ivrognesse, dans une heure, ne se souviendrait plus de rien.

C'était son habitude dans des circonstances analogues.

On pouvait donc causer avec elle à cœur ouvert.

— C'est Jacques, continua le misérable, qui tient à ce que nous promenions la donzelle au bord de l'eau... Un faux pas, c'est vite fait, et toujours dangereux pour une jeune fille !...

— Clarisse était devenue livide.

Elle ne croyait pas Michel capable d'hésiter devant grand-chose quand son intérêt était en jeu.

Mais un assassinat !

Avant tout, il était important qu'elle se maîtrisât, afin de pousser plus sûrement le misérable dans la voie des confidences.

Elle jouerait son rôle horrible jusqu'à la fin, puisqu'il s'agissait de sauver sa fille...

— Dis-donc... toi-même, feignant de bégayer... J'espère au moins que cela te rapportera gros... cette combinaison-là ?

— Mais oui... pas mal ! fit l'aveugle en se frottant les mains... Il faut bien assurer le repos de sa vieillesse !...

— Jacques Brunemont est donc devenu riche ? questionna la Poivrote.

— Pas encore !... Mais cela ne tardera pas... A ce moment-là, ma niche, nous vivrons de nos rentes... C'est alors que tu pourras offrir les boissons les plus variées !

— Et ce sera pour bientôt ?

— Il y a tout lieu de l'espérer... Mais, assez bavardé !... Habille-toi lestement... Je reviendrai te prendre dans un instant.

Il lâcha sa maîtresse glacée d'horreur.

Dès que celle-ci ne l'entendit plus, elle ne fit qu'un bond jusqu'au lit de la bésée.

Clarisse se demandait avec désespoir comment elle allait préserver ces jours qui lui étaient devenus si chers...

Des lambeaux de prières oubliées lui montaient aux lèvres.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait tenu les mains vers le ciel qu'elle ne se souvenait plus des mots qui l'imploraient.

Ses tempes battaient à coup précipités. Elle se disait que si elle ne trouvait pas le moyen de faire sortir immédiatement Denise de cette maison maudite, la jeune fille était perdue.

— Écoute, mon enfant, dit-elle précipitamment, un grand danger te menace !

— Un danger ? répéta machinalement la pauvre.

— Oui... Je viens de l'apprendre à l'instant et je veux l'en préserver.

— Vous, madame ?...

— Ne m'as-tu pas sauvé la vie ?... J'essaie de payer ma dette... Écoute !... Tu vas te lever doucement et t'habiller à la hâte... En auras-tu la force ?

— Je l'espère... Mais que se passe-t-il ?

— Il faut que tu quittes sur-le-champ cette maison !

— Ça ira-tu ?

— N'importe où... Le laudis le plus abominable vaut mieux pour toi !... Pourtant, il te faut de l'argent... Tu n'en as pas ?

— Non.

— Je vais te donner le peu que je possède.

La Poivrote fouilla dans sa poche et en tira quelques menues monnaies.

Avare comme il était devenu, Laverdac prétendait qu'elle n'avait besoin de rien et il la laissait à peu près sans un sou.

— Mais, encore une fois, demanda la jeune fille, je ne vous comprends pas. Qu'ai-je donc à redouter ?

— Tout !... On veut te tuer !

— Me tuer ! Moi !... Et qui donc ?

— Laverdac !

— Mon père ?

— Il n'est pas ton père !

— Que dites-vous ?

— Tais-toi ! Plus une question... Nous n'avons pas temps !... Jette cette mantle sur tes épaules... Plus tard, je le dirai tout... Tu trouveras bien le moyen de me faire savoir où tu es.

— Ah ! oui... Oui, certes !

— Pour le moment, je vais essayer de te faire sortir d'ici... Si je ne réussis pas, nous partagerons le même sort... Moi vivante, personne ne touchera un cheveu de ta tête...

— Mais une minute d'hésitation et c'en est fait de toi, de nous deux !

Les pas de Laverdac se dirigeant vers sa chambre résonnaient sur le parquet du couloir.

Cécile était debout, mais elle se soutenait avec peine.

Un brouillard confus passait devant ses yeux.

— Au nom de ta mère, au nom de Georges Daveneste, ton véritable père, supplia Clarisse, ne le laisse pas aller à cette terreur !... M'entends-tu ?

— Oui, madame, je tâcherai...

— Retrouve tout ton courage... Il le faut.

— Je vous obéirai.

Dans une violente tension de volonté, l'enfant parvint à faire quelques pas.

— Écoute, continua la mère coupable, Laverdac s'habille pour sortir... Il va venir me chercher... Avant qu'il aille, gagne le vestibule... Tu me comprends bien ?

— Oui.

— Les domestiques sont en train de déjeuner et n'y soupçonneront pas ta présence...

— Bien, bien, madame !

— Une fois là, retiens jusqu'à ton souffle... Quand la porte de la rue s'ouvrira pour nous laisser sortir, passe rapidement devant nous et enfuie-toi... Je m'arrangerai pour ne voir Laverdac pendant les quelques secondes qui te seront nécessaires... Alors, saute dans une voiture et fais-toi conduire où tu voudras.

Clarisse ouvrit la porte, exagérant à dessein le bruit de la serrure.

D'un geste, elle montra le chemin à Denise qui, sur la pointe des pieds, disparut.

Il était temps...

Laverdac sortait de sa chambre.

Sa maîtresse avait eu le temps de saisir un chapeau qu'elle piqua vivement sur sa tête.

— Eh bien ! dit-elle à l'avanturier en ondoyant un manteau avec non moins de précipitation, je t'attends.

— Tu es bien vite prête aujourd'hui... Tu n'es donc plus coquette ?

— A mon âge, on ne pense plus à cela... Parlons-nous ?

— Attends ! fit l'aveugle... Et la petite ?

— Elle dort, répondit la Poivrote à mi-voix... Il est inutile de la réveiller.

— Tu as raison... Ne troubons pas le sommeil de l'innocence... Mais la nuit prochaine elle dormira plus profondément encore !...

Clarisse frissonna de la tête aux pieds.

Si elle avait eu un couteau, elle l'aurait plongé dans le cœur du misérable !

— Dépêchons-nous... tu as dit qu'il ne fallait pas perdre de temps.

— Tiens ! observa Michel... Il me semble que tu es moins ivre...

— Oui... cela se dissipe un peu.

— Attends que je ferme la porte.

Il mit la main sur la clef.

— Donne deux tours, dit Clarisse.

— Sois tranquille.

Le pêne joua deux fois dans la serrure.

Laverdac mit la clef dans sa poche.

Tous les deux se dirigèrent vers le vestibule.

Effacée contre le mur, à côté de la porte d'entrée, se tenait Denise...

Elle était blanche comme une morte.

L'aveugle mit la main sur le bouton.

La porte s'ouvrit sur lui, laissant le champ libre à l'enfant placée de l'autre côté.

La mère et la fille portèrent chacune la main à leurs lèvres.

C'était leur baiser d'adieu...

Pourtant, il fallait gagner un moment, quelques secondes, pour laisser à la fugitive le temps de prendre de l'avance.

— Ah ! s'écria la Poivrote, saisissant le bras de Michel, le me suis tellement pressée pour ne pas te faire attendre que j'ai oublié...

— Quoi donc ? fit brusquement Laverdac.

— Ma montre.

— Pour une fois, tu l'en passeras.

— Mais si nous avons besoin de savoir l'heure, ce n'est pas toi qui me la diras !

— Tu t'informerai... tu demanderas à un passant... Maintenant que nous avons fermé la porte de là-haut, il est inutile de la rouvrir.

Pendant que Laverdac parlait, Clarisse avait saisi le bras de Cécile et la poussait au dehors.

L'enfant disparut, chance ante.

— Au fait, tu as raison, reprit la mère.

Puis, semblant se raviser :

— Mais, dis-moi, à propos, es-tu sûr d'avoir bien refermé ?

— Parbleu ! répondit Michel avec impatience, tu ne m'as pas entendu donner deux tours de clef ?

— Non, je n'avais pas remarqué... C'est qu'il ne faudrait pas que la petite se donnât de l'air... Vois-tu qu'elle s'avise de faire comme Rolande, ta vraie fille ?

— Si Rolande avait été bouclée aussi hermétiquement que Cécile, je la posséderais encore... Mais c'est bizarre tout de même, la vie... Rolande au bercail, Cécile n'y entrerait pas et nous perdions le million que va nous rapporter la petite opération de ce soir.

En parlant, Laverdac était sorti.

Clarisse le suivait, marchant sur ses talons.

Une fois dans la rue, du regard, elle chercha sa fille. Celle-ci marchait de l'autre côté de la rue, montant dans la direction du boulevard extérieur.

— Il faut appeler une voiture, dit Laverdac.

Denise vint justement de héier un fiacre. Le véhicule s'était rangé contre le trottoir.

L'enfant s'y engouffra, envoyant un dernier signe diadieu du côté de la Poivrote.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu regardes ? demande l'aveugle dont la méfiance instinctive s'éveillait.

Clarisse répondit sans se troubler :

— Je regardais une voiture qui s'est arrêtée... Mais quelqu'un l'a prise avant nous... Ah ! en voici une qui est libre.

Elle avait appelé un autre cocher.

Le fiacre de Cécile était déjà loin.

Laverdac donna l'adresse de Savignol.

Un quart d'heure après, l'amant et la maîtresse descendaient devant la porte du vicomte, rue de La Trémoille.

Savignol était chez lui.

— Mon petit, fit Laverdac, abordant résolument la question, je viens savoir tes intentions.

Au froissement de sourcils qui rida le front de l'ancien comédien, à l'expression de mécontentement et de crainte qui avait passé sur son visage, Clarisse eut l'intuition que Savignol n'était pas disposé à obéir aussi passivement au chef des Requins de Paris que celui-ci pouvait le supposer.

A tout hasard, dans la soif qu'elle avait de rencontrer à tout prix un allié, elle fit un signe de la main pour recommander le calme au vicomte.

En même temps, elle mettait un doigt sur ses lèvres, semblant vouloir dire :

— Laissez-le parler... Vous ne risquez plus rien... Nous causerons plus tard.

Savignol répliqua d'une voix dolente.

— Mon cher, si je ne t'ai pas répondu plus tôt, c'est que j'ai voulu réfléchir.

L'attitude singulière de Clarisse, pour laquelle il n'avait jamais cessé de conserver une sympathique pitié, ne pouvait manquer de frapper Savignol.

Il était beaucoup trop avisé pour ne pas profiter du muet avertissement qu'elle venait de lui adresser.

— Entre nous, poursuivit-il, la besogne est grosse... Je peisis le pour et contre de la proposition...

— Tu pouvais m'envoyer un mot.

— Oh ! il eût été difficilement explicite... Et puis les lettres, ça reste...

— Enfin, quel est le résultat de tes méditations : acceptes-tu, oui ou non ?

— Je te ferai remarquer, d'abord, que tu ne m'as pas encore dit de qui il s'agit.

— De la petite que Brunemont nous a ramenée et qui te gêne, je te l'ai déjà dit, pour le riche mariage qu'il est en train de faire.

— Et c'est pour cela que vous voulez...

— Nous en débarrasser. Il n'y a pas de moyen plus sûr.

Savignol frissonna de la tête aux pieds.

Tuer une jeune fille ! presque une enfant !

Tout son être se révoltait.

Il allait, une fois de plus, repousser l'infâme besogne, quand un nouveau geste de Clarisse altéra son regard.

La Poivrote le contemplant avec une expression étrange.

Son œil fixé sur le vicomte, semblait dire :

— Acceptez.

Il fit un mouvement pour se récrier.

De nouveau, un signe de tête affirmatif de Clarisse dicta sa réponse à l'ex-baryton Saint-Landry.

— Ah ! soupira-t-il, domine, tu exerces sur moi un tel ascendant que tu sais bien que je n'ai rien à te refuser !

— Alors, tu es avec nous ?

— Eh bien, oui ! là, tyran !... Es-tu content ?

— Je te le dirai ce soir, répliqua Laverdac d'un ton moins agressif...

• Arrange-toi pour venir rue Blanche vers six heures.

— On y sera.

Les deux complices se serrèrent la main et Michel partit avec Clarisse, non sans que celle-ci eût échangé un dernier coup d'œil d'intelligence avec l'allié que venait de lui donner le hasard.

— Est-ce qu'il y a du froid entre toi et Savignol ? interrogea la Poivrote du ton le plus innocent qu'elle put trouver.

— C'est-à-dire que j'ai cru un moment qu'il voulait me lâcher.

— Cependant, il n'en a pas l'air.

— Il ne pouvait pas... Nous sommes enchaînés par trop de liens, et ce brave vicomte a encore plus besoin de moi que moi de lui.

— Ça, j'en suis bien sûr.

Grâce à l'influence de grand air, sans doute, l'ivresse de la Poivrote semblait dissipée.

Laverdac l'avait remarqué.

Aussi, comme il avait à s'entretenir avec Jacques Brunemont d'une façon plus précise qu'avec Savignol, il eût préféré que sa compagne n'assistât pas à la conversation.

Il la laissa donc dans le petit salon et passa dans la chambre de Jacques, dont il referma soigneusement la porte.

— Tu as du nouveau ? demanda celui-ci.

— Oui, répondit Michel. L'affaire est pour aujourd'hui.

Le misérable ne put réprimer un tressaillement, mais il répliqua avec forfanterie :

— Enfin, tu te décides donc ?

— Que veux-tu ?... Savignol avait l'air de bouder, et nous avons besoin de lui... D'autre part, la petite n'était pas transportable... Enfin, nous sommes prêts... Il ne reste plus qu'à choisir l'endroit où aura lieu notre partie de campagne.

— Ça n'est pas difficile. Un pays tranquille, peu éloigné de Paris, et où on soit certain de ne pas être dérangé en travaillant, cela se trouve.

— Evidemment.

— Et nous n'aurons que l'embaras du choix.

• Autre chose :

• As-tu préparé le petit mot qu'on doit trouver sur la jeune personne après l'événement ?

— Le voici, je vais te le lire...

— Je t'écoute avec attention.

Brunemont lut le billet suivant :

• La vie m'est devenue insupportable.

• Malgré ma jeunesse, je n'y ai rencontré que rancœurs et désespoirs...

• Aussi est-ce volontairement que je me donne la mort...

• Puissé-je par delà le tombeau, retrouver ceux que j'ai aimés !...

— C'est admirable ! déclara cyniquement Laverdac. Parole... Tu as failli m'arracher une larme... Et la signature ?

— « Cécile... » Cela me suffit.

— Tu réponds de l'écriture ?

— Si tu pouvais la comparer toi-même à celle de la jeune personne, tu verrais que c'est à s'y méprendre.

— Parfait !... Eh bien, poursuivit l'aveugle, trouve-toi à six heures rue Blanche.

— Je serai exact... Il ne nous reste plus qu'à nous souhaiter bonne chance.

— Ne dis pas cela ! fit précipitamment Laverdac, avec la superstition particulière aux joueurs... Tu sais bien que ce sont des vœux qu'on ne fait pas !

— C'est vrai. Mais il ne s'agit pas précisément...

— ... D'une partie ? Au contraire, mon ami Jacques ce sera la plus belle que nous ayons jamais jouée !... Et celle-ci encore, nous sommes certains de la gagner puisque c'est notre métier de dominer la chance...

Une demi-heure après cette conversation, Laverdac était de retour rue Blanche avec Clarisse.

— Remonte dans ta chambre, dit-il à sa maîtresse, j'ai besoin d'être seul.

— J'ai soif !... machonna la Poivrote.

— Eh bien ! bois, dit le misérable... Cela fera ta deuxième cuvée de la journée !

Il la repoussa et entra dans son bureau.

Une fois seul, Michel, le front dans la main, médita.

Il songeait à la bizarrerie du sort qui le mettait dans la nécessité de frapper la fille de Georges Davenesle, l'homme à qui il avait voué une haine que rien n'avait assouvie, même pas le déshonneur du malheureux, même pas la possession de sa femme...

Par une ironie singulière des choses, l'ennemi acharné de Georges allait avoir sa part des trésors découverts là-bas, sur ce sol glacé du Klondyke, par les efforts accablés de Davenesle et de son compagnon de misère et de fortune.

A ce moment, on frappa à la porte.

— Entrez, dit-il.

Une servante parut.

— Monsieur, dit-elle, c'est un visiteur qui demande à parler à M. Laverdac.

— A-t-il donné son nom ?

— Oui, monsieur. Il s'appelle M. José Rivas.

L'aveugle eut un brusque mouvement.

— Déjà ! murmura-t-il.

Evidemment, c'était au sujet de Cécile que le Mexicain tentait cette démarche.

Brunemont était bien inspiré en la redoutant.

Mais les deux complices ne croyaient pas qu'elle se ferait si tôt.

Fallaient-ils recevoir le visiteur ou l'éconduire sous un prétexte quelconque ?

D'ici à ce qu'il renouvelât sa tentative, le coup projeté par des Requins de Paris aurait eu lieu, et la jeune fille à laquelle le philanthrope s'intéressait serait pour toujours, à l'abri de ses recherches.

D'autre part, Laverdac avait certaines raisons particulières pour ne pas reculer devant une conversation avec José Rivas, mais au contraire, pour la souhaiter.

— Je ne démasquerai aucune de mes batteries, songeait l'aveugle. Quand il m'interrogera au sujet de la petite, il me sera aisé de dire qu'elle n'est plus ici, que je l'ai envoyée momentanément refaire sa santé quelque peu précède au bon air de la campagne... Mais, au moins, je pourrai constater à quel point en sont les affaires de ce Crésus !... Quand on a un million au jeu, c'est bien le moins qu'on prenne quelques précautions !...

Et se tournant vers la domestique qui attendait une réponse :

— Faites entrer !, dit froidement Michel.

## X

## L'OREILLE D'UN AVEUGLE

José Rivas pénétra dans le cabinet de travail où l'attendait le maître de la maison.

Celui-ci se leva du siège où il était assis, salua correctement et tendit la main dans la direction d'un fauteuil qu'il désigna au visiteur.

— Monsieur Laverdac, commença directement celui-ci, je viens vous parler de votre fille... Il s'agit, à son sujet, d'une proposition délicate...

Avec le plus grand sérieux, l'aveugle répartit :

— Est-ce pour une demande en mariage, monsieur ? Je ne m'attendais pas, je vous l'avoue à cet honneur.

Rivas répondit :

— Je suis presque un vieillard, et votre fille est à l'aurore de la vie... Vous êtes privé de la vue, et n'avez par conséquent, pas pu vous rendre compte de la différence d'âge qui nous sépare.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais en vous entendant me dire que vous veniez me parler, au sujet de ma fille, d'une proposition délicate, cette pensée était forcément la première qui devait me venir à l'esprit... Je vous écoute.

— Monsieur Laverdac, je suis riche.

— Je le sais.

— Pendant les courts instants où il m'a été donné de voir Mlle Cécile, elle a produit sur moi une impression très favorable, et j'ai pris pour elle un intérêt très sincère... M'excuserez-vous de vous dire qu'il m'a semblé que l'existence menée par elle auprès de vous, n'était peut-être pas tout à fait celle qui pouvait convenir à sa jeunesse, à sa candeur et à sa beauté ?

— Ceci, monsieur, dit sèchement l'aveugle, est une appréciation, qui est même, je ne vous le dissimule pas, de nature à me surprendre assez péniblement.

L'ami de Georges Davenesle continua d'un ton ferme :

— Votre fille m'a confessé avec la plus entière franchise la vérité complète sur ce qui s'est passé chez moi quand vous y êtes venu avec elle.

— Elle a manqué de discrétion... Cela me chagrine et je m'en blâmerai.

— Elle m'a appris, continua le Mexicain, comment et par qui ce bracelet, pour lequel elle a un moment subi l'injure d'un soupçon, avait été retiré de l'écrin qui le contenait. C'est par suite de la sincérité, de la spontanéité de sa déclaration que cette affaire n'a pas eu les suites qu'elle pouvait comporter.

L'aveugle haussa les épaules et répliqua avec un point de raillerie :

— Monsieur, je suis ou plutôt j'étais jadis très amateur de bijoux... En vous attendant, ma main s'est égarée sur ce libellot et, machinalement, l'a palpé en curieux... Ma curiosité était peut-être excessive ; elle n'était nullement coupable... Ma fille s'est reprise sur mes intentions et me faisait une scène passablement ridicule au moment où vous êtes entré... Si elle vous a laissé entendre qu'elle croyait son père capable de dérober le bien d'autrui, elle a reconnu avec une singulière gratitude les sacrifices que je me suis imposés pour elle.

— Monsieur Laverdac, trancha le visiteur, je n'ai pas plus de temps à perdre que vous n'en avez sans doute vous-même... Ne nous égarons donc pas et allions droit au fait.

— Soit ! Vous arrivez d'Amérique, vous êtes même, je crois, citoyen de ce grand pays, et vous voulez mettre en pratique les procédés expéditifs de vos compatriotes. Cela n'est pas pour me déplaire... Allons au fait, puisque vous le désirez.

— Je viens vous demander de me confier votre fille.

— Ah !... Eh bien ! monsieur, à mon tour, je vous demanderai, pour me faire une pareille proposition, quel est votre but, et ce que vous voulez faire de mon enfant ?

— L'élever dans un milieu moins périlleux. Lui assurer, pour le moment, une existence honorable, et peut-être, plus tard, l'aider à se marier avec un honnête homme.

— Monsieur José Rivas, ma réponse sera simple, répliqua Laverdac, avec une audace quelque peu agressive... Ma fille a reçu une éducation parfaite, et je ne vous pas pour quoi elle ne rencontrerait pas chez moi la destinée que vous avez la bonne grâce de souhaiter pour elle ?

Mais le protecteur de Cécile n'était pas homme à se laisser influencer par le ton comminatoire de son interlocuteur.

Aussi, poursuivit-il froidement :

— Il est juste de vous dire, monsieur, que je vous offrirai toutes les compensations que vous serez raisonnablement en droit de me demander.

L'aveugle riposta brutalement :

— En un mot, agissant toujours à l'américaine, vous venez ici pour m'acheter mon enfant... Eh bien ! je refuse.

— Vous ne voulez donc pas qu'elle soit heureuse ?

— Elle peut l'être par moi et avec moi.

— En êtes-vous sûr ?

— En tous cas, comment serais-je plus certain qu'elle rencontrera ce bonheur hypothétique avec des étrangers qu'elle ne connaissait pas hier ?

— Vous l'avez reconnu vous-même, monsieur Laverdac, vous n'avez pas de fortune...

— Je croyais que la Sagesse des nations avait dit qu'elle ne faisait pas le bonheur, goguenaarda Michel. D'ailleurs, bien que pauvre, je l'avoue, je ne suis pas encore réduit à la mendicité. Aussi, je ne me séparerai pas de Cécile.

— Je reconnais, fit avec sang-froid le Mexicain, qu'elle vous est d'une grande utilité, puisque vous vous servez d'elle pour guider vos pas incertains. Laissez-moi pourtant vous faire observer que c'est un office pour lequel vous trouverez aisément à la remplacer.

— Dans notre vieux monde, répondit avec componction l'aventurier, le sentiment a encore des droits, et l'on ne remplace pas une enfant que l'on aime, si injuste qu'elle puisse se montrer envers vous !...

— Si votre fille est pour vous l'objet d'un culte, vous devez penser à son avenir, à ce mariage auquel je faisais allusion tout à l'heure. Comment la doterez-vous ?

— Je fais des économies dans ce but.

— L'industrie que vous exercez est bien spéciale, bien aléatoire.

— Ah ! vous avez pris vos informations ? fit aigrement l'aveugle.

— Oui, je suis renseigné sur tout ce qui vous concerne, appuya le visiteur, et c'est pour cela que je me suis cru autorisé...

— A me proposer un marché qu'un père ne saurait

même pas discuter ! interrompit Laverdac, ponctuant sa phrase d'un beau geste.

— A vous offrir de faire le bonheur, d'une enfant que tous les périls de la vie menacent, répliqua son interlocuteur.

— C'est vous qui l'affirmez ! Mais comment en aurai-je la certitude ? J'ignore d'existence qui lui serait réservée auprès de vous !

— Cette existence serait la même que celle de ma fille.

— Monsieur le philanthrope, nous sommes entre hommes. Nous pouvons donc tout nous dire. Ma fille est joye, elle est chaste, elle a vingt ans. Est-ce à vous qu'il faut apprendre qu'il existe à Paris, et même au dehors de Paris, des millionnaires qui ne reculent devant n'importe quel prix pour satisfaire à toutes leurs fantaisies, à leurs caprices ?

— Ah ! monsieur, fit Rivas, indigné, je vous plains sincèrement d'avoir de telles pensées. Il faut qu'un homme soit capable de bien des violences pour supposer chez les autres de semblables monstruosités !

La voix ordinairement douce et grave de José Rivas était brusquement devenue sonore et vibrante.

L'indignation qu'il éprouvait le faisait parler haut, sans embarras et sans contrainte.

Brusquement, Laverdac tressaillit.

D'un geste rapide, il tourna la tête du côté de son visiteur.

Il tendait l'oreille comme si quelque chose d'étrange l'avait frappé.

L'ami de Georges Davenesie ne remarqua pas ce mouvement.

Cependant, il parut regretter de s'être départi de son calme coutumier et, se contraignant, il reprit avec une émotion qui perçait, malgré lui, sous ses paroles :

La vraie raison qui a dicté ma démarche auprès de vous, la voici :

« L'estime que votre fille est malheureuse avec vous, et je m'intéresse à tous les malheureux, quelle que soit la nature de leur infortune.

L'aveugle ricana :

— C'est de la philanthropie à haute pression, cela, et en ce qui me concerne, je n'aime ni les philanthropes ni les marchands de morale en action...

Rivas poursuivit gravement :

— Ne continuez pas à vous montrer systématiquement hostile à mon offre. Nous devons finir par nous entendre, car ma proposition est honorable, et au fond, vous n'en doutez pas. D'ailleurs, pourquoi ne consulteriez-vous pas votre fille elle-même, puisqu'elle est la plus directement intéressée dans la question ?

Les sourcils de Laverdac se froncèrent.

— Faites-la venir, poursuivit le Mexicain. A nous trois, nous réunirons nos idées.

— Ce que vous me demandez est impossible aujourd'hui, répondit Michel. Cécile est malade.

— Elle est malade ? demanda Rivas avec sollicitude.

— Un léger accident. Elle est tombée dans l'escalier.

— Elle n'est pas blessée grièvement ?

— Non, elle va même déjà beaucoup mieux, et pour qu'elle se rétablisse plus vite je viens de louer une maison de campagne dans la vallée de la Bievre, aux environs de Jouy-en-Josas.

— Elle partira bientôt ?

— Le soir, la campagne est adorable par là. L'air est très pur, et j'ai la certitude qu'elle s'y plaira... Vous voyez, mon cher monsieur Rivas, que malgré tout ce que vous pouvez penser, je sais comprendre mes devoirs paternels, et que je ne ressemble pas au despote que vous vous étiez probablement représenté après avoir entendu les jérémiades d'une gamine pleurnicharde et nerveuse.

— Monsieur, reprit Rivas, d'une voix grave, vous avez devant vous un homme qui ne se reconnaît pas le droit de juger ses semblables.

— Je ne peux que vous en féliciter, monsieur ! mais ma conscience ne me reproche rien, absolument rien !

— Je suis que la vie vous a égaré, que vous avez pu en garder rancune à la société. Moi aussi, j'ai été malheureux ! Moi aussi, j'ai été pauvre, et si j'ai résisté à toutes les sollicitations que vous soufflent à l'oreille, en ces moments d'angoisse, la misère et la faim, je ne me sens pas la force de condamner ceux qui n'ont pas opposé à l'adversité la même résistance.

— Ah ! vous avez donc, vous aussi, connu les mauvais jours ?

— Oui... Et cependant je n'ai pas failli. Mais j'ai compris qu'il ne fallait pas accabler ceux qui succombent, car il y a de terribles tentations dans la vie.

A mesure que José Rivas parlait, Laverdac relevait peu à peu la tête.

Il écoutait avec une attention croissante cette voix qui

s'élevait insensiblement à mesure que celui qui parlait s'échauffait davantage, et qui résonnait maintenant haute et claire.

La prodigieuse faculté de l'ouïe, si développée chez les aveugles, supplée en grande partie au sens qu'ils ont perdu.

Il semblait maintenant à Laverdac, en entendant José Rivas, que des souvenirs très lointains s'éveillaient en lui.

D'abord, ce fut une hypothèse, une supposition qui se peignit sur son visage : puis, tout à coup, la certitude s'imposa, car un sourire de joie diabolique convulsa sa face ravagée.

— Et c'est justement pour cela, continua le philanthrope, qu'il est imprudent à un père d'y exposer son enfant... Une occasion se présente pour vous, une occasion salutaire et honorable, vous en êtes bien certain, d'assurer l'avenir de la votre. Ne la rejetez pas de prime abord. Elle vaut la peine d'être pesée. Prenez donc le temps d'y réfléchir. Demain, plus tard même, si vous le désirez, vous me répondrez...

Un éclat de rire strident lui coupa la parole.

L'aveugle s'était avancé devant son interlocuteur et, face à face, les bras croisés sur sa poitrine, il s'écria :

— Je l'ai déjà répondu, Georges Davenesie !

Un cri de stupeur et d'angoisse sortit de la gorge du visiteur.

Une fois de plus, la haine de Cartigny l'avait bien servi.

C'était, en effet, Georges Davenesie qu'il avait devant lui.

La première fois qu'il s'était trouvé en présence de José Rolande, le père de Rolande n'avait rien soupçonné.

La voix du Mexicain, douce et un peu voilée, et sa prononciation au léger accent exotique n'avaient pu éveiller aucun doute chez le solliciteur.

C'est seulement depuis que José Rivas était là, près de lui, que l'oreille de Michel avait été frappée par diverses sonorités autrefois familières.

Des soupçons instinctifs surgissaient en lui qui, insensiblement, se précisèrent.

Dans la chaleur de son élocution, la prononciation exotique de l'étranger s'était évanouie.

Alors, son auditeur avait perdu toute hésitation.

Sa conviction était faite.

L'aveugle redevenait clairvoyant.

Eperdu devant cette apostrophe si inattendue de la part d'un tel personnage, Davenesie se rua sur Laverdac.

Saisissant les deux revers de sa redingote, il le regardait avidement, s'efforçant de mettre un nom sur cette horrible face, de découvrir la véritable identité de celui qui venait de le démasquer.

— Inutile de nier, vociféra l'aveugle, je t'ai deviné !... Et je suis sûr de ce que j'avance !

— Qui êtes-vous donc ? protesta Davenesie.

— Tu le le demandais longtemps sans le trouver ! reprit Michel avec une féroce ironie... Cherche dans ton passé, et parmi ceux qui l'ont fait le plus de mal !...

— Dans mon passé... répéta Davenesie.

— C'est mon visage difforme et ravagé qui t'égaré ?... Eh bien ! je ne te ferais pas languir plus longtemps... L'homme que tu as devant toi est Michel Cartigny !...

— Ah ! misérable !... rugit Davenesie.

Ses yeux s'étaient remplis de stupeur et de dégoût.

— Quoi ?... C'est toi ce Michel qu'il avait connu si brillant, si beau, si élégant jadis ?...

— Oui, c'est bien moi !... fit le traître, c'est bien ton camarade et ton mortel ennemi !... Tu m'avais tout peiné dans l'existence... Je me suis vengé !...

— Moi ? protesta Georges avec violence... Que peux-tu avoir à me reprocher ?...

— Tu n'as cessé, dès notre jeunesse, de me voler ce qui devait m'appartenir !... Je t'aurais peut-être pardonné toutes les injustices, tous les passe-droits dont, grâce à toi, j'ai été la victime... Mais tu as fait déborder la coupe en me prenant la femme que j'aimais !...

— Pourquoi m'a-t-elle épousé ?

— Parce que sa mère l'épousait !... Mais je te l'ai reprise, la Clarisse, pendant que tu t'enfuyais pour échapper à la police !... Ah ! si tu savais combien ma revanche a été complète !...

— Infâme !

— Tu l'es plus que moi !... Je ne suis pas sous le coup d'une condamnation !...

— Tu sais bien que je suis innocent !...

— Qu'importe !... La justice t'a condamné... N'est-elle pas inflexible ?... Tu as beau être cent fois millionnaire, moi qui ne suis rien... moi, tenancier d'un tripot... moi, le voleur, le chevalier d'industrie, l'escroc qui, hier encore, essayais de dérober un bracelet chez toi... moi

l'aveugle, je te tiens pantelant sous mon genou !... J'ai brisé le coïsses aux pieds d'angle... Je l'ai précipité à bas de son trône d'or, et je n'ai plus qu'à crier son nom pour que les argousins le saisissent au collet et l'envoient au bagne, où il crevera en compagnie des voleurs et des assassins... Pour que le milliardaire José Rivas devienne à forçat Georges Davenesle !...

— Ah ! bandit !... Il me semble maintenant qu'un éclair traverse les ténèbres au milieu desquelles je me suis si longtemps débattu !... Oui ! oui !... Maintenant que je connais la haine, je la devine capable de tout... Et c'est peut-être toi qui as commis le crime que l'on m'a imputé !...

— Trouve-le donc !

— Ainsi, tu ne nies pas ?...

— Au contraire !... J'avoue !... J'avoue tout ce que tu voudras... S'il y avait, dans ton existence, un malheur dont je ne fusse pas l'instigateur ou la cause, il me semble que ma vengeance ne serait pas complète !...

— Il peut donc exister sur la terre des monstres pareils à toi ?...

— Il faut le croire... Mais je n'ai pas fini de l'accabler !... Je l'exécrais, quand tu étais pauvre... Je l'exécrais quand je le croyais mort... Je l'exécrais dix fois plus maintenant que tu as eu la chance de violenter la fortune !... Heureusement, je vais pouvoir te faire souffrir des tortures au-delà desquelles celles que tu as déjà endurées ne comptent pas !

Georges répliqua, hors de lui :

— Nous allons nous battre !... Et Dieu me permettra de te tuer comme une bête enragée que tu es !...

— Nous battre ?... ricana Cartigny. Tu es fou !... Est-ce que la lutte est égale entre nous ?... Est-ce qu'on se bat contre un aveugle !... Non !... Non ! Frappe-moi ! Tue-moi !... Un voleur peut bien être un assassin !...

— Ah ! hurla Davenesle, levant ses deux poings sur la tête du reproché, dire que pendant tant d'années j'ai supplié Dieu de me permettre de châtier le scélérat qui a causé tous mes malheurs, que l'heure a sonné où je me trouve en face de lui, et qu'il ne m'est même pas permis de l'écraser !...

L'aventurier reprit avec son accent sardonique :

— Et maintenant, monsieur José Rivas... l'homme de bien, l'homme vertueux, voulez-vous encore vous charger de Mlle Laverdaci, et vous adresser-vous aux magistrats pour l'arracher des bras de son père ?...

Davenesle n'entendait plus.

Il sentait que s'il restait encore quelques secondes en présence du scélérat qui le bravait, il ne pourrait plus maintenir la colère vengeresse qui lui montait au cerveau.

— Ah ! s'écria-t-il, la folie me gagne !... Que je te voie devant moi encore une minute, et malgré ton infirmité, malgré ta faiblesse, je l'étranglerais !...

Sans regarder derrière lui, il s'enfuit.

— A bientôt !... clama Laverdaci. Car tout est loin d'être fini entre nous, et je ne serai pas long à le retrouver !

Le bandit débordait d'une joie satanique.

Ne tenait-il pas son ennemi pieds et poings liés à sa merci ?...

Son sang-froid, pourtant, ne tarda pas à lui revenir.

— Mon vieux Laverdaci, murmura-t-il, tu le dois une constatation affligeante... Tu baisses !... Comment n'as-tu pas deviné plus tôt l'homme qui se cachait derrière ce Mexicain philanthrope ?... Il a fallu que ce fût lui qui vint au secours de ta pénétration en défaut... Une fois de plus, il t'aura rendu un service d'amitié !

A grands pas, l'aveugle arpentait son bureau.

— Voyons, poursuivit-il, récapitulons les faits... Davenesle est vivant... Il est presque milliardaire... Et Jacques Brunemont veut se débarrasser de son enfant dont la disparition me rapportera un million !...

Il eut un soupir.

— Mais alors, quelle est donc la fille que veut épouser Jacques ?... Une autre enfant, probablement, née au cours des voyages de Georges, et qui remplace dans son cœur la Denise d'autrefois !...

Laverdaci s'était assis devant son bureau.

Il tenait sa tête à deux mains, concentrant toute la puissance de sa réflexion.

— En tout cas, poursuivit-il, la tendresse qu'il a pour elle ne peut pas avoir fait de tort dans le cœur de son père à celle qu'il nourrissait pour Denise... Georges l'adorait jadis... C'était de l'idolâtrie qu'il avait pour cette petite... Et si, au lieu de la faire disparaître, je la rendais à son père, cette restitution me rapporterait bien davantage que le million dont me gratifierait mon collègue !...

Brunemont, il releva la tête.

— Jacques sait-il que José Rivas est le père de Cé-

cile ?... C'est possible !... Et c'est dans la crainte que l'héritage ne soit coupé en deux qu'il la supprime... Après tout, peu m'importe !... Je n'ai qu'un parti à prendre... Rendre — ou plutôt vendre — à monsieur son papa cette fille si chère !...

— S'il m'offrait une honorable aisance quand il ne s'agissait, pour lui, que d'une étrangère, que sera-ce quand je lui prouverai que c'est son enfant qui est en question... Cette première opération faite, j'en négocierai une autre avec José Rivas, qui sera l'achat de mon silence... En pareil cas, la discrétion se paie un bon prix... Mon air Georges chantera... Lorsque son ton baissera, que sa voix sera fatiguée ou que je jugerai ma fortune suffisante, j'en serai quitte pour le dénoncer... Davenesle ira au bagne, c'est décidé !... Mais j'ai le choix du moment... Se venger n'implique pas le sacrifice de ses intérêts les plus respectables et les mieux entendus !...

Il s'arrêta un moment.

— Ce pauvre Brunemont ! reprit-il sur un autre ton... décidément, il s'a la guigne... La guigne noire !... Voilà ce que c'est que d'être né dans les charbonnages !...

Le tenancier du tripot de la rue Blanche eut un geste évasif signifiant que le sort de son complice ne l'apitoyait pas, en somme, outre mesure, et il s'écria résolument :

— Il faut agir... Agir tout de suite !...

— Depuis qu'il m'a revu, Georges Davenesle doit s'attendre à être arrêté, et s'être mis sur ses gardes... Sans doute, en ce moment, il prépare ses malles pour aller chercher une terre plus hospitalière... Assignons tout d'abord un terme à ses craintes en lui montrant que, s'il y met le prix, il n'a rien à craindre de moi pour le moment... Le plus simple me paraît être d'aller chez lui avec la jeune personne.

Il se leva et se dirigea vers la chambre de Clarisse.

La porte était fermée.

C'est Laverdaci qui, quelques heures auparavant, avait pris soin lui-même de tourner deux fois la clef dans la serrure.

Il ouvrit et, faisant quelques pas dans la pièce :

— Mon enfant, dit-il, j'ai du nouveau à t'apprendre, du nouveau qui, j'espère, te sera agréable !...

— Dors-tu ?... fit-il en élevant la voix.

Un grand silence régnait.

— Elle est sans doute à côté, dans le petit salon, avec la Poirvrote.

Il se dirigea vers la pièce attenante.

En ouvrant la porte, ses pieds heurtèrent un corps inerte couché en travers du tapis.

— Qui est là ?... fit l'aveugle se baissant et tendant la main... Pourquoi que ce ne soit pas la petite qui se soit trouvée plus malade !...

Un grognement sourd et rauque lui répondit.

— Non ! C'est la Poirvrote... Et elle a son compte !... Mais l'autre... Où est-elle ?...

Hâtivement, il entra dans la chambre et revint palper le lit de la jeune fille.

Il était vide.

Le misérable chercha dans les fauteuils, à terre, derrière les meubles !...

Personne !

Alors, il parcourut l'appartement et en hurlant :

— Cécile ! Cécile !... Où es-tu ?

Soudain, la vérité se fit jour dans son cerveau.

— Misère ! vociféra-t-il, tandis que son poing furieux broyait un guéridon à sa portée, la gueuse a fait comme Rolande !... Elle s'est enfuie !...

## DEUXIÈME PARTIE

### I

#### HORS D'ATTENTE

Quand la fille de Davenesle se trouva seule sur les coussins de la voiture qui l'emportait, elle se prit la tête à deux mains et se demanda si ce qui venait de se passer ne tenait pas du rêve !...

Était-ce vrai que Jacques Brunemont l'avait précipitée dans un pareil enfer ?

Était-ce vrai qu'elle en était sortie ?

Où bien allait-elle se réveiller de ce cauchemar et trouver encore à son chevet l'horrible et menaçante figure de Laverdac ?...

Mais non !... Tout cela n'était que trop véritable.

Heureusement, grâce à la misérable créature dont elle avait préservé les jours, Denise avait reconquis sa liberté.

Mais elle frissonnait en songeant non pas qu'elle aurait pu mourir. — la mort n'eût-elle pas été, pour l'enfant, une délivrance ? — mais qu'elle aurait pu exhaler son dernier soupir en croyant que le forcené qui la tuait était son père...

Il importait de chasser au plus tôt de son cerveau ces visions hideuses.

En se rendant libre et vaillante, un hymne printanier de jeunesse chantait dans son cœur et lui rendait son courage.

Avant tout, il s'agissait de mettre de plus de distance possible entre elle et ses ennemis.

Certes, la pauvre enfant avait encore de grands dangers à courir, elle ne se le dissimulait pas... Mais la Providence, qui venait de tant faire pour elle, ne l'abandonnerait pas.

La jeune fille ne voyait qu'un asile où elle pourrait se réfugier un moment, comme un oiseau blessé qui se repose sur une branche, avant de rouvrir ses ailes pour recommencer à voler...

C'était l'humble logement où Jacques l'avait découverte, et où malgré son dénuement, elle avait passé tant de bons jours.

Sans doute, son persécuteur n'aurait pas l'audace de se représenter rue Poliveau pour la reprendre...

Du reste, on pouvait-elle aller, puisqu'elle ne connaissait personne à Paris ?

Charlotte, sa fidèle compagne, la protégerait dans la mesure de ses moyens tant qu'elle n'aurait pas trouvé un refuge plus sûr.

En montant dans le fiacre qui l'entraînait, Cécile avait lancé au cocher n'importe quelle adresse au hasard.

Elle se pencha hors de la portière et jeta un regard derrière elle.

Il lui sembla que personne n'était à sa poursuite.

Alors, elle recopia l'adresse indiquée à l'automédon, en donnant celle de Charlotte.

A chaque tour de roue, la sécurité de la fugitive se faisait plus certaine...

Non ! non !... C'était manifeste... Jacques n'avait aucun droit sur la fille adoptive d'Antoine Brunemont.

Il l'avait attirée dans un quel-qu'un en lui affirmant qu'il allait la conduire à l'absent dont elle espérait depuis si longtemps le retour de toutes les forces de son cœur...

La Poivrote, pourtant, avait déclaré à l'enfant, avec une fermeté qui semblait exclure toute hésitation :

— Laverdac n'est pas ton père !

Mais la pauvre femme avait-elle bien toute sa raison ?

Voulait-elle dire seulement que le misérable était indigne de porter le nom de père ?...

Où bien l'aveugle et Georges Davenesle n'étaient-ils vraiment pas le même homme ?...

Si Clarisse n'avait pas parlé dans l'égarément de sa haine ou sous le coup du délire de l'ivresse, quel soulagement pour l'orpheline !...

Certes, elle eût été prête à partager jusqu'à la fin l'existence de son père si corrompu qu'elle l'eût retrouvé, en priant le Ciel de le ramener au bien.

Mais si Laverdac usurpait ce titre sacré pour machiner quelque odieux complot contre une innocente, rien ne la retenait plus auprès de cet homme.

Comment pénétrer cet effroyable mystère ?...

Pendant qu'elle s'abîmait dans ces pensées presque insolubles, la voiture était arrivée.

La jeune fille paya le cocher.

C'était l'heure du déjeuner. L'ouvrière devait être chez elle.

La fugitive monta rapidement l'escalier et heurta à la porte.

Tout de suite, Charlotte vint lui ouvrir.

La brave fille avait les manches retroussées jusqu'aux coudes, et ce jour-là, ses bras étaient d'un magnifique violet archange.

Elle les leva au ciel avec une stupéfaction joyeuse.

— Vous, mademoiselle ?... fit-elle n'en croyant pas ses yeux... Ah ! quel bonheur !...

Cécile s'était laissée tomber sur une chaise.

Alors, seulement, Charlotte remarqua combien sa jeune maîtresse était changée depuis leur courte séparation.

L'orpheline était plus pâle qu'elle n'avait jamais été.

Son visage amaigri et ses traits étirés disaient ses souffrances.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Charlotte... Qu'avez-vous ? Comme vous avez l'air éprouvée !

— Rassure-toi... C'est l'émotion qui me cause une fatigue passagère.

— Vous revenez habiter ici ?... Nous ne serons plus séparées ?...

Cécile répliqua tristement :

— Je viens le prier de m'offrir l'hospitalité pendant quelques heures...

— Mais vous savez bien que vous êtes ici chez vous, mademoiselle.

— Je ne puis y rester longtemps, Charlotte... Il faut que je me cache !

La teinturière eut un haut-le-corps.

— Vous cacher ! fit-elle indignée... Quelqu'un vous poursuit donc ?... Ah ! je vous jure bien que vous n'aurez rien à redouter tant que vous serez auprès de moi !... Mais que vous est-il arrivé ?... M. Brunemont ne vous a donc pas défendue ?...

Cécile répliqua frissonnante :

— J'ai peur !... Charlotte, ne me quitte pas !...

— Soyez tranquille ! répondit vivement l'ouvrière...

Seulement, vous allez m'accorder une minute pour que je prévienne à l'atelier qu'on n'ait plus à compter sur moi aujourd'hui.

— Va vite.

— Je vous enferme à double tour... Comme cela, vous n'aurez rien à craindre.

La teinturière sortit en courant.

Cécile ne voulait plus trembler.

Si Jacques avait le cynisme de reparaitre devant elle et de la menacer, elle se résoudrait à l'affreux parti devant lequel elle avait toujours reculé... Elle le ferait amener comme voleur et comme faussaire...

Antoine Brunemont, s'il pouvait sortir de sa tombe, approuverait l'enfant qu'il avait adoptée, de se défendre contre ce fils dénaturé qui l'avait dépouillée et qui, maintenant, voulait attenter à ses jours.

Laverdac devait être moins à craindre.

Il redoutait le bruit et le scandale à cause de son passé, et sortait rarement de son gîte.

L'ouvrière rentra bientôt un peu essoufflée...

— Eh bien ! ça va-t-il mieux, mademoiselle ? questionna-t-elle.

— Oui, je respire, ma bonne Charlotte.

— Ah ! qu'ils y viennent, les gredins qui veulent vous faire du mal !... je prends le manche du balai et je leur ferai danser un joli rigodon, je vous le garantis !... Et puis, si nous n'élions pas assez fortes pour leur tenir tête, nous avons un défenseur à notre disposition, et c'est un gaillard qui ne se laisse pas facilement intimider.

— De qui parles-tu ?

— De Popo... D'Hippolyte Sureau, si vous préférez.

Cécile se souvint.

— Ton fiancé ? fit-elle.

— Lui-même !... Son service est fini, et il est rentré à Paris... Il demeure à l'étage au-dessus... Pour le moment, il travaille à son atelier, à deux pas d'ici, rue du Fer-à-Moulin... Voulez-vous que j'aille le chercher tout de suite ?

— C'est inutile ! Ne lui fais pas perdre sa journée... C'est bien assez que je l'aie pris la tiende.

— Rien ne nous coûtera pour vous rendre la tranquillité, vous savez !...

— Je suis moins inquiète, mon amie...

— A la bonne heure. Eh bien ! Nous le verrons ce soir, ce brave Popo... Il ne manque jamais sa visite quotidienne... Un fiancé, il faut bien que cela fasse sa cour, n'est-ce pas ?... Vous viendrez à notre noce, dites, mademoiselle ?

— J'y compte bien, Charlotte.

— Et nous donc !... Il est joli garçon, vous savez, mon Popo... Je ne le lui dis pas, parce qu'il ne faut jamais faire de compliments aux hommes !...

Malgré ses préoccupations, Cécile ne put s'empêcher de sourire.

Charlotte reprit :

— Avec tout ça, je bavarde !... je bavarde... Et je ne vous ai même pas demandé si vous aviez déjeuné...

— Je n'ai pas faim... Je le remercie.

— Il faut pourtant vous soutenir... Je ne fais qu'un souper chez le boucher et je vous rapporte une petite côtelette, hein ?

— Non !

— Si !...

— Eh bien ! voyons, tu es trop ordonnée pour qu'il te reste pas quelque chose dans la cuisine...

— J'ai des œufs.  
— Cela me suffira.  
— Bon !

Cécile mangea d'assez bon appétit une savoureuse omelette que lui confectionna Charlotte ; elle semblait déjà reconfortée par la cordialité et les amicales protestations de sa compagne.

L'après-midi s'écoula rapidement.

L'ouvrière, donnant un libre cours à son imagination vagabonde, cherchait déjà dans son esprit une nouvelle position pour sa maîtresse.

— Vous ne voulez pas recommencer à vendre des fleurs ? demanda-t-elle... Vous aviez pourtant bien débuté... Vous rappelez-vous le billet de cinquante francs que cette belle demoiselle vous avait donné ?... Comme approuvage, c'était gentil !...

— Oui, certes ! répliqua la jeune fille. Mais dehors, je risquerais de rencontrer les gens qui vont sans doute me poursuivre.

— C'est vrai !... Je n'y pense pas ! Ah ! par moments, j'en ai une couche, comme dit Popo !...

— Mais je chercherais une autre occupation et je la trouverai !

— Bien sûr !... Quand on n'est pas fainéante, on arrive toujours à gagner un morceau de pain... Le beurre pour mettre dessus, c'est plus difficile... Mais bah ! nous y réussirons tout de même !

Charlotte avait justement, le matin, mis à cuire un petit pot-au-feu qui devait composer son dîner.

Elle était en train d'écumer la marinade quand on frappa à la porte.

— C'est Popo ! s'écria la teinturière... Je reconnais son pas.

Elle alla prestement ouvrir.

La croyant seule comme à l'ordinaire, le nouveau venu s'exclama, avec un superbe accent du Cantal :

— *Bonsoir, mademoiselle !... Permettez-vous à votre fiancé de vous tenir un instant chochiète...*

— *Tiou !...* répliqua Charlotte en éclatant de rire.

Hippolyte Sureau avait une bonne figure claire qui ne reflétait pas la mélancolie.

Ses yeux éveillés, ses moustaches en crocs et ses cheveux encore taillés à l'ordonnance lui conservaient, en civil, la physionomie du parfait troupière.

— Mademoiselle, dit Charlotte, je vous présente mon futur mari. Vous pourriez peut-être croire, à l'entendre, qu'il est de Saint-Flour... Eh bien ! pas du tout... Tel que vous le voyez, il est né sur les bords de l'Oise. On ne le devait pas, hein ?...

— Ah ! Charlotte, balbutia Hippolyte avec reproche, vous auriez dû me prévenir que...

Mais, sa prétendue poursuivit, impitoyable :

— Il a fait son service dans un fort, au milieu du Puy-de-Dôme, et pendant trois ans, il n'a absolument entendu parler que des Auvergnats. Alors, dame, l'accent l'a gagné... De temps en temps, il me fait ses déclarations en charabia... Pas vrai Hippolyte !... « Fouchtra, la Catarina !... »

— Mademoiselle, dit l'ancien troupière en s'inclinant devant la jeune fille, vous m'excuserez de m'être présenté avec ce sans-*façon* :

Elle répondit, avec un bienveillant sourire.

— Charlotte m'avait annoncé votre venue monsieur, et vous ne pouviez savoir que vous alliez rencontrer ici une amie, qui était venue demander un service à votre fiancé.

— Ah ! mademoiselle, s'écria chaleureusement Popo, Charlotte m'a appris combien vous aviez été bonne pour elle, et si je pouvais trouver une occasion de joindre ma reconnaissance à la sienne...

— Justement, mon petit, interrompit la teinturière, cette occasion s'offre... Mademoiselle est malheureuse.

En quelques mots, Cécile mit Charlotte et son prétendu au courant de tout ce qui s'était passé depuis le jour où elle avait quitté la rue Poilveau.

— Eh bien ! c'est un rude gueux que ce M. Jacques ! s'exclama la jeune teinturière. Comme il m'a mise dedans !

— Un vrai galapiat, fouchtra !... s'écria Popo. Allons, bon, voilà que ça me reprend !

Cécile poursuivit :

— S'il reste pour vous quelques points obscurs dans mon récit, cela tient à un secret douloureux que je ne puis vous révéler encore. Mais vous en savez assez pour comprendre mes alarmes.

— Ma pauvre maîtresse ! fit Charlotte. Vous si bonne, si charitable !

Hippolyte Sureau était un garçon avisé.

Il avait écouté la jeune fille avec une attention déférente. Maintenant, il réfléchissait :

— Eh bien, Popo, interpella sa prétendue, voilà tout ce que vous trouvez ?

Le brave garçon releva la tête.

— Je commence par déclarer que si quelqu'un de mal intentionné se présentait ici, il ne tarderait pas à passer par la fenêtre :

— C'est toujours ça, approuva Charlotte

— Je pense aussi, continua Hippolyte, que mademoiselle a sans doute une raison majeure pour ne pas demander purement et simplement aide et protection à messieurs les gendarmes.

— Je ne le peux pas, répondit la jeune fille. Il y a dans toute cette ténébreuse affaire des raisons qui me l'interdisent.

— Bon ! voilà qui est acquis. Il s'agit donc, pour le moment, d'échapper à vos ennemis et d'attendre la tournée que prendront les événements.

— Exactement, confirma la fille de Davenesle.

— Aimez-vous la campagne, mademoiselle ?

— Ah ! Popo, vous n'êtes pas malin ! fit la teinturière. Je vous ai pourtant dit combien nous raffolions de Villennes.

— Oui... C'est vrai !... approuva Cécile, dont les yeux s'emperlèrent.

Elle se rappelait les jours enchantés passés dans cet adorable pays

Qu'étaient devenus les pauvres qu'elle avait tant de joie à soulager et qui avaient si besoin d'elle ? N'était-ce pas là-bas quelle avait rencontré Henri de Fangerolles ?

Quelle joie délicieuse avait empli son cœur quand elle avait deviné qu'elle n'était pas indifférente au jeune homme !

Mais quels lendemains cruels et terribles avaient succédé à ses trop courtes ivresses !

— Alors, continua Popo, je vais vous faire une proposition. Ce sera à la bonne franquette, parce que je n'ai pas l'habitude des phrases. Je parlerai, comme on dit, le cœur sur la main.

— Allez-y, mon brave ! encouragea Charlotte. Pas tant de boniments.

— Voilà, expliqua l'ouvrier. J'ai un papa et une maman qui demeurent à Eragny. Vous connaissez Eragny...

— *Eragny Pontoise ! la Grande-Cinture changent de train !* clama la teinturière, imitant les employés de l'Ouest. Nous n'entendions que cela sur la ligne de Villennes !

— Les ancêtres sont de braves gens, un peu simples, peut-être, mais qui seraient heureux, autant que leur fils, de vous rendre service. Si vous voulez, vous pouvez être installée demain chez eux, et en sûreté.

Touchée jusqu'au fond du cœur de cette offre si franche et si cordiale, Cécile répondit :

— Votre bonté m'émeut infiniment. Mais puis-je accepter votre offre ?

— Pourquoi pas ? dit Charlotte.

— J'abuserais de la complaisance des parents de votre fiancé. Je serais à leur charge.

Popo se récria :

— Ne vous occupez pas de cette question. A la campagne, une bouche de plus plus ne compte guère ; d'ailleurs, mes vieux sont à leur aise, et vous n'avez pas à craindre de les gêner. Dites oui, mademoiselle, et vous me ferez plaisir autant qu'à eux.

— Monsieur Sureau, répondit l'orpheline, votre offre est trop cordiale pour que je la refuse. J'étais déjà l'obligée de Charlotte, je serai la vôtre et celle de vos parents ; j'espère que l'avenir me permettra de payer ces trois dettes-là.

Cécile était très fatiguée par les émotions de cette journée.

La fiancée d'Hippolyte le devina.

— Mademoiselle, dit-elle, vous avez besoin de repos, et j'ai préparé votre lit, celui d'autrefois.

La jeune fille, après avoir de nouveau remercié le couple avec une effusion touchante se retira.

Les deux amoureux restèrent en présence.

Le visage de Popo s'épanouit.

— Ah ! que je suis content ! s'écria-t-il. Tenez, Lotte, j'ai envie de danser la bourrée !

Il saisit sa fiancée par la taille et l'emporta dans un élan fougueux.

— Eh bien ! voulez-vous finir, grand toqué ! s'écria Charlotte tout essoufflée. Vous vous croyez donc déjà au bal de nocce ?

— C'est vrai ! constata le jeune homme s'arrêtant brusquement. Mais cela me fait tant plaisir de vous faire plaisir ! Voyons combinons nos plans. C'est vous, Lotte, qui allez conduire mademoiselle à Eragny.

— Si vous voulez.

— Moi, j'ai du travail pressé pour la journée de demain. Et puis, cela sera plus convenable que vous accompagniez votre patronne.

— Vous avez beau être caporal, Popo, vous avez raison comme un brigadier !

— Eh bien ! donnez-moi de quoi écrire pour que je prévienne les vieux...

L'ancien troupier traça d'une belle écriture régulière, en soignant particulièrement ses majuscules :

« Mes chers parents,

« Charlotte vous dira de quoi il retourne, car vous savez qu'elle a la langue bien pendue.

« Il s'agit de vous conner sa jeune maîtresse dont nous vous avons souvent parlé. Faites tout ce que vous pourrez pour lui être agréable, car elle est bien bonne, bien méritante et a besoin d'oublier de gros chagrins.

« Je compte sur vous pour veiller sur elle comme si elle était de notre famille.

« Votre fidèle qui vous embrasse en pincette,

« Popo ».

— Là ! fit le jeune homme, jetant la plume après un magnifique paraphe... Ils comprendront... Du reste, vous leur fournirez toutes les explications.

— Soyez tranquille, je m'en charge... C'est bien ce que vous avez tant la. Popo !

— Est-ce que vous croyez que je ne voudrais pas faire encore davantage pour une personne si intéressante et qui vous a si bien traitée quand vous étiez à son service ?

— Je finirai par croire que je vous aime un peu, reprit Charlotte avec une moue espiègle.

— Il faut des événements comme celui-là pour que vous en doutiez !

— Bonne nuit, Popo !

— Bonne nuit, Lolotte !

— Révez de moi !

— Ah ! non cela me troublerait trop !... je préfère dormir tranquille !

— C'est cela, malhonnête, ajoutez tout de suite que je suis votre cauchemar !

— Non, Lolotte, reprit l'ouvrier, vous êtes mon trésor et ma vie !... Mais dites, il s'agit tout de même d'ouvrir l'œil... Je ne suppose pas que les individus dont votre ancienne maîtresse a si peur soient capables de tenter une canaillerie cette nuit contre elle ?

— La porte sera bien bouclée.

— Oui, c'est une précaution !... Mais à la moindre alerte, cognez au plafond et je me chargerai de leur régler leur compte, à ces brigands-là !

— « Cha va bien ! » reprit machinalement la teinturière... « Maintenant, bonsoir, monchœur mon fiancé !... »

— « Bonsoir, mademoiselle Lolotte ! » reprit joyeusement l'Auvergnat d'occasion... « Ah ! bougri de bougra !... »

— « Tien !... »

Hippolyte s'éloigna.

Charlotte ferma soigneusement la porte, poussa le verrou de sûreté et vint retrouver Cécile.

La nuit se passa tranquillement.

Les deux jeunes filles parlaient de bon matin ; elles prenaient un train à sept heures quarante à la gare Saint-Lazare.

Un peu avant neuf heures, elles arrivaient à Eragny. Quand Cécile vit le joli village coquettement perché sur le plateau qui domine l'Oise, elle fut très favorablement impressionnée.

— C'est gentil, pas vrai ? interrogea la fiancée de Popo.

— Charmant !

— Maintenant vous allez voir les parents... Quelle bonne pâte !

M. et Mme Sureau tenaient, auprès de la mairie, une boutique d'épicerie où l'on vendait un peu de tout, suivant la coutume de la campagne.

Papa Sureau, grand, sec, ayant toujours le mot pour rire en servant les clients, — et surtout les clientes, — portait allégrement la cinquantaine.

Maman Sureau, encore appétissante, toute ronde, toute boulotte, ce qui ne l'empêchait pas d'être très vive, avait le caractère aussi jovial que son époux.

— Pas possible ? s'écria-t-elle en voyant Charlotte...

Il n'est rien arrivé au « lieu », au moins ?

— Non, non ! se hâta de répondre la jeune fille.

Papa Sureau montra sa face rasée.

En voilà une surprise !... Je ne m'attendais pas à embrasser ma belle fille de si bon matin !

Il mit deux baisers sonores sur les joues de sa future bru.

Cécile s'était inclinée légèrement devant les parents de Popo qui la regardaient sympathiquement, un peu intrigués.

Charlotte remit sa lettre au père ; celui-ci, après l'avoir lue, la tendit à sa femme.

— Mademoiselle, dit l'épicier avec une bonhomie souriante, nous sommes à votre entière disposition.

— Et soyez sûre, ajouta la mère, que nous sommes enchantés de vous être agréables et de faire plaisir à notre garçon.

La fugitive les remercia chaleureusement.

Charlotte fournit les renseignements complémentaires.

La mère de Georges Dawnesie fit, sur les braves gens, une si bonne impression que tous les deux prièrent Charlotte de remercier leur garçon de la bonne idée qu'il avait eue en leur confiant la Parisienne.

Vous passez la journée avec nous Charlotte ? demanda le père du ton le plus engageant.

— Pas possible, monsieur Sureau... Je le regrette bien, allez !... Mais il faut que je rentre à Paris par le premier train... Heureusement, nous viendrons dimanche avec Popo.

— Nous y comptons !

— Eh bien ! demanda Charlotte à Cécile quand elles furent un moment seules, comment les trouvez-vous ?

— Ce sont d'excellents gens, répondit la jeune fille, et je les aime déjà !

Charlotte, le cœur bien gros, dut se résigner à partir.

La mère Sureau cria :

— Encore une minute, pour finir le petit colis !

Elle apparut bientôt avec un ballot de dimensions respectables.

C'était du linge pour Popo... Des chaussettes, un tricot, et une paire de souliers, histoire de profiter de l'occasion.

La maman avait toujours oublié quelque chose... Après la minute de répit implorée, ce fut une demi-minute, puis quelques secondes...

Et le ballot grossissait toujours...

La mère Sureau y avait fait entrer successivement un saucisson, du lard fumé, deux pois de confitures...

— Il y aura un supplément de bagages, fit le papa un peu goguenard.

Justement à ce moment, l'épicière apportait une boîte de sardines.

— Tout notre fonds y passera !, clama le brave homme avec un désespoir comique.

— Non, non ! répliqua-t-elle, c'est fini... Et puis, qu'est-ce que tu veux, Eugène, c'est pour mon gars !

— Dis donc, ma femme, il me semble que c'est un peu le mien aussi... Mais comment veux-tu que Lolotte porte tout ça... C'est qu'il y a une trolote de la gare jusqu'à la Bièvre !

— Laissez donc, monsieur Sureau, fit la vaillante teinturière, je ne serai pas embarrassée !

— Là... tu vois !... conclut la maman, achevant le paquet.

Et elle trouva le moyen d'y introduire un sac de pruneaux.

L'accueil si simple et si cordial de ces bons vieux avait profondément ému le cœur de Cécile.

Aussi s'efforça-t-elle de les récompenser en paraissant complètement heureuse à leurs côtés.

Mais la pauvre enfant avait au cœur une si profonde tristesse que parfois, lorsqu'elle se trouvait seule, son courage s'effondrait, et que de grosses larmes lui montaient aux yeux en songeant à la sûreté de la vie à son égard.

N'était-elle pas comme un épave livrée à tous les vents ?

Pour quelques jours, elle se sentait en sûreté dans ce paisible village...

Combien de temps durerait cette accalmie ?

Si vraiment Laverdac et Brunemont lui en voulaient au point d'avoir décidé et combiné sa mort, ne chercheraient-ils pas à la retrouver ?

Y parviendraient-ils ?

Elle était aussi inquiète de savoir ce qu'était devenue, dans ce sinistre repaire, la pauvre femme à qui elle avait sauvé la vie et à qui elle devait la liberté...

Enfin l'existence n'aurait pu devenir tranquille pour elle que si elle avait pu oublier le passé...

Et comment chasser de sa mémoire — maintenant surtout qu'elle l'avait revu — le souvenir d'Henry de Faugerolles ?

Loin d'oublier, Cécile se remémorait les divers incidents de cette dernière rencontre.

Elle se demandait maintenant si elle n'aurait pas

mieux fait de tout avouer à ce M. José Rivas qui s'était montré si miséricordieux à son égard.

Mais la jeune fille n'avait pu se résigner à dévoiler sa misère et l'enfance de celui qu'elle appelait son père.

C'était une souffrance devant laquelle elle avait reculé, plutôt que de rougir devant Henry...

Sans rien dire, la maman Sureau observait sa pensante...

Elle s'apercevait bien que la jeune fille souffrait en cachette, et la bonne vieillesse cherchait le moyen de la distraire.

Puisque tous les jours, les deux femmes faisaient ensemble de longues promenades.

Cécile raffolait des bords de l'Oise, et il lui semblait vraiment que ce calme délicieux de l'admirable nature qui l'entourait mettait un peu de baume sur les blessures de son cœur...

Un jour, en passant par Neuville, la maman Sureau aperçut la patronne de l'auberge de la « Treille d'Or » qui prenait le frais sur le seuil de son établissement.

— Bonjour, madame Collinet, dit la mère de Popo.

— Tiens ! c'est vous, madame Sureau... Et comment ça va-t-il ?

— Pas mal, merci... Et vous ?

— Tout à la douce... Alors, comme ça, vous êtes en promenade ?

— Avec une jeune parente qui est venue passer quelque temps avec nous.

— Ah ! ça vous fera du bien, mademoiselle, le grand air, et on ne peut pas en trouver de meilleur que celui de nos cotéaux.

— J'en suis sûre ! répondit Cécile, avec son affabilité ordinaire.

Maman Sureau interrogea l'aubergiste.

— Et votre nourrisson ? Comment va-t-il ?

— Euh ! fit cette dernière avec une moue de mauvais augure, il n'y a rien de trop !

— Toujours pâlot ?

— Hélas ! c'est depuis quatre mois qu'il dépérit... Il a commencé à pâlir après la dernière visite de la maman...

aujourd'hui il tousse continuellement... De grosses quintes de toux qui me retournent le sang... Vrai, il me donne de la peine, le gamin !

— Peut-on le voir ?

— Si le cœur vous en dit...

Mme Collinet mit les deux visiteuses en présence du marmot, un petit être chétif et souffreteux qui les regarda avec un sourire aigré.

— Voyez le mignon ! dit Mme Sureau attendrie, il a beau être souffrant, il nous fait tout de même risette !

— Ah ! c'est qu'il a une brave petite nature malgré ses bobos, répondit l'aubergiste... N'est-ce pas, Marcel ?

L'enfant tourna gaîment sa tête du côté de sa mère nourricière, comme s'il comprenait les paroles de la brave femme.

— Et toujours pas de visites des parents ?

— Pas la queue d'une !

— C'est drôle tout de même...

— Oui, c'est à croire que sa mère l'a oublié...

— Mais son père ?...

— Il y a plus de deux mois qu'on ne l'a vu !

Cependant, Cécile avait pris l'enfant sur ses genoux.

— Pauvre abandonné ! dit-elle en l'embrassant tendrement sur le front.

Et par ce sentiment inné au cœur des jeunes filles — elle se mit à bercer entre ses bras le bébé, en le tenant doucement serré contre sa poitrine...

## II

## L'ENFANT DE LA PARISIENNE

Maman Sureau et Cécile remontèrent lentement vers Bragny.

— Eh bien ! fit la mère de Popo, vous avez vu l'enfant de la Parisienne ?

— Pauvre petit ! dit la jeune fille.

— Ah ! pour ça, oui, il est mal hypothéqué !

— Il fait pitié !

— Mme Collinet le soigne bien, pourtant.

— Oui, je crois qu'elle ne ménage ni son temps ni sa peine. Malheureusement, cela ne suffit pas à rendre la santé à l'enfant...

— Rachitique comme il est, on aura du mal à l'élever.

— Pourtant, à cet âge-là, rien ne doit être désespéré.

Il vaudrait peut-être mieux que le bon Dieu l'enlevât tout de suite, allez !

Cécile reprit :

— Sans diminuer le dévouement de Mme Collinet, il me semble que la mère du bébé le soignerait mieux encore...

— Ça, c'est certain !...

— La patronne de la *Treille-d'Or* a de la besogne dans son établissement, surtout les dimanches et les jours de fêtes... Alors, forcément, elle délaisse un peu son nourrisson.

— Je ne dis pas non, mademoiselle... Mais voyez-vous, jadis, il pouvait y avoir au monde plein ma boutique ; quand Popo était dans son berceau et que je l'entendais pleurer, je lâchais tout pour courir à lui !

— Parce que c'était votre fils...

Maman Sureau poursuivit, dans un épanouissement d'orgueil maternel :

— Et puis, dame ! il était autrement conditionné que cet avorton !

— Vous ne connaissez pas la maman du petit Marcel ?

— Non, je ne l'ai jamais vue... Mme Collinet m'a dit que quand elle a amené son enfant à Neuville, elle avait l'air toute malade.

— Elle est peut-être morte...

— Oh ! non. Elle envoie ponctuellement les mois de l'enfant, — au moins depuis quelque temps.

— Et elle ne vient pas le voir ?... C'est étonnant.

— En tout cas, si elle est souffrante, elle pourrait demander qu'on lui conduise le moutard !... Ah ! tenez, mademoiselle, je suis bien sûre que si vous aviez été élargie d'elle, votre maman aurait mis plus d'empressement à vous voir...

La fille de Georges Davenesse et de Clarisse, répondit en soupirant :

— J'ai perdu ma mère très jeune, et je ne me souviens presque plus d'elle.

— Oh ! pardon ! s'écria Mme Sureau... Je vous ai fait du chagrin... On ne sait pas toujours, n'est-ce pas ?...

Tout de même, il paraît que ce n'est pas une mauvaise femme, que cette Parisienne... Elle a beaucoup pleuré quand elle a laissé son enfant à Neuville... Mme Collinet m'a dit que ça crevait le cœur de l'entendre sangloter !... Elle avait l'air d'adorer son bébé !

— Comme toutes les mères ! fit candide Cécile.

— Elle n'a pas pu payer le premier mois à la date échue, et ma foi, Mme Collinet, qui n'est pas riche, s'est demandé plusieurs fois, si elle ne rendrait pas le poupon...

Mais, il paraît qu'elle avait connu dans le temps, la jeune femme ; alors, elle prenait patience... C'était difficile, n'est-ce pas, de se montrer rigoureuse en voyant cette mère dévorer de baisers son enfant ?...

— Sans doute... Et puis Mme Collinet est bonne.

— Tout à coup, changement à vue, l'aubeau L., Voilà la Parisienne qui arrive un beau jour avec une toilette magnifique et des bijoux qui refusaient comme le soleil...

— Vraiment !

— Elle était accompagnée d'un monsieur.

— Le père de Marcel ?

— Hum ! fit l'épicurienne... Après tout, c'est possible...

— Mme Collinet doit le savoir ?

— Est-ce qu'on sait jamais ces choses-là ? répondit philosophiquement la brave femme. Après cette visite, la patronne de la *Treille-d'Or*, était complètement rassurée. La mère avait soldé l'arrêté, elle avait récompensé la nourrice en lui faisant un joli cadeau et elle avait promis que désormais elle ne serait plus jamais en retard pour ses paiements.

— Eh bien ?

— C'était vrai. L'argent est venu régulièrement... La maman aussi, pendant quelque temps, quand, tout à coup, euh, elle n'a plus reparu.

— C'est extraordinaire !

— Peut-être qu'elle ne peut plus venir... Qui sait si elle n'a pas à côté d'elle un jaloux qui l'en empêche ?...

La brave femme s'arrêta net...

Elle éprouvait certains scrupules en s'étendant sur un pareil sujet avec une jeune fille.

Elle reprit en hésitant :

— C'est une conversation que je ne devrais peut-être pas vous tenir... Vous n'apprendrez que trop tôt les misères qui existent en ce bas monde.

Cécile reprit avec tristesse :

— Je les connais déjà, allez, madame Sureau !

— Et pourtant, pauvre petite, vous n'en êtes qu'aux premiers jours de la vie !... Bah ! après tout, ce que fait ou ne fait pas la mère de ce gamin, ne nous regarde point...

— Vous avez raison... Cela n'empêche pas le petit Marcel, même si sa mère est fautive, d'être innocent, lui !... Il n'en souffrira que plus tard.

Maman Sureau hochait la tête.

— En admettant qu'il grandisse... Ce qui me semble douteux !

— Ce sont les baisers et les soins de sa mère qu'il lui faudrait, au pauvre enfant !... La malheureuse !... Elle a peut-être beau coup de chagrin de ne pouvoir l'embrasser comme autrefois !...

— Tout de même, voyez-vous, mademoiselle, il n'y a pas de jaloux qui tiennent... Quand on aime son enfant comme cette femme-la paraissait l'aimer, on trouve une occasion, un jour, une heure... Lorsqu'elle était pauvre, elle venait voir son petit... Maintenant qu'elle est riche, plus personne !... Est-ce que c'est naturel ?

Maman Sureau et la fille de Georges Davenesle étaient arrivées devant leur logis.

Leur conversation prit fin.

Cette promenade à Neuville causa une profonde émotion à Cécile.

Son cœur si compatissant, plaignait le poupon sevré des caresses maternelles.

Quelques jours s'écoulèrent, heureux et paisibles.

Lolotte et Popo, n'eurent garde d'oublier leur promesse, et les deux fiancés vinrent passer leur dimanche à Eragny.

Mais, dans le courant de la semaine, il survint un contretemps qui bouleversa la maisonnée.

Le papa Sureau fut atteint de douleurs rhumatismales. C'était un mal plus gênant que grave et qui n'altérait que légèrement la bonne humeur du brave homme.

Mais, cela contraignait Mme Sureau à rester à la boutique, car son mari ne pouvait plus s'occuper de la vente.

Les promenades des deux femmes se trouvèrent interrompues.

Cécile insista pour se rendre utile et seconder l'épicière dans son commerce.

Mais maman Sureau ne voulut jamais y consentir.

— Non ! non ! s'écria-t-elle, mon fils ne vous a pas envoyée ici pour travailler !

— Je vous demande pardon, répondait la jeune fille...

D'ailleurs, j'ai besoin de gagner ma vie.

— Pas dans l'épicerie !

Enfin, devant la ténacité de sa pensionnaire, la maman transigea.

Elle permettait à Cécile de lui rendre de menus services, à condition que la fille de Davenesle ne s'installât pas au comptoir.

De plus, Mme Sureau exigea que l'ancienne patronne de Charlotte fit régulièrement sa promenade quotidienne, car c'était, pour elle, une question de santé.

Le pays était des plus tranquilles. Une jeunesse n'avait rien à y redouter.

À sa première sortie solitaire, Cécile se dirigea instinctivement vers Neuville.

Bientôt, elle se retrouva devant l'auberge de la *Treille-d'Or*.

Mme Collinet reconnut la jeune compagne de Mme Sureau et lui demanda des nouvelles de ses amis d'Eragny.

L'aubergiste déplora l'indisposition de l'épicière qu'elle aimait beaucoup.

Cécile revit le petit Marcel et connut de nouveau la joie de le tenir entre ses bras.

Sur les lèvres blêmes du pauvre maigrelet, errait le sourire meurtri qui avait si vivement impressionné la visiteuse quelques jours auparavant.

La cabaretière s'écria gaiement :

— Savez-vous, mademoiselle, que vous vous y prenez très bien pour dorloter un marmot !... Vrai ! vous feriez une petite maman parfaite !

Une délicieuse rougeur colora le frais visage de Cécile.

— Mais vous avez le temps d'y penser, ajouta philosophiquement Mme Collinet.

Quand la promeneuse jugea qu'il était temps de retourner à Eragny, le petit Marcel semblait ne plus vouloir la quitter et se cramponnait aux bras entre lesquels il s'était trouvé si bien.

Il fallut que la patronne de la *Treille-d'Or* prit une grosse voix pour rentrer en possession de son nourrisson.

Elle dit à Cécile :

— Il vous aime déjà, vous voyez !... Votre figure lui revient !... Vous reverra-t-on bientôt ?

— Oh ! oui, madame, cela me ferait plaisir de revenir si je ne craignais de vous déranger.

— Pas du tout, au contraire ! Vous serez toujours la

bienvenue... Et bonjour à maman et à papa Sureau... Vous lui direz qu'il se soigne bien et qu'il vienne goûter à mon chablis le plus tôt possible... C'est le vrai remède pour les douleurs !... Il faudra que j'en parle au docteur Bonardel, quand il viendra par ici faire sa tournée de visites !

La fille de Georges Davenesle donna un dernier baiser à l'enfant, et elle partit très troublée.

L'aubergiste venait de prononcer un nom qui éveillait un écho bien cher au cœur de Cécile...

Le souvenir du docteur Bonardel évoquait, dans son esprit, celui d'Henry de Faugerolles.

Elle se rappela l'enfant, avec un attendrissement qui faisait passer dans ses yeux une douce lueur, la méprise de Charlotte, quand celle-ci l'avait conduite auprès de la petite laitière de Vernouillet.

La servante avait annoncé que l'on allait trouver auprès de la biessée, le vieux docteur Bonardel, à la face rébarbative, aux abords peu engageants...

Et c'était Henry de Faugerolles que les deux femmes y avaient rencontré !

Puisque M. Bonardel avait des clients à Neuville, Henry pouvait y venir aussi...

En ce cas, Cécile était exposée à l'y rencontrer...

Que dirait-elle au jeune médecin, si elle se trouvait en face de lui ?... Comment expliquerait-elle sa présence dans ce village ?

Elle sut maîtriser son trouble, et quand elle rentra à Eragny, ses hôtes ne le remarquèrent pas.

Maman Sureau questionna la jeune fille sur sa promenade ; Cécile la renseigna amplement.

— Eh bien ! fit l'épicière, voilà un passe-temps tout trouvé... Puisque vous vous intéressez à l'enfant de la Parisienne, vous pourrez aller le revoir.

Cécile ne tarda pas à suivre le conseil de la mère de Popo.

Dès que le bébé l'aperçut, il tendit vers elle ses pauvres petits bras décharnés.

Tout l'après-midi, elle joua avec lui, le fit sauter sur ses genoux, inventa mille amusettes pour le faire sourire.

La jeune fille sentait que, peu à peu, elle allait s'attacher à ce désert.

D'une voix pénétrante, elle murmura en le serrant contre sa poitrine :

— Pauvre mignon ! Ta maman te délaisse... Je ne t'abandonnerai pas, moi !

Maintenant, la fille de Georges Davenesle avait un but de promenade, et il fallait que le temps fût bien mauvais, pour qu'elle ne descendît pas quotidiennement à Neuville.

Lorsqu'il faisait beau, Cécile se promenait sur le bord de l'Oise avec l'enfant, et s'amusait à le faire marcher à ses côtés en lui tendant sa robe, pour qu'il s'y cramponnât.

Des gens qui passaient la regardaient, la prenant pour la maman.

Le père Blaise, un vieux pêcheur qui servait aussi de passeur pour traverser dans son bachelot les clients qui, de l'autre rive, voulaient gagner la *Treille-d'Or*, était parmi ceux qui contemplaient avec le plus d'intérêt, cette promenade quasi quotidienne.

Quand un coup d'aviron l'amena à une courte distance du bord, il criait à la jeune fille :

— Eh bien, va-t-il mieux, votre petit ?...

Elle répondait suivant l'état de Marcel.

Tantôt l'enfant était plus souffrant...

— C'est dommage ! faisait Blaise.

Lorsque Cécile, au contraire, croyait voir, sur la mine du bébé, un changement rassurant, elle donnait la bonne nouvelle.

— Écrivez que cela continuera ! criait le bonhomme.

Et, courbé sur ses avirons, il s'éloignait, laissant derrière son bachelot, un sillon d'argent.

D'autres fois, quand la santé du petit ne lui permettait pas de sortir, le vieillard les entrevoyait. Cécile et lui, à la fenêtre de la chambre du rez-de-chaussée où couchait le petit Marcel, et qui donnait sur la rivière.

Alors, du plus loin qu'il le pouvait, le vieux cantonnier leur envoyait, de la main, un signe amical.

La jeune fille y répondait, et l'enfant, lui aussi, agitait sa menotte.

Insensiblement, les visites de Cécile se prolongeaient, et lorsque l'heure venait de quitter la place, cette séparation d'un jour lui coûtait de plus en plus.

Le bambin, en somme, n'allait guère mieux ; aussi le regardait-elle avec une tendresse affligée.

Quel péché original pouvait bien expier cette innocente victime ?

Lors de ses premières visites, Cécile avait cru que la belle saison améliorerait la santé du marmot.

Bientôt elle constata avec douleur qu'elle s'était abusée d'un faux espoir.

Le petit avait été pris par une mauvaise fièvre, qui maintenant ne le quittait presque jamais.

Un après-midi, en arrivant à la « Treille-d'Or », il lui sembla plus malade encore que de coutume.

Mme Collinet avait essayé de le soulager avec quelques remèdes bénins, mais l'enfant pleurait et se plaignait sans interruption.

Il ne sembla même pas reconnaître sa nouvelle petite mère.

La respiration était difficile, la peau brûlante, les yeux devenaient vitreux...

— Madame ! s'écria la jeune fille, il faut envoyer chercher le médecin !

— Vous croyez que c'est si grave que cela ?

— Oui, oui ! Je vous en prie ! N'attendez pas un moment de plus !

Mme Collinet restait indécise.

On n'appelle pas facilement le médecin dans les classes modestes. D'abord, cela coûte, et puis, cela effraie !...

La cabaretière répliqua :

— Demain, il va peut-être mieux... Je l'ai déjà vu aussi bas que ça...

— Non ! non ! N'hésitez pas, je vous en conjure ! Il n'y a pas une minute à perdre !

— Eh bien ! soit, dit Mme Collinet, je vais envoyer mon garçon chez le docteur Bonardel.

— Pourvu qu'on le trouve chez lui !

— C'est vrai qu'il est plus souvent dehors qu'à la maison.

— Mon Dieu ! si, d'ici son arrivée, cet enfant allant mourir !...

— Mais, mademoiselle, ne vous tourmentez donc pas ainsi !

L'aubergiste appela :

— Justin !

Un grand garçon, les bras ballants, l'air quelque peu ahuri, répondit à l'appel de sa maîtresse.

— Tu vas t'en aller dare-dare, chez le docteur Bonardel, dit celle-ci.

— Bien, la patronne !

Cécile ajouta d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Dites-lui que c'est pour un enfant très malade, et qu'on l'attend avec anxiété.

Justin regarda naïvement Mme Collinet, comme s'il attendait qu'elle lui confirmât ce pressant appel.

— Fée ! intima la cabaretière... Tu devrais déjà être en route !

— Bien, la patronne !

— Préviens-le que l'on a besoin de lui ici, tout de suite.

Le villageois partit en fourrageant sa toison rouso que le peigne ne devait pas souvent démêler.

Cécile se pencha sur l'enfant.

Il lui semblait percevoir des bruits suspects dans la poitrine du petit malade.

Contrairement aux prévisions de Mme Collinet, le docteur Bonardel ne tarda pas à arriver.

Justin avait eu la chance de le rencontrer en tournée dans un village voisin ; le vieux médecin avait consenti à faire un léger détour pour s'éviter un déplacement plus long s'il ne l'avait effectué que le lendemain.

Il eut une moue prononcée en examinant sommairement le malade.

D'ailleurs, il avait déjà soigné le petit et savait à quel point le pauvre être était fragile.

— Il me semble qu'il n'y a là qu'un gros rhume, prononça-t-il, mais qui peut se compliquer dans un organisme aussi ravagé...

Cécile retenait sa respiration pour entendre l'arrêt.

M. Bonardel continua, redevenant bourru et s'adressant à l'aubergiste :

— D'abord, je vous l'ai déjà dit, ce petit n'est pas bien chez vous !

Mme Collinet protesta :

— Oh ! monsieur le docteur, personne ne le soigneraît mieux que moi et je ne mérite aucun reproche !

— Ce n'est pas cela que je veux dire, répliqua le vieillard avec impatience, je parle de votre maison... Ces parages-ci sont trop humides pour lui !

Mme Collinet fit un geste signifiant que sa sollicitude était impuissante contre cet inconvénient.

Le docteur maugréa :

— Il ne faudrait pas que cet enfant restât à Neuville... La rivière ne lui vaut rien !

— Alors, monsieur, demanda timidement Cécile,

tandis qu'il griffonnait une ordonnance, vous ne prévoyez pas de complication dangereuse ?

Le vieux praticien leva les yeux sur la jeune fille et, s'humanisant un peu :

— Comment voulez-vous que je le sache ? Ce petit est tellement faible !... Je n'en connais pas de plus chétif à dix lieues à la ronde !

— Vraiment !

— Regardez-le ! Il n'a que la peau et les os !... S'il ne s'agit que d'un rhume de plus, je le tirerai d'affaire encore une fois... Mais, si le diable s'en mêle...

Cécile tressaillit.

Le médecin reprit :

— Il est de votre famille, ce gamin-là ?

— Non, monsieur. Je ne suis qu'une voisine qui s'intéresse à lui.

— Naturellement, c'est malheureux !... Enfin, que voulez-vous ?... On n'a pas idée de faire des enfants aussi mal bâtis !

Bonardel s'était levé et allait remonter dans sa voiture.

— Vous reviendrez bientôt, n'est-ce pas, monsieur ? demanda la fille de Davenesle.

— Demain, mademoiselle.

Le cabriolet s'éloigna.

Mme Collinet s'écria :

— Je ne veux pas être responsable de ce qui pourrait arriver... J'ai fait ce que j'ai pu pour le p'tiot, mais je vais écrire à ses parents. Le père m'a dit de le prévenir directement, sans doute pour pouvoir avertir la maman tout doucement, sans trop l'inquiéter...

La jeune fille répondit :

— Pourvu qu'elle accourt à votre cri d'alarme !...

— Puisque M. Bonardel dit que le bord de l'eau ne vaut rien à l'enfant, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de le rendre... Si j'avais su cela, je ne l'aurais pas accepté comme nourrisson. Au moins, de cette manière-là, quoi qu'il arrive, j'aurai fait mon devoir !

— Il y a peut-être une autre solution, dit-elle timidement.

Ce « quoi qu'il arrive » fit perler la sueur au front de Cécile.

— Parlez, ma chère demoiselle, vous êtes très raisonnable, et votre idée doit être bonne.

— Vous avez beaucoup à faire, madame Collinet.

— Vous l'avez vu ! Il y a des moments où je ne sais plus où donner de la tête !... Il ne manquait plus que cette maladie !...

— Eh bien ! confiez-moi le petit jusqu'à ce qu'il aille mieux. Je le prendrai avec moi à Eragny où l'air sera meilleur pour lui, et une fois son rhume guéri, vous le reprendrez.

L'aubergiste s'exclama :

— Oh ! mademoiselle, ce n'est pas possible !

— Pourquoi ? M. et Mme Sureau n'y mettront pas d'obstacle, et je vous ferai donner des nouvelles tous les jours...

— Mais si le père ou la mère arrive ?

— Vous les enverrez à Eragny.

— Et puis, qu'est-ce qu'on dirait, dans le pays, en voyant cet enfant près de vous ? On est si médisant dans les villages !...

L'angélique regard de Cécile interrogea Mme Collinet.

L'aubergiste poursuivit maternellement :

— Vous n'avez pas réfléchi, mademoiselle... Si bons que soient le père et la mère Sureau, l'enfant les gênerait... Ah ! si vous étiez chez vous, on pourrait vous...

— C'est vrai, reconnut Cécile qui, emportée par son bon cœur, n'avait pas senti tout de suite ce que ce projet avait d'impraticable.

— D'ailleurs, poursuivit la cabaretière, le pauvre maigriot peut-il être transporté ?... Il faudrait au moins prendre l'avis du médecin...

Les deux femmes jetèrent un nouveau regard sur le petit malade.

Il était toujours aussi oppressé.

Cécile voulut lui faire prendre sa première cuillerée de potion, mais son estomac était si délabré, qu'il ne put la garder.

— Mademoiselle, dit Mme Collinet, il commence à se faire tard... La nuit va tomber... Les braves gens chez qui vous êtes, pourraient être inquiets.

— Quitter cet enfant, alors qu'il souffre tant !...

— N'ayez pas de crainte à son sujet. Il sera bien soigné.

— Je ne vais pas fermer l'œil en pensant à lui.

— Brave cœur que vous êtes ! Quand on pense que ce marmot ne vous est rien.

— Mais, dit la jeune fille, avant de se mettre en route, si Marcel était plus mal dans la nuit !...

— Je vous enverrais Justin et il vous ramènerait.  
— Quelle que soit l'heure ?  
— Je vous le promets !... Regardez, il dort.  
La respiration du pauvre était bien oppressée.  
Pourtant, il paraissait s'endormir.  
La fille de Davenesse partit, la mort dans l'âme.  
Les exhortations de maman Sureau ne purent apaiser ses appréhensions.

Elle dormit à peine. A chaque instant, elle se réveillait en sursaut, croyant entendre la voix déchirante de Marcel qui la réclamait.

Elle se dressait toute droite sur son lit... Elle écoutait, le cœur palpitant, si Justin ne sonnait pas à la porte de l'épicerie, venant la chercher.

Le jour parut.

Cécile pria pour le malade avec une ferveur pareille à celle qui l'animait autrefois, quand elle demandait à Dieu de protéger son père.

Elle s'habilla à la hâte.

— Madame, dit-elle à la maman Sureau, si l'enfant allait plus mal, je ne rentrerais pas à Evagny ce soir...

— Je ne peux pas vous en empêcher, ma chère petite, mais surtout, ne vous fatiguez pas et ne commettez pas d'imprudences.

La jeune fille trouva le bébé encore plus défait que la veille.

— Oh as-tu bobo, mon chéri ? demanda-t-elle.

Le petit montra sa gorge.

Mme Collinet n'était plus aussi optimiste que le jour précédent.

Elle ne s'était pas couchée et avait soigné son nourrisson, en suivant à la lettre, les prescriptions du docteur.

Malheureusement, aucune amélioration n'en était résultée.

La nourrice murmura :

— Nous allons voir ce que dira M. Bonardel.

Les heures s'écoulaient, longues d'angoisses.

Le docteur n'arrivait pas.

Cécile avait supplié Mme Collinet d'envoyer quelqu'un lui dire de se presser.

Mais la démarche avait été faite en pure perte : on avait répondu que le docteur Bonardel était parti pour sa tournée de visites et qu'on ignorait où il se trouvait en ce moment.

Il avait fallu continuer à l'attendre dans une anxiété qui tenait de l'atfolement.

L'enfant biémissait. Sa respiration devenait de plus en plus courte et sifflante, ses yeux se voilaient.

Ses mains étaient glacées, et Cécile essayait en vain de les réchauffer dans les siennes.

Enfin, le médecin apparut ; il était près de six heures du soir.

Du premier coup d'œil, il établit son diagnostic.

— C'est le croup, dit-il.

La jeune fille fut terrifiée.

— Alors...

— Il est perdu ?... balbutia la cabaretière.

M. Bonardel garda le silence.

Il était en train de se rendre compte exactement de l'état du petit malade.

Le praticien eut un pitoyable haussement d'épaules tandis que son front se plissait.

Il se demandait à quel parti il allait se résoudre.

Cécile hasarda :

— C'est du sérum qu'il faudrait... du sérum antidiphthérique...

Le vieux docteur se consultait toujours.

Devant l'observation de la jeune fille, il secoua la tête.

Fidèle à la doctrine routinière qui avait été celle de ses maîtres, doutait-il de l'efficacité de l'admirable découverte du docteur Roux ? Ou bien estimait-il qu'il était trop tard pour recourir à ce moyen héroïque ?

Tandis que l'homme de science s'interrogeait mentalement, le pauvre enfant continuait à râler.

L'hésitation du docteur cessa brusquement.

Il ouvrit sa trousse et en tira divers instruments.

— Ne restez pas là ! dit-il à Mme Collinet et à Cécile... Ce n'est pas un spectacle pour des femmes, surtout quand ces femmes ne sont pas des mères...

— J'aurai de l'énergie ! fit bravement la fille de Georges Davenesse. Et puis, vous avez besoin d'un aide.

— Comme vous voudrez, répliqua le docteur.

— Avez-vous tout ce qu'il vous faut ?

— Pas tout à fait... mais on y suppléera...

Mme Collinet, au moment où le cabriolet du docteur s'arrêtait devant la porte, était justement en train de plumer une dinde.

Le vieux praticien prit une des plumes du volatille, en coupa le haut et le bas, se gardant que le petit tube

transparent du milieu.

Puis, avec une habileté de main surprenante, il fit une incision à la gorge du patient.

Un jet de sang décomposé en sortit, mélangé à des mucosités blanchâtres.

Bonardel, après avoir soigneusement nettoyé la plaie y introduisit le tube qu'il avait si ingénieusement improvisé.

L'enfant, qu'avait secoué une convulsion de douleur au moment où l'acier lui fouillait la chair, était maintenant presque évanoui.

Les suffocations avaient cessé.

Cécile, les mains jointes, priait.

— Il était temps ! grogna le docteur.

— Est-il sauvé ? interrogea la jeune fille dans un soulier.

— Pour le moment, répondit Bonardel.

— Ah ! monsieur, soyez bon pour ce que vous venez de tenter.

— Ne me remerciez pas encore, mademoiselle... J'ai fait, je crois, ce que tout médecin eût fait à ma place dans des circonstances aussi critiques... L'opération a réussi ; il ne reste plus qu'à attendre les suites.

La jeune fille reprit :

— Donnez-moi des instructions... Je les suivrai fidèlement.

Il la regarda avec bienveillance.

— Vous m'inspirez assez de confiance, conclut-il... Ce n'est pas comme la mère Collinet... J'ai vu le moment où elle allait s'évanouir !... Je la croyais plus crâne... Ce n'est pas son enfant, après tout !...

— Mes forces ne me trahiront pas, je vous le promets.

— Eh bien ! vous badigeonnerez la gorge avec la solution qu'on va préparer chez le pharmacien, toutes les heures au moins, plutôt davantage si vous le pouvez... Profitez des réveils de l'enfant, au besoin, provoquez-les.

Il fit de nouveau sa moue et ajouta :

— L'inflammation est bien grande... Les fausses membranes se reforment si rapidement, dans cette terrible maladie !... Enfin, j'espère que nous pourrons lutter contre elles...

— Quand reviendrez-vous, monsieur le docteur ?

— Demain, de bonne heure.

Il alla dans un coin la cabaretière qui avait recouvert ses sens, et baissant la voix :

— Madame Collinet, dit-il, s'il arrivait un malheur, faites-moi prévenir à temps, n'est-ce pas ? Vous éviterez un dérangement inutile... Et j'ai beaucoup de malades en ce moment... Vous comprenez !...

— Qui, monsieur le docteur...

Il s'assit pour rédiger son ordonnance.

— Une question, monsieur Bonardel ! fit la patronne... Dois-je envoyer une dépêche aux parents ?

— Je vous y engage fortement.

— J'ai écrit, mais personne n'est encore venu...

— Peut-être la lettre n'a-t-elle pas eu le temps d'arriver...

— Ou le père et la mère sont-ils absents...

Le docteur remonta en voiture après avoir renouvelé ses recommandations à Cécile.

L'heure de fermer l'établissement était arrivée.

— Madame, dit la fille de Georges à l'aubergiste, vous n'avez pas dormi la nuit... C'est à mon tour de veiller... Laissez-moi vous remplacer ce soir, et reposez-vous.

— Non, non ! protesta Mme Collinet... Nous veillerons toutes les deux si vous voulez, mais je ne me coucherai pas.

Les deux femmes s'installèrent au chevet du petit malade.

A des intervalles réguliers, Cécile lui badigeonnait les amygdales avec la solution antiseptique ordonnée par le docteur.

Quand le pinceau toucha sa chair vive, Marcel poussa des cris atroces.

Puis il retomba dans son silence et dans son immobilité.

Vers minuit, la patronne de la « Treille-d'Or » succombait à la fatigue et s'endormait lourdement sur sa chaise.

Heureusement, Cécile restait éveillée.

La tension de ses nerfs était telle qu'elle ne redoutait aucune défaillance physique.

Marcel, lui aussi, s'était assoupi...

De douloureux souvenirs revenaient, en ce moment d'angoisse, à la mémoire de la vaillante fille.

Antoine Brunemont le lui avait souvent raconté... Elle aussi était malade quand son père avait quitté précipitamment Paris avec elle.

Mais qu'était-ce que l'angine dont elle souffrait à côté

du croup, la forme la plus aiguë de ces affreuses maladies de la gorge ?

Tout à coup, les réflexions de la jeune garde-malade s'interrompirent...

Il lui semblait que la respiration de l'enfant s'embarassait de nouveau...

Cui, c'était bien un de ces râles sinistres, comme ceux qui l'avaient tant effrayée quelques heures plus tôt, qu'elle venait d'entendre l...

Les suffocations que redoutait tant le docteur Bonardel recommençaient.

Le pharynx, la gorge, le palais allaient encore s'obscurcir...

Des végétations meurtrières reparaissaient...

Elles allaient élargir le pauvre petit...

L'agonie était proche...

Avec terreur, Cécile se rappelait un cas pareil dont on avait longtemps parlé à Ranninvercke...

Un enfant atteint, lui aussi, par la diphtérie...

Le médecin, retenu auprès d'un autre malade, n'avait pu venir à temps...

Alors le père sentait mourir entre ses bras le bébé qui lui était si cher, avait eu une inspiration héroïque, sublime...

Il avait aspiré, à travers le tube, les fausses membranes qui empoisonnaient son enfant...

Dans le pays, on avait dit que c'était une folie, un suicide...

Tout de même, l'enfant avait été sauvé...

Le père était resté longtemps entre la vie et la mort, Enlin, il avait guéri l...

Ce souvenir revivait dans le cerveau de la jeune fille avec une précision surprenante.

Un suicide !

Chez Laverdac, quelques semaines plus tôt, n'était-elle pas résignée à mourir ?

Que faisait-elle sur la terre ?

N'y était-elle pas vouée au malheur et à l'éternelle souffrance ?...

Pourquoi n'imiterait-elle pas cet ouvrier qui n'avait pas hésité à risquer sa vie pour sauver celle de son enfant ?

Que faire, d'ailleurs ?... Elle l'ignorait. Le docteur ne lui avait rien dit.

Elle sentait sa tête s'égarer...

L'exaltation du dévouement grandissait peu à peu dans son cerveau.

Ce petit qui allait mourir avait peut-être devant lui des jours fortunés ?... Si Cécile succombait en se dévouant pour lui, sa mort serait utile...

Ce bébé, elle l'avait bercé dans ses bras, serré contre sa poitrine, réchauffé de son haleine...

Depuis quelques semaines, elle avait appris à l'aimer de tous les trésors de tendresse enfouis dans son cœur.

Il la regardait presque comme sa petite maman, ce pauvre qui ne voyait jamais sa vraie mère...

Eh bien ! elle la remplacerait jusqu'au bout...

Ce dévouement que l'absente aurait eu sans doute, si elle avait été là, Cécile le revendiquait l...

Elle fit le signe de la croix et approcha ses lèvres du tube mortel...

Sa bouche aspira les mucosités empoisonnées...

A ce moment Mme Collinet se réveilla.

Elle vit Cécile qui achevait l'œuvre de salut.

L'aubergiste poussa un cri.

— Mademoiselle l... Mademoiselle l... c'est la mort l...

La fille de Georges Davenesse se tourna vers la brave femme et, avec un sublime sourire de martyre, elle répondit :

— Qu'importe, si c'est la vie pour lui !

## III

## LA CONTAGION

La fuite de Cécile avait jeté un profond désarroi chez Laverdac.

Quand Brunemont arriva et que l'aveugle lui annonça la décevante nouvelle, le misérable eut un accès de stupeur.

Puis une fureur l'envahit et il invectiva son complice.

— Tu n'es qu'un gredin ! clama-t-il.

— Et toi, qu'es-tu donc ?... riposta Michel qui ne dédaignait pas et que les injures de Jacques exaspéraient encore.

— Tu as mis cette fille en lieu sûr pour t'en servir contre moi et me faire chanter !

Ils allaient peut-être se ruer l'un sur l'autre, quand Savignol entra.

— Eh bien ! quoi donc, fit-il, on se massacre ici ?...

— Laissez-nous tranquilles ! gronda Laverdac.

— Nos affaires ne te regardent pas ! appuya Brunemont.

— Comment ! riposta le vicomte, est-ce que je ne suis pas votre associé ? Est-ce que je ne participe pas à toutes vos combinaisons ?

— Savignol a raison, dit le père de Rolande, reprenant son sang-froid et redevenant sarcastique... A moins que...

Dites donc, mon gentilhomme, ne serait-ce pas vous, par hasard, qui auriez subtilisé mon héritière ?

— Bah ! s'exclama l'autre, croyant avoir mal entendu ; celle-ci aussi s'est donnée de l'air ?...

— Qui, répondit sourdement Michel, elle est partie !

Un trait de lumière traversa l'esprit du vicomte.

Il comprenait maintenant l'explicable geste que lui avait adressé la Poivrrote, lors de la visite de Laverdac, dans l'après-midi, et le signe d'intelligence qu'elle avait échangé avec lui.

C'était l'ivrognesse qui avait facilité l'évasion de la jeune fille.

Dans quel but, par quelle suite d'événements son attitude vis-à-vis de Cécile s'était-elle ainsi transformée ?

Savignol l'ignorait et, d'ailleurs, ne son souciait guère, au moins pour le moment.

L'important, c'est que cette fuite réduisait à néant les sinistres desseins de Laverdac, ces desseins pour lesquels l'aveugle avait si opiniâtement exigé son concours.

Le vicomte respira, soulagé d'un grand poids, et redevenant pour un moment le baron de Saint-Landry, fredonna de cette voix qui avait si fort indisposé contre lui les habitants de Cahors :

...L'oiseau s'envole,

Là-bas, là-bas...

Il ajouta :

— C'est la deuxième en bien peu de temps... La cage n'est pas solide.

Jacques reprit haïneusement :

— Est-ce que cette gamine aurait jamais pu quitter la maison si on ne l'y avait pas aidée ?

Le vicomte le regarda en face et, de son air le plus narquois :

— Je te ferai remarquer, mon vieux Jacques, que Rolande aussi s'est évaporée dans des conditions analogues... Je t'assure que ce n'est cependant pas mon vieux ami Laverdac qui a prêté les mains à sa fugue !

Brunemont, craignant que l'ancien comédien ne rendit l'allusion plus transparente, rongea son frein.

Laverdac leva les épaules.

— Il faut être aussi naïfs, aussi « Jacques » que Brunemont, pour supposer que j'aie pu participer à cette évasion.

— Si ce n'est pas toi qui a fait le coup, répliqua l'interpellé, c'est peut-être la Poivrrote.

— Clarisse ! riposta le tenancier du tripot de la rue Blanche, elle ne m'a pas quitté... Et j'avais les clefs de la porte d'entrée dans ma poche l...

En entendant Jacques soupçonner Clarisse, Savignol eut un léger tressaillement.

Comme il était resté assez comédien pour dissimuler ses impressions, il gémit avec une mine de circonstance.

— Décidément, nous avons la déveine l...

Jacques, voulant éclaircir ses derniers doutes, dit à Laverdac :

— Fais venir la Poivrrote.

— Je veux bien, ne serait-ce que pour te prouver combien les soupçons sont ineptes.

La compagne de Laverdac fut introduite.

Ses yeux vagues, ses lèvres pendantes que frangeait la mousse de sa salive, sa démarche titubante disaient assez clairement son état.

— Allez donc tirer quelque chose d'un être pareil ! grommela Jacques.

— C'est vrai qu'elle n'a pas perdu de temps, maugréa Laverdac... Elle m'avait bien prévenu, en rentrant, qu'elle avait soif.

Il l'avait saisie par le bras et la secourait frénétiquement.

La malheureuse ne résista pas.

Elle jeta sur l'aveugle un indéchiffrable regard que Jacques ne remarqua pas, mais qui n'échappa pas à Savignol.

C'était pour sa fille qu'elle continuait à s'avilir ainsi, qu'elle simulait une fois de plus cette ivresse ténébreuse et dégradante.

L'aveugle gronda :

— Voilà Brunemont qui prétend que c'est toi qui as fait crader la petite...

— Quelle petite ? murmura-t-elle d'une voix pâleuse.

— Facile, la Poivrote ; hurait-il exaspéré, ou sans ça, gare !...

Laverdac l'avait lâchée.

Comme si elle ne pouvait plus garder son équilibre, la misérable créature se laissa tomber sur le canapé.

Savignol, desirieux, pour bien des raisons de mettre fin à cette scène pénible, s'écria :

— Vous voyez bien que nous n'en tirerons rien !

— La coquine !... grommela son persécuteur en levant la main sur elle.

L'évrognesse ne semblait pas l'entendre.

Elle ferma les yeux et se mit à fredonner d'une voix éralée de refrain de la romance en vogue :

... Je suis lâche avec toi ! Je m'en veux !... Mon amour est pourtant sans excuse...

La vicomte se tourna vers Jacques :

— A qui feras-tu croire que cette pocharde, qui n'est pas capable de réunir deux idées, ait pu tremper les mains dans cette évasion ?

Brunemont sacra :

— Alors, que s'est-il passé ?... Comment cette fille a-t-elle pu prendre la clef des champs ?

— Je n'y comprends rien ! répondit Laverdac d'une voix où grondait un furieux ressentiment... Ah ! si je savais que quelqu'un l'a aidée dans sa fuite, il passerait un très bon quart d'heure !...

Savignol reprit :

— En attendant que nous soyons fixés, nous sommes relâchés dans les grandes largeurs, hein ?... Quand je pense que tous les deux vous êtes en train de me faire changer d'emploi ! vous m'engagez pour les troisièmes rôles, pour les traîtres !... Enfin, je ne voulais pas faire rater la représentation et vous forcez à rendre l'argent... M'est avis, tout de même, que nous voici obligés de faire relâche !

Brunemont questionna :

— Quo disent les domestiques ?

— Ils ne savent rien ! Ils n'ont rien vu.

— Pourtant, quand la petite est partie, des gens ont dû la remarquer, dans la rue Blanche... des voisins... On sait peut-être de quel côté elle s'est dirigée...

— Jacques a raison, reprit l'aveugle, il est nécessaire de s'informer.

— Allons-y ! dit Savignol...

Brunemont ajouta :

— Il faut mettre tous les nôtres en campagne... Elle n'a pas dû aller bien loin, la gredine !

— C'est mon avis !... fit le prétendu père de Cécile.

Et comme frappé d'une idée :

— Dés donc, qui sait si elle n'est pas retournée dans la maison où tu l'avais prise ?

— Non !... elle se donnerait que c'est là que j'irais tout d'abord la chercher...

— N'importe ! Donne un coup de pied de ce côté... Tu as chance d'y recueillir quelque indice !...

Brunemont n'eut cependant pas l'audace de se présenter chez Charlotte.

Il fit prendre des renseignements par Jailloux, le courtier marron affilié à l'association, et celui-ci acquit bientôt la certitude que la teinturière ne donnait l'hospitalité à personne.

Les Requins de Paris se livrèrent à toutes les explorations en leur pouvoir sans découvrir la trace de Cécile.

Chaque soir, on communiquait à Laverdac le résultat négatif des recherches.

Michel avait recouvré son sang-froid et laissait Brunemont s'enflammer de plus en plus.

L'aveugle se disait philosophiquement que si l'on ne retrouvait pas la petite, il s'arrangerait pour ne rien y perdre.

Tant que la fugitive ne provoquerait pas chez le faux José Rivas l'esclandre que redoutait Brunemont, l'union rêvée par celui-ci avait toujours chance de s'accomplir. C'était à lui d'activer les choses et de conduire le plus rapidement possible sa chaste fiancée à l'autel.

Mais si, par suite de l'intervention de Cécile, ce mariage devenait impossible, Laverdac en serait quitte pour se retourner vers le nabab des Champs-Élysées.

Georges Davenesle ne marchandait pas pour assurer sa tranquillité, et il verserait entre les mains de son ancien ami toutes les sommes que celui-ci exigerait pour se taire.

Le seul péril, c'était que pour échapper à Michel, le prétendu Mexicain ne reprît le chemin de l'étranger.

Mais cette résolution eût été puérile. Un millionnaire

ne passe inaperçu nulle part, et Cartigny eût facilement retrouvé sa trace.

D'ailleurs, si le senior José Rivas avait eu l'intention de quitter Paris, Jacques Brunemont l'aurait su avant tout le monde et n'aurait pas tardé à en faire part à son ami Laverdac.

Celui-ci eût préféré agir progressivement et commencer par demander à Davenesle un gros prix pour lui rendre l'enfant qu'il pleurait depuis si longtemps.

Une fois cette somme versée, il en aurait exigé une autre — double ou triple — pour garder le secret sur le passé de l'ancien caissier du Crédit Universel.

Si l'on ne remettait pas la main sur Cécile, il faudrait bien se résoudre à en venir au chantage que l'aveugle espérait réserver pour la bonne bouche.

\*\*\*

Ce soir-là, Brunemont rentrait à son logis la tête basse, lorsque sa concierge lui remit la lettre de Neuville écrite par Mme Collinet.

Lors des dernières visites de Jacques à la « Treille-d'Or », ses recommandations avaient été formelles :

— Si vous avez quoi que ce soit à me communiquer concernant l'enfant, madame Collinet, expédiez votre envoi, lettre ou dépêche, à mon nom personnel. La mère est si nerveuse et sa santé si précaire qu'un choc malentendu pourrait lui être fatal. Je me réserve de la prévenir avec tous les ménagements que comporte son état.

C'est donc au nom et au domicile de M. Brunemont que la cabaretière avait adressé son pressant appel.

En voyant le cachet de la poste, Jacques chercha à deviner de quoi il s'agissait.

Les mois de nourrice étaient régulièrement payés à l'aubergiste ; il lui avait même envoyé de l'argent quelques jours auparavant.

Qu'est-ce que pouvait réclamer la bonne femme ? Un supplément de sucre et de savon ?

Il décacheta la lettre qui apprenait à la mère la maladie grave de l'enfant.

Le triste sire eut un mouvement sinon de douleur, au moins de violente contrariété.

— On a bien raison de le dire, songea-t-il, les mauvaises nouvelles n'arrivent jamais seules !

Avant tout, il réfléchit qu'à aucun prix il ne devait prévenir Rolande de cette maladie.

La mère n'écouterait rien et, au risque d'un éclat, quitterait à la minute même la maison de José Rivas pour voler au chevet de son fils.

Brunemont allait donc commencer par lui cacher cette lettre.

Mais le petit était malade, et gravement même, s'il fallait en croire l'affirmation de l'aubergiste de la « Treille-d'Or ».

Jacques s'interrogeait.

Sentait-il donc s'éveiller, dans quelque repli caché de lui-même, un sentiment qui ressemblât, de près ou de loin, à l'amour paternel ?

Mais non, il n'était pas accessible à de pareilles naïvetés.

Son égoïsme et sa sécheresse de cœur reprurent bientôt le dessus.

Son fils était en danger. Qu'y pouvait-il ?

Le faire soigner... Mais la nourrice disait, dans sa lettre, que le médecin venait régulièrement voir l'enfant.

Et puis, Brunemont n'aimait pas les malades ; il l'avait bien prouvé à Naples en abandonnant Rolande.

Allait-il, dans un accès de sensibilité inutile, commettre une imprudence qui pouvait avoir des suites funestes ?

Il touchait à son but. Dans le courant de la semaine, il comptait bien que la date de son mariage serait fixé par José Rivas.

Neuveille était tout près de Paris. Quelqu'un pouvait y rencontrer Jacques, un de ces odieux mendiants protégés ordinaires du philanthrope des Champs-Élysées, qui pourrait lécher devant ce dernier quelque indiscretion intempestive.

En outre, depuis quelques jours, — Brunemont aurait trouvé enfantin de se le dissimuler, — José Rivas avait à son égard, des allures presque inquiétantes.

Il se montrait froid, réservé, préoccupé même.

Il est vrai qu'il n'avait jamais fait preuve d'une expansion extraordinaire, vis-à-vis du jeune homme, mais, dans les circonstances actuelles, cette contrainte frappait Brunemont davantage.

Le milliardaire aurait-il conçu quelques doutes ?

D'autre part, que signifiaient les assiduités de plus en

plus fréquentes de ce jeune médecin, Henry de Faugeolles ?

Sur sa carte, Jacques avait vu qu'il habitait à la campagne, non loin de Neuville. Henry, dans la conversation, n'avait pas caché qu'il prodiguait ses soins à tous les malades des alentours.

Dans une de ses tournées, le docteur pouvait rencontrer Brunemont, si celui-ci se risquait du côté de la Treille-d'Or.

Décidément, il était préférable de s'abstenir.

Toutefois, Jacques voulait concilier ses devoirs de père avec sa sécurité de malfaiteur.

Il ne se rendrait pas lui-même à Neuville, mais il y déléguerait quelqu'un qui lui rapporterait des nouvelles.

Si la nourrice n'avait pas exagéré et si l'état de l'enfant menaçait de s'aggraver, Brunemont enverrait tout de suite un grand médecin de Paris donner ses soins au petit malade, et peut-être même, un soir, à la nuit tombante, se déciderait-il à faire en personne, l'ennuyeux voyage.

Mais, en aucun cas, il ne mettrait sa fiancée au courant.

Il savait trop que rien ne la retiendrait et qu'elle serait même capable, dans un accès de désespoir, de tout avouer à José Rivas.

Brunemont se rendit au bar de l'« Emporium », toujours fréquenté par la même clientèle.

Il passa en revue ceux de ses copains ordinaires qui se trouvaient là. Il n'avait que l'embarras du choix et opta en faveur de Jacobs, le bookmaker.

— Tu ne vas pas à Saint-Cloud tantôt ? interrogea-t-il.

L'autre répondit, avec sa distinction native :

— Les courses au trot ? Ah ! la la, malheur ! J'aimé trop les confitures ! il n'y a rien à faire sur cet hippodrome-là. A la Fouilleuse, c'est moi qui me fouillerais !

Jacques attrapa le personnage dans un coin et lui exposa la mission de confiance dont il désirait l'honorer.

Il s'agissait de se rendre à Neuville, au cabaret de la Treille-d'Or, et d'y prendre des nouvelles d'un gosse appelé Marcel.

Le bookmaker n'aurait pas à souffler mot de Brunemont. Il dirait simplement qu'il venait de la part de la mère malade, elle aussi.

Une fois renseigné, si le besoin lui paraissait s'en faire sentir, il laisserait quelques pièces de cent sous à la patronne.

Du moment qu'il s'agit de te rendre service, mon vieux, répondit le bookmaker, compte sur moi. Ça colle !

Jacques ajouta :

— Je te reverrai ici, ce soir, à l'heure de l'apéritif.

— Convenu ! Je file tout de suite. A propos c'est décidément vrai que la nouvelle fille de Laverdac est allée rejoindre l'ancienne ?

Brunemont répliqua d'un air détaché :

— Oui, mais cette fugue n'a pas toute l'importance que nous croyions tout d'abord.

— Alors son pauvre père ne tient plus tant que cela à la retrouver ?

— Si fait.

— Et il y aura toujours une récompense honnête si on remet la patte sur l'oiseau ?

— Tu peux y compter.

— Mais l'opération dont Laverdac nous avait glissé deux mots, pour quand est-ce ?

— L'affaire n'est pas encore mûre.

— Oui, le « poupard » n'est pas encore assez bien nourri... C'est en situation, dis donc, puisque tu m'envoies inspecter le tien ?

Brunemont n'hésita pas à renier son fils.

— Ce n'est pas mon enfant que tu vas voir.

— Ma foi, repartit Jacobs de sa voix canaille, c'est vrai qu'on n'est jamais sûr de ces choses-là !

Déjà, l'amant de Rolande reprit :

— Ecoute, Firmin, si c'était une carotte que la nourrice ait voulu tirer à la mère...

— Je ne lâche pas ma galette et je m'esbigne en douceur. Sois tranquille ! On n'est pas né d'hier. A ce soir !

Le bookmaker prit une voiture et se fit conduire à la gare.

A Neuville, il n'eut pas de peine à découvrir la maison de Mme Collinet.

Il demanda à parler à la patronne qui se présentait.

— Madame, dit Jacobs, comment se porte le petit Marcel ?

— Ah ! vous venez de la part de ses parents... Ils ont reçu ma lettre ?...

— Comme vous voyez. Malheureusement, la maman est au lit. Elle a l'influenza et ne peut pas venir. Alors, la voyant toute retournée, comme précisément, le papa, qui est un de mes amis, est en voyage, moi, bon lieu,

j'ai offert de me transporter ici pour savoir de quoi il retournait.

— Eh bien ! monsieur, vous direz à cette dame que son fils a été bien malade, mais qu'il est maintenant hors de danger.

— Tout à fait ?

— Complètement. Il est sauvé.

— Ah ! tant mieux. Ça va la guérir aussi, la pauvre femme... Je ne connais pas le gamin, mais la bonne nouvelle me fait plaisir tout de même.

Mme Collinet répondit, les larmes aux yeux :

— Si le petit a été arraché à la mort, c'est grâce à un dévouement admirable, à un sacrifice sublime !

— L'as possible ! fit le personnage. C'est gentil, ce que vous me racontez là !

— Mais vous avez sans doute hâte de voir l'enfant, reprit la patronne. Je vous raconterai tout à l'heure ce qui s'est passé.

— Certainement ! Vous pensez si cela m'intéresse ! Quelle maladie avait-il donc, le chérubin ?

— Le croup.

Brusquement, Jacobs fit un saut en arrière.

— Venez, monsieur, offrit la cabaretière. L'enfant est par ici.

Le visiteur répliqua précipitamment, devenu soudain très pâle :

— Non ! Non ! Je vous remercie, madame... Vos explications me suffisent parfaitement. Et je préfère décidément m'en tenir là.

Mme Collinet le regarda, interdite.

L'homme de course poursuivit avec la même volubilité :

— J'ai une maladie de cœur et les émotions trop vives me sont formellement interdites par mon médecin. Si je voyais ce pauvre gamin tout blanc, entouré de fioles d'apothicaire, dans cette chambre qui doit sentir l'acide phénique à plein nez... Tenez... je le sens, je serais un homme f...lambé !

— Mais, monsieur, ajouta la patronne de plus en plus déconcertée, depuis qu'il est hors de danger, l'enfant est redevenu très gentil.

— Eh bien ! justement, madame. Ça m'attendrait. Je suis bien content tout de même que cela ait tourné du bon côté. Au plaisir... Ah ! il ne faut pas que j'oublie. La maman m'a chargé de vous remettre un peu d'argent pour le médecin.

Jacobs sortit trente francs de sa poche et les tendit à la cabaretière qui le remercia.

Elle tenait à lui narrer en détail l'acte d'humanité accompli par la fille de Georges Davenesle.

Mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Chassons ! chassons !... se disait-il en lui-même. Plus souvent que j'irais gober des microbes auprès du même ! Moi qui m'étais promis de déjeuner dans l'établissement. Ce que je me lrotte !

Il jeta les yeux de l'autre côté de l'oiseau.

Une autre auberge y élageait ses treilles et ses berceaux fleuris.

Jacobs aperçut Blaise, le bachelier, qui lui fit un geste comme pour lui demander s'il désirait passer l'eau.

Le bookmaker répondit par un signe de tête affirmatif.

— De l'autre côté, murmura-t-il, je serai plus loin du mauvais air. Ici, de frayeur, j'avais le colique !

L'envoyé de Brunemont avait grand-faim ; il déjeunerait au restaurant en face. Ensuite, il ferait une petite promenade digestive et s'acheminerait tranquillement vers la gare, en homme satisfait d'avoir accompli la tâche qui lui était confiée.

Le bateau accosta ; il y monta.

A mesure qu'il s'éloignait de la rive, Jacobs remarqua que le passeur regardait avec insistance du côté de la Treille-d'Or.

Puis, à un moment donné, Blaise fit de la main, dans la même direction, un signe amical.

Instinctivement, Firmin tourna la tête vers le même point.

Il poussa un cri de stupéfaction.

— Quoi donc ? demanda le bachelier.

— Rien, fit négligemment le bookmaker... Je regardais la personne à qui vous souhaitez le bonheur, et elle m'a paru si jolie, que je n'ai pas pu contenir mon admiration.

— Ah ! ça, c'est vrai ! sourit le marin d'eau douce... C'est vrai, qu'elle est plaisante, cette jeunesse-là !

Le complice de Brunemont songeait intérieurement :

— Mais la voilà, la particulière de chez Laverdac... Je ne me trompe pas... C'est bien elle !

Cécile, en effet, était encore dans la chambre du petit Marcel.

Dans un geste coutumier, elle avait relevé le rideau

de la fenêtre et répondit par un signe de bonjour amical que venait de lui envoyer le brave Blaise.

— Vous la connaissez? demanda le bookmaker au batelier.

- De vue seulement, répondit le bonhomme.
- Il n'y a pas longtemps qu'elle est à la Treille-d'Or?
- Non, pas très longtemps!
- Elle vient de Paris?
- Je n'en sais rien.
- Et elle vit seule?

— Dame! je crois que oui... Vous savez, fit le pêcheur, en jetant sur son passager un regard oblique, je n'ai pas beaucoup l'habitude de me mêler des affaires des autres.

Il était difficile de pousser plus loin l'interrogatoire. La physionomie de son client semblait ne pas revenir beaucoup à Blaise.

D'ailleurs, on allait aborder. C'est elle, absolument elle! murmura Jacobs quand il eut mis pied à terre... A moi la prime que Laverdac a promise pour la dénichée!... Je vais m'appuyer une bonne bouteille de bordeaux pour mon dessert à la santé de la jeune personne.

Quand il revint au bar de l'Emporium, l'homme de confiance de Jacques Brunemont rendit fidèlement compte à son associé de la mission dont il avait été chargé.

L'amant de Rolande l'écouta avec un certain soulagement.

Le petit était sauvé, et la mère continuerait à ignorer le danger terrible qu'il avait couru. Tout était pour le mieux.

— La nourrice te disait-elle dans sa lettre quelle était la maladie du petit? demanda Jacobs.

— Non. Elle figurait encore probablement, Te l'a-t-elle nommée?

- Oui.
- Et c'est...
- Le croup!

Le misérable tressaillit.

Était-ce la fibre paternelle qui vibrait enfin en lui, ou n'était-ce pas plutôt l'idée du bouleversement, et peut-être des conséquences fatales, qu'aurait produits cette nouvelle sur l'esprit de Rolande?

- Et tu me dis qu'il est guéri?
- A peu près complètement... C'est pourtant une maladie qui pardonne rarement... Ton mouillard a eu de la veine!... Mais, dis-moi, mon vieux Brunemont, ce n'est pas tout...
- Quoi donc encore?
- J'ai fait une découverte épouvante!

Jacobs avait froncé les sourcils. Il se demandait si, en bavardant, Jacobs, indiscret selon son habitude, n'avait pas questionné la nourrice et si celle-ci ne lui avait pas fourni assez de détails pour que le bookmaker pût reconnaître Rolande, dans la description de la mère de l'enfant.

— La petite de chez Laverdac!... articula lentement l'homme de course.

— Eh bien!... demanda son interlocuteur confirmé dans ses soupçons par cette désignation ambiguë.

- Je l'ai vue!
- Où cela?
- A la Treille-d'Or, parbleu!

Brunemont eut un geste de colère.

Il se demanda si sa maîtresse, prévenue quand même à son insu, ne s'était pas rendue seule auprès de leur enfant...

- Tu en es sûr? reprit-il.
- Absolument!... C'est elle, j'en réponds!... Il n'y a pas deux filles au monde qui aient ces yeux-là!... Je n'ai pas voulu me montrer pour mieux m'étonner notre coup si Laverdac veut remettre la griffe sur elle...
- Il n'y pense plus.
- Comment! fit Jacobs interloqué, ce n'est pas ce que tu me disais ce matin.

— Quoi qu'il en soit, ne lui raconte jamais que tu as vu Rolande, entends-tu?

- L'autre répliqua stupéfait:
- Mais je ne te parle pas de Rolande!... C'est l'autre... la dernière... la petite qui nous a fait tant courir, que j'ai retrouvée...
- A son tour, le fils d'Antoine Brunemont tressailla.
- Que dis-tu?... s'exclama-t-il... Tu ne l'as pas trompé?

— Impossible!... Je l'ai vue comme je te vois!

— Ah! si c'était vrai!

— Il n'y a pas de doute là-dessus... Mais dis donc, mon vieux, toi qui prétendais que ce d'part n'avait pas d'importance, tu me sembles prendre bien de l'intérêt à ma découverte...

Jacques, se maîtrisant, répondit :

— Ce que je t'ai dit ce matin était la vérité... Seulement, depuis, j'ai revu Laverdac et il m'a appris de nouveaux détails concernant la fugitive, qui lui ont fait changer d'avis.

— Ah! si c'est comme cela...

— Le patron, au contraire, sera très heureux de savoir qu'elle s'est réfugiée.

Jacobs s'amadoua.

— De sorte, dit-il, que j'ai fait d'une pierre deux coups... Alors, offre-moi l'apéritif, puisque je l'ai gagné.

— Tout ce que tu voudras... Mais, dis donc, est-elle seule à Neuville, la fugitive?

— On me l'a affirmé.

— Garçon, commanda Jacques, en frappant sur le marbre de la table, deux absinthes!... Et maintenant raconte-moi ta trouvaille en détail... Je suis tout oreilles...

\*\*

Après son admirable sacrifice, Cécile, aux premières clartés de l'aube, avait été prise tout à coup d'un violent frisson.

Allait-elle donc être terrassée à son tour par l'inextinguible feu?

— Reposez-vous, lui dit Mme Collinet.

— Non! non! répliqua l'héroïque jeune fille, je veux rester auprès du petit!

Elle cherchait à réagir contre le douloureux engourdissement qui la gagnait peu à peu.

Mais son malaise n'avait pas tardé à s'aggraver singulièrement.

La fille de Davenesse allait et venait dans la chambre, essayant de dominer l'influence délétère qu'elle sentait insensiblement l'envahir.

C'est à ce moment qu'elle avait soulevé le rideau de la fenêtre et instinctivement répondu à la démonstration cordiale du vieux passeur par un gentil signe de la main.

Mme Collinet, après son entretien avec Jacobs, était revenue auprès de Cécile pour lui faire part de cette singulière visite.

Mais en voyant la jeune fille livide et les traits contractés, l'aubergiste frissonna.

Elle tressailla que la pensionnaire de Mme Sureau n'eût pris, à son tour, la diphtérie en soignant la terrible maladie du petit Marcel.

Soudain, Mme Collinet redressa brusquement la tête.

Elle venait d'entendre les grelots de la jument gris pommelée du docteur Bonardel.

Elle se hâta de descendre.

C'était bien, en effet, le médecin; mais il n'était pas seul.

Un ami l'accompagnait, sans doute un oiseau de ses collègues.

— Ah! venez vite, monsieur le docteur! cria l'aubergiste.

— L'enfant a une rechute? questionna le vieillard.

— Non, mais la jeune fille qui le soignait est tombée malade à son tour.

Les deux hommes suivirent Mme Collinet qui continuait à parler tout en marchant.

— Ah! si vous saviez comme elle a été admirable!... L'enfant étouffait... Ces affreuses membranes lui enlissaient la gorge et l'empêchaient de respirer... Il suffoquait... Il allait mourir!

— Alors? interrogea le compagnon de Bonardel.

— Alors, elle n'a pas hésité! Elle s'est jetée à genoux devant le petit et, de toutes ses forces, elle a aspiré...

— Est-ce possible! interrompit M. Bonardel; mais c'est un suicide!... Comment ne l'avez-vous pas empêchée!

— Je m'étais assoupie, expliqua la patronne... Quand je me suis réveillée, j'ai vu la chère demoiselle, les lèvres collées au tube... J'ai crié, m... il était trop tard!

Le collègue de Bonardel pénétra le premier dans la chambre.

Il poussa un cri.

— Vous?... C'est vous! fit-il haletant.

La fille de Georges Davenesse tourna la tête.

— Monsieur de Fauquier... murmura-t-elle.

Et, dans ses grands yeux déjà abattus par la contagion du terrible mal, une expression de ravissement céleste passa.

Elle allait mourir... Elle le sentait... Mais Dieu lui envoyait une consolation suprême...

Le vieux docteur et la patronne de la Treille-d'Or eurent un geste de surprise en voyant que les deux jeunes gens se connaissaient.

— Ma pauvre enfant ! dit Henry, saisissant les mains glacées de Cécile, vous ne saviez donc pas que votre dévouement peut vous coûter la vie !

Elle répondit simplement :

— Si, monsieur de Faugerolles, je le savais...

— Et vous n'avez pas hésité ?

— Qu'ai-je à faire sur la terre ?... Personne, désormais, ne peut plus me regretter en ce monde. Racheter la vie d'un enfant au prix d'une existence qui n'est utile à personne, c'était tentant, avouez-le... Si la mort vient et met un terme à toutes mes douleurs, je l'accueillerai comme une délivrance !

Un sanglot monta à la gorge de Henry.

— Je vous en supplie !... Ne parlez pas ainsi... Vous me déchirez le cœur !

D'une voix très faible, car elle ne parlait déjà plus distinctement, Cécile ajouta :

— Pourtant, monsieur de Faugerolles, je remercie Dieu de vous avoir envoyé auprès de moi et de m'avoir permis de vous voir une dernière fois...

Le choc que Henry avait reçu au cœur était tel que le jeune homme chancelait.

Il ne voyait plus les objets... Les meubles, les choses lui semblaient tourner autour de lui.

Un vertige lui montait au cerveau.

Mais un miracle d'amour se produisit...

Par un prodige de volonté, l'intelligence du médecin reprit le dessus.

Toutes les ressources immédiates que la science possède, le jeune homme les prodigua à celle qu'il aimait.

Le docteur Bonardel l'aidera efficacement dans son œuvre de salut.

— Vous voyez, dit le vieux praticien, que j'avais une bonne inspiration en vous invitant à m'accompagner dans ma tournée... Si nous ne nous étions pas rencontrés, pourtant... Bénissons le hasard, mon jeune ami !

— Ce hasard-là s'appelle la Providence, répondit Henry... Mais voyez-vous, mon cher maître, ce qui me préoccupe par-dessus tout, c'est l'atmosphère empoisonnée dans laquelle nous sommes obligés de soigner notre malade...

— On pourrait peut-être encore la reconduire à Eragny, hasard Mme Collinet... Il est vrai que ce serait un grand dérangement pour la pauvre maman Sureau... Son mari lui-même est souffrant en ce moment...

— Monsieur Bonardel, dit Henry de Faugerolles, croyez-vous, comme moi, qu'on peut transporter sans danger cette jeune fille ?

— Oui, répondit le médecin, mais il faut nous hâter. Par bonheur, nous pourrions profiter de notre voiture, puisque c'est le coupé que j'ai pris aujourd'hui. Mais où la mener ?

— Au château des Fougères, chez ma mère, dit Henry de Faugerolles... Je suis certain qu'elle soignera cette enfant comme si elle était la sienne.

La fille de Georges Davenesle tourna vers le jeune médecin un regard empreint de la plus touchante gratitude.

Puis, faiblement, elle murmura :

— Et l'enfant ?

— C'est vrai, fit Bonardel, la convalescence va être difficile pour lui dans cet air empesté...

— Et vous ne voudriez pas vous en séparer ? demanda Henry à Cécile.

— Que voulez-vous ?... répondit-elle... Maintenant que j'ai commencé à lui servir de mère, il me semble que je ne pourrais pas l'abandonner.

— Eh bien ! dit M. de Faugerolles avec un sourire indulgent, se tournant vers Bonardel, il n'y a qu'un moyen : c'est d'emmener la mère et l'enfant, puisque vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Vous avez entendu, madame, fit le médecin de campagne, s'adressant à la cabaretière ; descendez vite disposer des oreillers dans ma voiture.

En quelques minutes, tout fut prêt.

Les deux hommes aidèrent la jeune fille à descendre et la nourrice emporta le petit dans ses bras robustes.

La voiture ne tarda pas à arriver au château.

Il était temps ; Cécile, épuisée par la souffrance et la fatigue, venait de défaillir.

La sœur de Georges Davenesle, en voyant entrer dans la cour du château cet équipage inconnu, s'était pressée à sa rencontre.

— Maman, s'écria Henry, je t'amène une martyre !... Il faut que tu m'aides à la sauver...

## IV

## LE DERNIER ROLE DE SAVIGNOL

Le récit de Jacobs avait produit sur Brunemont une impression profonde.

C'était vers Cécile que se tendaient maintenant toutes les préoccupations du misérable.

Comment avait-elle pu s'évader de chez Laverdac ?

On l'apprendrait évidemment bientôt ; d'ailleurs, peu importait... Rolande n'avait-elle pas réussi à s'enfuir pour venir vivre avec son ravisseur Jacques Brunemont ?

Avant tout, il fallait remettre la main sur la fugitive.

Brunemont fit répéter au bookmaker tous les détails qu'il lui avait déjà fournis.

Puis il le questionna minutieusement sur la topographie des lieux.

Jacobs répondit sur tous ces points de façon à rendre impossible la moindre équivoque.

— Mon vieux ! s'écria l'amant de Rolande, tu m'as rendu un vrai service et je ne t'oublierai jamais !

Le madré compère interrompit ce flot de gratitude.

— Pas de « chiqué » entre nous ! fit-il. A quoi ça sert-il ?

Jacques insista.

— Ma reconnaissance est très sincère, je te l'affirme !

— Arrête tout, moi, je veux bien...

— Maintenant j'ai autre chose à te demander.

— Ah ! bon, c'est donc pour cela que tu m'envoies tant de pots de pomnade !... Enfin, vas-y.

Brunemont poursuivit :

— Laisse-moi annoncer à Laverdac que c'est moi qui ai retrouvé la petite.

Jacobs se récria :

— Pas de ça, Lisette ! Tu palperais tout seul la récompense !...

— Non ! je te jure que tu n'y perdras rien !

— Ecoute, répondit le bookmaker, je ne suis pas dur en affaires... D'autant que si j'ai revu la mère, c'est par ricochet, et à cause de toi... donc, un partage équitable s'impose... Raconte ce que tu voudras au patron, pourvu que la prime me revienne intégralement.

— C'est convenu !

Ils scellèrent leur pacte par un verre de champagne et Brunemont se dirigea vers la rue Blanche.

Il était encore tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre.

La veine lui revenait-elle donc ?

Décidément, la morale en action n'avait pas tort ; un bienfait n'est jamais perdu !

Il avait été bien inspiré en écoutant la voix de son cœur et en envoyant savoir des nouvelles de son fils.

Mais il aurait fait une ruée folle en y allant lui-même... N'aurait-il pas pu se retrouver en face de Cécile ?

Que le monde est petit, tout de même !... songait le misérable... Et combien il était étrange que la fille de Georges Davenesle eût été précisément se réfugier dans la contrée où grandissait le petit Marcel !

C'était une chance que la nourrice eût été discrète. Elle aura très innocemment pu apprendre à la jeune fille que l'enfant qu'elle soignait était celui d'une Mme Brunemont demeurant à Paris, rue de Châteaudun...

Devant cette révélation, Cécile se fût défilée et n'eût pas tardé à quitter le pays.

Mais cette indiscrétion, qui ne s'était pas produite, était possible encore...

Aussi fallait-il agir sans retard.

Jacobs sentait que c'était une condition indispensable de succès.

Arrivé rue Blanche, il fit dire à Laverdac qu'il avait pour lui une communication très importante.

L'aveugle arriva immédiatement.

— Du nouveau ? demanda-t-il.

— Je te crois, répondit Jacques à son associé... Je sais où est la petite !

Laverdac tressaillit ; mais, dominant sa joie intérieure, il répondit avec une tranquillité apparente :

— Bah !... Après ça, tu travaillais pour ton compte... Tu devais y mettre plus de cœur qu'un indifférent... Eh bien ! où perches-tu ?

— Dans un petit village de la ligne du Nord... à Neuville.

— Sur le bord de l'Oise, au-dessous d'Eragny ?

— Justement !... Tu connais le pays ?  
 — Oui, j'y suis allé autrefois...  
 — Tu y retourneras.  
 — Je ne demande pas mieux.  
 — Elle a loué une chambre dans une auberge, à l'en-  
 seigne de la *Treille-d'Or*.  
 — Il me semble que je me souviens aussi de ce bou-  
 chon-là.  
 — La fenêtre de cette chambre donne sur la berge...  
 C'est la deuxième à gauche en regardant le bâtiment.  
 — A quel étage ?  
 — Au rez-de-chaussée.  
 Laverdac s'écria avec un sourire atroce :  
 — Cette petite ne devait pas échapper à son sort...  
 Elle s'est dirigée d'elle-même vers la rivière !  
 — Ainsi, reprit Jacques, tu le vois, rien n'est perdu.  
 — Tout est sauvé, au contraire ! repartit l'aveugle en  
 ponctuant sa phrase d'un sauvage éclat de rire.  
 — Quand comptes-tu faire l'affaire ?  
 — Il n'y a pas une minute à perdre ; nous agissons ce  
 soir.  
 — Pourrons-nous ?  
 Laverdac parut réfléchir, puis il déclara nettement :  
 — Oui.  
 — Il est peut-être un peu tard... Il faut trouver une  
 voiture pour aller là-bas, avec un cocher dont on est  
 sûr.  
 Michel répliqua :  
 — Sois tranquille... J'avais tout combiné d'avance ;  
 mes préparatifs étaient faits... Il ne me restait qu'un  
 signal à donner.  
 — Oui, reconnut Jacques, tu es un homme d'action.  
 — Ah ! je commence pourtant à baisser, mon pauvre  
 ami... Je me fais vieux !  
 — Toi !... Tu veux rire !... tu es plus jeune que nous  
 tous !  
 — Voyons ! revenons aux choses sérieuses... Il faut  
 tout de suite prévenir Jailloux et Jacobs.  
 — C'est facile.  
 — Savignol viendra certainement tout à l'heure. Il est  
 peut-être déjà là... Cela nous fera quatre hommes d'at-  
 taque, en te comptant...  
 Jacques eut un sursaut.  
 — Pardon, observa-t-il, mais je ne suis pas de la  
 partie...  
 — Comment ?  
 — Je fournis toutes les indications nécessaires, mais je  
 ne veux à aucun prix reparaitre à Neuville... C'est bien  
 assez qu'on m'y ait vu ce matin.  
 Laverdac répliqua :  
 — Nous allons arriver la nuit... L'auberge est située  
 dans un endroit désert... Tu ne risques rien.  
 — N'importe ! je ne vous accompagnerai pas !  
 L'aveugle reprit avec une ironie méprisante :  
 — Au fait, j'aime autant cela !... J'ai besoin de gail-  
 lards qui ne bougent pas devant la besogne, dans un cas  
 où elle deviendrait plus dure que nous ne le supposons.  
 Brunemont répliqua avec une certaine hauteur :  
 — D'ailleurs, je paie, et largement, je crois !  
 — Tu as raison ! On se passera de ton concours...  
 seulement, par qui, diable, vais-je te remplacer ?  
 — Mais, objecta l'amant de Rolande, en te comptant  
 vous êtes quatre...  
 — C'est vrai... réfléchit l'aveugle... Voyons ! Qu'est-  
 ce que c'est que le patron de la *Treille-d'Or* ?  
 — Il n'y a pas de patron... L'établissement est tenu  
 par une veuve.  
 — C'est à considérer... Elle a, sans doute, un garçon  
 d'auberge ?  
 Jacques se gratta la tête.  
 Il ne se rappelait plus exactement si dans ses visites  
 à Mme Collinet il avait remarqué qu'elle fût aidée ou  
 non par un garçon, et il n'avait pas songé à demander  
 ce renseignement à Jacobs.  
 — Je n'ai pas eu le temps de passer tout le personnel  
 en revue, répliqua-t-il ; pourtant, je crois bien qu'en se-  
 maine, la cabaretière n'emploie qu'une servante.  
 — Alors, nous n'avons pas besoin de nous mettre mar-  
 tel en tête... Savignol, Jacobs et Jailloux suffiront.  
 — Avec toi ?...  
 L'aveugle releva orgueilleusement la tête.  
 — Naturellement, dit-il... Si je n'étais pas là, je ne  
 répondrais de rien !  
 — Je vais être toute la soirée sur des charbons ar-  
 dents !...  
 — C'est bien inutile, va... couche-toi tranquille... Et  
 demain matin, tu pourras venir me dire un petit bon-  
 jour... L'affaire sera faite !  
 Jacques eut un frémissement instinctif, tandis qu'un  
 rictus nerveux découvrait ses dents de loup.  
 Laverdac reprit, avec une bonhomie railleuse :

— Ensuite, mon cher, rien ne s'opposera plus à tes  
 projets d'hyménée et nous pourrons commander nos  
 fracs pour la cérémonie !... Pour le moment, assez ja-  
 cassé !... Jacobs doit être encore à son bar ?...  
 — Probablement.  
 — Va lui téléphoner... Dis-lui que nous dînerons ici  
 tous ensemble et que nous avons à causer... Qu'il amène  
 Jailloux.  
 — Bon !  
 — Si tu ne participes pas à notre excursion nocturne,  
 es-tu du diner au moins ?  
 — Je vous généralisais...  
 — A ton aise !  
 Brunemont sortit de la maison pour aller exécuter les  
 instructions de Michel.  
 Le bookmaker répondit que la chose était entendue,  
 et qu'on pouvait compter sur lui et sur son camarade.  
 Au moment où Brunemont quittait la rue Blanche,  
 Savignol y arrivait.  
 — Tu tombes à pic ! fit Laverdac.  
 — Toujours ! fit gaiement l'ancien artiste... Vous avez  
 besoin de moi ?  
 — Oui, la partie que nous avons été obligés de re-  
 mettre va se jouer.  
 Le visage de Savignol s'altéra subitement.  
 Par un violent effort de volonté, il arriva à raffermir  
 sa voix pour demander :  
 — Ah !... Quand cela ?...  
 — Cette nuit.  
 Le vicomte ne s'attendait pas à cette révélation sou-  
 daine.  
 Après l'évasion de Cécile, il avait cru tout naturelle-  
 ment que Laverdac renouait à son projet.  
 Il avait même poussé un large soupir de soulage-  
 ment en constatant qu'il n'aurait pas besoin, malgré sa  
 promesse, de s'associer à l'œuvre infâme à laquelle il  
 n'avait pu refuser sa participation.  
 Voilà maintenant que cette affreuse entreprise revenait  
 sur l'eau !  
 Allait-il donc être obligé de tenir la parole qu'il avait  
 donnée ?...  
 En tout cas, il fallait gagner du temps.  
 Aussi, répondit-il d'une voix très ferme :  
 — Je suis prêt.  
 — Tu ne lâcheras pas ? questionna Laverdac.  
 — Moi ?... répliqua le cabotin avec un geste de mala-  
 more, tu plaisantes !... Seulement, je voudrais savoir au  
 juste de quoi il retourne.  
 L'aveugle répliqua sèchement :  
 — On te le dira quand nous serons sur le lieu de  
 l'opération.  
 — Cependant, n'est-il pas juste...  
 — Assez !... interrompit Michel... Tu ne sauras rien  
 d'avance, pas plus que Jailloux et Jacobs !  
 — Tu les as donc mobilisés aussi ?... Alors, nous  
 allons être une bande... Une bande de brigands !...  
 — Mon petit Savignol, continua Laverdac, la vie ne  
 t'a pas trop mal réussi depuis que nous travaillons en-  
 semble ?...  
 — Je l'avoue.  
 — Eh bien ! continue à suivre mes inspirations sans  
 regimber, aujourd'hui comme hier, et tu l'en trouveras  
 de mieux en mieux.  
 L'ex-baryton comprit qu'il ne tirerait rien de plus de son  
 associé.  
 Celui-ci, d'ailleurs, le quitta pour aller combiner les  
 derniers détails de son plan de bataille et commander  
 la voiture nécessaire à l'expédition.  
 Une fois seul, la figure de Savignol changea et refléta  
 le plus amer désespoir.  
 — Ah ! la malheureuse enfant !... murmura-t-il... Ces  
 gredins l'ont retrouvée et ils vont la tuer !... Mais pour-  
 quoi ?... Et comment peut-elle être un obstacle à leurs  
 projets ?...  
 Il arpenta la chambre à grands pas.  
 — Si je vais avec eux, c'est fini de moi !... En cas de  
 réussite, je suis un assassin... En cas d'échec, c'est le  
 bagne !... Allons ! allons ! il faut prendre son courage  
 à deux mains... Rompons avec ces messieurs !... Car-  
 tigny ne me pardonnera jamais ma défection et vraisem-  
 blablement je n'aurai plus qu'à crever de faim... Mais  
 tant pis !... Cela vaut mieux que de manger le pain  
 qu'il m'offre !... Surtout, ajouta-t-il avec un sourire amer,  
 maintenant qu'il va y avoir du raisiné dessus !...  
 Tout à coup, il hressa l'ail.  
 Une main venait de se poser sur son épaule.  
 Une voix de femme murmura à son oreille :  
 — Monsieur Savignol, j'ai besoin de vous parler !...  
 Il se retourna.  
 La Poivrote était devant lui.

En entendant cet accent profond qui n'avait rien des intonations habituelles de l'ivrognesse, le vicomte éprouva une nouvelle stupeur.

— Vous ! murmura-t-il.

— Oui... Mais ne perdons pas une seconde !... Où est Michel ?

— Je ne sais pas... Il est sorti pour un instant... Ah ! le misérable ! le misérable !...

Ces derniers mots avaient jailli spontanément de la gorge de l'ancien artiste. Il regretta presque de les avoir prononcés.

Son interlocutrice continua :

— J'ai entendu ce qu'il vient de vous dire !...

— Et vous savez ce qui se prépare ?

— Je le sais.

— Vous avez appris le crime qu'il méditait et à qui il veut s'attaquer ?

La Poivrote eut un regard indéfinissable.

— A l'enfant qui était ici... qu'il m'a confiée... dont il m'a faite la geôlière !

— Et savez-vous aussi qu'il veut que je participe à ce crime ?

— Ne vous l'avait-il pas déjà proposé l'autre jour, quand je l'ai accompagné chez vous ?

— Si fait, mais je ne lui avais laissé espérer mon concours qu'à cause du signe que vous m'aviez fait.

— Je l'ai bien vu.

— J'ai compris, depuis, que je ne pourrais aucun risque à accepter la proposition de Laverdac, puisque lorsqu'il est rentré, il a trouvé l'oiseau envolé.

— Eh bien ?...

— Eh bien !... Aujourd'hui, tout est changé, puisqu'il l'a retrouvé.

— Et vous ne voulez plus être de la partie ?

— Non ! non ! cent fois non !... La coupe déborde, à la fin !... J'ai descendu tous les échelons du vice et de la honte !... Je suis une noire fripouille, je le sais... Mais je ne suis pas un assassin !... Ils feront de moi ce qu'ils voudront, je ne porterai pas la main sur cette enfant !... Seulement, dame !... Je ne sais pas trop comment je vais m'y prendre...

— Monsieur Savignol, dit Clarisse avec une véhémence qui causa une profonde impression sur le vicomte, c'est votre passé que vous allez racheter en défendant cette innocente !

Il jeta les yeux sur celle qui lui parlait.

La transformation qui s'était produite en elle causait à Savignol une stupéfaction qui tenait du bouleversement.

Ce n'était plus la Poivrote qui était devant lui...

La femme qui lui parlait n'avait plus rien de l'ivrognesse à la démarche vacillante, au regard hébété et stupide, à la bouche baveuse qu'il était habitué à voir en face de lui.

C'était une créature énergique, au geste bref, à la voix impérieuse, dans l'œil de laquelle brûlait une résolution farouche et nettement arrêtée.

— Ah ! madame, balbutia-t-il... intervenir dans une pareille aventure... Comment voulez-vous que je m'y prenne ?... Résister à Laverdac ?... Je n'aurai jamais cette santé-là... Parfois, j'ai l'air de lui tenir tête, mais la vérité, c'est que je tremble devant lui... Je ne suis qu'un lâche, voyez-vous !...

— Non ! non ! vous vous calomniez ! vous êtes comme moi ! Vous n'avez jamais eu la force de réagir et de vous arrêter sur la pente glissante où ce misérable vous entraînait !... Mais il est encore temps !... Toute leur honnêteté n'est pas éteinte en vous !...

— Vous croyez que je pourrais redevenir ce que j'ai été il y a si longtemps ?...

— J'en ai la conviction !... Moi, qui vous parle, n'étais-je pas une femme perdue avant d'avoir retrouvé mon enfant ?...

— Votre enfant ?... répéta Savignol sans comprendre.

— Oui !... La jeune fille qu'on m'avait confiée pour la perdre et que j'ai fait évader... Celle contre laquelle ces bandits s'acharnent aujourd'hui...

— Cécile ?...

— Non ! Denise... Denise Davenesle, ma fille !...

Savignol poussa un cri étouffé.

— Quel nom venez-vous de prononcer ? interrogea-t-il d'une voix vibrante d'angoisse.

— Le sien... Et le mien hélas !...

— Cette enfant est la fille de Georges Davenesle ?...

— Oui !...

— Et vous seriez, vous ?...

— Sa femme !... L'épouse indigne qui l'a trahi, abandonné, perdu, de concert avec ce misérable Michel que j'ai commis le crime d'aimer alors et que je hais aujourd'hui !

— Et j'ai vécu à côté de vous pendant des années sans rien soupçonner de cette infamie !... Ah ! vous avez raison, il reste encore en moi une étincelle de courage, et votre révélation vient de la ranimer !... Du moment qu'il s'agit de sauver la fille de Davenesle, vous pouvez compter sur moi !

— Vous le connaissez donc ? s'écria Clarisse stupéfaite à son tour.

— Si je le connais !... Le seul homme que j'aie aimé !... Celui qui m'a permis d'adoucir les derniers jours de ma bonne vieille maman !... Ah ! j'avais déjà essayé de m'acquitter envers lui quand je l'ai fait évader de Mazas...

— C'était donc vous ?... interrompit Clarisse...

— Oui, c'était moi... Mais je ne me considère pas comme quille envers lui, le brave et digne garçon, et puisque je ne peux rien pour lui-même, car il est mort, n'est-ce pas ?...

— Hélas !

— Eh bien ! c'est pour son enfant que je lutterai !... C'est pour vous aussi !

— Moi, je ne compte pas... Je ne suis qu'une pauvre loque humaine dont il n'y a plus rien à tirer !... Mais ma fille !... Savignol. Dévouez-vous pour elle, et sauvez-la !... Si je pouvais, je n'aurais pas recouru à vous !... Depuis que je sais ce que ce monstre medite, j'ai pensé bien des fois à le tuer !... Mais d'autres ennemis guettent dans l'ombre et contre ceux-là, je serais impuissante !...

Savignol répondit en redressant la tête :

— Rassurez-vous madame, je serai là !... Regardez-moi !... Je sens que je ne suis plus le même homme depuis que vous m'avez parlé de Georges Davenesle... Non ! je ne tremble plus !... Et pour son enfant je suis prêt à donner jusqu'à mon dernier souffle... jusqu'à ma dernière goutte de sang !... Je vais être encore une fois de la bande de ces scélérats. Mais ce sera pour me jeter entre eux et leur victime !...

La métamorphose de Savignol était tellement saisissante, que Clarisse, secouée jusqu'au plus profond de son être, le regardait, haletante, se demandant si elle ne rêvait pas et si elle n'était pas retombée sous l'hallucination de ses jours maudits...

— Ecoutez ! fit-elle brusquement en tendant l'oreille... J'entends Laverdac !... Surtout en sa présence, ayez la force de dissimuler... Il est si rusé !...

Doucement, elle avait ouvert la porte et se préparait à disparaître.

— Soyez tranquille !... susurra Savignol. Ces messieurs depuis que je suis engagé dans leur troupe, m'ont fait jouer à peu près tous les rôles... Il en reste un que je n'ai pas abordé encore : celui d'honnête homme... Je vais essayer de ne pas y être trop mauvais...

Pendant le dîner, l'ancien comédien fut d'une gaieté étourdissante. Jamais il n'avait montré plus d'entrain.

Laverdac, dont la défiance instinctive était toujours sur ses gardes, se demandait la raison de cette intarissable volubilité.

— Qu'est-ce qu'il a donc ce soir ?... songeait-il. Après cela, peut-être cherche-t-il à s'étourdir... C'est possible après tout !

adillon xel Jacobs, qui, au début du repas, n'avaient pas parlé beaucoup et se sentaient la gorge quelque peu serrée en pensant à la grosse partie qu'ils allaient jouer, ne purent résister à la verve de l'artiste et aux risées des orus généreux que leur versa leur amph<sup>tr</sup>ryon.

Vers neuf heures, l'aveugle donnait le signal du départ.

Au moment où il gagnait l'antichambre, la Poivrote surgit, titubant comme d'habitude.

— Tu sors, Michel ?

— Oui, répondit brusquement celui-ci.

— Sans moi ?...

— Tu vois bien que je suis avec ces messieurs.

— C'est égal !... Je vais être inquiète de te savoir dehors si tard... Ce n'est pas ton habitude... Où vas-tu donc ?...

— Où cela me plaît !...

— C'est bon ! c'est bon !... Ne te fâche pas ! grommela-t-elle... Mais, pourquoi ne m'emmenes-tu pas ?...

— Tu es folle ! ricana-t-il... Tu ne tiens pas debout !

— Avec ça, répliqua-t-elle, essayant de se redresser sans y parvenir.

— Tu vois !... ricana-t-il... Tu es entre deux ouïes... Eh bien ! soigne la troisième pendant que je vais travailler pour nous, la Poivrote !...

Clarisse et Savignol eurent le temps d'échanger un dernier regard d'intelligence.

Celui de la mère disait :

— Si vous ne me rendez pas ma fille, je me tuerais !...

Celui de Savignol répondit :

— Si je ne vous la rendais pas, c'est qu'on m'aurait tué !...

Certain désormais qu'avant que le soleil du lendemain se levât, la fille de Georges Davenesle aurait cessé d'être un obstacle à ses projets, Brunemont avait quitté rapidement la rue Blanche.

Il avait hâte de retourner chez José Rivas où il n'avait pas paru depuis la veille.

Il avait tenu à savoir exactement ce qui se passait à Neuville avant d'affronter sa maîtresse.

Celle-ci devait être blonée, inquiète de cette absence ; il ne fallait pas la laisser livrée à elle-même, car sa brillante imagination était toujours capable de lui suggérer les résolutions les plus imprévues et les plus dangereuses.

En gagnant les Champs-Élysées, le misérable supputait, dans son esprit, toutes les chances de réussite de son épouvantable plan.

Quelle défense pourrait opposer une frêle créature comme Cécile, aux quatre hommes résolus qu'elle allait trouver en face d'elle ?

Après tout, avec son passé de douleur, son présent de souffrance, son avenir gros de menaces, aurait-elle à regretter tant que cela l'existence ?

Et puis, il ne fallait pas que le sort, en la plaçant entre la fortune et Jacques, obligeât celui-ci au parti qu'il avait dû prendre !

C'était la destinée, encore plus que lui, qui immolait cette victime...

Cette petite avait déjà frustré le fils d'Antoine Brunemont d'une part de son patrimoine et Phélicier spolié avait dû réparer ce préjudice à sa façon.

Maintenant, elle menaçait d'accaparer les millions de José Rivas... Ce danger permanent n'avait que trop duré.

Quant aux suites de cette mort, elles ne semblaient guère à redouter.

Qui s'étonnerait de la fin de l'orpheline ?

Brunemont n'avait-il pas pris toutes les précautions pour laisser croire à un suicide ?...

Il en était là de ses pensées, lorsqu'il arriva devant l'hôtel du président Mexicain.

Aussitôt introduit, le fiancé de Rolande demanda à voir la jeune fille.

Le valet de pied, qui le débarrassait de sa canne et de son chapeau, répondit que mademoiselle n'était pas là.

Sans s'étonner de cette réponse, Jacques frappa à la porte du cabinet de travail du philanthrope.

Il trouva ce dernier très soucieux.

— Ah ! fit Davenesle, avec un soupir de soulagement, vous voici enfin rentrés... Car, je pense que Denise était sortie avec vous ?...

— Mais non ! répondit Brunemont surpris.

— Alors, où donc est-elle ?... demanda son interlocuteur, d'une voix où perçait une certaine inquiétude.

— Je n'en sais rien... balbutia Jacques, soudainement anxieux lui aussi... La femme de charge ne l'a donc pas accompagnée comme elle le fait d'habitude ?

— Non ! Elle est sortie seule... sans prévenir, comme elle le fait souvent, et sans dire quand elle rentrerait... Cette absence inexplicable me préoccupe...

Jacques reprit, cherchant une excuse :

— Une fantaisie... un caprice, sans doute... Une course chez quelque fournisseur...

— Evidemment, c'est possible !... Mais pourquoi, dans ce cas, ne m'avoir pas dit où elle allait ?... C'était si simple.

— Vous avez raison.

Le fils d'Antoine Brunemont était furieux contre sa maîtresse.

Que signifiait cette brusque fugue, et qu'avait-elle besoin d'indisposer si maladroitement son protecteur ?

Se contrainant, il reprit d'un ton conciliant :

— Il faut pardonner à Denise, cher monsieur Rivas. Sans doute, elle n'a pu résister à quelque tentation de coquetterie, comme les jeunes filles en ont trop souvent.

Elle ne se sera pas rendue compte de l'heure... Vous la gronderez de son étourderie et lui recommanderez surtout de ne plus vous alarmer ainsi.

V

UN TÉLÉGRAMME

— Elle ne vous avait pas laissé pressentir cette absence ?

— En aucune façon... Je lui aurais offert de l'accompagner et vous en auriez été naturellement averti.

— C'est singulier !... reprit Georges Davenesle. — Écoutez ! fit Jacques, dont la figure s'éclaira. Il me semble que j'entends rentrer le coupé...

— Non... Du reste, elle est sortie à pied.

Le visage de Brunemont se contracta.

— Où peut-elle être allée ?... répéta Davenesle. Si c'était au domicile que vous habitiez autrefois avec elle rue de Châteaudun ?...

— Pourquoi faire ?...

— Je n'en sais rien... Je cherche... Je ne parviens pas à trouver un motif plausible à cette sortie... Elle avait peut-être quelque chose à prendre dans les objets qu'elle a laissés là-bas...

— Tout ce qui pouvait l'intéresser a été transporté ici... En vérité, je sais comme vous, monsieur Rivas, je m'y perds !...

Huit heures sonnèrent à la haute pendule Louis XIV qui ornait la cheminée.

Le maître d'hôtel ouvrit la porte et annonça :

— Monsieur est servi !

— Je n'ai pas faim, dit Davenesle... Et vous ?

— Moi non plus !

Le milliardaire avait saisi nerveusement le bras de Jacques.

— Écoutez, mon ami !... Cette anxiété est intolérable !... Si Denise avait été la victime d'un accident, je ne m'en consolerais jamais !...

— Et moi, monsieur !... Moi qui l'adore !

— Il faut nous informer... Il faut savoir !

— Mais où cela ?...

— Partout où nous pourrions recueillir un indice... Venez avec moi et cherchons !...

La dépêche envoyée par la patronne de la *Treille-d'Or* était bien arrivée à son adresse, mais Mme Collinet l'avait déposée trop tard au bureau pour qu'elle pût parvenir le soir même à Paris.

Jacques venait précisément de quitter son domicile quand le jeune employé du télégraphe s'y présenta.

La concierge de la maison de la rue de Châteaudun, Mme Becavin, était pourvue de toutes les qualités et des quelques défauts qui caractérisent ses congénères.

Lorsque le porteur lui tendit le télégramme, la mère Becavin se gratta la tête.

— Une dépêche... murmura-t-elle, c'est souvent pressé... Mon locataire sera peut-être très ennuyé d'être parti sans prendre connaissance de ce papier-là...

Paris, tout en déposant le petit bleu dans la case de Jacques, elle ajouta :

— Après tout, il est possible qu'il l'attende cette dépêche... Alors, il reviendra... ou il enverra quelqu'un la chercher... Ne nous faisons pas de bile inutilement !

Mme Becavin vagua donc à ses affaires.

Mais quand midi sonna et qu'elle se mit à table pour déjeuner, sa vue se reporta sur le rectangle azuré.

— C'est contrariant ! fit-elle. Enfin, quoi ?... J'en ignore !...

Après le déjeuner, arriva l'instant de suave béatitude quotidienne, le café arrosé de cognac humé avec délices pendant la savoureuse lecture du feuilleton...

A une heure, ce fut la reprise du collier de misère.

La dépêche obsédante restait toujours à sa place, à côté des lettres et des journaux des locataires absents.

Le nettoyage de la cour, le balayage complémentaire de certaines parties de l'immeuble et autres menues pratiques de sa charge, conduisirent la concierge jusqu'à quatre heures et demie.

— C'est tout de même embêtant !... murmura Mme Becavin, je ne reverrai décidément pas M. Brunemont aujourd'hui... Le soir, il rentre tard... Je crois bien qu'il ne trouvera pas cette dépêche-là avant cette nuit...

Vers cinq heures, la brave femme poussa un cri de surprise.

Son fils, M. Ernest Becavin, âgé de quinze ans, apprenti embaumeur, montra, dans l'encadrement de la porte de la loge, sa face de gavroche.

— C'est pas Dieu possible !... fit la mère... Déjà toi ?...

— Oui m'man !

— Comment que ça se fait que tu rentres de si bonne heure ?

— J'avais mal à la tête, m'man !

— Ah ! ahé, ahé !... Toujours ta pauvre caboche... Ta cervelle travaille trop, vois-tu, Ernest !... C'est comme feu ton père !... Tu le creuses tout le temps !... Faut faire attention à ça !

— Alors, la patronne a vu que je n'étais pas dans mon assiette, et elle m'a dit : « Va te reposer, mon petit ! » Moi, je lui ai obéi, comme de juste !

— Tas bien fait, mon garçon, il faut toujours obéir à ses patrons... En bien !... non-nous-là puisque t'es malade !

— Ah ! ça va mieux, prononça Ernest, en s'étirant paresseusement dans le fauteuil maternel.

— Alors, pas besoin de cachets... d'eau sédative ?...

— Non, m'man !

Elle reprit, rassurée, le regardant avec indulgence :

— T'as voulu baltrer la femme, hein ?

Sa dignité d'éleveur emballer ne permettait pas à Ernest un tel aveu.

Il protesta :

— Oh ! m'man !... Peux-tu croire ?...

Son œil fureteur examinait la case aux lettres.

— Tiens ! Il y a une dépêche... Pour qui qu'elle est ?...

Pour la petite de l'entresol, je parie !... Elle est gentille, cette même-là !... Surtout depuis qu'elle a sa voiture !

— Veux-tu le taire, polisson ! A ton âge !... Regarder les femmes !...

Ernest s'était levé et avait tranquillement pris le télégramme dans sa boîte.

— Ah ! c'est pour M. Brunemont, fit-il.

— Oui, et justement il n'est pas là.

— Je le sais bien !

— Comment, tu sais ?...

— Bien sûr !... Il passe ses journées dans l'hôtel d'un riche des Champs-Élysées... Nous travaillons dans la maison à côté, chez des Américains qui vont retourner dans leur pays et qui font emballer toutes leurs affaires... Les voisins m'ont dit que M. Brunemont allait chez leur voisins pour la demoiselle... On sait tout, tu comprends, dans ce monde-là, d'une maison à l'autre !...

Mme Becavin s'était frappé le front.

— C'est vrai !... Moi qui ne me rappelais plus... Oh ! chez moi aussi la cervelle travaille trop... Justement, l'autre jour...

— Eh ben, quoi, m'man ?

— M. Brunemont m'avait recommandé, si en son absence, il arrivait pour lui une lettre pressée, de la lui faire porter avenue des Champs-Élysées, chez un M. Chose et Rivas.

— Non... José Rivas.

— C'est ça !... Il paraît qu'il y dîne tous les soirs... Et parait, tous ces noms d'hidalgos, ça m'était sorti de l'esprit... Mais, puisque notre locataire n'y vient que pour dîner, il n'est pas trop tard...

— Dame !... Il y a des chances...

— Alors, une supposition que ta migraine ne te martyriserait pas trop... tu n'aurais qu'à prendre gare de l'Est-Trocadéro, pour les trois ronds, et à l'amener chez l'hidalgo en question... Tu demanderais si M. Brunemont n'est pas là, par hasard...

— Et puis ?...

— S'il y est, tu lui refais la dépêche...

— Il me rembourse mon omnibus...

— Tu lui diras même que tu as pris l'intérieur, au lieu de l'impériale.

— Tu parles !... Et puis, dis donc, m'man... sans doute qu'il me donnera quelque chose pour la commission...

— C'est probable !... Il n'est pas regardant, M. Brunemont !

— Et je pourrais régaler ma pauvre mère !...

— C'est-il pas ton devoir ?... Est-ce qu'elle ne t'a pas donné son lait ?...

Ernest Becavin avait pris la dépêche.

Sa mère l'arrêta.

— Il s'en va, des fois où M. Brunemont serait tout à fait généreux, tu pourrais rapporter un saint-honoré... le les adore !

— Ça colle, m'man !... Justement, je vais dans ce quartier-là !...

Quelques minutes plus tard, le jeune emballer sautait sur le marchepied de l'omnibus et un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'il descendait au bureau des Champs-Élysées.

Il sonna à la porte du somptueux hôtel du Mexicain.

— Vous désirez ?... demanda le suisse.

— M. Jacques Brunemont ?

— Adressez-vous au premier étage... A droite, la deuxième porte, l'escalier pour le service !

Ernest prit le chemin indiqué et trouva en haut des marches un valet de pied revêtu d'une riche livrée auquel il renouvela sa demande.

— M. Brunemont !... répéta avec solennité le serviteur.

Je ne sais pas s'il est arrivé... Que lui voulez-vous ?...

— J'ai besoin de lui parler.

Ernest Becavin, avec la désinvolture des gamins parisiens, emboîta le pas au domestique et s'engagea avec lui dans un couloir qui aboutissait à un vaste vestibule meublé avec recherche et décoré de superbes tapisseries des Flandres.

— Vous savez, ajouta le fils à sa mère, dites à M.

Brunemont que c'est une dépêche, et qu'elle est arrivée depuis ce matin... Vous entendez bien !.

Le jeune Becavin avait le verbe assez sonore.

Une porte s'entr'ouvrit.

Le visage régulier de Rolande apparut dans la pénombre.

— Qu'y a-t-il, Auguste ? demanda-t-elle.

Le valet récita l'explication que venait de fournir Ernest.

Celui-ci, un peu interloqué, s'était reculé de quelques pas.

Avec le demi-jour qui régnait dans cette partie de la pièce, il ne distinguait que très imparfaitement la questionneuse, dans laquelle il ne put reconnaître la locataire accidentelle qui n'avait partagé que fort peu de temps l'appartement de Jacques.

— C'est bien, reprit la jeune femme quand le valet l'eut renseignée... M. Brunemont sera ici dans quelques instants, et je lui remettrai cette dépêche... Tenez, Auguste donnez ceci à ce garçon.

Avant que le jeune homme eût présenté une observation, Rolande avait disparu, emportant le télégramme.

Le valet seul était devant lui qui lui tendait une pièce blanche.

— Cent sous ; murmura joyeusement Ernest. Chouette, alors !...

Et, se retournant vers le valet :

— Dites donc, mon vieux, vous savez, à ce prix-là, j'en apporterais bien trois fois par jour ici, moi, des dépêches !...

Et, dégingolant prestement l'escalier, l'apprenti emballer s'éloigna.

— En voilà une veine ! murmura-t-il en descendant les Champs-Élysées... C'est pas seulement un saint-honoré que je vais rapporter à la mère Becavin... Elle adore le muscat... Et il y a un épiciers de la rue Saint-Lazare qui en tient d'épatant !...

Une demi-heure après le dernier des Becavin rentrait dans la loge maternelle, les bras chargés de paquets.

— Tiens, m'man ! fit-il joyeusement, t'as eu une riche idée !... On va se payer un dîner comme si qu'on serait propriétaire !

Rolande, cependant, tenait à la main le télégramme que venait de lui remettre Ernest.

Elle le déposa sur la cheminée du petit salon où elle venait de rentrer et se remit à la lecture au journal de modes qu'elle était en train de parcourir.

Brusquement, elle lâcha le recueil qui tomba à terre.

— Si Jacques ne venait pas dîner... songea-t-elle... si cette dépêche l'attend depuis ce matin, j'ai peut-être eu tort de la prendre...

Tout à coup, une autre pensée lui traversa le cerveau...

Si ce télégramme venait de Neuville ?... S'il apportait des nouvelles de leur enfant ?

La sachant possédée d'une pareille idée, Jacques ne pourrait lui en vouloir d'avoir débranchée la dépêche au cas où elle émanerait d'une autre source.

Elle ouvrit subitement le télégramme et lut :

Marcel a le croup. Médecin inquiet. Venez sans retard.

COLLINEY.

La jeune mère poussa un cri déchirant.

Elle se sentit devenir soudain folle d'angoisse et de douleur.

Sans réfléchir, sans même songer à donner un prétexte, à laisser un mot pour expliquer à José Rivas sa brusque sortie, — qu'elle aurait, d'ailleurs, été bien embarrassée de légitimer, — elle jeta à la hâte un manteau sur ses épaules, piqua un chapeau sur sa chevelure fauve et quitta précipitamment l'hôtel.

Marcel était en danger de mort !...

Son enfant !... Celui pour le bonheur duquel elle avait accepté toutes les compromissions, toutes les hontes !...

Dieu la punissait-il donc d'avoir suivi les conseils de son tentateur ?

C'était pour son fils qu'elle avait usurpé la place d'une autre, qu'elle s'était rendue complice d'un crime...

Et ce fils agonisait !...

Cette terrible maladie, elle s'en attribuait toute la responsabilité...

— Est-ce qu'elle aurait dû obéir à Jacques lorsque celui-ci lui défendait de se rendre à Neuville ?

Si elle était allée voir le bébé, elle se serait rendue compte que la santé si précaire du pauvre petit s'altérait encore...

Elle l'aurait fait soigner plus efficacement que n'avait pu l'essayer sans doute cette nourrice mercenaire !...

Elle aurait conjuré ce mal terrible... ce mal qui ne pardonne pas !...

Ah !... si le ciel, dans sa clémence, voulait permettre à la mère coupable de réparer ses lamentables erreurs, s'il lui conservait son enfant, elle jurait d'en finir avec cette existence de dissimulation et de mensonge.

Ce luxe éblouissant, cette immense fortune qui avaient endormi sa conscience lui faisaient horreur !...

Tout cet argent avait porté malheur à Marcel !...

Rolande, cependant, pouvait invoquer bien des circonstances atténuantes.

Elle n'avait pas connu sa mère, trompée par Michel Cartigny, comme elle-même l'avait été par Jacques Brunemont, et morte en mettant sa fillette au monde.

Enfant, son père s'était à peine occupé d'elle ; jeune fille, il avait commencé, sur son esprit dévoyé, une œuvre de corruption que Jacques avait achevée...

Sur un terrain ainsi préparé, les mauvaises pensées germent vite...

Pourtant, Rolande ne voulait s'accorder aucune excuse ; elle se jugeait avec une implacable sévérité. Elle méritait la catastrophe qui s'abattait sur sa tête...

Mais le petit Marcel était innocent, lui !...

Pourquoi la destinée l'accablait-elle au lieu de frapper les vrais coupables ?...

Quel mal avait-il commis, le pauvre ?...

Depuis qu'il était au monde, il souffrait !... Pourquoi ?... Ce n'était pas juste !

La folie de la malheureuse augmentait lorsqu'elle songeait qu'en arrivant à Neuville, elle pouvait ne plus trouver, dans le berceau de son adoré, qu'un petit cadavre.

Quand le fiacre dans lequel elle s'était jetée précipitamment arriva à la gare, une nouvelle déception l'attendait.

Le train qui passait à Eragny venait de partir.

Une sueur d'angoisse trempa son front.

Il lui fallait attendre plus d'une heure.

Elle s'affaissa sur un banc de l'immense salle et ne cessa de pleurer jusqu'au moment du départ.

Farouche, elle répétait :

— Maudite !... Je suis maudite !

Enfin, elle monta en wagon.

Elle continuait à se juger avec une impitoyable rigueur.

Sans son effroyable orgueil, cet orgueil qui l'avait menée à l'abîme, elle vivrait honnête aujourd'hui.

Pourquoi avait-elle cédé à la fascination de ces millions de malheur ?...

Pourquoi n'avait-elle pas travaillé comme tant de femmes, malgré les difficultés, malgré les obstacles, malgré les embûches que la vie sème sous les pas de ses pareilles ?

Elle n'avait pas de métier... Eh bien ! elle en aurait appris un...

N'aurait-elle pas dû tout endurer par amour pour son enfant plutôt que de l'abandonner ?... Accepter le plus humble des gagne-pain ?

Quand même elle en aurait été réduite à vendre des fleurs, comme cette touchante créature dont le souvenir lui revenait tout à coup à l'esprit, et qui lui avait offert un bouquet, un jour, dans l'avenue des Champs-Élysées ?

Ah ! si, à cette époque, Rolande avait su !... Au lieu de la plaindre, elle eût envié, l'humble condition de cette jeune fille qui paraissait si douce et qui était si jolie !...

Le seul temps heureux de sa vie c'était celui où elle partageait le sort des humbles et braves filles qui travaillaient gaiement à l'atelier de sa grand'maman Chambly...

Celui où, dans la grande salle remplie de chansons et d'éclats de rires, elle jouait avec sa petite amie, cette Denise dont elle avait volé la place et le nom !... Le temps où elles grandissaient ensemble, souriantes et aussi jolies l'une que l'autre, les deux frangines !...

Mais, dans son âme vicieuse, la révoltée avait rêvé une revanche du sort.

Elle voyait aujourd'hui où son aveuglement l'avait conduite.

Elle pouvait pleurer, pleurer encore, pleurer toujours !...

Elle allait perdre son enfant !... Et, désormais, elle serait perdue, elle-même, sans rémission.

Ah ! ce pauvre petit être conçu au milieu des plus effroyables misères, pourquoi, avant de le mettre au monde, à Naples, Rolande ne s'était-elle pas jetée à la mer comme elle en avait eu un instant la pensée ?...

En même temps qu'elle se frappait la poitrine en versant des larmes de sang sur ses fautes, elle se disait que celui qui les avait provoquées était bien infâme.

Mais il serait frappé à son tour et à son heure, Jacques Brunemont !...

Aucun crime ne reste impuni !

Rolande était si torturée qu'elle restait indifférente à ce qui se passait autour d'elle et qu'elle n'avait pas vu de gros nuages s'amonceler dans le ciel pendant que le train roulait.

Au moment où elle descendait de wagon, la tempête se déchaînait.

La jeune femme fut assaillie par un orage terrible.

À la station, elle chercha vainement une voiture, mais elle n'en trouva pas.

Il était déjà plus de huit heures du soir.

Elle ne voulait pas attendre.

Chaque minute qu'elle perdait lui semblait une éternité en songeant que son fils se mourait et que, peut-être, elle n'arriverait pas à temps pour lui donner un dernier baiser, pour recueillir son dernier soupir !...

La tête perdue, les tempes serrées dans un étouffement de fer, un voile obscurcissait sa vue.

Elle marchait devant elle, sans prendre garde à l'averse torrentielle qui la cinglait et lui collait les vêtements au corps.

Maintenant la nuit était presque venue.

Dans son trouble, au milieu de l'obscurité, Rolande se trompa de chemin.

Elle ne s'en aperçut qu'au bout d'une demi-heure.

Alors, cherchant un raccourci pour la ramener sur la bonne route, elle entra comme une âme en peine dans la campagne dévastée par l'ouragan.

À la lueur des éclairs, elle cherchait à reconnaître sa voie.

Elle allait, allait toujours... ne voulant pas que ses forces diminuassent.

Une prière lui montait aux lèvres, mais elle était incapable d'en assembler les mots...

Les idées fuyaient son cerveau vide... Tout s'effondrait en elle... C'étaient des paroles incohérentes qui jaillissaient de sa gorge en feu.

Quelquefois, elle croyait apercevoir un passant... Ou bien, elle s'imaginait entendre le bruit d'une voiture...

Alors, elle s'élançait pour recueillir un renseignement...

Elle reconnaissait bientôt qu'elle avait été la proie d'un mirage provoqué par les ombres qui l'entouraient.

Les roulements de la foudre se précipitaient, terrifiants, dans le firmament embrasé.

Une tourmente semblable ne grondait-elle pas dans le cœur de la malheureuse ?...

La pluie redoublait de violence. Les rafales tourdissaient furieusement les arbres qui gémissaient lugubrement.

La terre était jonchée de branches cassées, de débris de toutes sortes.

Et l'infortunée poursuivait sa course échevelée à la lueur des éclairs qui zébraient le ciel.

Il lui semblait qu'elle marchait depuis de longues nuits...

Enfin, après d'innombrables crochets, la jeune femme arriva à Neuville. Elle reconnut les premières maisons du pays.

Alors, elle voulut courir...

Mais, brusquement, elle se sentit évanouie, comme si elle avait les jambes brisées.

Un éblouissement lui monta aux yeux... Ses mains se portèrent instinctivement en avant comme pour amortir une chute.

Allait-elle rouler sur le sol détrempé au moment où elle allait toucher au but ?...

Oh ! non... Ce serait un supplice trop cruel !

Elle voulait appeler au secours, mais une sorte de vertige la paralysait.

Cependant, elle ne tomba pas.

Désespérément, elle se raidit et, faisant un suprême appel à ce qui pouvait lui rester d'énergie, elle marcha encore quelques pas.

Quand elle atteignit la *Treille-d'Or*, elle n'eut que le temps de se cramponner à la grille de bois qui séparait le jardin de la route.

Comme il devait être tard !...

La maison était fermée. Aucune lumière n'apparaissait à l'intérieur.

Les volets étaient poussés à toutes les fenêtres.

Rolande chercha la chaînette de la petite cloche.

Dans l'obscurité, elle ne la trouva pas.

Elle secouait les laties de la porte, comme si elle espérait les briser.

Enfin, elle découvrit la sonnette et sa main crispée la tira.

Un tintement sinistre comme un glas résonna dans la nuit, amorti par le déchaînement du vent.

Un silence complet régnait toujours à l'intérieur du cabaret.

Alors, dans la nuit, Rolande cria :

— C'est moi, moi !... Entendez-vous !... La Parisienne... La mère du petit Marcel !

De nouveau, elle sonna de toutes ses forces.

— Madame Collinet, gémissait-elle... Je vous en supplie !... Venez !... Ouvrez-moi !... Je veux embrasser mon enfant avant qu'il meure !... Voyons, vous m'attendiez ! vous avez envoyé une dépêche ! Vous pensiez bien que je ne pouvais faire autrement que d'accourir !...

Aucun bruit ne répondit à cet appel désespéré.

Un silence de mort enveloppait la malheureuse, troublé seulement par le tumulte effrayant de l'orage qui ne cessait pas.

..

La patronne de la *Treille-d'Or* n'était pas dans son auberge.

A la tombée de la nuit, la brave femme avait commandé à Justin de fermer l'établissement.

Elle ne pouvait rester en place depuis que Cécile et le petit Marcel étaient partis avec le jeune médecin dans des circonstances si dramatiques.

Elle appela sa servante Agathe et lui dit :

— Nous allons dîner au galop et monter prévenir Mme Sureau... Il est nécessaire qu'elle sache tout de suite ce qu'est devenue sa pensionnaire.

— Vous avez raison, madame Collinet, répondit Agathe.

— Pauvre petite !... continua la cabarelière, comment aura-t-elle supporté le voyage ?... Il n'est pas bien long, mais elle souffrait tant ! Son état a peut-être empiré ? Comment avoir des nouvelles ?

— Le jeune docteur en enverra sans doute... Ou bien, qui sait ?... le vieux passera peut-être par ici ?

— Ce n'est guère probable ! En tout cas, ce ne peut être avant quelques jours, et j'ai hâte d'être renseignée. Enfin, Mme Sureau nous donnera peut-être un bon conseil... Viens avec moi jusque là-haut, Agathe... Justin suffira pour garder la maison.

Une heure plus tard, Mme Collinet mettait les époux Sureau au courant des tristes événements qui lui causaient tant d'inquiétude.

On devine le saisissement des braves épiciers, quand ils apprirent ces désolantes nouvelles.

Ce fut un concert de lamentations.

Mme Collinet, malgré ses craintes, essayait de reconforter les parents de Popo, en affirmant qu'il fallait avoir confiance en ce jeune médecin, arrivé si à propos au même temps que le docteur Bonardel.

Le père Sureau coulait et semblait moins affaibli.

Sa femme était consternée.

Qu'allait dire leur fils ?... il leur reprocherait de ne pas avoir veillé avec assez de sollicitude sur la jeune fille qu'il leur avait confiée.

Que pourraient-ils répondre ?

Papa Sureau voulut réagir contre l'abattement général.

Il s'écria :

— Il ne s'agit pas de se désoler !... Demain matin, à la première heure, on attellera la charrette qui vous mènera toutes les trois au château des Fougères.

« Malheureusement, je ne pourrai monter sur le siège.

— Soyez tranquille, monsieur Sureau, fit la cabarelière, c'est moi qui conduirai !

— Je n'aurai même pas la possibilité de vous accompagner, ajouta tristement le brave homme navré, puisque mes guibottes me le défendent. Mais le cœur y sera, allez !...

— C'est entendu, dit Mme Collinet, nous allons descendre à Neuville et demain, dès le potron-minet, nous serons ici.

Un effrayant coup de tonnerre répondit à la cabarelière.

C'était la tempête qui se déchaînait.

En quelques minutes, elle atteignit son paroxysme.

— Vous ne pouvez pas partir par un temps pareil ? dit la mère à Popo.

— Ça va sans doute se calmer... Un orage pareil, c'est trop violent pour durer.

Une heure se passa.

La tourmente semblait au contraire redoubler d'intensité.

C'était le moment où la malheureuse Rolande, courbée sous la pluie torrentielle, s'embourbait si douloureusement sur le chemin de Neuville.

— Il n'y a pas moyen de vous mettre en route par un temps semblable ! déclara péremptoirement Sureau.

— Et voilà dix heures qui sonnent ! observa Agathe.

— Vous n'avez qu'un parti à prendre, affirma l'épicière, c'est de passer la nuit ici.

— Il y a justement la chambre de ma pauvre petite pensionnaire, ajouta la mère de Popo... Pour Agathe, nous trouverons toujours à la coucher... Et demain matin, à la première heure, vous serez toute portée pour vous mettre en route.

Il n'y avait pas à hésiter.

— Et Justin ? observa Agathe... Il n'aura pas peur tout seul ?

— Bah, il a beau être nigaud, il comprendra ce qui nous est arrivé... A cette heure-ci, je parierais bien qu'il dort déjà à poings fermés sans s'occuper de nous.

L'opinion de Mme Collinet sur son garçon d'auberge était en tous points justifiée.

Justin avait paru très satisfait de la fermeture anticipée de la *Treille-d'Or*.

En ne voyant pas revenir sa patronne, il avait pensé qu'elle avait dans sa poche les clefs de l'établissement et qu'elle saurait bien rentrer toute seule.

Aussi s'était-il couché avec délices, se promettant de profiter de l'aubaine pour réaliser un rêve caressé depuis longtemps, celui de faire le tour du cadran sous la douce chaleur de ses couvertures.

Il y avait longtemps que le gamin n'avait pas été à pareille fête, car on travaillait ferme à la *Treille-d'Or*.

Aussi, dès que sa tête fut en contact avec l'oreiller, se mit-il à ronfler, tout comme s'il eût la conscience qu'étant seul dans la maison, il ne courait le risque de réveiller personne.

Le bienfaisant Morphée, en effeuillant ses pavots sur le jeune domestique, lui envoya des songes roses et bleus.

Justin rêvait qu'il était dans une place où il n'avait plus rien à faire et où on lui servait six repas par jour.

Puis, il eut l'illusion qu'il grandissait... qu'il avait des moustaches...

Il se voyait soldat, faisant des conquêtes. Il touchait le cœur d'une cuisinière de grande maison qui lui réservait les prémices, sinon ce son âme, du moins de son pot-au-feu.

Puis, Justin gagnait un gros lot à une loterie avec un billet !... Un seul billet !...

On comprend que sous l'empire d'aussi séduisants mirages il n'avait pas entendu les appels de Rolande.

La malheureuse, couverte de boue, ne songeait pas qu'elle venait de quitter la plus confortable des demeures, un nid tout ouaté de luxe raffiné et d'élégante recherche.

Debout, devant la porte, elle aurait passé la nuit entière en face de cette auberge si un épouvantable coup de tonnerre n'avait soudain ébranlé la maison.

Justin eut un sursaut.

Il se dressa sur son séant et se palpa pour savoir s'il était encore vivant.

La foudre avait certainement dû tomber dans le jardin.

A ce moment, le benêt entendit résonner la sonnette.

— Allons, bon ! grommela-t-il, voici la patronne avec Agathe... Elles auront oublié leurs clefs, pour sûr ! Sale coup pour la fanfare !...

On carillonnait sans discontinuer.

Justin, encore indécis, mit pourtant une jambe hors du lit.

S'il laissait trop longtemps la patronne à la porte, celle-ci ne badinerait pas et elle pourrait bien l'y mettre à son tour.

— J'en ai-t-il du malheur, tout de même ! geignit l'infortuné jeune homme.

Il se frotta les yeux et passa son pantalon en poussant des exclamations lamentables.

Puis, fourrageant émergiquement sa toison rousse, il bâilla cinq ou six fois, au risque de décrocher une mâchoire qui aurait pu servir d'arme à Samson contre les Philistins.

Enfin, il alluma sa lanterne et se dirigea clopin-clopin vers la grille.

— C'est y vous, la patronne ?... demanda-t-il d'une voix encore épaissie par le sommeil.

— Non, répondit Rolande, c'est moi !

Le jeune garçon fronça le sourcil.

— Vous !... s'écria-t-il. Et qui c'est-il que vous, s'il vous plaît ?... Une malheureuse, sans doute !... Attendez que j'aille chercher ma fourche !... On ne trouble pas le monde dans leur premier sommeil !...

— Je demande Mme Collinet ! fit la voix angoissée de la visiteuse... Elle n'est donc pas là ?...



— Non !... C'est moi le maître de la Treille-d'Or, et je vous invite à déjeuner ! Sinon...

Rolande s'écria :

— Ouvrez-moi !... Ouvrez-moi vite !... Je suis la mère du petit Marcel et je vous récompenserai !

Le ton était si suppliant et l'appât d'une aubaine si séduisant pour Justin qu'il se décida à ouvrir.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il encore à demi rassuré.

— Je veux voir mon enfant.

— Alors, c'est donc vous qu'êtes la mère du mar-mot ?

— Oui, mais dites... Répondez !... Parlez-moi de mon fils !...

— Dame !... C'est que je ne sais pas trop quoi vous en dire...

— Va-t-il mieux ?

— Mieux !... Ah ! pour ça non... Au contraire !...

Rolande frissonna. Une pensée traversa son esprit. La dépêche qu'elle avait ouverte était peut-être une atténuation de l'horrible vérité ?

On avait voulu préparer le père — et aussi la mère — à un dénouement survenu déjà.

— Comment est-il ? Parlez ! Mais parlez donc.

Justin hésitait.

— Que voulez-vous que je vous dise ? bâilla Justin dans son inconscience de jeune brule... J'ai passé ma journée à biter des pommes de terre. Tout ce que je sais, c'est qu'hier le mecquin a dit qu'il était perdu et qu'aujourd'hui on l'a emporté.

Rolande poussa un cri terrible.

Elle porta les deux mains à son front. La dernière flamme de son intelligence vacillait comme si elle allait s'éteindre.

— Emporté ! Déjà ! Ce n'est pas possible !...

— Maintenant que vous voulez renseignements, fit Justin, il vaudrait mieux vous en aller.

Elle ne répondit pas.

Dans une explosion de folie maternelle, — presque de folie furieuse — elle arracha la lanterne des mains de Justin qui, épouvanté, se sauva à toutes jambes et s'en fut se recoucher, après avoir fermé sa porte à double tour.

La malheureuse courut vers la chambre où elle croyait trouver son enfant.

Elle entra.

La chambre était dans l'obscurité.

Un silence sinistre y régnait...

Rolande s'avança vers le berceau...

D'une main tremblante, elle écarta les rideaux.

La couche était vide.

— Mon enfant !... Mon enfant !... s'écria-t-elle qu'en a-t-on fait ?...

Il lui sembla que quelque chose se brisait soudainement en elle.

Ses mains battirent dans le vide, et elle tomba sur un fauteuil, évanouie...

## VI

## ENTRÉE COMPLIÉE

Laverdac et ses compagnons avaient quitté l'hôtel de la rue Blanche à six heures.

Une voiture attelée de deux chevaux vigoureux et endurants les attendait place Clichy, au coin de la rue Biot.

Michel avait combiné tous ses préparatifs avec cette sûreté de conception qui faisait de lui un des bandits les plus redoutables de Paris.

L'étape était un peu longue, vingt-cinq kilomètres environ ; elle n'avait pourtant rien d'excessif.

Une automobile aurait été plus rapide ; mais Laverdac, outre le bruit de la machine, redoutait la fâcheuse panne, et il ne tenait pas à être vu au cours de l'expédition, pas plus à l'aller qu'au retour.

C'est pourquoi la traction animale avait eu sa préférence.

Jacobs, le bookmaker, avait mis une de ses voitures et deux de ses meilleurs chevaux à la disposition de la communauté.

Il se chargeait, en outre, de conduire l'équipage.

Le palefrenier qui avait amené la voiture au lieu du rendez-vous ne souffla pas mot en voyant son maître y monter avec les trois hommes.

Il y avait deux places et un strapontin à l'intérieur, et quelqu'un pouvait s'installer à côté du cocher.

— Tu es sûr du chemin ? demanda Michel au bookmaker.

— Je le ferais les yeux fermés, répartit celui-ci déjà installé, guidés et fouet en mains. Du reste, je l'ai étudié sur la carte. C'est pour cela que je vous avais proposé la place Clichy comme point de départ.

Avant de monter dans la voiture, l'aveugle, malgré sa cécité, tourna la tête derrière lui.

— Place Clichy !... murmura-t-il. C'est drôle, le hasard.

A quelques pas de là, dans la direction où il portait ses yeux sans regard, s'élevait la maison où avaient longtemps habité Georges et Clarisse.

Le misérable eut un hochement de tête.

C'était là qu'il avait savouré les plus troublantes émotions de sa vie ! C'était là qu'il avait repris à Georges Davenesle la femme que celui-ci lui avait volée, tandis que le malheureux gémissait au fond d'une cellule de Mazas pour répondre du vol que Cartigny seul avait commis.

A deux pas, c'était la rue Moncey, où Michel avait son appartement de garçon. Cet appartement où tant de fois était venue Clarisse !

En ce temps-là, comme elle était jolie, cette femme ! Michel ne pouvait pas penser, sans un frémissement de passion, à cette captivante Clarisse de jadis, devenue la Poivreole d'aujourd'hui.

Comme il la haïssait de l'avoir tant aimée !

Tandis qu'il était livré à ses pensées, Savignol avait pris place à côté de lui et Jailloux s'était installé sur le siège, auprès de Jacobs.

Les chevaux partirent d'un trot aisé et soutenu. L'orage qui seyait furieusement aux environs n'avait pas atteint Paris.

Mais en sortant de Gennevilliers, la voiture fut assaillie par la tourmente.

Jacobs, sur qui s'abatait la trombe, vociférait :

— Ben ! les canassons vont être dans un joli état !... Bah ! pourvu qu'ils puissent nous ramener !... Qu'ils reviennent après, on me les paiera !...

Et il les fouaillait à tour de bras.

Puis, se tournant vers Jailloux :

— Renquille-toi donc dans la voiture. C'est bien assez qu'il y en ait un de nous de saucé.

Il arrêta un instant son attelage, qui souffla quelques minutes.

Une fois installé sur le strapontin, à l'abri de la tempête, Jailloux s'écria facétieusement, en voyant l'eau frapper furieusement les vitres :

— Ce pauvre Firmin ! Ce qu'il prend tout de même là-haut, pour son rhume !

Ma's Laverdac et Savignol ne semblaient pas disposés à entamer une conversation oiseuse.

Chacun d'eux s'absorbait dans ses réflexions.

Maintenant qu'il n'était plus en face de Clarisse, le vicomte se demandait s'il allait réellement retrouver assez de force de caractère pour braver son terrible adversaire.

Le pauvre diable songait que, depuis plus de seize ans, il avait toujours courbé la tête sous le joug de son tyran.

Mais la Poivreole avait prononcé le nom de Davenesle. A cette évocation, l'ancien comédien avait senti se réveiller en lui une énergie qu'il n'y soupçonnait plus et qui ne l'abandonnerait pas au moment décisif.

Sa veulerie coutumière avait disparu.

Sans doute, lorsque Laverdac se trouverait inopinément en face d'un homme résolu à le braver coûte que coûte, il hésiterait avant de donner suite à son odieux projet.

Les deux comparses, Jailloux et Jacobs, auraient vraisemblablement peur d'un éclat, et il était à supposer qu'ils feraient entendre raison à l'aveugle.

La rupture serait définitive entre Savignol et la bande, mais l'innocente à laquelle les gredins en voulaient n'aurait plus rien à craindre.

Michel, de son côté, malgré le calme qu'il affectait, était en proie à une agitation violente.

Ce n'était pas qu'il conceût le moindre doute sur l'heureuse issue de son expédition.

N'avait-il pas mis toutes les chances de son côté ?

Mais il se demandait encore une fois intérieurement si son intérêt bien entendu lui conseillait de suivre en tout point le plan arrêté de concert avec Jacques Brunet mont.

La partie qu'il jouait était capitale ; il n'y fallait commettre aucune faute.

Au moment où il désespérait de son étoile de malheureux, voilà qu'elle avait rayonné de nouveau, plus éclatante que jamais.

Il avait réussi à mettre d'accord sa haine et sa cupidité.

Il arracherait des millions à Georges Davenese ; mais ces extorsions, en assurant sa fortune, ne l'empêcheraient pas, plus tard, de frapper impitoyablement son ennemi.

Procédant avec méthode, Laverdac assurerait d'abord sa fortune. Il assouvissait ensuite sa dernière vengeance. Cependant, la voiture filait bon train dans la nuit malgré la tempête.

Elle avait traversé successivement Argenteuil, Cormeilles, Montigny et la Palte-d'Oie.

Laisant Pierrelaye à droite, Jacobs prit, à gauche, le chemin qui conduisait à Bragny.

Enfin, on arriva à Neuville... Les chevaux avaient mis environ deux heures pour faire la route.

L'ouragan était à peu près calmé.

Laverdac donna ordre de stopper dans un bouquet de bois où la voiture serait relativement à l'abri, pendant que les quatre compagnons se dirigerait à pied vers la Traille-d'Or.

Jacobs descendit de son siège ; il se sentait les jambesankyosées et les mains gourdes.

— Tu vas garder les chevaux ? dit le chef.

— Inutile, répondit le bookmaker, tandis qu'il couvrait d'épaisses couvertures le dos et l'encolure des deux bêtes. Il suffit de les attacher à un arbre. Comme ça, je pourrai vous accompagner, de peur que vous ne trouviez pas tout de suite la cambuse.

— Tiens ! fit Laverdac à qui rien n'échappait, tu la connais donc si bien que ça ?

Jacobs se souvint de la promesse faite à Jacques.

— Beaumont m'a expliqué exactement où elle se trouvait.

— A nous aussi.

— D'ailleurs, conclut le bookmaker, nous ne serons pas trop de quatre. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

Malgré la nuit, il les guida rapidement vers le cabaret. Jailloux donnait le bras à Laverdac qui, tenant en main un bâton ferré, marchait d'un pas presque aussi agile que ses compagnons.

Rien ne bougeait dans la campagne.

Un silence imposant régnait, troublé de temps en temps par le grondement sourd des trains qui passaient à-bus, dans le lointain, sur les ponts de fer de Conflans ou de Pontoise.

Les quatre hommes étaient arrivés devant l'auberge.

— Nous y sommes, fit Jacobs.

— Bon ! fit Laverdac. La chambre qui nous intéresse doit être au rez-de-chaussée, dans le bâtiment en saillie qui arrive jusqu'au chemin de balage sur lequel nous sommes.

— Parfaitement exact, confirma Jacobs. Voici la fenêtre.

— Il y a un volet ! observa Jailloux.

— Ouvrez-le en douceur, commanda Michel.

— Ton dos, dit Jacobs à son compagnon.

Le courtier marron leva docilement son échine sur laquelle se hissa son complice.

Il opera entre les deux lames de bois une pesée méthodique qui les fit s'écarter presque sans bruit.

— Il y a de la lumière, annonça Firmin, sautant à terre.

— Ce n'est rien ! reprit Jailloux, c'est une veilleuse.

— Tant mieux ! encouragea Laverdac, ce luminaire nous suffira. Voyez-vous dans la chambre ?

Jacobs était grimpé sur le rebord du mur, se tenant d'une main à la barre d'appui.

— Pas très distinctement, répondit-il à voix basse.

Attends ! Si... je vois une femme !

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle dort dans un fauteuil.

— Cela va bien ! reprit Laverdac, riant silencieusement en se frottant les mains. Mes enfants, nous sommes sûrs maintenant de ne pas rentrer bredouilles ! Allons, pas de discours ! Des actes !... Coupez-moi une de ces vitres !... Tournez l'espagnolette et entrez tous les deux dans la cambuse... Un foulard sur la bouche de la donzelle. Sa robe en capuchon par-dessus la tête... Elle n'aura pas le temps de faire ouf ! Et puis...

— Et puis, quoi ?... demanda froidement Savignol.

L'aveugle répliqua, en continuant de ricaner :

— Et puis, je me charge d'elle.

— Qu'en feras-tu ?...

Etonné, Laverdac se tourna vers le questionneur.

— Ça me regarde ! dit-il.

— Il me semble que ça me regarde bien aussi un peu et que j'ai le droit de l'interroger.

Le ton de Savignol, malgré lui, s'était insensiblement fait agressif.

Laverdac, surpris de ce changement imprévu, avait déjà mis le sien à l'unisson.

— Tu l'es engagé à marcher !...

— Pas sans savoir où je vais !

— Ou tu vas ?... Mais où nous allons tous !... Est-ce que tu aurais le trac, mon joli ?

— J'ai tout promis de nous épater par la cranerie !... Avoue que c'est la frousse qui te met la cervelle à l'envers !

— J'ai toute ma raison et tout mon sang-froid pour cela que j'exige des éclaircissements.

— Tu exiges !... souligna Laverdac d'une voix qui devenait rauque.

— Oui !... J'entends que tu nous dises de quoi il s'agit exactement dans l'affaire pour laquelle nous sommes ici !

— Il s'agit avant tout d'obéir ! répliqua impérieusement le chef des Requins de Paris.

Jailloux et Jacobs s'étaient rapprochés.

— Pas si haut, donc !... murmura le bookmaker. Vous allez réveiller la petite L...

— Eh bien ! fit sarcastiquement Cartigny, je consens à donner des explications à M. de Savignol... Je ne lui demande pas d'aller de l'avant... Il est ici, avec moi, pour constituer la réserve... Pourtant, si nos amis avaient besoin de renfort, il faudrait donner à notre tour... A moins qu'il n'ait l'intention de nous lâcher...

— Non ! répliqua résolument le vicomte.

— A la bonne heure !... En ce cas, tais-toi !... Et exécute ce que je te commanderai.

— Ça dépendra de la besogne.

— Ainsi, tu ne permets de discuter encore ?...

— Oui !

— Tu me connais pourtant de longue date, Savignol !... Tu sais qu'il est dangereux de me faire perdre mon sang-froid, surtout dans un pareil moment !...

— Perds-le ou garde-le, peu m'importe !...

Jailloux et Firmin firent un geste pour intervenir, laissant échapper tous les deux un sourd grognement.

Que signifiait ce désaccord entre deux vieux amis, dans une circonstance pareille ?...

Savignol remuait-il décidément ?...

Où bien, ce qui était pire, s'était-il fourré tout à coup dans la boussole de contrecarrer leurs projets ?...

— Tout ça, ce sont des prétextes, continua Laverdac... La vérité, je te l'ai dite, c'est que tu trembles dans la peau !... Eh bien ! va-t-en si tu manques de courage !

— J'en ai !... Et c'est pour cela que je reste !

La vaillance ignorée qui s'était réveillée, quelques heures auparavant, dans le cœur de Savignol devenait de l'intrepidité.

Mais le vicomte s'était mépris en supposant que les deux chenapans qui les accompagnaient s'empresseraient de mettre fin à l'altercation grosse de menaces qu'il venait de provoquer entre lui et Laverdac.

L'attitude du bookmaker et du courtier marron se dessinait comme de plus en plus hostile à l'égard du dissident...

— En voilà des boniments ! clama Jacobs... Est-ce que tu as envie de nous faire pincer ?

— Qu'est-ce qu'il a donc mangé ?... grinça Jailloux... Quand on est dans le bal, c'est pour danser !...

Michel ne se contenait plus qu'avec peine, ses dents grinçaient.

Ce grain de sable qui venait arrêter son char de triomphateur, le jetait dans une surexcitation fébrile.

Savignol ne s'émut pas outre mesure en constatant son isolement.

— Enfin ! grogna l'aveugle, qu'est-ce que tout cela signifie et que veux-tu ?...

— Oui, parle ! reprit Jailloux.

Impassable, Savignol répliqua :

— Je ne veux pas que vous touchiez à la jeune fille qui dort dans cette chambre.

Cartigny s'était jeté sur son associé et l'avait saisi au collet.

— Misérable ! fit-il, le secouant avec rage, qui l'a payé pour essayer de nous contrecarrer ?

— Personne.

— Tu devrais te souvenir de tout ce que j'ai fait pour toi !... Sans moi, tu aurais crevé la faim !

— Sans toi, Michel, j'aurais peut-être pu redevenir un honnête homme...

Un éclat de rire méprisant de Jailloux et de Jacobs lui coupa la parole.

— Enfin... ce n'est pas tout ça, goguenaarda le bookmaker... Laverdac nous paie pour faire une besogne...

Combien nous offres-tu pour ne pas la faire ?...

— Oui !... appuya Jailloux... On peut s'arranger...

Savignol garda le silence.

Au comble de la rage, Laverdac gronda :

— Moi, je vous donne à chacun vingt mille francs..

— Tu as entendu ? gouailla le bookmaker.

— A ton tour, vicomte !

— Jailloux a raison, poursuivit l'aveugle. Mettons la chose aux enchères. Il y a marchand à vingt mille l... Qu'est-ce que tu offres ?...

— Plus que toi !

— Quoi donc ?

— La cour d'assises et, suivant la part que chacun aura prise à l'opération, la Nouvelle ou le couteau de Deibler !

— Assez ! riposta le coulisier d'un ton farouche... Nous avons confiance en Laverdac et nous ne sommes des taffeurs l...

Savignol fit un pas dans la direction de la maison.

Puis se plantant droit devant la fenêtre, les bras croisés :

— Vous me passerez sur le corps, dit-il, avant de toucher un cheveu de la tête de cette enfant !

— Eh bien, nous y passerons !

— Essayez l... J'appellerai au secours ! On m'entendra dans cette maison ou aux alentours l... Ma voix portera de l'autre côté de la rivière l...

Au comble de la rage, Firmin et Jailloux firent un mouvement pour se ruer sur l'imprudent.

Il recula d'un pas et s'écria :

— A moi l... A l'aide l... A l'assassin l...

Laverdac vociféra :

— Te tairas-tu, canaille l...

Savignol, se mettant sur la défensive, répondit nettement :

— Je ne veux pas, entends-tu, Michel, qu'après avoir perdu Georges Davenesle, tu assassines sa fille l...

Le bandit poussa un rugissement.

— Ah ! tu sais cela, vicomte l... Décidément tu es trop bien instruit l...

Guidé par la voix de son interlocuteur, il s'était rapproché du côté de celui-ci et, sournoisement, avait tiré de sa poche un couteau qu'il ouvrit dans l'ombre.

— Allons l... Allez-vous-en tous les trois, reprit Savignol et cédez-moi la place... Etes-vous décidés ?...

— Oui, répondit furieusement Laverdac.

D'un geste plus rapide que la pensée, il plongea l'arme dans la poitrine du malheureux.

Le vicomte s'affaissa en jetant un cri.

— Tu l'as estourbi ?... murmura Jailloux.

— Il n'a que ce qu'il mérite ! ajouta Jacobs en guise d'oraison funèbre... Mais pourvu que la gosse ne se réveille pas...

— Non, fit Laverdac, cette petite exécution n'a pas fait de bruit... Alons, vous autres... A la besogne l...

Le bookmaker était déjà grimpé de nouveau à son poste.

Avec la bague qu'il portait au doigt, il découpa prestement un morceau de la vitre.

— Tu as ce qu'il faut, Jailloux ?... demanda-t-il en se penchant.

— Voilà ! fit celui-ci en passant à l'escarpe improvisé une boule de mastic.

Jacobs en pétrit un morceau qu'il appliqua sur la vitre. Puis il donna un dernier coup de diamant qui la détacha complètement et, sans bruit, il attira à lui le morceau de verre.

Alors, de sa main droite passée par l'ouverture, il fit jouer l'espagnolette...

Les deux bandits, escaladant la barre d'appui, pénétrèrent dans la chambre...

Un quart d'heure à peine s'était écoulé depuis le moment où Rolande était tombée sans connaissance devant le berceau vide de son enfant.

Son évanouissement n'avait pas cessé.

Avec des précautions infinies, les deux hommes se dirigèrent en rampant vers le fauteuil où ils la supposaient endormie.

Jacobs se releva le premier.

Il tenait dans sa main un large foulard qu'il plaqua brusquement sur la bouche de la jeune femme et nous fortement sur la nuque.

Puis, en un clin d'œil, la saisissant par les épaules, il la mit debout.

A ce moment, accroupi derrière elle, Jailloux empoigna le bas de sa robe et la lui rabattit d'un seul coup par-dessus la tête, tandis que son complice, ôtant vivement la courroie qui entourait sa ceinture, en ligotait les bras paralysés de leur victime.

— Est-ce fait ?... fit au dehors la voix anxieuse de Laverdac.

— Oui, répondit Jailloux, penché sur la barre d'appui.

— Eh bien, descend le premier... Jacobs nous enverra le coin par la fenêtre.

L'ordre de Laverdac fut exécuté.

Tres robuste, le bookmaker saisit le corps de Rolande dans ses deux bras et le passa à ses deux associés.

Puis, sortant à son tour, il referma la fenêtre au moyen de l'espagnolette et poussa la persienne.

— Maintenant, ordonna l'aveugle, transportez la donzelle dans la guimbarde.

— Comment l... fit Jailloux. C'est tout ?

— On ne travaille donc pas à la dure ? interrogea Jacobs.

— Obéissez ! trancha Michel.

— Soit ! Mais pas besoin d'être deux pour cette besogne-là, répondit le bookmaker... J'y suffirai.

Firmin reprit entre ses bras d'athlète son fardeau inerte et se dirigea vers l'endroit où stationnait leur équipage.

Laverdac, de son bâton, tâta le corps inanimé de Savignol.

— Imbécile l... murmura-t-il. Il savait que cette petite fille était la fille de Davenesle et il me croyait assez sot pour la tuer l... Mais qui donc l'a instruit ?... Bah ! nous nous occuperons de cela plus tard...

— Eh bien ? questionna Jailloux, que faisons-nous du vicomte ?...

Un bruit de pas se fit entendre.

C'était Jacobs qui revenait.

— J'ai installé la petite dans l'intérieur de notre véhicule... Elle n'a pas bougé.

— Amour d'enfant, va l... raila Laverdac... Maintenant, jetez-moi ce gentilhomme dans l'Oise.

Le bookmaker prit le corps de Savignol par les jambes, Jailloux le saisit par les bras.

— Adieu, Jean-Louis l... prononça Michel.

Les deux hommes balancèrent un instant le corps et le lancèrent dans la rivière.

— Maintenant, prenons du large l... déclara le chef. Ils regagnèrent tous les trois la voiture où Rolande était toujours inanimée.

— Pourvu qu'elle n'étouffe pas sous son bâillon ! dit Jailloux.

— Sois tranquille l... Une fois en route, je lui donnerai de l'air, fit Laverdac.

Il ouvrit la portière.

— Quel gentilhomme, tout de même, que ce Savignol... Il avait compris que nous serions trop serrés pour revenir, et il nous a laissé une place l...

Jailloux avait déjà grimpé sur le siège, à côté de Jacobs.

Les chevaux repartirent.

Minuit sonna dans le lointain, à l'église du village...

On serait rentré à Paris bien avant le jour.

## VII

## RENTRÉE AU BERCAU

La voiture qui emportait Rolande filait dans la nuit. Laverdac, assis à côté de la prétendue Cécile, songeait à ce qui venait de se passer et se réjouissait intérieurement du succès de son entreprise.

La victime de ce rapt était toujours sans connaissance. En la sentant immobile, on n'entendait aucune plainte sourdre sous son double bâillon, l'aveugle le constata aisément.

— Diable ! murmura-t-il. Il faut lui donner de l'air, à cette enfant.

Avec son adresse de doigté ordinaire, il délia la courroie qui serrait les bras de la jeune fille et rabattit sa robe en arrière.

Restait le foulard qui paralysait sa bouche. Le retirer pouvait être dangereux.

Peut-être la prisonnière allait-elle crier, appeler au secours, essayer d'attirer l'attention de quelque passant attardé.

Mais, à cette heure-ci, la route suivie par la voiture était déserte.

Un peu plus tard, quand on se rapprochait de Paris, on n'y rencontrerait guère que quelques charrettes de maraichers, se dirigeant lentement vers les Halles, que les chevaux de Jacobs laisseraient rapidement derrière eux.

Laverdac débarrassa donc sa victime du bâillon, com-

me il l'avait délivrée du lien qui la ligotait et du capuchon qui menaçait de l'étouffer.

La jeune fille ne bougea pas davantage.

— Décidément, songea Michel, elle est bel et bien en pémoison. Un peu d'air lui fera du bien.

Il baissa à demi une des glaces, de façon à ce que la brise fraîche de la nuit vint frapper le visage de sa compagne.

De sa main droite, il lui tâta le cœur.

— Bon ! fit-il, le sentant battre faiblement sous ses doigts, pas de complications à craindre. Elle se réveillera quand elle voudra.

Rassuré, le bandit se replongea dans ses réflexions.

Il pensait à Savignon.

C'était la première fois que Laverdac tuait un homme, et la malchance avait voulu que ce fût son premier complice, son plus ancien compagnon.

Mais pourquoi l'imprudent l'avait-il sottement bravé ? Pourquoi s'était-il mis en travers de sa volonté ?

Pourquoi surtout avait-il parlé de Davenesle, et rappelé sa participation de jadis dans la trame obscure qui avait amené la condamnation du comte ?

Pourquoi, enfin, avait-il eu l'imprudence de révéler à Michel qu'il savait que Cécile était la fille de l'innocent ?

— Après tout, murmura cyniquement Laverdac, il faut bien mourir de quelque chose ! Et ce pauvre comte avait passé tant de nuits que, depuis longtemps déjà, sa santé baissait beaucoup.

Un léger mouvement que fit sa compagne arracha Michel à ses réflexions.

— Ah ! ah ! fit-il, il me semble que l'on se ranime de ce côté.

Rolande, en effet, venait de sortir de sa longue syncope.

Elle ouvrit les yeux avec peine et essaya de se rendre compte de l'endroit où elle se trouvait.

Une voiture ?... Qu'est-ce que cela signifiait ?

Elle s'efforçait de rassembler ses idées.

Brusquement, le sentiment de la réalité lui revint.

Elle se rappela la vision atroce, quelques instants auparavant, dans la chambre de la « Treille d'Or »... Les mots déchirants de ce garçon stupide qui lui avaient percé le cœur comme un coup de couteau... et son écroulement devant le berceau vide de son enfant mort !

Que s'était-il donc passé depuis cet épouvantable moment ?

Soudain, elle eut un léger sursaut.

Elle ne se trompait pas.

Il y avait quelqu'un à côté d'elle, sur la banquette de ce coupé qui l'emportait si rapidement vers une destination inconnue.

Elle percevait nettement le bruit de la respiration de ce compagnon.

Quel était cet homme ?

Pourquoi se trouvait-elle avec lui dans cette voiture ?

Les chevaux venaient de ralentir leur allure.

Sans bouger, la jeune femme jeta un coup d'œil à travers la portière.

On traversait précisément un passage à niveau.

Dans la maisonnette du garde-barrière, tout dormait. Mais le fanal qui éclairait la voie projeta au passage une lueur rougeâtre dans l'intérieur du coupé.

Rolande tourna la tête et eut un geste de stupéfaction. Dans l'homme qu'elle avait à sa gauche, elle venait de reconnaître son père.

Elle se crut l'objet d'une hallucination.

Mais, à ce moment, Laverdac, qui venait de sentir bouger sa compagne, lui adressa la parole.

Impossible de douter !...

C'était bien sa voix, cette voix qu'elle n'avait pas entendue depuis si longtemps, mais dont le timbre résonnait toujours à ses oreilles.

— Puisque te voilà ranimée, disait Michel, je commence par te demander pardon de la vivacité de mon procédé, mais tu reconnaitras que nous n'avions pas le choix. Toi-même, d'ailleurs, tu n'es pas sans reproche, et la manière dont tu m'as quitté justifiait en partie ces représailles... N'est-ce pas, ma petite Cécile ?

Cécile !...

Quel nom Laverdac venait-il de prononcer ?

— Du reste, continua l'aveugle, c'est pour ton bien que je t'ai reprise... J'ai des projets sur toi, tu verras, qui assureront à jamais ton bonheur et ta fortune. Ton charmant frère d'adoption, Jacques Brunemont, pour ne pas le nommer, tenait absolument à ce que nous le supprimions, car il paraît que tu pouvais lui faire manquer un opulent mariage... Est-il assez canaille, hein, ton Jacques !... S'il ne s'était pas adressé à un honnête homme comme moi, tu serais tout bonnement en train

de servir de pâture aux goujons, ma pauvre mignonne ! Rolande tressaillit.

Elle comprenait...

Son père la prenait pour Cécile, Cécile que poursuivait la haine de Jacques Brunemont !

Ainsi, quand le misérable avait rassuré Rolande en lui affirmant que l'enfant dont elle avait usurpé la place, la vraie fille de Davenesle, était partie pour une contrée inconnue, il mentait.

Jacques avait retrouvé sa sœur d'adoption, et, dans la crainte qu'elle ne vint contrecarrer ses projets, froidement il l'avait sacrifiée à son ambition, à son égoïsme.

Assassin !

Cet homme qui avait été son amant, qui était sur le point de devenir son mari, était un assassin !...

Rolande en frissonnait de honte et de dégoût.

Comme elle le méprisait maintenant, comme elle le haïssait, ce bandit !

Lors de leur première rencontre, elle avait eu la naïveté de penser qu'il l'arracherait au milieu funeste où elle vivait, et elle avait cédé à ses instances, à ses promesses, en fuyant avec lui.

Elle n'avait pas tardé à éprouver la plus cruelle désillusion !

Le misérable l'avait abandonnée à Naples, malade, enceinte, la condamnant à mourir de faim, elle et son enfant... A moins que, dans sa perversité, il n'eût apostrophié sur l'inclination qui semblait attirer vers la jeune femme le prince Murano !...

Rolande alors avait commis une seconde faute, plus lourde peut-être que la première.

Elle avait renoué avec Jacques et repris la vie commune, s'efforçant de croire aux explications qu'il lui fournissait d'une voix hypocritement mouillée de larmes.

Puis, par gradations successives, elle était arrivée au crime, — car c'en était un, d'avoir accepté de se substituer à son ancienne compagne, à sa frangine d'autrefois, pour escroquer à José Rivas les millions qui étaient la propriété de Denise Davenesle.

Aussi, comme la coupable avait été châtiée !

Son fils, Marcel, était mort !

Et Jacques, aussi abominable père qu'amant méprisable, mentait encore quand il prétendait donner à la mère des nouvelles de leur enfant !

Qui sait même si la mort du pauvre n'allait pas être accueillie par le sociétar comme une espèce de soulagement ?

Qu'avait donc fait Rolande pour se débattre au milieu de toutes ces ignominies, entre un père comme Carligney et un amant comme Brunemont ?...

Pourtant, son âme n'était pas encore entièrement corrompue.

Malgré tous ses défauts, elle n'était pas foncièrement mauvaise. La mère, en elle, était venue au secours de la femme.

En sondant l'abîme d'opprobre où elle se débattait, tout ce qui restait de bon et d'honnête en son cœur ravagé se révoltait désespérément.

Elle entrevoyait de nouvelles bassesses, de nouveaux forfaits de la part des mauvais génies qui l'entouraient.

Si déprimée qu'elle fût, elle pourrait peut-être déjouer leurs machinations odieuses.

Maintenant que son fils était mort, elle était prête à sacrifier sa vie, s'il le fallait, pour entraver leur œuvre néfaste.

A ce moment, Jacobs ralentit l'allure de ses chevaux. Du manche de son fouet, il frappa légèrement à la glace.

— Eh bien ! fit Laverdac en la baissant, qu'y a-t-il ?

— Je voulais t'avertir que voici les hamières de Paris à l'horizon.

— Ça va bien, fit l'aveugle. Tâche seulement qu'on ne nous arrête pas longtemps à la barrière.

Michel n'était pas sans appréhension.

Quand l'employé de l'octroi allait jeter à la portière son coup d'œil inquisiteur, Cécile n'allait-elle pas essayer de faire appel à cet homme pour échapper à ses persécuteurs ?

Les craintes de l'aventurier furent bientôt dissipées. Le gabelou n'eut pas l'indiscrétion de regarder à l'intérieur de la voiture, et il se contenta de la réponse négative de Jailloux, lorsqu'il posa la question sacramentelle :

— Avez-vous quelque chose à déclarer ?

Une fois arrivée à la place Clichy, la voiture s'arrêta de nouveau.

Jailloux sauta lestement à terre.

— Tu n'as plus besoin de moi ? demanda-t-il à Laverdac, d'une voix enrouée par le sommeil... Alors, je vais me coucher.

— Va, mon vieux ! répondit Michel.

— A ce soir !

Jacobs fouetta ses chevaux, tandis que le coulisier s'éloignait rapidement du côté de son logis.

Rolande, enfoncée au fond de la voiture, avait rabattu sur ses yeux, le capuchon du manteau de voyage qui l'enveloppait.

Pour les compagnons de son père aussi bien que pour le dernier, elle tenait à continuer à passer pour Cécile.

— Nous allons arriver chez nous, fit l'aveugle... Je compte sur ta docilité, ma chérie... Tu descendras derrière moi, et tu rendras dans la maison aussitôt que j'en aurai ouvert la porte... Est-ce entendu ?... La jeune femme demeura silencieuse.

— Tu ne réponds pas ?... poursuivit faiblement Laverdac... Qui ne dit mot consent, n'est-il pas vrai ?... Quelques minutes plus tard, la voiture fit halte devant le petit hôtel de la rue Blanche.

Michel descendit le premier en s'aidant de son bâton. Rolande sauta à terre, la tête toujours couverte de son capuchon.

D'ailleurs, Jacobs, occupé de ses chevaux qui ruisaient de sueur, ne tourna pas la tête de son côté.

— Va te coucher, toi et les quadrupèdes... Ils ont bien mérité leur litière ! dit Michel au bookmaker.

— Et à quand le règlement de l'opération ?... interrogea celui-ci.

— Sois tranquille, cela ne tardera pas ! En attendant, vas te voir au rapport avec Jalloux... Nous causerons.

Il avait ouvert la porte de l'hôtel à l'intérieur duquel il poussa Rolande, tandis que lui-même s'y engouffrait à la suite de celle-ci.

— Ah ! eh ! fit-il dans le vestibule, une fois la porte refermée, on voit que tu reconnais le chemin !... Mais attends-moi, pour monter l'escalier !... Il faut avoir pitié du pauvre aveugle !...

Le père et la fille arrivèrent au premier étage. Laverdac ouvrit la porte de l'ancienne chambre de Cécile et y pénétra avec Rolande.

— A présent, fit-il, en tombant sur un fauteuil, tu peux te dédramatiser de ton long silence.

Le jeune homme ne desserra pas les dents.

— Diable ! continua Michel, tu boudes toujours !... A ton aise !... Tu seras plus loquace dans quelques heures... En attendant, je vais me coucher !... La nuit a été fatigante... Tu ne parais pas encore te douter de ce que nous avons fait pour ton bonheur, mais tu ne tarderas pas à le comprendre... Bonne nuit, ma petite !... Ou plutôt, bonjour, car l'aube va paraître... Va retrouver ton bon dodo blanc où personne n'a reposé depuis que tu nous a brûlé la politesse, et fais un bon somme et de doux rêves !...

Il avait ouvert la porte du corridor où donnait également celle de son appartement.

Se déshabillant rapidement, il se jeta dans son lit où il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil de brute.

Si exténuée que fut Rolande, son agitation était trop violente pour qu'elle songeât à fermer les yeux.

Elle comprenait tout, maintenant.

Laverdac avait cru enlever la fille de Davenesse, et il s'appretait à la rendre, — ou plutôt à la vendre à José Rives !...

Il ignorait qu'en près du Mexicain, la place de l'absente avait été prise.

Et prise par qui ?... Par sa propre fille !

Mais si l'aveugle n'avait pu encore constater l'erreur qu'il avait commise, ainsi que ses complices, en enlevant Rolande au lieu et place de Cécile, la vérité ne tarderait pas à éclater.

La Poivrote, la première, allait avertir son amant... Eh bien, Rolande ne tremblait pas !...

Elle était prête à la lutte !...

Bourlée de remords, torturée par l'idée que la fin tragique de son fils pouvait être le châtiment de sa propre déchéance et de son crime, Rolande voulait expier.

Elle allait se consacrer à cette œuvre de réparation, avide de soulager sa conscience et de satisfaire, par son sacrifice, la petite âme qu'elle croyait remontée là-haut !

Si la nuit qui venait de s'écouler avait été atroce pour la fille de Laverdac, elle n'avait pas été moins douloureuse pour Clarisse.

Depuis le moment où elle avait vu partir Savignol avec les trois bouvonniers qui l'accompagnaient, la malheureuse mère n'avait, pour ainsi dire, plus vécu !

Et lui semblait que la fois enfonçait ses griffes et qu'elle dans son crâne.

Rongée par les poisons qu'elle absorbait depuis et longtemps, n'était-elle pas une proie facile pour la démence ?...

Pendant de longues heures, l'effolée avait marché de long en large dans sa chambre, comme une bête fauve dans sa tanière...

Toute cette nuit n'avait été pour elle qu'une interminable agonie.

Enfin, la surexcitation qui menaçait à chaque instant de provoquer, dans son organisme usé, une crise mortelle, cessa brusquement.

Elle venait d'entendre ouvrir la porte de la maison. Laverdac rentra.

Savignol était-il avec lui ?... Le vicomte avait-il pu tenir ses promesses et sauver l'enfant dont elle avait confié la vie à sa garde ?...

La malheureuse se mit aux aguets. Elle n'entendit que la voix de l'aveugle.

Mais à qui pouvait-il parler ?... A Savignol ?...

Pourquoi donc celui-ci ne répondait-il pas ?... Tout à coup, il lui sembla que Laverdac se dirigeait du côté de la chambre qu'elle occupait.

Il n'était que temps pour Clarisse de redevenir la Poivrote.

Elle se jeta toute habillée sur son lit et tourna la tête du côté du mur.

La porte s'ouvrit... Tendant l'oreille, elle perçut un bruissement de jupes...

Son cœur battait à rompre sa poitrine. Ce n'était donc pas le vicomte qui accompagnait Michel !...

Mais, alors, ce ne pouvait être que Denise !... La mère avait fermé les yeux et feignait de dormir. Mais toutes ses facultés étaient en éveil.

Les derniers mots de l'aveugle ne lui laissèrent plus de doute.

C'était bien à la jeune fille qu'il s'adressait. Vivante !... Sa fille était vivante !...

Savignol avait tenu sa promesse ! Mais pourquoi Laverdac ramenait-il l'enfant dans sa prison ?...

Voulait-il donc le séquestrer de nouveau ?... N'importe ! Elle respirait, — Clarisse entendait son souffle à quelques pas d'elle, — et pour la mère qui, depuis de mortelles heures, envisageait tant de cruelles hypothèses, c'était un ravissement, une extase divine, de songer que celle qu'elle avait crû ne plus jamais revoir était là, saine et sauve !

Elle avait déjà réussi à faire évader une première fois l'enfant, elle y parviendrait bien une seconde !...

Cependant, Michel venait de quitter la chambre des deux femmes, pour aller chercher le repos dont il avait tant besoin.

Sa compagne s'était affaissée dans le fauteuil que l'aveugle avait quitté.

Lorsque Clarisse, l'oreille au guet, eut la certitude que Laverdac était bien rentré chez lui, elle pencha doucement la tête.

Une bougie brûlait sur un guéridon... La Poivrote se leva et, sans bruit, se dirigea vers l'enfant qu'elle croyait rendue à sa tendresse.

Un croquement du plancher, fit tourner la tête à Rolande.

Clarisse, en la voyant, resta bouche bée, les bras tendus en un geste d'indicible stupeur.

L'œil égaré, elle balbutia :

— Suis-je encore folle, comme tout à l'heure ?... « Il y a une femme, là, sur ce fauteuil, et ce n'est pas Denise ?... »

— Naturellement, répliqua froidement la fille de Cartigny, puisque c'est Rolande.

Une flamme furieuse dans le regard, la Poivrote articula :

— Et Denise ?... Où est-elle ?... Misérable !... As-tu donc aidé à l'empoisonner ?...

— Non ! répondit en se levant vivement celle qu'elle interpella... Rassurez-vous.

— Alors... Savignol l'a sauvée ?...

— Je l'ignore, car je n'ai vu ni lui ni elle... Clarisse reprit d'une voix déchirante :

— Ah ! parlez, Rolande, je vous en supplie : je ne vous ai jamais fait aucun mal !... Ayez pitié de moi !... Vous ne pouvez être aussi infâme que votre père !... Dites-moi ce qu'est devenue Denise !...

— Encore une fois, je vous le répète, je n'en sais rien !... Mais pourquoi vous intéressez-vous tant à elle ?...

— Pourquoi ?... C'est vrai... Vous ne savez pas !...

Vous ne pouvez pas savoir !... Mais malheureuse, parce que c'est ma fille !...

— Votre fille !...  
— Oui !... Celle de Davenesle ! De mon mari !... qui fut trompé, trahi, abandonné indignement pour le misérable qui m'a fait tant de mal et qui, aujourd'hui, veut mettre le comble à ses crimes en assassinant mon enfant !... Ah ! vous ne soupçonnez pas ce que sont, dans une circonstance semblable, la douleur et l'angoisse d'une mère !... D'une mère indignée comme moi surtout !...

Tous les mots prononcés par Clarisse atteignaient Rolande en pleine chair.

Ne les connaissait-elle pas, toutes ces tortures évoquées par la misérable qui était devant elle ?... Ne savait-elle pas de saigner aux mêmes épines, de graver le même calvaire ?...

— Madame, répondit-elle frémissante, ce n'est pas en vain que vous m'adressez un semblable appel... Je ne suis pas votre ennemie, pauvre femme. Je ne suis pas non plus, croyez-le, l'ennemie de Denise...

— Est-ce vrai ?... Alors, dites... Parlez-moi !... Où est-elle ?...

— Je voudrais pouvoir vous renseigner... Mais, je vous le répète, je ne sais rien.

Clarisse se tordait les mains avec désespoir.

— Mais alors, mon enfant est peut-être morte ?...

— Non !... Je suis sûre qu'elle vit, car c'est elle, tout à l'heure, que mon père se figurait enlever en m'emportant... Dans la voiture qui nous ramenait, en me parlant, c'est à elle qu'il croyait s'adresser ; et tout à l'heure encore, celle qu'il a cru réintégrer dans cette chambre, et dont il a prononcé le nom, c'était toujours elle...

— Vous en êtes sûre ?...

— Je vous l'affirme.

— Et vous ne l'avez pas détrompé ?...

— Non, car j'ai bien des torts à réparer envers Denise... Mais je suis résolue à les expier !... Vous pouvez compter sur moi comme sur vous-même, car moi aussi, je suis mère !...

— Vous, Rolande !... s'exclama Clarisse stupéfaite.

Mais, déjà, la fille de Cartigny reprenait avec une douleur poignante :

— Mère !... Non ! Non !... Hélas !... je ne peux plus prononcer ce mot !... Je ne le suis plus, puisque mon enfant est mort !...

— Ah ! malheureuse, comme je vous plains !... Comme je la comprends et la partage, votre détresse !...

La jeune femme était retombée, prostrée, sur le fauteuil qu'elle avait un instant abandonné.

Elle pleurait silencieusement, la tête dans ses mains.

Les larmes coulaient entre ses doigts blancs et effilés.

Enfin, elle réagit, étouffant ses sanglots.

— Écoutez, madame !... Il faut que rien ne subsiste plus entre nous des froideurs et des rancunes d'autrefois !... J'ai été injuste pour vous, méprisante même !... Savais-je que, bientôt, on pourrait être, à mon égard, aussi sévère que je l'étais au vôtre ?...

— Ne parlons plus de ce passé !...

— Ainsi, vous ne m'en voulez pas ?

— Ma pauvre enfant, si j'ai bien des fautes à me reprocher, au moins je n'ai jamais su ce que c'était que la haine !...

— Eh bien, nous avons une tâche à remplir... Une tâche dans laquelle nos aspirations, nos désirs sont les mêmes...

Rapidement, tenant dans ses mains les mains de Clarisse, d'une voix entrecoupée par les pleurs, Rolande raconta tout ce qui la concernait depuis le moment lointain déjà où elle avait quitté la maison paternelle.

Quand elle eut achevé, la femme de Davenesle conclut sur un ton de commisération profonde :

— Vous avez été trompée, abusée, trahie, à peu près comme je l'ai été !... Mais vous êtes libre, et vous n'avez pas, comme moi, déshonoré un honnête homme... Vous pouvez être absoute, Rolande !... Moi, je ne le serai jamais !

— Qui sait ?

— Non ! non ! C'est impossible !... Mais je suis résignée à mon sort !... Depuis plus de seize ans, je subis le châtement que j'ai mérité !... Tout ce que je demande au ciel, c'est d'épargner ma fille... Quant à moi, qu'importe ce que je deviendrai !...

La maîtresse de Jacques Brunemont répliqua avec une conviction vétémentée :

— Eh bien, moi, je vous dis, Clarisse, parce que je le sens au fond de mon cœur, que l'amour maternel peut et doit être une réhabilitation !

Mme Davenesle répliqua, les yeux baignés de larmes à son tour :

— Alors, Rolande, puisque nous sommes deux mères... deux mères coupables, luttons ensemble !... Allions-nous pour nous racheter l'une et l'autre... l'une par l'autre !...

— De tout mon cœur !

— Pour le moment, essayons de prendre quelque repos, car nous allons avoir besoin de toutes nos forces.

Les deux femmes se jetèrent chacune sur leur lit et ne tardèrent pas à s'endormir.

Vers onze heures du matin, Brunemont se présentait chez Laverdne.

Celui-ci venait justement de se réveiller et donna ordre d'introduire immédiatement son complice.

— Eh bien ?... demanda Jacques d'une voix sourde, est-ce fait ?...

— Oui ! répondit l'aveugle.

— Tu as bien trouvé Cécile à l'endroit désigné ?

— Je l'ai trouvée.

— Et tu... ?

La respiration manqua au misérable qui ne put achever sa phrase.

— J'ai fait ce que je devais faire.

Les jambes de Brunemont pliaient sous lui.

Son visage était livide... Ses mâchoires tremblaient.

— Il me semble que tu n'as pas l'air bien crane !... Et Laverdne de son ton coutumier de sarcasme... Regrettes-tu donc ce que tu as ordonné ?...

Le lâche bagaya, haletant :

— Je ne sais pas ! Je ne... Enfin, elle est morte !...

— Non ! répliqua tranquillement Michel.

— Comment !...

— Qu'as-tu, Jacques !... J'ai compris qu'au fond tu n'étais pas l'homme d'une résolution semblable, et j'ai voulu l'éviter des remords trop cruels...

Jacques Brunemont restait blême, semblant ne pas comprendre son interlocuteur.

— Te rappelles-tu le mot de Talleyrand à propos de la mort du duc d'Enghien, continua celui-ci en scandant ses mots d'un ricanement ironique... Laisse-moi le redire pour l'occasion. Le meurtre de Cécile eût été plus qu'un crime, c'eût été une faute !... Je n'ai pas voulu la commettre... Et comme j'ai appris un détail dont tu me faisais mystère, cachottier !... c'est-à-dire que José Rivas cherche la fille de Davenesle, je vais la lui rendre.

Jacques devint livide.

— Judas ! s'écria-t-il, tu l'as donc reprise ?...

— Oui, mon cher, et grâce à toi ! répondit imperturbablement Laverdne. Aussi tu peux être assuré que je t'octroyerai gracieusement une indemnité s'il résulte quelque dommage pour toi de la restitution que je vais opérer.

Devant le ton résolu de son complice, Brunemont sentit la partie perdue.

— Laverdne ! dit-il d'une voix suppliante... Ne fais pas cela !...

— Pourquoi ?... En vérité, je ne te comprends pas !... L'intérêt que José Rivas porte à l'enfant de Davenesle ne saurait l'empêcher d'épouser la fille de ce nabab !... D'ailleurs, Cécile est la sœur d'adoption... Elle ne fera rien contre toi !... C'est une bonne nature au fond !... Pas de rancune pour deux sous !... Et je m'engage à obtenir d'elle tout ce que tu voudras !... Tiens ! je vais même le lui demander tout de suite !

Brunemont était tombé, écrasé, sur un canapé.

Laverdne, cependant, s'était habillé.

Il ouvrit la porte de sa chambre, et se dirigea, à travers le corridor, vers celle où il avait laissé la prétendue fille de Davenesle.

Il frappa.

Personne ne répondit.

Délibérément, il ouvrit et, se retournant, il appela :

— Jacques !... Viens donc ! Il est nécessaire que tu sois là...

Inconsciemment, le misérable s'était levé.

Il pénétra avec Laverdne dans la chambre des deux femmes.

— Eh bien, dit ce dernier, fêchissons-la ensemble, la petite sœur !...

Jacques fit un pas en avant et se trouva en face de Rolande :

— Imbecille !... s'écria-t-il avec un éclat de rire strident. C'est ta fille !...

— Hein !... rugit Laverdne.

— Enfin... c'est toi, Rolande, continua Jacques, j'avais

raison de dire à José Rivas que je te retrouverais !... Je savais bien que tu ne pouvais être allée qu'à Neuville !

— Oui, fit la jeune femme s'avançant vers son amant, les yeux étincelants, mais j'y suis allée trop tard !...

— Rolande !... répéta Cartigny, c'est donc vrai !...

— Chacun son tour ! répliqua Jacques d'un ton triomphant.

— Ainsi, vous étiez d'accord pour me tromper !... hurla l'aveugle en saisissant le bras de son complice qui se dégagea violemment... Et le ravisseur de ma fille, c'était toi !

— Eh bien, oui, fit Brunemont... Aussi bien, vous l'auriez appris tôt ou tard...

— Du reste, mon père, ajouta Rolande, nous aurons bien d'autres choses à vous révéler.

Et, se tournant vers Jacques :

— Misérable ! dit-elle... Tu as causé la mort de notre fils !

— Moi ! protesta-t-il... Mais tu te trompes !... Marcel est sauvé... On a... J'ai été là-bas hier matin... Il a été très malade, c'est vrai. Mais il va mieux !... Il sera complètement remis dans quelques jours.

— Où est-il, puisque j'ai trouvé son berceau vide ?...

— Sans doute aux environs, chez quelque voisin où en l'aura mis pour le faire changer d'air...

— Un enfant !... reprit Laverdac saisi d'une nouvelle fureur.

— Oui, mon père, riposta Rolande avec une ironie cinglante, vous voyez que vous avez de quoi vous réjouir... Vous retrouvez votre fille après une longue séparation, et vous apprenez en même temps que vous êtes grand-père !

— Quant à moi, fit Jacques, si j'ai eu des torts envers toi, Laverdac, tu estimeras, je pense, que je les ai largement réparés, puisque je voulais faire de la fille une des plus riches héritières du monde.

L'ignoble facies de Laverdac rayonna subitement.

— Je comprends !... s'écria-t-il... C'est elle que tu as rendue à José Rivas comme la fille de Davenesle !... Et c'est pour cela que tu avais si peur de l'autre !...

— Qu'en dites-vous ? fit froidement Rolande, regardant d'un oeil impassible les deux bandits.

— Je dis que la combinaison est sublime, et que Brunemont est un élève qui fait le plus grand honneur à son maître !...

En somme, rien n'était changé dans les plans de l'aveugle.

— Mes enfants, reprit-il en se frottant les mains, il faut que vous soyez mariés avant un mois... Je pense que tu as pris toutes tes précautions, Jacques ?

— Oui.

— C'est sous le nom de Denise Davenesle que tu épousais Rolande...

— Et j'ai entre les mains tous les papiers que possédait mon père établissant son identité... L'important, seulement, c'est que la vraie Denise ne nous gêne pas...

— Pour cela, il faut te hâter !

— La première chose à faire pour Rolande, répliqua Jacques, c'est de rentrer chez son protecteur.

— Oui, répliqua Laverdac d'un ton railleur... Retourne sous tes lambris dorés, ma chérie !... Car le pauvre homme que tu as abandonné doit être terriblement inquiet !...

Flegmatiquement, Rolande répliqua :

— Je ne suis pas de votre avis... Et puisque j'ai eu le bonheur de retrouver mon père, je reste avec lui.

— Tu refuserais la fortune ?... s'écria Laverdac d'une voix rauque... Et quelle fortune !...

— Votre tendresse me suffira.

— Ta décision est prise ?

— Irrévocablement !

Jacques Brunemont, les poings serrés, murmura à l'oreille de Laverdac :

— Une absence de vingt-quatre heures pourra, peut-être expliquer à la rigueur, mais si elle se prolonge, que dira Rivas ?...

L'aveugle attira à lui son complice et, à voix basse :

— Sois tranquille, je sais le moyen de la faire changer d'avis avant peu de temps...

— Lequel ?...

— Son enfant !... Remettons, avant tout, la main sur le montard... Puisqu'elle est si bonne mère, elle cédera !...

## VIII

## LE SERMENT DE ROLANDE

L'amour de Henry de Faugerolles avait été plus fort que la mort.

La première fois que Mme Collinet et la maman Sureau étaient arrivées, dans leur carriole, au château des Fougères pour chercher des nouvelles de la malade qui les intéressait tant, à leur interrogation anxieuse le jeune médecin n'avait répondu que par un triste et incertain hochement de tête.

Introduites auprès de Cécile, les visiteuses avaient eu un frisson de terreur.

Le visage de la fille de Davenesle semblait de cire. Ses yeux entourés de bistre étaient clos ; une respiration sifflante sortait péniblement de sa bouche entr'ouverte, aux lèvres excoriées.

Sans ce soufre embarrassé, on se serait demandé si la jeune fille ne dormait pas du sommeil éternel...

— Eh bien, docteur ?... questionnèrent avec angoisse les deux femmes en quittant le chevet de la malade.

— Elle est bien bas, la pauvre petite !... dit avec un profond soupir Mme Collinet.

— Certes, elle est en danger, confirma Henry, mais j'espère... j'espère quand même !... La science n'est pas encore vaincue !

Mme de Faugerolles promit à la maman Sureau de lui envoyer une dépêche dès le lendemain.

Malgré l'émotion qu'elles avaient ressentie en face de Denise, l'épicière et sa compagne partirent le cœur un peu rasséréiné.

Henry avait eu raison de ne pas désespérer.

Suivant l'admirable expression de son illustre maître du xiv<sup>e</sup> siècle, Ambroise Paré, le médecin soigna la malade, et Dieu la guérit.

Sans nul doute, si les soins empressés qu'elle avait reçus avaient tardé une heure, si surtout elle n'avait pas eu comme médecin un homme dont le cœur était plein d'elle et qui n'avait pas hésité à demander à la science ses plus héroïques ressources, la jeune fille aurait été la victime de son admirable sacrifice.

Quant au petit Marcel, il était complètement hors de danger.

A vrai dire, il resterait longtemps chétif et délicat, mais le docteur affirmait qu'il n'était pas atteint dans les sources mêmes de la vie, et que le grand air et l'existence lui apporteraient graduellement la force dont il avait besoin pour se développer.

La comtesse de Faugerolles, dont la charité évangélique ne cherchait que les occasions de se manifester, saisie d'admiration, elle aussi, pour l'abnégation de la jeune malade, avait aidé son fils avec le plus spontané dévouement.

Laurence, comme Henry, était à mille lieues de soupçonner la véritable identité de l'enfant à laquelle ils prodiguaient leurs soins.

Henry de Faugerolles, en retrouvant Denise dans des circonstances aussi poignantes, s'était dit que ce n'était pas en vain que la destinée l'avait remis en présence de la jeune fille.

Il ne l'aurait pas rencontrée deux fois de façon aussi inespérée si de mystérieuses affinités ne les attiraient pas l'un vers l'autre...

A Villennes, en face de ces yeux délicieusement purs, il avait éprouvé la sensation enchanteresse d'un premier amour...

Peu de temps après, lorsque celle qu'il appelait Cécile avait brusquement disparu, son cœur éprouvait sa première déception et sa première douleur.

L'absence, pourtant, n'avait pas amené l'oubli.

Le souvenir de Cécile était ineffaçable, et Henry gardait au fond de son cœur la conviction intime qu'elle ne pouvait pas être à jamais perdue pour lui...

Soudain, il la retrouvait chez José Rivas...

Mais dans quelles circonstances !... Et combien elle était malheureuse !...

Et puis, de nouveau, elle avait disparu, quitté Paris, disait-on, et le Mexicain échouait dans sa démarche auprès du misérable père de l'enfant pour arracher celle-ci à sa malsaine influence.

Henry cherchait un moyen d'être plus heureux que son grand ami quand, tout à coup, la Providence l'avait remis, au moment où il s'y attendait le moins, en présence de la jeune fille.

Il l'avait soignée, sauvée, guérie !..

Chaque jour, chaque heure presque apportait un ravissement à l'âme de Henri qui découvrait sans cesse de nouvelles qualités en celle qu'il aimait.

Mais tandis que le jeune homme s'abandonnait à son amour, l'enfant qui l'inspirait conservait toute sa raison, et, dans la délicate pudeur de sa conscience, s'efforçait de lutter contre une passion qu'elle jugeait sans issue.

Un après-midi, Cécile était installée dans un grand fauteuil, au milieu du jardin, à l'abri d'un immense sofa-pérou qui épanchait sur elle l'ombrage de ses rameaux fleuris.

Son adorable tête reposait, avec une grâce languissante, sur un oreiller garni de dentelles.

Le visage était encore bien pâle ; le front avait comme une blancheur d'hostie. Mais le doux rayonnement du regard indiquait le retour progressif de la santé et de la vie.

Elle écoutait avec un sourire mélancolique les aveux que son cousin ignoré lui faisait d'une voix chaude et vibrante.

Il lui disait que son amour était éternel, que rien ne l'effacerait de son être.

Une joie divine emplissait Cécile, dont le regard se noyait dans une sorte d'extase.

Mais, brusquement, un remords la saisissait.

Elle se demandait s'il lui était permis de goûter cette ivresse enchantée.

— Monsieur de Faugerolles, répondit-elle en secouant tristement la tête, depuis que je vous dois la vie, j'ai entrevu tous les bonheurs insoupçonnés qu'elle pouvait réserver... Mais ces joies-là ne sont pas faites pour moi !..

— Et pourquoi, chère Cécile ?.. N'avez-vous donc pas assez souffert, et n'est-il pas juste que le Ciel vous envoie enfin une compensation ?..

D'une voix haletante, elle reprit :

— Les épreuves que j'ai subies ont été bien douloureuses. Quelque chose me dit pourtant qu'elles ne sont pas terminées...

— Je ne crois pas aux pressentiments ! poursuivit le médecin avec la vigoureuse assurance de son cerveau bien équilibré, avec toute l'éloquence persuasive que lui donnait son amour.

Elle répliqua, un sourire d'amertume aux lèvres :

— Je ne puis espérer non plus, voyez-vous, que mon existence de deuil et de misère puisse être à ce point transformée.

— C'est pourtant ainsi, et il faut en prendre votre parti... Vos maux sont finis !

— Vous cherchez à reconforter la pauvre convalescente, et je vous remercie de votre pieuse intention.

— Non, non, Cécile !.. L'avenir réparera le passé... Ma mère et moi, nous nous chargerons du vôtre, je vous l'affirme sur l'honneur ! Et ce ne sont point de banales consolations que je cherche à vous prodiguer !

L'enfant était redevenue très sombre.

— Hélas ! murmura-t-elle, malgré toutes vos bontés, je n'en reste pas moins la fille de l'homme que vous avez vu !..

— Vous n'avez rien à redouter de lui !.. Il ne vous enlèvera pas à notre tendresse !.. Quelle que soit son autorité légale, où sont les magistrats qui assumeront l'odieuse d'une semblable rigueur ?..

Elle frissonna.

— Ch ! oui, dit-elle... Vous me défendez, n'est-ce pas ?..

— Soyez-en sûre !.. Contre tout ce qui menacera votre bonheur... Votre bonheur, Cécile, qui est le mien !..

Elle répondit, les yeux embués de larmes :

— De temps en temps, je me laisse aller à penser comme vous !.. Pourquoi le Ciel m'aurait-il fait entrevoir tant de bonheur si c'est pour me faire retomber à mes souffrances ?.. Je les aurais subies plus courageusement, peut-être, si je ne vous avais pas rencontré !

« Mais non ! poursuivit-elle avec un charmant sourire, j'ai tort de parler ainsi !.. Même si je devais renoncer à toutes les joies inespérées, je n'en bénirais pas moins la Providence qui aura fait luire pendant un moment, dans mon existence maudite, un rayon de soleil... Au près de vous et de votre mère, monsieur Henry, il me semble sentir s'évanouir mon âme. »

— C'est vous, ma bien-aimée, qui avez donné l'essor à la mienne !..

— Ah ! monsieur de Faugerolles !.. soupira-t-elle. Épargnez-moi !.. Je suis encore trop faible pour pouvoir être aussi heureuse !..

Il saisit la main de l'adorée et la garda longtemps dans les siennes...

Malgré sa résistance, sous ses brûlantes paroles, la fille de Georges Davenesle finissait peu à peu par renaitre à l'existence...

Par les soins de Mme Faugerolles, Mme Collinet et la maman Sureau avaient été rassurées.

Charlotte en apprenant les dangers auxquels sa jeune maîtresse avait failli succomber, était accourue à Eragny d'où on l'avait conduite au château des Faugerolles.

En retrouvant son ancienne maîtresse si pâle et si changée, la brave fille avait éclaté en sanglots.

Elle était accompagnée dans sa visite par Mme Collinet.

— Maintenant que vous allez tout à fait bien, mademoiselle, dit celle-ci, je vous demande la permission de reprendre le petit Marcol...

— Déjà ! répondit vivement Cécile... Il est pourtant bien es !.. M. de Faugerolles assure qu'il a encore besoin de grands soins.

— C'est que, objecta timidement la patronne de la « Treille d'Or », sa mère peut revenir...

— Ah !.. Elle est donc venue ?..

— Mais oui, mademoiselle... précisément le jour où vous avez été conduite ici... C'est dans la soirée qu'elle s'est amenée... Je n'aurais pu vous le dire plus tôt, car vous n'étiez pas en état de m'entendre.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas envoyée ici ?.. Mme de Faugerolles l'aurait accueillie avec joie !.. Comment une mère dont l'enfant vient d'échapper à un pareil danger n'éprouve-t-elle pas la soif de l'embrasser ?

— Ce n'est pas cela, mademoiselle !.. Vous n'y êtes pas du tout !.. Nous n'avons pas vu la jeune dame... Pendant sa visite, j'étais chez Mme Sureau où l'épouvantable orage qui avait éclaté m'avait forcée à coucher... C'est Justin qui l'a reçue... Quelque chose de singulier s'est même produit cette nuit-là... Des malfaiteurs ont tenté de pénétrer dans mon auberge... Ont-ils entendu du bruit ? Toujours est-il qu'ils ne m'ont rien pris.

— Cher enfant !.. Cela me fera beaucoup de peine de me séparer de lui ! fit mélancoliquement Cécile... Enfin, je ne suis pas sa vraie mère !.. Elle lui a donné la vie... Moi, je n'ai pu que le lui conserver !..

Elle serra tendrement l'enfant contre son cœur, avant que Mme Collinet emportât son nourrisson.

Toute rêveuse, elle le regardait disparaître au fond du parc, et murmurait :

Être une maman pour de vrai !.. Comme cela doit être bon.

Henry de Faugerolles venait de rentrer au château après sa journée de labeur.

Bien qu'elle les eût prononcés presque à voix basse, il entendit les derniers mots balbutiés par la jeune fille.

S'asseyant doucement à côté d'elle :

— Puisque vous voulez être maman, vous voyez bien qu'il vous faut un mari !

Rougissante, elle se tourna vers le jeune homme :

— Vous Henry !.. Pardon, monsieur de Faugerolles ! rectifia-t-elle.

— Ne vous reprenez pas, ma bien-aimée !..

Le visage du fils de Laurence était radieux.

Il contempla celui de la jeune fille qui reflétait également une joie profonde.

Les forces revenaient graduellement chez la convalescente.

Aux tempes, les petits réseaux bleus des veines faisaient ressortir l'épiderme satiné que n'obscurcissait plus aucune ombre morbide. Les lèvres si longtemps décolorées étaient redevenues fraîches et vermeilles.

La jeunesse et l'amour triomphaient une fois de plus. Pourtant, Cécile laissa échapper un soupir.

Henry reprit d'une voix très tendre :

— Vous avez un secret, Cécile... Je ne vous le demande pas... Je sais que vous êtes la plus vertueuse et la plus chaste des jeunes filles !.. Quel soulagement je vous devrais pourtant si vous vouliez vous confier entièrement à moi !..

— Si je pouvais parler !.. dit-elle avec angoisse.

Il la regarda, les yeux dans les yeux.

— Pourquoi n'avez-vous pas confiance en moi ?

— Ah ! si vous saviez, reprit-elle avec effort, combien je souffre de ne pas tout vous dire !..

— Alors, soulagiez-vous donc !.. Un médecin n'est-il pas un confident ?..

Vaincue par l'accent profond avec lequel Henry parlait, par l'atmosphère qu'elle sentait luire au fond de son regard, l'enfant se laissa aller aux confidences.

Elle dit à Henry pourquoi elle avait quitté Villennes, et

la douleur qu'elle avait éprouvée en se voyant obligée de douter de l'homme qu'elle regardait comme un frère...

Puis, un jour, si bien cachée qu'elle fût, cet homme l'avait découverte et, en lui annonçant qu'il allait la rendre à son père qu'il croyait mort, il l'avait conduite chez Laverdac...

Elle retraça sa douleur, son épouvante, son supplice, en constatant l'abaissement et la dégradation de ce père dont elle avait toujours vénéré la mémoire.

Elle en arriva à la scène tragique qui avait eu lieu entre Laverdac et la Poivrote, au coup de couteau qu'elle avait reçu à la place de celle-ci, ce coup de couteau qui avait provoqué l'étrange et soudaine transformation à son égard de cette malheureuse à laquelle Cécile devait son évvasion et peut-être son salut.

Henry de Faugerolles écoutait, haletant, le récit de la jeune fille.

Malgré la confiance qu'elle avait en son auditeur, il y avait pourtant quelques points, dans ces événements tragiques, que la jeune fille s'était crue obligée de passer sous silence.

Ainsi, ce doute inexplicable que la Poivrote avait jeté dans son esprit lorsqu'elle lui avait dit :

— Laverdac n'est pas ton père !

Mais ce qui concernait cet homme n'était pas le secret de Cécile... Elle n'avait le droit de révéler à personne, même à Henry, le passé de Georges Davenesle.

Quand elle eut terminé, les yeux du jeune homme étaient remplis de larmes.

— Cécile ! s'écria-t-il... Il existe malheureusement, en ce monde, des pères indignes... Les innocents qu'ils ont mis au monde ne peuvent pas supporter le poids de leurs fautes ! Je vous défendrai !

Elle secoua doucement la tête.

— De quel droit, mon ami, vous interposez-vous entre mon père et moi ?

Dans un élan irrésistible, Henry saisit la main de la jeune fille sur laquelle il mit un ardent baiser, tandis que ses mots jaillissaient du plus profond de son cœur :

— Je pourrais vous répondre que j'agirai au nom de l'humanité dont les droits sont imprescriptibles... Mais non, Cécile... Si je veux vous sauver, c'est parce que je vous adore, et que rien au monde, ne m'empêchera de faire de vous la comtesse de Faugerolles !

En ne voyant pas revenir celle qu'il prenait pour sa fille, l'inquiétude de Davenesle était devenue une véritable angoisse.

Il y avait quelque chose de si inattendu, de si étrange dans cette disparition de la jeune fille qu'elle pouvait engendrer toutes les suppositions.

Le prétendu Rivas avait demandé à Brunemont s'il ne pensait pas que Denise avait pu se rendre au domicile qu'ils habitaient tous les deux jadis.

Jacques, tout en combattant cette hypothèse, en avait, une fois seul, envisagé rapidement la possibilité et, se tenant dans une voiture il s'était fait conduire chez lui.

Mme Bécavia, sa concubine, lui avait expliqué comment la dépêche arrivée à son nom avait été remise à l'hôtel des Champs-Élysées par le valet Ernest.

Ce fut un trait de lumière pour le complice de Laverdac.

Rolande ne pouvait, ne devait être qu'à Neuville.

Aussi, malgré sa stupeur, s'était-il expliqué sur-le-champ, lorsqu'il s'était trouvé si inopinément rue Blanche en présence de sa maîtresse, comment Laverdac et ses complices avaient pu l'enlever, en croyant tenir Cécile.

Restait à légitimer, aux yeux de José Rivas l'incompréhensible prolongation de cette absence.

Jacques se creusa vainement la tête pour trouver un prétexte plausible.

Le refus obstiné de Rolande de retourner prendre sa place auprès du nabab des Champs-Élysées emplissait de terreurs l'indigne fils d'Antoine Brunemont.

La perspective que lui avait fait entrevoir Laverdac de se servir du petit Marcel pour vaincre la résistance de sa mère ne le rassurait qu'à demi.

Il n'y avait pas à se le dissimuler ; l'escapade de Rolande pouvait dessiller les yeux de son protecteur qui, avec les puissants moyens d'action que lui donnait sa fortune, ne tarderait pas à s'enquérir et à apprendre une partie de la vérité.

Lorsqu'il la connaîtrait tout entière, le Mexicain chasserait Jacques comme un intrigant ou comme un malfaiteur.

Ce serait l'écrasement ! Sans compter que la disparition de Cécile était, pour Jacques, une menace de plus.

Où pouvait-elle s'être réfugiée, celle-là ?... N'aurait-elle pas se dresser brusquement devant lui accusatrice et en justicière ?...

José Rivas, dont Brunemont, savait la démarche auprès de Laverdac, et qui ne lui avait pas caché l'intérêt qu'il portait à cette jeune fille, ne l'avait-il pas déjà revue ?...

Si cette réunion n'avait pas lieu encore peut-être était-elle imminente...

De quelque côté qu'il se tournât, Jacques sentait le terrain se dérober sous ses pas.

Après une longue hésitation, il estima que le meilleur parti à prendre était de ne pas se retrouver, pour le moment, en face du Mexicain.

Il rentra chez lui et, prenant une feuille de papier à lettres, traça les lignes suivantes :

\* Cher monsieur Rivas,

\* Je crois être sur la piste de notre chère disparue.

\* Je pars sur-le-champ pour Ruminavenche. Dès que j'aurai du nouveau, je m'empresserai de vous envoyer une dépêche.

\* En toute hâte, et avec bon espoir, je suis

\* Votre respectueusement dévoué,

\* Jacques BRUNEMONT.

Ce billet achevé, il écrivit sur l'enveloppe l'adresse de Crésus des Champs-Élysées.

Puis il descendit et héla une voiture.

— Vous allez porter cette lettre à son adresse, dit-il en la remettant au cocher en même temps qu'une pièce de cinq francs... Si l'on vous questionne, vous direz qu'elle vous a été remise par un voyageur que vous avez conduit à la gare du Nord.

La voiture s'éloigna rapidement.

— Voici toujours quarante-huit heures de gagnées !... murmura Jacques, retrouvant un peu de sang-froid... Il s'agit de les employer utilement !...

Ce billet avait un peu tranquillisé Davenesle que les terribles menaces de Cartigny, avait plongé dans une sombre anxiété, qui lui rappelait les jours noirs d'autrefois, alors que tout se conjurait pour l'écraser.

Depuis quelque temps, il avait pourtant bien cru que sa destinée allait prendre une face nouvelle.

D'abord, il avait retrouvé Denise, son enfant adorée, — et Laurence sa sœur chérie dont rien n'avait altéré la tendresse à son égard.

Il voyait dans ces deux promesses comme un encourageant présage pour l'œuvre de réparation qu'il voulait entreprendre !...

Peut-être, en rentrant en France, s'il n'avait plus retrouvé sa fille, se serait-il résigné à vivre dans l'isolement, caché sous la personnalité et le nom de José Rivas, en consacrant son immense fortune au soulagement des misérables.

L'inopport pouvait dédaigner l'unique félicité de jadis : le repos de sa conscience lui suffisait.

Mais il avait revu, repris Denise, et il ne voulait pas laisser porter à l'enfant qu'il adorait le nom d'un homme condamné au bagne, dont le déshonneur, fatalement, serait retombé sur elle.

Aussi malgré les difficultés nouvelles auxquelles il s'attendait, avait-il décidé de ne rien épargner pour poursuivre sa réhabilitation.

Il avait passé bien des jours bien des nuits, à méditer sur cette ténébreuse affaire, à chercher quel pouvait être le coupable qui avait réussi à se dérober au châtimement et à en faire retomber tout le poids sur ses épaules.

Depuis quelques heures, il était fixé.

Cartigny, n'avait pas craint de déchirer tous les voiles et, en crachant sa haine à la face de son ancien ami, de lui révéler impudemment qu'il était l'auteur de ce double forfait.

Allait-il donc être impossible à Georges d'ouvrir les yeux des juges et de prouver la culpabilité de ce misérable ?...

Michel l'avait cyniquement bravé, menacé et, dans l'impitoyable cruauté de ses paroles, Georges avait senti qu'il ne fallait attendre de l'infame aucune merci.

C'était un impitoyable duel qui allait s'engager entre les deux amis d'autrefois, devenus deux ennemis mortels !...

Cartigny n'épargnerait rien pour frapper son adversaire.

Toutes les armes lui seraient bonnes, même la défection... Ne l'avait-il pas déjà prouvée ?...

Décidément, le sort s'acharnait contre le malheureux Georges.

Pour comble de douleur, sa fille, dans les bras de laquelle il aurait pu pousser un peu de courage, le détaillait brusquement.

Toutefois, la lettre de Jacques Brunement l'avait un peu réconforté.

Mais si cette absence inexplicable de Denise se prolongeait encore, Georges la reverrait-il avant que les terribles menaces de Cartigny eussent produit leur effet ?...

Pourtant, il ne pouvait se résoudre à fuir de nouveau... D'abord, il voulait retrouver sa fille... Et puis, reculer devant l'infâme Cartigny lui semblait une lâcheté à la pensée de laquelle tout son sang bouillonnait.

Maintenant qu'il savait l'odieuse vérité, allait-il donc vraiment lui être impossible de se dégager de la trame où son ennemi l'avait si traitreusement ensermé ?...

Il en était là de ses cruelles méditations lorsqu'il reçut la visite de Henry de Faugerolles.

Le père de Denise ne voulait pas que le jeune homme devînt ses lancements préoccupations. Mais il était bien difficile à l'œil exercé d'un médecin et d'un ami de ne pas constater les ravages qu'elles avaient déjà imprimés sur ce noble visage.

— Il faut ménager vos forces, monsieur Rivas, dit le jeune homme... Vous travaillez trop !... Songez que les malheureux comptent sur vous !

— En effet, se hâta de répondre son interlocuteur, j'ai travaillé un peu tard cette nuit... Je n'ai pas pu fermer l'œil !

Henry demanda naturellement des nouvelles de sa cousine.

— Elle est absente, fit froidement le prétendu Mexicain.

— Absente ?...

— Oui... Elle est allée à Runniverche, revoir les lieux où s'est écoulée son enfance et passer quelques jours auprès de l'excellente femme qui l'a élevée.

Cette explication était trop plausible pour que le jeune homme soulevât la moindre objection.

— Monsieur Rivas, fit le jeune homme avec une expression de joie sur la figure, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre !...

— Parlez, mon ami.

— J'ai retrouvé la jeune fille à laquelle vous avez bien voulu vous intéresser... Vous savez, la fille de ce misérable !

Georges tressaillit...

Encore Michel qui, de nouveau, s'imposait à sa pensée !...

— Vous êtes donc allé chez cet homme ? questionna-t-il... Eh bien ! avez-vous été plus heureux que moi, et consent-il à vous confier cette malheureuse enfant ?...

En prononçant ces mots, Davenesie revivait la scène affroyable qui s'était passée entre l'aveugle et lui.

Si Cartigny avait accepté les propositions du jeune docteur sans lui parler de la visite de José Rivas, c'est donc que le misérable n'était pas résolu à agir ainsi promptement qu'il avait voulu le lui laisser supposer.

Henry expliqua que ce n'était pas rue Blanche qu'il avait vu Cécile, et il raconta chaleureusement les poignants événements qui avaient amené le transfert au château de Fougères de Cécile et du petit Marcel.

Le cœur de Davenesie battit plus d'une fois pendant ce récit.

Comme il avait eu raison de ne pas prendre pour une voleuse cette vaillante et admirable enfant !...

Henry de Faugerolles reprit :

— C'est maintenant seulement, que je vais aller chez Laverdac... De gré ou de force, je veux obtenir de lui qu'il consente à se réparer de sa fille, car j'ai promis à Mlle Cécile qu'elle ne retournerait pas chez cet homme !

— Vous avez bien agi, Henry, répondit Davenesie... Vous avez rendu la santé à cette infortunée et vous lui avez donné l'espérance... Je reconnais une fois de plus la noblesse de votre cœur, mais il serait inutile de retourner chez Laverdac... Je viens de vous le dire, je l'ai vu, et il s'est montré intraitable !...

— J'emploierai d'autres arguments, répliqua le jeune médecin... J'ai des armes contre lui, et je réussirai, je vous l'affirme !

— Je le souhaite ardemment, mon ami, et vous pouvez être certain que tous mes vœux vous accompagnent.

Henry s'éloigna.

Les violentes préoccupations de ce qu'il appelait José Rivas, l'avaient frappé.

Ses traits tirés, son regard anxieux étaient significatifs.

L'explication que le Mexicain avait donnée ne pouvait suffire à motiver cette altération.

Rivas n'était plus lui-même et, bien qu'il se fût montré aussi affectueux que d'ordinaire envers le jeune homme, c'était la première fois que celui-ci le trouvait absorbé.

Que se passait-il donc dans cette opulente demeure ? Quelles inquiétudes pouvaient troubler cet homme si bon, si généreux, qui semblait tout avoir pour être heureux ?...

Les âmes simples ont-elles donc raison en disant que la fortune ne fait pas le bonheur ?...

Henry de Faugerolles arriva rue Blanche.

Laverdac était sorti, accompagné de Brunement.

Comme Henry, croyant cette absence une défaite pour ne pas le recevoir, insistait, le bruit de son colloque avec le domestique parvint jusqu'aux oreilles de Clarisse.

— Que se passe-t-il ? demanda la Poivrète.

Le domestique lui remit la carte du jeune médecin. Lorsque la fille de Mme Savelli lui eut raconté le visiteur, une violente émotion s'empara d'elle.

Henry de Faugerolles ! Le nouveau de Georges Davenesie !...

Jadis, le père de ce jeune homme et Mme de Faugerolles partageant l'opinion de son mari, s'étaient montrés impitoyables à l'égard de leur belle-sœur.

Mais le petit Henry était un enfant charmant, très doux, très aimant !...

C'était un homme, aujourd'hui !...

Clarisse ne l'avait pas revu depuis cette nuit du théâtre du Châtelet où Denise, conduite par son père, était entrée dans la loge de Faugerolles.

Que venait faire Henry chez Laverdac ?

Que pouvait-il bien avoir à demander à l'aveugle ?...

— C'est bien, dit-elle au domestique... je vais recevoir ce monsieur.

Elle fit entrer le jeune médecin dans un petit salon où elle l'accompagna.

— M. Laverdac est absent, comme on vous l'a dit, monsieur, mais ne pouvez-vous pas me faire connaître l'objet de votre visite ?...

Henry regarda cette femme.

Il pensait, en s'inclinant devant elle, que ce devait être l'amie inattendue dont Cécile lui avait parlé ; la malheureuse qui, en ouvrant à l'enfant la porte de ce repaire, lui avait probablement sauvé la vie.

Le jeune médecin n'était pas homme à tergiverser.

— Madame, dit-il sans hésitation, je viens au nom et de la part de la fille de M. Laverdac, de Mlle Cécile.

En entendant ces mots, le cœur de la Poivrète battit violemment.

— Mon Dieu ! fit-elle vivement, vous savez où elle est ? Elle m'avait tant promis de me donner de ses nouvelles aussitôt hors de danger !... Mais vous ne venez pas pour renseigner Laverdac sur ses comptes, n'est-ce pas ?... Heureusement que c'est moi qui vous ai reçu !... Non ! non ! Vous ne révélez pas à cet homme l'endroit où ma... où Cécile se cache !

— Madame, reprit Henry, je sais ce que vous avez fait pour cette jeune fille, et je suis ici pour compléter votre œuvre... Mlle Cécile est en ce moment, chez ma mère, la comtesse de Faugerolles, au château de Fougères, et je venais demander à M. Laverdac de l'y laisser pour toujours !...

— Oh ! soyez béni, monsieur !... Mais apprenez-moi comment vous avez recueilli cette chère enfant !...

Henry n'avait aucune raison pour refuser à la femme qui avait montré tant de dévouement à Cécile, les éclaircissements qu'elle demandait.

En quelques mots rapides, il la renseigna, comme il venait de renseigner José Rivas.

Clarisse l'écoutait, les yeux dilatés, la respiration suspendue !...

En entendant le jeune homme raconter l'affroyable danger couru volontairement par l'admirable enfant, la Poivrète ne put retenir un cri d'angoisse.

M. de Faugerolles calma aussitôt son anxiété.

Tout danger avait disparu. La malade était convalescente ; aucune suite fâcheuse n'était à redouter.

— Ainsi, vous l'avez sauvée !... murmura la pauvre femme, le visage baigné de larmes... Et, pour compléter votre œuvre, voilà maintenant que vous veillez sur elle !... Mais, voulez-vous me permettre un conseil ?...

— Parlez, madame !

— Eh bien ! laissez ignorer encore quelque temps à Laverdac ce qu'est devenue Cécile... Je me charge de vous prévenir quand le moment sera opportun pour lui parler de ce qui me tient au cœur autant qu'à vous... Vous n'aurez au but que nous poursuivons, croyez-moi, en agissant avec trop de précipitation.

Henry s'inclina.

— Je vous obéirai, madame... Et je suis heureux de trouver en vous une alliée...

— Une alliée sincère, une alliée dévouée, soyez-en sûr, monsieur de Faugerolles !...

— Cécile m'a dit, en effet, tout ce qu'elle vous doit, et je ne m'étonne pas de vous trouver fidèle à sa cause... D'ailleurs, comment ne serait-on pas prêt à tout faire pour elle, si noble, si vaillante, si exquise ?... Vous l'avez ressentie comme moi ! Il est impossible de vivre à ses côtés sans lui donner son cœur !...

Le jeune homme avait parlé avec tant de chaleur, que Clarisse le regarda avec une surprise émue.

— Ah ! interrompit-elle, un rayon de joie dans les yeux... je... je ne me trompe pas !... Vous... vous l'aimez !...

Une rougeur monta au front du jeune homme et, simplement, avec la loyauté et la franchise qui étaient le fond de son cœur :

— Oui, madame, répondit-il, je l'aime et je veux faire d'elle ma femme.

— Votre femme !... Ah ! Dieu est bon !... Dieu est juste ! s'écria Clarisse en joignant les mains avec extase... Désormais, je ne tremblerai plus sur le sort de cette enfant, que moi aussi, j'aime... comme si elle était ma fille !

L'émotion d'Henry redoubla.

— Eh bien ! madame, si vous avez tant d'affection pour Cécile, pourquoi ne venez-vous pas la voir ?...

— Hélas ! je ne peux guère m'échapper d'ici... Pourtant, je vous promets que j'en trouverai le moyen !... Oui, pour embrasser... Cécile, je ne reculerais devant aucun danger !...

Henry regardait avidement cette femme dont les traits ravagés s'illuminaient d'une tendresse extasiée en parlant de la jeune fille.

Il serra la main qu'elle lui tendait et prit congé.

Quand il se fut éloigné, Clarisse rentra dans la chambre qu'elle partageait avec Rolande.

La jeune femme n'était pas là : mais Clarisse devait être au fait de cette absence, car elle ne parut manifester aucun étonnement.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée, qu'on sonnait à la porte de la rue.

C'était Rolande.

— Ah ! Clarisse, dit-elle, le visage inondé de joie, en entrant dans la chambre où l'attendait cette dernière, je suis heureuse !... Je l'ai vu !...

— Votre enfant ?

— Oui ! oui ! Il est hors de danger !... Déjà sa petite figure a repris un peu de couleur !... Il a souri en me tendant ses bras mignons... C'est un miracle !... Il a été sauvé par l'héroïsme d'une jeune fille qui se trouvait là... qui s'intéressait à lui, et qui s'est sacrifiée avec le dévouement le plus admirable !...

Clarisse l'interrompit :

— Savez-vous le nom de celle qui vous a rendu votre enfant, Rolande ?...

— Vous pensez que c'est la première question que j'ai posée à Mme Collinet... Figurez-vous qu'elle a refusé de me répondre !... Celle qui a accompli cet acte sublime ne veut pas, m'a-t-elle dit, se faire connaître au moins pour le moment... Plus tard, Mme Collinet m'a promis que je la verrais... qu'elle me mènerait la remercier et la bénir !...

— Voulez-vous connaître tout de suite, Rolande, dit gravement Clarisse, le nom de celle qui vous a rendu votre enfant ?...

— Vous le savez donc ?

— M. de Faugerolles, le médecin qui a soigné votre petit Marcel, était là tout à l'heure et m'a tout raconté !...

— Ah ! parlez !... parlez !... Dites-moi à qui mon cœur doit tant de reconnaissance !... Une reconnaissance qui ne s'éteindra jamais !...

— Eh bien, Rolande !... C'est Denise... C'est ma fille qui a sauvé votre enfant !...

Rolande poussa un cri :

— Denise !... répéta-t-elle, les yeux subitement noyés de larmes. Ma petite frangine d'autrefois !

La fille de Cartigny restait stupéfaite, pétrifiée...

Mais elle reprit bientôt, d'une voix où vibrerait toute l'émotion de son cœur :

— Ainsi, Denise que je voulais voler !... que Jacques a voulu tuer, a arraché mon enfant à la mort en risquant sa propre existence !... Comment pourrai-je jamais payer la dette que j'ai contractée envers elle ?... Je ne le sais pas encore... Mais ce dont je suis sûre, Clarisse, c'est que je m'acquitterai !... Cela, je le jure sur la tête du chérubin dont elle a préservé les jours !...

## IX

## LETTRES D'AUTREFOIS

L'entrevue qu'elle venait d'avoir avec Henry de Faugerolles avait transfiguré Clarisse.

La mère de Denise sentait renaitre en elle une espérance radieuse qu'elle ne croyait plus capable de fleurir dans son cœur desséché.

Sa fille, arrachée par elle aux griffes de Cartigny, était sous la protection de Mme de Faugerolles et de son fils.

Michel n'avait plus sur l'enfant aucun pouvoir !

D'ailleurs, après la méprise de Neuville, où l'aveugle s'était emparé de sa propre fille à la place de Denise, il ne paraissait plus disposé à rechercher avec la même opiniâtreté la fugitive.

Henry l'avait énergiquement déclaré : Denise était à l'abri du danger.

L'enfant sortait victorieuse de ses épouvantables épreuves.

Mais la mère reverrait-elle sa fille adorée ?

En somme, personne ne pouvait l'en empêcher et Henry, sans savoir le bien étroit qui unissait son interlocutrice à la jeune fille, lui avait offert de venir voir celle à laquelle elle s'intéressait tant.

Tant active que fût la surveillance de Laverdac, Clarisse n'était qu'une recluse volontaire, et il suffisait à celle que Michel appelait la Poivrôte d'un peu de volonté pour sortir à tout jamais de cet antre.

Mais lorsqu'elle reverrait Denise, Clarisse aurait-elle le courage de lui révéler toute la vérité ?

Il fallait pourtant bien qu'un jour ou l'autre elle confessât toute sa honte, et que la jeune fille apprît que la malheureuse femme sur laquelle elle s'était tant appuyée était sa mère.

Qu'advierait-il alors ?

L'enfant ne pouvait jamais oublier l'avilissement de la Poivrôte, et malgré l'affirmation formelle donnée par lui à Clarisse, Henry voudrait-il, pourrait-il épouser la fille d'un condamné et d'une femme perdue ?

Rolande, cette pauvre égarée, avait dit à Mme Davenesse que l'amour maternel pouvait racheter toutes les fautes, mais celle-ci n'osait plus le rêver.

Clarisse avait failli à tous ses devoirs.

Elle n'avait pas su être mère !

Et dire qu'autrefois elle avait osé accuser la sienne de froideur !

Maintenant elle se rendait compte... Elle comprenait que Mme Savelli n'avait été, au contraire, inspirée que par la plus tendre, la plus pénétrante affection maternelle lorsque, avec une remarquable clairvoyance, parmi les prétendants de sa fille, elle évinçait Michel Cartigny et favorisait Georges Davenesse.

Si Clarisse s'était laissée guider entièrement par sa mère, que de déchirements, que de malheurs évités !

Mme Savelli ne débordait peut-être pas d'expansion, mais elle aimait réellement, sincèrement sa fille dont le bonheur seul la préoccupait.

Clarisse ne l'avait pas compris, et ce malentendu avait détruit toute sa vie.

Une fois sans mari, sans enfant, oubliant qu'une mère a des trésors de pitié impensables, la femme adultère n'avait pas eu le courage d'aller se jeter aux pieds de la sienne, d'implorer son pardon, de confesser toute sa faute et de recommencer une existence qui en eût été l'expiation.

La mère et la fille, alors, avaient été étrangères l'une à l'autre.

Il avait fallu les derniers moments de Mme Savelli pour qu'une réconciliation suprême intervint.

Un remords de plus que la coupable avait sur la conscience !

Elle avait beau rejeter sur Cartigny la responsabilité de cette nouvelle faute ; pour celle-là aussi, la malheureuse était forcée de s'avouer qu'elle avait été sa complice.

Des larmes brûlantes coulaient sur le visage ravagé de Clarisse, tandis qu'elle remuait tous ces souvenirs.

Elle pouvait pleurer à son aise ; elle était seule.

Rolande venait de la quitter pour rentrer dans la chambre qu'elle occupait maintenant à côté de celle de la Poivrote.

Onze heures du soir venaient de sonner.

En bas, dans le salon des jeux, la partie battait son plein.

Laverdac ne viendrait pas troubler sa maîtresse dans ses douloureuses méditations.

A force de songer à sa mère, Clarisse éprouva le besoin impérieux de revoir quelque chose d'elle.

Elle prit dans une armoire un coffret qui avait appartenu à la morte et l'ouvrit.

Il contenait quelques reliques... Un portrait, une mèche de cheveux grisonnants coupée sur le front de la morte quelques minutes après son dernier soupir.

Au fond de la cassette dormait une petite liasse de lettres... les dernières qu'avait tracées cette main aujourd'hui glacée !

Que d'années s'étaient écoulées sans que Clarisse eût songé à remuer ces chers souvenirs !

Tant d'années que, lorsqu'elle prit une des lettres et que ses yeux la parcoururent, il lui sembla que tout y était nouveau pour elle.

Des phrases entières l'étonnaient.

Elle était frappée par une foule d'enseignements sagement prodigués, en un style mesuré et sobre où elle avait cru voir jadis de la tiédeur.

Mme Savelli, qui était partie pour la Touraine peu de temps après le mariage de Clarisse, lui écrivait en mère prévoyante qui veut que sa fille, devenue jeune femme, ne soit embarrassée par rien dans sa nouvelle existence, dans ses fonctions toutes neuves de maîtresse de maison.

C'était clair, lucide, rempli d'esprit pratique, sans que la note de tendresse familiale fût exclue de ses conseils et sages, comme l'avait jadis pensé Clarisse qui, aujourd'hui seulement, rendait enfin hommage, en cette heure de détresse, aux précieuses qualités de sa mère.

Denise était venue au monde, et la grand'maman donnait, par correspondance, de touchants avis au sujet de sa petite-fille pour laquelle sa tendresse se devait entre les lignes.

Les débuts du souvenir faisaient défiler devant elle ces heures mortes à jamais.

Déjà un léger nuage semblait planer au-dessus du ménage, et plus d'une fois, une fugitive tristesse avait passé dans le regard franc de Georges...

Il semblait se demander si sa femme était bien toute à lui, et comme s'il se rendait compte de la résistance opposée par elle aux volontés de sa mère, tout doucement, sans brusquerie, et l'avait peu à peu conquise.

La jeune femme n'avait pu rester longtemps insensible à cet amour et ingénument persévérant.

Ici encore, les lettres de sa mère étaient venues à son secours, et contribuaient à chasser de son esprit tous les souvenirs dangereux qu'une épouse fidèle doit s'efforcer de bannir.

Clarisse, comme Mme Savelli le lui avait souvent répété, n'était pas la seule femme qui eût eu son petit roman de jeunesse.

Peu à peu, les larmes coulaient plus brûlantes, des yeux de la Poivrote...

Dans un élan de son cœur retrouvé, elle baisait ces lettres jaunies qui apportaient un écho de l'au-delà.

Elle en finissait une seconde : elle en prenait une troisième qu'elle lisait avec la même ferveur.

Tout à coup, au moment où son regard tombait sur une quatrième lettre, Clarisse fut secouée d'un frisson.

Ce n'était plus l'écriture de sa mère qu'elle avait devant les yeux.

D'un mouvement machinal, elle frotta ses paupières.

Il lui semblait qu'elle rêvait.

C'était Michel qui avait tracé ces lignes !

Elle regarda l'enveloppe qui avait bien été écrite par Mme Savelli.

L'adresse portait l'indication de l'ancien domicile de M. et Mme Davensle, place Clichy.

Par quelle inadvertance coupable Clarisse avait-elle donc enfermé ce billet avec les lettres de sa mère ?

Que faisaient-elles là, ces lignes tracées par le réprouvé ?

Elles devaient sentir déjà le crime et l'infamie !

Le cœur de Clarisse se soulevait de dégoût, tandis qu'une instinctive épouvante s'ajoutait à son bouleversement.

Elle eut un mouvement pour déchirer ce témoignage de sa dégradation qui surgissait au moment où les phrases d'amour et de tendresse de la morte chérie lui apportaient un peu de consolation et d'apaisement.

Elle se ravisa.

Au contraire !... Elle la retirait, cette lettre de honte, ne fût-ce que pour s'infliger un juste châtement.

En mesurant une fois de plus la profondeur de l'abîme où celui qui l'écrivait autrefois l'avait précipitée, ce serait une douleur salutaire et une raison de plus pour le haïr.

La coupable n'était-elle pas disposée à aller au-devant de toutes les expiations ?

Son cœur battait violemment tandis que ses yeux s'attachaient avec égarement sur le papier.

Jamais elle n'avait relu cette lettre !

Tout ce qu'elle contenait lui était nouveau, inconnu !

Accoudée sur la table, le front dans une main, levant de l'autre, ces pages stupéfiantes, elle déchiffra :

« Tu me dis, Clarisse, que ton mari est innocent... Crois-tu donc que je ne le sache pas, puisque c'est moi qui ai fait tout ce qu'on lui jette à la face, puisque le vol dont on l'accuse, c'est moi qui en suis l'auteur !

« Toute la trame dans laquelle il se débat, je l'ai ourdie dans ses moindres détails, pénétré d'une âcre volupté à l'idée d'y enserrer, sans qu'il pût en sortir « l'ami » dont j'avais juré la perte du jour où tu me l'as préféré.

« Puisque, depuis trois jours, tu restes insensible à mes tortures, puisque tu cherches à m'échapper, puisque tu veux reprendre ta liberté, il faut bien que tu saches la vérité...

« Il faut bien que tu apprennes tout ce que j'ai fait pour toi !

« Tu pensais bien que je t'aimais profondément, passionnément, comme tu souhaites, comme tu mérites d'être aimée ; mais tu ne savais pas que, pour toi, j'étais allé jusqu'au crime !...

— Tu t'es donnée à moi... Pensez te garder !...

« Quand un homme a fait pour une femme ce que tu sais maintenant que j'ai fait pour toi, cette femme n'a plus le droit de se reprendre, elle ne s'appartient plus... Toute son âme, tout son cœur, toute sa chair sont devenus la propriété de celui qui les a achetés à ce prix-là !...

« J'ai tout oublié pour toi !... Tu dois tout oublier pour moi !...

« Un amour capable d'un tel sacrifice, n'est-il pas, d'ailleurs, la passion affolante, suprême, que tu as toujours rêvée ?

« Persuade-t'en bien... C'est toi qui es l'instigatrice de mon crime !... Toi seule l'as suggéré !... Tu es ma complice !

« Et puis sois franche !... tu ne l'aimes pas, cet homme ! On te l'a imposé ! Vainement, tu as essayé de croire ta mère ! Lorsque tu étais près de lui, lorsqu'il ne craignait pas de te serrer dans ses bras, en face de moi, sous mes propres yeux, les yeux démentaient les paroles de tes lèvres !... Vous m'avez fait trop souffrir pour que mon crime ne soit pas sinon justifié, au moins anguleusement atténué !...

« Et maintenant que tu sais tout, je te délègue ma haine, comme tu en as eu un instant la folle pensée !

« Notre amour contre lequel la révolte d'un moment sera vaine nous rive l'un à l'autre. Sois tranquille, va ! nous serons heureux, et dans la faiblesse de femme, quelque remords te remontrera-t-il au cœur, je saurais l'effacer sous l'ivresse de mes baisers !

« Du reste, on n'a pas de remords !... C'est un préjugé inventé par les impuissants pour essayer de protéger leur faiblesse.

« Nous vivrons, au contraire, dans une extase éternelle, au milieu de l'infini de notre amour et de la joie

surhumaine d'avoir su conquérir nous-mêmes notre liberté !

« A toi de tout mon être, dans la vie comme dans la mort !... »

Cette lettre était signée :

« MICHEL CARTIGNY. »

Clarisse jeta un cri de terreur.

Elle se souvenait !...

C'était la lettre que Mera, sa femme de chambre, lui avait apportée à Velszy, alors qu'elle fuyait l'amant auquel elle avait eu la lâcheté de s'abandonner.

Tout à coup, Michel avait surgi devant elle, la surprenant dans cet asile où elle se croyait à l'abri de ses tentatives.

Clarisse, qui venait d'achever la lecture d'une lettre de sa mère et de détacher celle de son amant, en entendant marcher dans le jardin, avait pris peur.

Précipitamment, elle avait remis les deux lettres sous leurs enveloppes, et dans son trouble, elles les avait confondues...

Celle de Mme Savelli s'était trouvée placée sous l'enveloppe de Michel...

En arrivant, Cartigny, qui, sans doute, se repentait — bien qu'il nait le remords — de la confession que sa passion lui avait dictée, avait voulu ressaisir sa lettre.

Pour enéantir cette preuve accablante de son crime, — Clarisse revoyait cette scène, comme si elle se fût passée la veille, — il l'avait brûlée à la flamme de la lampe qui se trouvait sur la table.

C'était la lettre de Mme Savelli qu'il avait détruite !...

Ainsi, ces pressentiments, qui plusieurs fois avaient troublé l'âme désespérée de Clarisse, ne la trompaient pas !...

Avant de déshonorer la femme, il avait consommé la perte de son mari !...

Davenese, après son évasion, quand il avait revu la mère de Denise pour la dernière fois, Davenese disait vrai lorsque, dans sa véhémence indignation, il protestait de son innocence.

Jamais il n'avait volé, pas plus qu'il n'avait trompé sa femme !...

Ah ! pourquoi la Providence n'avait-elle pas permis que Clarisse lût cette lettre de Michel avant celle de sa mère !...

Mais, hélas ! n'était-il pas déjà trop tard ?

La malheureuse frissonna.

Elle se demandait avec terreur si, à cette époque, elle n'avait pas obéi à ce débordement, à cet échevellement de passion... Si elle n'avait pas donné raison à cet homme qui se croyait si sûr de la reprendre...

Dans l'ignominie où elle était tombée, la malheureuse, sous le coup de la suggestion infernale, aurait-elle retrouvé, ne fût-ce qu'un moment, la notion du devoir ?...

Sa volonté n'était-elle pas anéantie comme son sens moral ?...

Déjà, c'était Michel qui agissait pour elle, qui pensait pour elle, qui la dominait tyranniquement.

— Non ! non ! criait Clarisse en se tordant les mains, c'est impossible !... J'en aurais eu horreur !...

Une fois ses yeux dessillés, elle se fut ressaisie et elle eût secoué le joug détestable !

Davenese avait beau être déjà parti en emportant sa fille... Son abandon n'eût pas empêché Clarisse de proclamer la vérité et de livrer le vrai coupable !

On l'aurait arrêté, jugé, condamné. Et les échos retentissants de ce procès seraient parvenus jusqu'aux extrémités, si loin qu'ils se fussent réfugiés !...

Aujourd'hui tout espoir était perdu !...

Trop d'années s'étaient écoulées...

À quoi pourrait servir désormais cette preuve absolue de l'innocence du criminel ?...

Le malheureux devait être mort, désespéré, dans un pays perdu, puisque jamais on n'avait plus entendu parler de lui !...

S'il avait eu une dernière pensée pour sa femme, cela n'avait pu être que pour la maudire !...

Si Georges avait survécu, aurait-il laissé tomber Denise entre les mains de Cartigny ?...

Ainsi, cette lettre dont les caractères lui semblaient tracés de fiel et de sang serait sans portée !...

Et la Providence qui livrait à la malheureuse cette arme terrible et inutile n'avait pas son dessein ?...

Mais, brusquement, Clarisse releva la tête.

Si Georges Davenese était mort, il n'était pas trop tard pour réhabiliter sa mémoire !...

Ce grand acte de justice se fût imposé, même si l'innocent n'avait laissé personne derrière lui !...

Et Davenese laissait sa fille, sa fille que M. de Feugerolles avait l'intention de prendre pour femme !...

Malgré la générosité de ce jeune homme, n'hésitait-elle pas, au dernier moment, à épouser la fille d'un condamné ?

La flétrissure de son père atteignait Denise !...

Il fallait qu'elle en fût lavée !...

Clarisse, maintenant, voyait lumineusement la route qui s'ouvrait à elle !...

Elle s'y engageait sur-le-champ, et elle vint jusqu'en bout, sans regarder en arrière !...

Autrefois, peut-être n'eût-elle pas osé affronter son redoutable tyran ; maintenant qu'elle sentait en son pouvoir le moyen de racheter en partie son affreux passé, une force invincible la soutendrait !...

Ruicide ne se trompait pas : le rucher est toujours possible pour une mère !...

Dans un élan irrésistible, la malheureuse s'écria, les mains tendues vers le ciel :

— Georges, et toi, Denise !... je vous rendrai l'honneur !...

Dans la cassette qui était devant elle, elle trouva le portefeuille où était enfermée jadis la lettre d'Yvonne Aubray grâce à laquelle Cartigny avait persuadé l'épouse affolée de la trahison de son mari.

Elle y plaça les aveux du coupable.

Restait maintenant à savoir où Clarisse allait pouvoir cacher ce précieux portefeuille.

Si Michel soupçonnait jamais l'existence de cette preuve de son crime, il fouillerait toute la maison pour la découvrir et l'anéantir.

Il avait beau être aveugle, c'était un démon. Son habileté était merveilleuse !

Il mettait en œuvre toutes les ressources de son imagination pour retrouver cet accablant indice.

Clarisse était affreusement perplexe.

Elle se demandait s'il n'était pas préférable qu'elle gardât la lettre sur elle.

Dans quelques jours, demain peut-être, elle pourrait s'enfuir.

Alors, elle courrait chez M. de Feugerolles et lui confierait cet inestimable dépôt.

Mais Michel n'avait besoin que de quelques secondes pour s'en emparer, et tout espoir serait alors irrémédiablement perdu !

Vingt adieux traversèrent comme un éclair le cerveau de la malheureuse.

Elle songea à cacher le portefeuille dans un meuble, sous une pile de livres... à enfermer les lettres entre les feuillets d'un livre... à soulever une lame du parquet avec ses ciseaux, pour l'y enfouer.

Mais un hasard pouvait déceler son existence et le livrer à Michel.

Si elle la remplaçait simplement où elle l'avait trouvée, parmi la correspondance de Mme Savelli ?

N'y avait-elle pas été en sûreté jusqu'adès ?

Mais non ! Elle en aurait sans doute besoin rapidement.

Il lui serait impossible d'emporter cette cassette surbarrassante sans attirer l'attention de Cartigny, et elle pouvait être trop pressée par les événements pour avoir le temps de courir y chercher le papier vengeur.

Clarisse mettait son pauvre cerveau à la torture pour trouver une meilleure cachette...

Elle cherchait, encore, enfiévrée, et abandonnait un projet à peine conçu pour en examiner un autre...

Autrefois, Clarisse, dont l'imagination était toujours en éveil, lisait beaucoup.

Elle se rappelait ce conte d'Edgar Poe, où l'on découvre une maison, où l'on détruit des murailles pour chercher une lettre introuvable qui est audacieusement et simplement fichée à la glace d'une cheminée comme le plus insignifiant des papiers.

Mais, somme toute, se demandait Clarisse, n'y avait-il pas folie de se pur à envisager des éventualités qui n'avaient aucune raison pour se produire ?

Pourquoi se laissait-elle enlever par des terreurs gratuites, puisque Michel ne savait rien ?

L'aveugle ne pouvait pas plus soupçonner l'existence de cette lettre que la Poivrotte ne la soupçonnait elle-même quelques minutes auparavant.

Il était persuadé que cette édifiante confession avait été brulée par lui à Vélizy.

Sans cela ce l'aurait-il pas reprise, et bien anéantie, cette fois, sans que Clarisse pût jamais se douter de la vérité ?

N'importe ! il fallait se méfier du hasard et prendre toutes les précautions pour que ce portefeuille échappât à toutes les investigations.

Maintenant qu'elle était en possession de ce trésor, Clarisse se méfiait d'elle-même autant que de Cartigny.

Elle craignait de ne pas la trahir.

Le joie même qu'elle éprouvait à sentir en son pouvoir la preuve de l'innocence de Daveneste et la certitude que le coupable paierait son crime ne pervertaient-elles pas, malgré elle, sous ses paroles, dans son attitude, au cours des rapports quotidiens qu'elle était obligée d'avoir avec Michel ?

Une cachette sûre !... Était-ce donc impossible à trouver ?...

Elle cherchait toujours avec le même acharnement. Son visage ruisselait de sueur.

Il était tard... des portes s'ouvraient et se fermaient...

Des joueurs commençant à quitter l'hôtel.

Bientôt le salon allait être désert.

Soudain les yeux de Clarisse brillèrent.

Sa main palpait le dessous du canapé, sur lequel elle était assise.

Des sangles le garnissaient, s'entrecroisaient les unes sur les autres.

La Poivrete avait encore un instant à elle.

Laverdac, après la fin de la partie, restait toujours un certain temps à régler les comptes.

Clarisse retourna le canapé sens dessus dessous.

Dans l'office, à côté du corridor où donnait sa chambre, il y avait une boîte à outils.

Sur la pointe des pieds, elle y courut, l'ouvrit, y prit une pince et un petit marteau.

Une fois en possession de ces objets, elle arracha doucement deux ou trois clous qui composaient la garniture du siège.

Dans le bas de ce ressort, elle insinua, entre les deux cercles de laiton, le portefeuille.

Puis, par-dessous elle appiqua la sangle, mais elle remplaça les deux clous qui la retenaient par deux autres de dimension un peu plus réduite.

Les franges du meuble tombaient jusque sur le tapis.

D'ailleurs, même en retournant le canapé, il était impossible de soupçonner le petit travail auquel elle venait de se livrer.

Cependant on s'y essayait, sans presque faire un mouvement, sa main pouvait, en un clin d'œil, arracher la sangle et saisir le précieux portefeuille.

L'aveugle, s'il lui parlait en ce moment, ne soupçonnerait même pas que son interlocutrice avait bougé.

Clarisse, avec les mêmes précautions qu'elle avait employées pour les prendre, alla remettre à leur place les deux outils dont elle venait de se servir si heureusement.

Puis elle rentra sans sa chambre.

Maintenant, il s'agissait de combiner son plan d'action.

La moindre fausse manœuvre pouvait tout faire échouer.

Il fallait réussir à voir M. de Faugerolles dans un délai aussi court que les circonstances le permettaient.

Clarisse se préparait à se coucher, lorsque la porte s'ouvrit.

Laverdac parut.

Malgré tous les raisonnements qu'elle s'était faits, la femme adultère, à sa vue, ne put dissimuler un frémissement de haine et de colère.

Elle réussit pourtant à étouffer le cri qui allait sortir de sa gorge contractée.

Cartigny s'essuyait délibérément sur le canapé.

— Ouf ! fit-il, c'est bon de se reposer un peu !... Je suis assez content ce soir... La partie n'a pas mal marché... Eh bien ! tu ne viens pas me dire bonsoir ?

Il étendait les bras du côté de Clarisse. Celle-ci s'était reculée dans un angle.

— Où donc es-tu ? reprit-il.

— Ici.

— Tu t'éloignes de moi. Qu'est-ce qui te passe par la tête ?... Une lubie d'ivrognesse, sans doute ? Mais bah ! je t'aime comme ça !

— Et moi, répliqua-t-elle, je te hais !

— Oh ! nous sommes tout à fait dans nos mauvais jours, il paraît... Moi qui venais si gracieusement te

souhaiter le bonjour, en me reprochant de n'avoir pas été aussi aimable avec toi, pendant ces derniers temps, que je l'aurais dû !

Clarisse eut un frémissement de honte.

Pourtant, elle se maîtrisa encore.

Il fallait refouler à tout prix la haine qui grondait en elle.

L'aveugle s'était levé et l'avait prise par le bras.

— Excuse-moi, dit-elle, je suis fatiguée.

— C'est bon ! fit Michel. Je te laisse ! D'ailleurs, il est tard et tu dois avoir envie de dormir.

— En effet.

— Allons ! souhaitons-nous le bonsoir comme deux bons époux doivent le faire.

Les deux mains de l'aveugle montèrent jusqu'au visage de la Poivrete.

— Tiens ! fit-il avec étonnement, tes paupières sont humides. Tu as pleuré ?

— Moi, non ! fit Clarisse. Les yeux me brûlaient un peu ce soir. Je les ai lavés.

— Tu as eu raison. On ne saurait prendre trop de précaution avec les yeux... C'est si terrible d'être aveugle ! Allons, allons, embrasse-moi !

Il approcha son propre visage des lèvres de Clarisse.

La malheureuse lui mit au front le baiser réclamé que Michel lui rendit avec une affectation louée de tendresse.

— La ! fit-il. Deux tourtereaux, je te dis !... A demain !

Il sortit de la chambre.

La femme adultère poussa un soupir de soulagement tandis qu'elle essayait ses lèvres avec un geste de dégoût.

En quittant sa chambre, Laverdac était songeur.

Il n'avait pas trouvé la Poivrete comme de coutume : son attitude était étrange, compassée...

Elle semblait avoir une arrière-pensée qu'elle cachait à son tyran.

Du reste, elle changeait depuis quelque temps.

Cette transformation datait à peu près de l'époque où la fille de Daveneste avait séjourné sous la même toit qu'elle.

Avec la sûreté de raisonnement qui était une de ses principales forces, Michel se demandait s'il n'y avait pas là une concordance à laquelle il convenait de prêter attention.

Cartigny avait peut-être eu tort de placer Océile sous la coupe de cette gardienne.

L'ivrognesse s'était-elle donc rallouée ?... La furie s'était-elle humanisée ?

Ce rôle de geôlière semblait pourtant convenir à la Poivrete.

Elle y avait supérieurement débuté.

Michel avait même été obligé de s'interposer entre la fille et la mère alors que celle-ci, emportée et furieuse, menaçait de crever les yeux à son enfant.

Comment la situation avait-elle pu changer si vite ?...

A la suite de quel incident ces deux créatures qui semblaient se haïr avaient-elles fini par s'entendre ?...

A cette pensée qu'il pouvait avoir été joué par elles, Laverdac ressentait une affligeante humiliation.

Décidément il balaisait !...

Cette influence de l'enfant sur la mère, de Denise sur Clarisse, contre laquelle il avait eu tant de peine à lutter seize ans auparavant, la retrouverait-elle donc encore en face de lui ?...

Pourtant, il n'était pas possible que les deux femmes se fussent reconnues...

D'ailleurs, quand même cette impossible reconnaissance aurait eu lieu, aucun vrai danger ne pouvait venir d'elle tant qu'elles ignoraient que José Puvas s'appelait véritablement Georges Daveneste.

Toutefois, un homme de l'envergure de Michel ne pouvait, ne devait pas se laisser surprendre et rester sous le coup d'une menace de ce genre, si vague qu'elle fût.

Il aviserait !...

Lorsque Clarisse se trouva délivrée de la présence de son bourreau, elle eut un mouvement pour aller fermer la porte au verrou derrière l'aveugle afin d'empêcher qu'il ne revint.

Un bruit à côté d'elle la retint.

Rolande venait de pénétrer dans la chambre.

— Est-il parti ?... demanda-t-elle à voix basse.

— Oui, répondit Clarisse du même ton, en tendant l'oreille... Le voilà qui vient de rentrer chez lui.

— Alors, nous pouvons causer librement.  
 — Vous avez quelque chose à me dire ?  
 — De grave... Ma porte était entr'ouverte tout à l'heure... vous n'y avez pas pris garde, Clarisse...  
 — Et... ?  
 — Et je vous ai vue.  
 La mère de Denise eut un léger tressaillement.  
 — Vous m'avez vue ?  
 — Cacher le portefeuille que vous avez pris dans cette cassette...  
 — Taisez-vous ! Taisez-vous !... murmura Clarisse avec épouvante. Si votre père vous entendait !...  
 — Soyez donc tranquille, puisqu'il est rentré !... C'est donc quelque chose de bien précieux que vous sembliez y attacher tant de prix ?  
 — Ah ! Rolands, je peux tout vous dire maintenant que nous sommes allées ! C'est ma rédemption peut-être, qui est dans cette lettre !...  
 — Ah ! c'est une lettre ?...  
 — Oui, une lettre qui contient la preuve irréfutable qu'un homme frappé jadis par une sentence inique est innocent... C'est la réhabilitation pour lui, et un grand bonheur pour Denise... le plus grand qu'elle puisse espérer, peut-être !...  
 — Mais en quoi, pourquoi mon père est-il mêlé à ceci ?...  
 — Parce que, lorsque j'aurai remis cette preuve irréfutable entre les mains de celui qu'elle intéresse, c'en sera fait de l'œuvre de mal et de haine édifiée par celui qui fut mon bourreau...  
 Clarisse n'eut pas le temps d'achever.

La porte du corridor venait de s'ouvrir précipitamment.

Comme une bête fauve soudainement déchaînée, Laverdac s'était rué sur elle.

— Ah ! vermine ! rugit-il... Je viens de vous entendre... Tu me trahissais !... Tu me trahis encore !... Je m'en doutais d'après ton attitude de tout à l'heure ! J'en ai la preuve maintenant !

Clarisse ne fit pas un mouvement.  
 Sans répondre, les bras croisés, elle restait debout devant l'aveugle.

— Répondras-tu ?... poursuivit-il en levant la main.  
 — Frappe-moi !... Écrase-moi !... Tue-moi !... Je n'ai rien à te dire !...

— J'avais donc raison de penser que tu étais d'accord avec la donzelle qui était ici !...

— J'étais d'accord avec ma fille !... Oui !... N'est-ce pas tout naturel de la part d'une mère ?

— Ah !... hurle-t-il... Vous vous êtes reconnues...  
 — Tu le vois.

Il eut un geste de rage.  
 — Tu l'avoues !... Alors, nous jouons cartes sur table, la Poivrôte !

— Puisque je n'ai plus rien à te cacher.  
 Il répliqua, retrouvant son calme, et plus effrayant encore que dans sa fureur :

— Eh bien soit ! Je te préfère ainsi. Maintenant, passons à cette lettre dont tu causais avec mademoiselle ma fille... Car elle aussi, à ce qu'il paraît, est du complot !

— Oui, mon père, répondit froidement Rolande... J'ai été assez longtemps du côté des bandits... Je passe dans le camp des bons et des gens.

— C'est ce que nous verrons !... ricana le misérable... Pour le moment, la Poivrôte, tu vas me livrer cette prétendue preuve qui doit assurer le triomphe de l'innocent et confondre le coupable !

Clarisse repartit, impassible :

— Je ne sais pas ce dont vous parlez.  
 — Tu mens !... Cette preuve dont j'ignore la portée, mais qui semble en avoir une capitale, d'après le prix que tu y attaches, encore une fois, il me la faut !...

— Moi, vivante, répondit Clarisse, tu ne l'auras pas, et moi morte, tu ne l'auras pas davantage, car j'ai pu la mettre en sûreté et je le délie de la trouver !... heureusement tu es aveugle !

— C'est cela ! étana-t-il... Ris de mon malheur, maintenant !...

— Je n'en ris pas, mais je m'en sers ! Voleur ! Voleur !... poursuivit-elle en s'avançant vers lui... C'est toi qui a commis le crime dont on a accusé Daveniesse !... Et j'ai perdu ma fille à cause de ton infamie ! Heureusement, le ciel m'a permis de me venger de toi en détruisant ton œuvre de haine !...

Brusquement, Cartigny se frappa le front.

— Je me souviens !... s'écria-t-il. Il ne pourrait s'élever contre moi qu'une seule preuve qui puisse avoir la portée que tu dis... C'est la lettre que je t'ai écrite à Vétry !... Mais la t'ai brûlée !...

— Non !... Tu as brûlé une lettre de ma mère, changée par mégarde d'enveloppe...  
 — Eh bien ! je vais t'étrangler !... Tu ne t'en serviras pas.

— Mais une autre s'en servira, mon père !... Une autre qui est peut-être moi !...

— Toi !... Toi, dont je ne rêve que la fortune et le bonheur !...

— Je ne veux pas les acheter au prix d'un nouveau crime.

— Eh bien, puisque vous vous liguez ensemble, j'aurai raison de vous deux !... Et cette lettre, je la retrouverai !...

— Essaie... fit froidement Clarisse.

Michel poussa un hurlement de fureur. Sa main fouilla dans sa poche, comme pour y chercher une arme.

Il se maîtrisa néanmoins.

— Soit ! dit-il... Je vous prouverai qu'un homme comme moi, n'a pas besoin d'y voir clair pour avoir raison de deux femmes !

X

## CLAIRVOYANCE D'AVEUGLE

En jetant un défi rageur à la Poivrôte et à Rolande, Laverdac n'avait obéi qu'au cri de son orgueil et de sa haine.

Mais il était trop habile pour ne pas comprendre qu'il venait d'assumer une lourde tâche et qu'il avait affaire à forte partie.

On dit qu'une femme est toujours plus rusée qu'un homme.

Et il en avait deux contre lui !  
 Et il était aveugle !...

Il maudissait une fois de plus, avec les plus grossières imprécations, l'Américain flegmatique qui avait tiré de lui, jadis, à Ostende, cette abominable et légitime vengeance.

En même temps, il se creusait la cervelle pour essayer de se remémorer les termes de la lettre fatale qui, après tant d'années, sortait brusquement de l'oubli pour constituer contre lui le plus écrasant des témoignages.

Il se les rappelait presque exactement !...

Il fallait que Cartigny fût fou à lier à l'époque où il écrivit ces lignes !...

Quel philtre cette femme lui avait-elle donc versé pour que lui, l'homme avisé, qui se flattait de ne rien livrer au hasard, il eût commis une faute aussi lourde ?...

Mais en voyant repasser devant ses yeux éteints d'aveugle, le fantôme de l'envrante créature qu'était alors cette femme, Laverdac en arrivait à comprendre comment, dans la frénésie de son désir, il avait pu laisser cette confession d'enfant s'échapper de sa plume.

— Stupidité de jeunesse !... fit-il en haussant les épaules... Qu'on a tort de s'attacher à une maîtresse !... Si je n'avais pas tenu à celle-là plus qu'à toutes les autres, aurais-je commis cette imprudence de naïf ! Ah ! comme je la hais, cette Poivrôte de malheur !... Et comme elle expiera durement cette faiblesse qu'elle veut exploiter aujourd'hui !

Mais ce n'était pas une raison pour que l'aventurier désespéré et crût à l'éclipse de son étoile.

Évidemment, les conjectures étaient menaçantes ; mais n'en est-il pas toujours ainsi lorsqu'un homme de la trempe de Cartigny arrive au dernier tournant de sa destinée !...

C'était une bataille de plus à gagner, voilà tout !...

Cette lettre, en somme, n'était réellement dangereuse que si elle tombait entre les mains du faux José Révas !...

Mais, comment la Poivrôte apprendrait-elle que le méridional était son mari, ce mari qu'elle pleurait tout à l'heure en proclamant si ridiculement ses vertus !...

— La misérable ! gronda-t-il. Qui aurait pu soupçonner de sa part une pareille ruse ?... C'est ma faute... Pourquoi ne me suis-je pas décidé à la jeter au ruisseau comme j'en ai eu si souvent l'intention !...

Puis, se ravissant :

— Non, au fait, continua-t-il... J'ai été bien inspiré en ne la débarquant pas et en continuant à la tenir à ma merci... Sans cela, elle ne m'aurait pas révélé l'existence de cette fameuse lettre.

En approfondissant la situation, la menace la plus grave venait de l'alliance de Rolande et de Clarisse.

Cet accord n'était pas né subitement... Il avait fallu des confidences pour le provoquer... Rolande avait dû parler à la Poivrote de José Rivas...

Heureusement, la fiancée de Jacques ignorait, elle aussi, la personnalité du prétendu Mexicain.

Mais ce qui ne s'était pas fait hier, pouvait avoir lieu demain...

En parlant de José Rivas, Clarisse n'en viendrait-elle pas à questionner la fille de Cartigny sur le compagnon de Georges Davenesse...

Un détail pouvait la mettre sur la voie, maintenant surtout qu'elle ne buvait plus et que Michel n'avait plus à compter sur l'ivresse de l'alcool ou de l'éther pour venir à son secours...

Laverdac épongea son front qui suait à grosses gouttes.

Les soucis qu'il s'efforçait de chasser depuis quelque temps, revenaient l'assaillir comme une volée d'oiseaux de mauvais augure.

C'est en vain qu'il faisait appel à sa fanfaronnade et à son cynisme; il ne parvenait plus à recouvrer sa superbe assurance d'autrefois.

Il sentait planer dans l'air une catastrophe.

Il ne fallait pas s'illusionner... L'âge venait, glaçant ses facultés. Il était fatigué, harassé...

Il éprouvait les transes bien connues du joueur qui, au milieu d'une banque, se sent brusquement effleuré par l'aile noire de la déveine.

Mais, avec son flair habituel, il comprit bientôt que s'il se laissait entamer par ces superstitions déprimantes, il perdrait la moitié de ses chances.

Il importait de réagir !...

— Je suis fou ! dit-il d'un ton bref... Si tout est compromis, rien n'est perdu !...

Un dilemme s'imposait à l'esprit. Ou cette lettre maudite avait été confiée par Clarisse à un allié dont elle se croyait sûre — ou bien elle était dans la maison.

Un allié !...

Laverdac passait en revue les gens de son entourage susceptibles d'inspirer à la Poivrote une semblable confiance et de lui rendre un pareil service.

Les domestiques ?... C'étaient des drôles qui, pour un billet de cinq cents francs, auraient trahi leur père.

Ce n'était certes pas à eux que la femme de Davenesse se serait adressée.

Parmi les commensaux ordinaires de la maison, elle ne connaissait presque personne...

Soudain, un nom jaillit dans le cerveau de l'aveugle : — Savignol !...

L'attitude qu'avait prise le vicomte en ces derniers temps était un indice révélateur.

Il était certainement au courant de bien des choses. C'était même parce qu'il était si bien instruit que Laverdac l'avait frappé.

Tout ce qu'il avait eu l'imprudence de jeter au visage de Michel, avant que celui-ci lui fermât la bouche d'un coup de couteau, de qui le vicomte l'aurait-il appris, sinon de Clarisse ?...

Sur la voie de semblables confidences, on ne s'arrête guère...

Evidemment, si la Poivrote avait confié à un tiers la preuve capitale qu'elle possédait, de l'innocence de son mari, ce ne pouvait être qu'à Savignol...

Restait à savoir ce que le vicomte avait fait du précieux papier...

Le portait-il sur lui, ou le tenait-il serré soigneusement au fond de quelque tiroir, de son appartement ?...

S'il avait adopté ce dernier parti, il était relativement facile de s'en assurer.

La disparition de l'ancien artiste n'avait pas encore eu le temps de surprendre son concierge.

Maines fois, le gentilhomme parlait à l'improviste pour quelque excursion ou quelque voyage. Son absence était plus ou moins longue.

Laverdac, Jacobs et Jailloux ne pouvaient-ils pas se livrer à un petit travail qui rassurerait l'aveugle et cambrioler l'appartement de la rue de la Trémouille ?...

En une heure, tous les papiers de Jean-Louis Savignol seraient passés au crible, et pour donner à cette opération le caractère qu'elle devait garder, on mettrait la main sur les économies du vicomte et sur ses bijoux.

Les héritiers ne réclameraient pas !

Oui !... Mais si la lettre était restée sur le cadavre ?...

On aurait dû le fouiller minutieusement avant de le jeter dans l'Orse...

En ne prenant pas ce soin, les bandits avaient commis une impardonnable négligence.

Un jour ou l'autre, on repêcherait Savignol et, vraisemblablement, on parviendrait aisément à établir son identité.

La plus sommaire autopsie démontrerait que le noyé avait reçu un coup de couteau avant d'être précipité dans la rivière.

Laverdac pâlit.

Pourquoi n'avait-il pas eu l'intuition de ces suites redoutables en cédant à son mouvement de fureur ?...

La mort de l'ancien comédien ne pourrait être mise sur le compte des rumeurs puisqu'on ne l'avait pas dépourillé...

La police conclurait sans doute à un suicide dont le mobile serait attribué vraisemblablement à des pertes de jeu ou à un accablement de l'existence...

Le désespéré se serait poignardé avant de se jeter à l'eau...

Mais Clarisse, en apprenant cette mort, parlerait !...

Elle réclamerait la lettre qui devait être sur le cadavre !...

Michel eut un geste de rage.

Si les événements se déroulaient ainsi, c'était la déveine qui s'écharnait !...

Heureusement, bien des jours pouvaient s'écouler avant ce moment-là, et Laverdac aurait le temps de se retourner.

Georges Davenesse ignorait encore que la preuve indiscutable de son innocence existait !...

Si Michel n'avait pas la joie diabolique de poursuivre jusqu'au bout son implacable vengeance en envoyant l'innocent au bagne, il lui restait au moins la ressource de vendre son silence à son ennemi, avant que celui-ci apprit qu'il ne valait rien.

Du reste, la seconde hypothèse du dilemme pouvait être la vraie !...

La lettre pouvait être restée entre les mains de Clarisse !...

Dans ce cas, il y avait tout à parier qu'elle était dans la maison !...

Brusquement, Laverdac eut un frémissement.

Si la Poivrote l'avait « bluffé », comme on dit au poker ?...

Si elle s'était jouée de lui en lui faisant croire à l'existence d'une lettre que Michel avait bel et bien brûlée, ainsi qu'il l'avait cru ?...

Mais l'aveugle haussa les épaules.

Cette supposition était inadmissible.

L'explication fournie par Clarisse de sa confusion des deux enveloppes était trop vraisemblable pour ne pas être vraie, et trop compliquée pour qu'un cerveau aussi appauvri que celui de la Poivrote eût pu l'imaginer.

Non, elle n'avait pas menti !

Elle avait essayé gauchement de se faire en prétendant avoir confié ce papier à quelqu'un. Mais c'était une ruse grossière qui ne pouvait tromper Laverdac.

Ce document était trop important, trop capital pour qu'elle n'eût pas tenu à pouvoir le surveiller à tout instant !...

Certainement, Clarisse gardait la lettre sur elle ou l'avait cachée à sa portée !

Cette conviction maintenant s'imposait comme une certitude dans l'esprit de Cartigny.

Cette fois, il fallait donc reconquérir ce document fragile dont la possession pouvait avoir de si incalculables conséquences.

A ce moment, la porte de la pièce s'ouvrit.

Un domestique apparut.

— Qu'y a-t-il ? demanda Laverdac.

— Monsieur, répondit le serviteur, c'est M. Brunmont.

— C'est bien, fit Michel, je descends.

Jacques était de plus en plus désespéré.

Le prétexte qu'il avait trouvé pour faire patienter José Rivas était bon : mais l'excuse alléguée ne pouvait pas être valable.

— Eh bien, dit-il avec anxiété, dès que l'aveugle l'eût rejoint dans le bureau où le domestique l'avait introduit, es-tu arrivé à persuader la fille ?...

— Non, répondit Laverdac, pas encore !

— Comment allons-nous faire ?... La situation est critique !...

— D'autant, reprit Michel, que maintenant que Denise a disparu, nous sommes à la merci d'un hasard qui la jetterait en présence de celui qui la cherche !...

— Il faut à tout prix décider Rolande !... Tu disais que tu y parviendrais grâce à son enfant !... Comment comptes-tu l'y prendre ?

— Mon plan est tout simple !... Tu sais où est le mar-

mot.

— A Neuville.  
— C'est-à-dire à l'endroit où nous avons mis la main sur sa mère ?

— Précisément. C'est lui qu'elle allait voir.  
— Eh bien, sans que Rolande s'en doute, nous n'avons qu'à nous emparer du gosse !... Comme père, cela ne te sera pas difficile, et tu ne le rendras à sa mère que contre son acquiescement à nos volontés.

Si endurci dans le crime que fût déjà Jacques, cet atroce chantage lui causait une sensation de malaise.

— Il nous faudrait du temps pour cela, et nous n'en avons pas...

— La chose peut être enlevée dans la matinée de demain.

— Rolande est-elle sortie depuis son retour, questionna Jacques.

— Hier, dans la journée, oui... Pourquoi ?...

— Qui te dit que, décidée à nous résister comme elle l'est, elle n'a pas prévu cet enlèvement ?

Michel eut un mouvement.

— Ah ! dame, continua Brunemont, c'est ta fille !... Elle nous connaît à fond maintenant !... Ne serait-il pas possible qu'en arrivant à Neuville, la même déception nous y attendît que lorsque tu es venu pour y dénicher Denise, et que l'oiseau se soit envolé ?

— Oui, réfléchit le chef des Requins de Paris, tu as raison... C'est possible... Rolande est femme à avoir soupçonné la boîte et à s'être mise en mesure de la gêner.

— Nous ne pouvons agir que par la persuasion.

— Etant donnée la façon dont elle nous a déjà reçus, je n'ai pas beaucoup d'espoir !

— Moi non plus. Mais le terrain est trop brûlant pour que nous ne tentions pas un essai désespéré.

— Si nous parvenons à la décider à retourner auprès de Dav... Auprès de Rivas, fit l'aveugle en se reprenant avec un soufre... La langue me fourchait !... Est-il prouvé qu'elle consente à ce mariage avec toi dont elle ne semble plus guère se soucier ?

— Si elle accepte l'une de ces éventualités, elle ne reculera pas devant l'autre.

— Peut-être !... Après tout, c'est la fortune pour l'enfant !...

— Et pour le grand-père !...

Cartigny, à part lui, songeait que Jacques avait raison.

Si Rolande consentait à se mettre dans leur jeu, à épouser le père de son fils, Davenesle, croyant doter sa propre enfant, ferait royalement les choses.

Dans sa crainte d'être dénoncé par Laverdac, le prétendu José Rivas ne perdrait plus une minute pour assurer le bonheur de sa prétendue fille et du fils de son plus intime ami.

Laverdac, sur la dot magnifique que le milliardaire allouerait à la frusque Denise, toucherait le million promis par Jacques.

Alors, une fois la somme encaissée, il se retournerait contre Davenesle et tâcherait de lui arracher le plus d'argent qu'il pourrait avant que Clarisse eût découvert que le Mexicain José Rivas et son mari ne faisaient qu'une seule et même personne.

Il n'y avait donc pas à hésiter, c'est sur Rolande qu'il fallait agir.

Mais, comme son père le disait à Brunemont, la persuasion n'avait guère de prise sur cette nature d'acier qu'il avait déjà bien eu du mal à mater au temps de sa prime jeunesse, et qui lui semblait, d'après l'expérience de la veille, devenue encore plus difficile à briser.

La tentative serait d'autant plus ardue que Rolande semblait tout à fait d'accord avec Clarisse. Les deux femmes s'étaient donné le mot pour s'affirmer l'une par l'autre dans leur résistance commune.

Laverdac soupira.

Le domestique qui avait introduit Jacques parut.

— Priez Mlle Rolande de me faire le plaisir de venir me parler.

— Bien, monsieur.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que la jeune femme apparaissait.

L'expression farouche qui durcissait son visage la veille, lorsqu'elle se trouvait en face des deux hommes, s'était dissipée.

Elle s'avança souriante et, d'un air presque enjoué :

— Vous m'avez fait demander, mon père ? dit-elle... Ah ! vous êtes là, Jacques !... Bonjour.

D'un geste indifférent, comme si aucun lien ne les unissait l'un à l'autre, elle tendit la main à Brunemont.

Celui-ci laissa échapper un soupir de soulagement.

Cette amabilité n'était-elle pas de bon augure ?

Laverdac, tout aveugle qu'il était, y voyait plus clair que son complice. Au contraire, cette douceur imprévue lui causait une appréhension plus vive que l'hostilité qu'il redoutait.

C'est lui qui commença le feu :

— Oui, mon enfant, j'avais à te parler sérieusement... et affectueusement... Je ne te décernai pas la jouleuse que j'ai éprouvée en trouvant en face de moi, comme adversaire, une fille que je n'ai pas cessé d'aimer, malgré toutes les déceptions qu'elle m'a causées... Mais as-tu réfléchi aux suites désastreuses que peuvent avoir pour nous toutes les dispositions hostiles que tu manifestes à notre égard ?

— Je sors de chez José Rivas, confirma Jacques. J'ai pu, jusqu'à présent, endormir par un prétexte habile son anxiété... Aujourd'hui, grâce à moi, rien n'est encore désespéré de son côté, mais demain tout peut être à craindre... Y es-tu songé, Rolande ?...

Tres calme, la jeune femme reprit :

— Oui, j'ai envisagé tout cela, et bien d'autres choses encore...

— Et ne vas-tu pas te montrer plus raisonnable ? interrogea Michel.

Elle ne répondit pas.

Encouragé par ce silence, alors qu'il s'attendait à une protestation indignée, Jacques reprit :

— Sans prétendre avoir pénétré tous les mobiles qui t'ont guidée dans la conduite, j'ai pensé que, peut-être, l'idée de déshériter complètement ma sœur d'adoption y entraînerait quelque chose.

— Il y a en effet de cela ! poursuivit-elle.

Cette idée, continua l'indigne fils d'Antoine Brunemont avec un accent où semblait percer une émotion profonde, me serait aussi douloureuse qu'à toi... Aussi, je te le répète, il est toujours enraciné dans mes desseins d'assurer largement le sort de celle qui fut la compagne, comme elle a été la mienne.

— Et si tu veux doubler, tripler même la somme dont je comptais faire bénéficier Denise, tu m'y trouveras tout disposé.

— Tu vois qu'il est raisonnable, fillette !... Pourquoi ne suis-tu pas son exemple ?

La jeune femme continua à garder le silence.

— Ce dont tu ne sauras douter, Rolande, poursuivit Brunemont, c'est du motif qui m'a fait agir !... Certes, j'ai aimé l'argent... Je ne m'en cache pas, et tu sais mieux que personne que, pour m'en procurer, j'ai commis souvent des actes répréhensibles... Mais aujourd'hui je suis revenu de tout, et si j'ambitionne ardemment, passionnément la fortune, c'est moins pour moi que pour toi-même et pour notre enfant !...

— Tu l'aimes donc maintenant ? fit la jeune femme avec amertume.

— Oui !... Et de toutes mes forces !... L'affreux danger auquel il n'a échappé que par miracle a éveillé dans mon cœur de père une tendresse que je n'y soupçonnais peut-être pas moi-même... Aussi, c'est pour lui bien plus que pour moi, que je veux être riche !...

— Songez-y !... appuya Laverdac... Il paraît qu'il est chétif, le pauvre !... Il lui faudra des soins, de grands médicaments... une nourriture délicate... L'air du Midi, sans doute... Pour tout cela, il est nécessaire d'avoir de l'argent... beaucoup d'argent... Plus tard, s'il a la fortune que nous rêvons pour lui, son sort sera assuré, aussi brillant que le nôtre fut misérable et désolé !... Allant ton fils comme tu l'aimes, l'avenir superbe qui t'attend n'est-il pas à tes yeux, le plus persuasif des arguments ?

Elle ne répondit pas plus à cette éloquente tirade qu'aux protestations sentimentales de son amant ; mais, comme se parlant à elle-même, elle murmura :

— Rentrer chez José Rivas maintenant... Est-ce encore possible ?...

Un éclair passa dans les yeux de Jacques.

Leur adversaire ne repoussait plus l'idée qui la révoltait tant la veille. C'était un progrès.

— Puisque je t'affirme qu'il ne se doute de rien !... Il te croit à Ruminvercke, auprès de Barbara... de l'excellente femme qui t'a élevée !...

— Ah ! tu lui as dit cela ?...

— Oui, j'ai inventé ce prétexte pour légitimer ton absence... N'était-ce pas la plus plausible des raisons à lui donner ?

— En effet !... Mais si je lui revenais maintenant, mon protecteur ne craindrait-il pas quelque nouvelle méprise de, et ne serais-je pas, de sa part, l'objet d'une surveillance à laquelle je ne veux pas... je ne peux pas m'exposer ?...

— Quelle erreur !... protesta Laverdac... Il sera très heureux de te revoir pour t'imposer des conditions !

— Et, en prenant les précautions nécessaires, tu pourras aller voir notre enfant, — car c'est à cela qu'il

tu songes, n'est-ce pas, — aussi souvent que le cœur t'en ôtra...

— D'ailleurs, Jacques profitera de ton retour pour que le digne homme fixe une date très rapprochée à votre mariage.

— Notre mariage !... répéta lentement Rolande.  
— Sans doute ! poursuivit Brunemont. Alors tu n'auras plus aucun obstacle à redouter... Nous partirons en voyage, nous nous établirons au loin même, si tu le veux, et nous emmènerons avec nous le cher petit être qui occupe tant de place dans notre cœur !...

— Oui, reprit la jeune femme... Il y a là de quoi tenter une mère...

— De quoi la décider ! ranchérit Laverdac... Certes, je sais bien que le moyen que nous te proposons pour t'enrichir n'est pas exempt de reproches... Mais la lutte est dure, vois-tu, aujourd'hui, pour arriver à la fortune... Les chemins sont encombrés par des milliers de concurrents qui se poussent, se culbutent, marchent les uns sur les autres pour parvenir plus vite au but. Jacques l'a éprouvé, et moi aussi... Crois-tu que ton fils puisse réussir là où nous avons échoué !...

L'aveugle hochait la tête avec un accent amer et dédaigné.

Jacques voulut presser Rolande encore davantage.  
— Je comprendrais des scrupules de ta part si tu n'avais pas su ce que c'était que la misère... la misère qui, malgré tous mes efforts, nous attend sûrement tous les trois.

— Tous les quatre ! gémit l'aveugle.  
— Compare l'existence qui nous est réservée à celle que nous pouvons te devoir !...

— Quand on est jeune comme tu l'étais, aux époques noires de la vie, on a encore de la force et du ressort pour lui résister ; mais la pauvreté dans la vieillesse est mille fois plus hideuse !...

Jacques reprit avec chaleur :  
— Un bon mouvement, Rolande, et tu nous sauves tous !... Tu sauves Marcel, tu lui donnes la plus grande preuve de tendresse qu'une mère puisse donner à son enfant !...

Un éclair passa dans les yeux de Rolande.  
Elle se mordait nerveusement les lèvres tandis que, sous son corsage, son sein battait violemment.

Un combat se livrait-il en elle !...  
La tentation de céder aux raisonnements dont on la pressait l'envahissait-elle, ou bien, au contraire, était-ce l'indignation qui lui soulevait le cœur ?

Et faisait-elle un surhumain effort pour ne pas crier à Jacques Brunemont l'horreur qu'il lui inspirait en énonçant des arguments de cette nature pour essayer de la convaincre ?

Laverdac crut sentir la place entamée ; l'instant était venu de livrer l'attaque décisive.

— Ton fiancé a raison, mon enfant... Tu peux être notre Providence à tous !... Et dis-moi s'il y a beaucoup de femmes qui hésiteraient à accepter le sort éblouissant que t'attend.

Rolande eut un éclat de rire sardonique dont instinctivement tressaillit l'aveugle.

Elle semblait à Laverdac que c'était lui-même qu'il venait d'entendre rire...

— Vous êtes si éloquentes tous les deux, fit-elle enfin que vous résister est difficile...

— Alors, fit Jacques épanoui, tu ne refuses plus ?...

— Vous m'avez ébranlée, c'est certain !

— Parce que nous te parlons raison ! reprit Brunemont avec un cynisme presque inconscient.

— Mais vous me jurez de tenir vos promesses, tant à votre égard qu'à celui de Denise ?...

— Sois tranquille, interrompit Laverdac, commençant à partager à son tour l'optimisme de son complice...

D'ailleurs, notre intérêt te répond de notre obéissance.

— Oui, reprit la jeune femme avec un imperceptible tressaillement des lèvres... Vous avez raison !

— Ainsi, tu es prête à réintégrer l'hôtel des Champs-Élysées ?

— Puisque vous m'affirmez tous les deux que c'est nécessaire...

— Et quand retourneras-tu chez José Rivas ?

— Quand vous voudrez... Tout de suite si vous l'exigez.

L'aveugle repliqua :  
— Nous n'exigeons rien, Rolande... Nous nous en rapportons entièrement à toi !

— Mais il me semble cependant, fit Jacques, que plus tôt nous ramènerons l'enfant à son père, mieux cela vaudra.

— Eh bien, je suis à votre disposition... Le temps de remettre mon chapeau et de prendre mon manteau.

— Hâte-toi.

La jeune femme sortit.

Tandis qu'elle remontait dans sa chambre, les deux complices, tout à leur joie exubérante, se congratulaient mutuellement.

— Cette fois, disait Brunemont, José Rivas comprendra qu'il serait imprudent que sa pupille ne changât pas rapidement de tutelle... C'est un mari qu'il faut à cette enfant !

— Tu as raison !... Il importe d'arrêter séance tenante la date du mariage... Il faut pour nos projets que, dans quinze jours, ce soit une chose faite.

— Compte sur moi !

Rolande piquait son chapeau sur sa tête, lorsque Clarisse entra dans la chambre.

— Ou allez-vous ? demanda la Poivrote.

— Je rentre chez José Rivas !... fit froidement la fille de Michel.

Son interlocutrice eut un geste de stupéfaction.

— Vous cédez à ces misérables, après ce que vous m'avez confié !... Après ce dont nous sommes convenus !...

— Oui, j'ai réfléchi... Ils m'ont dit, continua-t-elle avec amertume, qu'il s'agissait du bonheur de mon enfant.

— Ah ! reprit Clarisse avec énergie, Dieu m'est témoin que j'aime ma fille, mais je ne voudrais pas acheter le sien à ce prix-là !

Rolande se rapprocha d'elle, et d'une voix profonde :

— Ayez confiance, Clarisse !... murmura-t-elle... C'est pour nous, c'est pour notre victoire commune que je pars !...

La Poivrote la regarda longuement, reprenant confiance.

Elle se demandait même si elle n'agirait pas prudemment en remettant à Rolande la lettre de Vézzy qu'elle ne sentait plus en sûreté depuis que l'aveugle en connaissait l'existence.

Rolande aussi avait les yeux fixés sur Clarisse. Elle semblait deviner que la malheureuse avait des mots sur les lèvres qu'elle ne se décidait pas à prononcer.

En effet, la Poivrote hésitait...

Rolande était sincère... Mais c'était la fille de Michel Cartigny...

D'ailleurs, ce papier avait un trop grand prix pour qu'il fût possible à Clarisse de s'en dessaisir...

Ah ! si elle avait su que José Rivas et Georges Davennes ne faisaient qu'un seul homme !

Les deux femmes se serrèrent la main avec effusion, sans prononcer une parole de plus.

— J'ai envoyé chercher une voiture, dit Jacques à Rolande quand la jeune femme rentra dans la pièce où il l'attendait avec Michel.

— Partons !

— Un dernier baiser à ton vrai père, mon enfant ! fit avec componction l'aveugle... Songe que tu ne me verras plus maintenant qu'à la sacristie !...

Rolande eut un geste de répulsion qui échappa naturellement à Michel.

Jacques tournait le dos, occupé à mettre ses gants.

La jeune femme tenait son front à l'aveugle.

— A ce soir, dit celui-ci à Jacques... Tu viendras me raconter comment se sera effectué ce retour.

— Compte sur moi.

Les deux fiancés disparurent.

Laverdac, resté seul, se frotta les mains.

Rolande avait cédé !...

La première moitié du plan conçu par l'aventurier était en bonne voie...

Si la vraie Denise ne reparaisait pas à l'horizon, Jacques aurait le temps d'épouser sa maîtresse.

Sans cette lettre maudite si malencontreusement retrouvée par la Poivrote, le succès de Michel aurait pu être complet.

Il avait décidément eu tort d'employer la violence auprès de Clarisse... C'étaient la ruse et la douceur auxquelles il aurait dû recourir... La réussite était à ce prix.

Retrouvant définitivement la maîtrise complète de soi-même, il retourna auprès de la Poivrote.

Ce n'était plus le forcené qui voulait, la veille, broyer sous ses talons celle qu'il résistait.

Il affectait au contraire un air contrit en se retrouvant en présence de la victime.

— Clarisse, dit-il, j'ai eu tort de te parler comme je l'ai fait à propos de cette lettre. Mais il n'est jamais trop tard, n'est-ce pas, pour reconnaître ses torts ?...

Elle ne répondit pas et jeta sur lui un regard soupçonneux, se demandant si elle ne préférerait pas sa fureur à cet air doucereux.

Il continua :

— Aussi, je sollicite mon pardon humblement, à genoux si tu m'y forces... Je tiens, vois-tu, à ce que nous redevenions deux bons amis comme autrefois !...

— Jamais ! répondit-elle.

— Oui... Je comprends... Tu es encore sous l'impression de la pénible scène que je déplore... Tu dois bien me connaître, pourtant !... Tu sais que toutes mes souffrances m'ont aigri et rendu injuste !... Il ne faut pas trop m'en vouloir !... Je t'affirme que je regrette ma conduite, et que je me repens de t'avoir maltraitée !

— Je ne te crois pas !

— Pourtant, je suis sincère, je te l'assure !... Allons ! ne te montre pas impitoyable !... Il reste toujours une lueur de générosité au cœur des femmes, même quand il a été aussi meurtri que le tien !... Je saurai te faire oublier tous les mauvais jours !

— Il est trop tard !

— Ne dis pas cela !... Ne cherche pas à me décourager !... Bientôt, vois-tu, nous quitterons cette maison où la lutte pour la vie a été si particulièrement dure... Bientôt, nous serons riches, et nous irons loin, dans un pays tranquille où personne ne saura notre histoire !... Là, je veux te reconquérir, Clarisse !... Je veux que tu me rendes toute ton affection !...

En l'écoutant la, malheureuse se cachait le visage entre les mains, secouée par la honte et par le dégoût.

Le misérable ne l'abusait plus.

Elle sentait tout ce que ses intonations avaient de faux et de forcé.

— On dit, modula sagement Cartigny, qu'on ne saurait recommencer l'existence... Malgré cela nous essaierons, car tes reproches m'ont atteint au plus profond de mon être !... Oui, je me repens de tout ce que j'ai fait de mal... Que veux-tu ?... C'est un peu ta faute... Tu étais si joyeuse !... Pourtant, je ne t'accuse pas, car je sais que si je t'avais consultée, tu aurais repoussé avec horreur toute complicité dans ma mauvaise action... Mais je n'avais plus ma raison !... Songe ce c'est pour l'avoir à moi seul que j'ai fait ce que tu sais !... Je te jure pourtant, Clarisse, sur le souvenir de notre amour, que si Georges Davenesse n'était pas mort, j'aurais le courage d'aller le braver et de lui révéler toute la vérité !... Mais cette réparation n'est plus possible... Ah ! si tu en avais une autre à me proposer !...

— Eh bien, oui, fit-elle d'une voix lente... J'en ai une.

— Laquelle ?...

— L'innocent n'est plus là, tu l'as dit, mais tu peux réhabiliter sa mémoire... Tu peux laver son nom de l'infamie que tu y as attachée !... Ma fille, au moins, se courbera plus le front sous une honte imméritée !

— Tu as raison, fit humblement Michel, et je reconnais là ton grand cœur, Clarisse. Aussi cette tâche que tu rêves de voir accomplir, sans doute tu voulais l'assumer toi-même.

— Oui, fit courageusement la Poivrote.

— Je te remercie de m'y associer... D'ailleurs, c'est une bonne inspiration que tu as là !... Faible et fatiguée comme tu l'es, peut-être te serait-il difficile de réussir. Mon expérience et mon concours te seront, j'en suis sûr, une utile assistance... Mais pour que les juges aient le moyen de rendre l'honneur au nom de Davenesse, il faudra leur fournir la preuve qu'il a été fausement accusé... Cette preuve que tu possèdes, confie-la-moi !...

— Ah ! serpent ! s'écria-t-elle... Moi qui l'écoutais !... Comme si tu pouvais vouloir autre chose que mordre et trahir !... Cette preuve que tu essaies de m'extorquer hypocritement aujourd'hui, comme tu voulais me l'arracher hier par la menace, si j'avais la folie de te la confier, tu la brûlerais devant moi !... Mais je te connais !... Je t'ai démasqué !... Je sais ce que valent tes protestations... Tu l'es trop joué de moi pour pouvoir m'abuser encore !... La lettre que tu veux me rendre, je la garde, et si je ne sais pas m'en servir seule, comme tu dis, sois tranquille !... Je trouverai autour de moi des gens qui m'aideront !

A mesure que Clarisse parlait, une effroyable transformation s'opérait sur le visage de l'aveugle.

Jamais il n'avait paru si atroce.

Ses yeux étaient devenus sanglants. Une écume frogeait ses lèvres tordues.

Il saisit la malheureuse par le bras et enfonçant dans sa chair ses doigts d'acier :

— Eh bien, oui, la Poivrote rugit-il. Je te hais !... Et si je n'avais pas l'espérance de l'arracher cette lettre, je t'étranglerais de ces mains dont tu sens la vigueur !... C'est la guerre entre nous deux !... Une guerre implacable, sans merci !... Oui, je veux cette preuve, et je

l'aurai !... Il sera temps, alors, de me débarrasser de ta carcasse !

Il la repoussa avec une telle force, que la malheureuse alla tomber dans un coin de la chambre, tandis que le bandit sortait en fermant violemment la porte.

Clarisse resta prostrée dans ses réflexions jusque vers quatre heures du soir.

A ce moment, la porte s'ouvrit.

Elle releva la tête.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Madame, fit la servante qui venait d'entrer, c'est ce monsieur qui est venu l'autre jour et que madame a vu... Il demande encore M. Laverdac.

— De qui parlez-vous ?... Je ne vous comprends pas...

— Ce jeune homme m'a dit son nom, mais je ne l'ai pas très bien saisi... C'est un docteur... de Fauque... de Faugerolles, je crois...

— M. de Faugerolles ?... rectifia Clarisse dont les yeux brûlaient... Et il veut voir M. Laverdac ?

— Oui, madame, mais monsieur est sorti... Alors, comme, l'autre jour, madame a reçu ce monsieur...

— Où l'avez-vous fait entrer ?

— En bas, dans le petit salon.

— Depuis combien de temps M. Laverdac est-il sorti ?

— Depuis une heure environ, avec M. Jacobs qui est

venu le prendre.

— C'est bien ! je descends, fit précipitamment Clarisse

Elle suivit la domestique.

Une fois en bas, celle-ci ouvrit la porte du salon.

Clarisse entra.

La pièce était sombre.

La mère de Denise chercha des yeux le jeune médecin.

Mais, à ce moment, un bruit de clef dans la serrure se fit entendre.

Le pêne avait été tourné deux fois.

— Tu es prise au piège, la Poivrote ! cria, derrière la porte, la voix railleuse de Laverdac... Tu peux crier à ton aise !... Les murs sont épais et les voisins sont loin !...

— Ah ! malheureuse que je suis !... clama Mme Davenesse. L'infâme a raison.

Du fond de cette pièce éloignée, personne ne pouvait l'entendre : la fenêtre, comme celle de plusieurs chambres de la maison, donnait sur une cour étroite ménagée au centre même de l'hôtel.

Elle tomba accablée sur un fauteuil et se mit à pleurer amèrement.

Deux heures s'écoulèrent sans qu'on la délivrât.

Enfin, la porte s'ouvrit. Elle remonta précipitamment chez elle.

En y pénétrant, elle recula.

La chambre entière de Clarisse avait été bouleversée de fond en comble, les murs, les boiseries avaient été sondés ; les tapis avaient été soulevés ; les matelas étaient évantrés.

Laverdac et ses compagnons, avaient fouillé les meubles, déchiré les rideaux ; la cheminée avait été démolie.

Le coffre qui contenait la correspondance de Mme Savelli, était sur le plancher, brisé.

Les reliques, les lettres de la morte qui y étaient enfermées étaient éparpillées à côté.

Les coussins des fauteuils et des bergères gisaient à terre, lacérés ; le canapé était au milieu de la chambre, sans dessus dessous.

Haletante, l'infortunée ferma la porte à double tour...

Mais, sans doute, c'était là une précaution inutile.

Derrière les murs, à travers une fissure pratiquée à dessein, elle se sentait épée, guettée par les complices de l'aveugle.

Elle jeta un coup d'œil sur la cachette.

Les sangles du canapé étaient intactes.

Elle poussa un soupir de soulagement et s'occupa de réparer de son mieux cet épouvantable désordre.

La nuit était venue.

La servante apporta à Clarisse son dîner dans sa chambre.

La malheureuse n'y toucha que du bout des lèvres.

Une pensée la soutenait : Rolande devait agir !...

Elle se repentait maintenant de ne pas avoir confié à la jeune femme cette lettre qu'elle avait tant de mal à défendre.

Elle se mit au lit et, accablée par les émotions multiples de cette terrible journée, ne tarda pas à s'endormir.

Elle était dans son premier sommeil, lorsqu'un cas crépitements singuliers la réveillèrent.

Une odeur âcre la saisit à la gorge.

Du côté de la fenêtre, à travers les rideaux tirés, une lueur rougeâtre brillait.

Clarisse allongea la main vers un petit guéridon placé à côté de son lit, et frotta vivement une allumette.

Tenant dans sa main une bougie, assise sur son lit, elle regarda...

Un épais nuage de fumée envahissait la pièce.

Elle se leva précipitamment et, passant sa robe de chambre, écarta les rideaux de la fenêtre qui donnait sur la cour.

Elle recula épouvantée.

C'était le feu !

La fumée augmentait de plus en plus...

Quelques instants plus tard, il serait impossible de la apporter.

À ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit violemment, livrant passage à Laverdac affolé de terreur.

— Clarisse ! Clarisse !... hurta-t-il. Tu as vu !... C'est le feu !... Ah ! sauve-moi ! Sauve-moi !... Par pitié !... Oublie tout le mal que je t'ai fait !... Les domestiques sont partis, les lâches !... Si tu m'abandonnes comme eux, c'est fait de moi !... Je vais mourir ici, brûlé vif !...

Un crépitement de bois, résonnait dans le corridor, venant de l'escalier.

Michel était tombé à genoux au milieu de la chambre.

— Tu ne me repousseras pas !... gémissait-il... Tu auras pitié de moi !... Regarde !... J'ai eu le temps de sauver notre argent !... Donne-moi la main !... Guide-moi !... Au nom de ta fille !...

Le bouleversement du misérable faisait peine à voir.

Clarisse fut en proie à une sorte de panique.

— Va !... Va vite ! dit-elle en le guidant vers l'autre porte... Passons par l'escalier de service... Il ne doit pas être encore en flammes...

L'aveugle sortit en chancelant.

De fortune, Clarisse n'en avait pas à sauver... Mais il était un bien unique dont la conservation lui importait plus que tout.

S'agenouillant devant le canapé, écartant les franges de la main, en un mouvement rapide comme la pensée, elle arracha la ceinture et saisit le précieux portefeuille qu'elle y avait caché.

Sous la précipitation de son geste, les ressorts de cuivre vibrèrent légèrement.

À ce moment, un homme bondit sur elle comme un faucon sur sa proie, et lui arracha son trésor...

L'aveugle poussa un formidable éclat de rire et, triomphant, s'écria :

— Quand je te disais, la Poivre, que tu n'étais pas de force à lutter avec moi !...

Dans un transport de fureur, Clarisse se précipita sur le voleur.

Quatre mains la tirèrent violemment en arrière.

Jailloux et Jacobs, entrés à l'improviste, l'eurent bientôt réduite à l'impuissance.

Laverdac avait enfoué le portefeuille au fond de sa poche après y avoir constaté la présence de la lettre si avidement désirée.

— Et l'incendie ? demanda l'aventurier à ses complices.

— Il est éteint, ricana Jacobs... Les quatre caisses d'emballage qui brûlaient dans la cour et la boîte de paille de l'escalier ont fait leur effet !...

— Il ne nous reste plus, fit Jailloux goguenard, qu'à ouvrir la fenêtre pour donner de l'air.

Les trois bandits s'éloignèrent en éclatant de rire.

Clarisse étendue sur le parquet, ne s'était pas relevée.

Toute blanche dans la nuit, elle versait des larmes de sang... Et ces mots s'échappaient de ses lèvres, comme le râle d'une moribonde :

— Dieu n'a pas voulu !... Dieu ne m'a pas pardonné...

## XI

## LES DEUX DENIS

À leur arrivée à l'hôtel des Champs-Élysées, Jacques et Rolande s'étaient empressés de se rendre auprès de José Rivas qui, leur avait-on dit, se tenait dans son cabinet de travail.

Un hochement de la prétendue Mexicaine la tête baissée et l'air à nos méditations si profonde qu'il ne parut même pas se douter que quelqu'un venait l'en arracher.

Jacques, s'agitant, s'écria :

— Monsieur Rivas, je m'étais engagé à vous ramener Denise, la voici !

Davenesle, violemment ému, ne trouva pas un reproche à adresser à la fugitive.

Les bras ouverts, il s'avança vers elle pour l'embrasser.

D'un geste, la jeune femme l'arrêta.

— Un moment, monsieur ! fit-elle, impassible.

L'étrangeté de cette attitude cloua sur place le militaire.

— Pourquoi cette froideur, Denise ? demanda-t-il avec étonnement... Si c'est pour l'excuser de l'inquiétude où tu m'as plongé, c'est inutile !... en te revoyant, je te l'ai déjà pardonnée... Oublies-tu que je te considère comme mon enfant ?

Le regard assuré, détachant chacun de ses mots, la jeune femme poursuivait :

— Si je suis revenue ici, monsieur, c'est pour mettre fin à une grande injustice et réparer, dans la mesure où cela m'est possible, le mal que j'ai contribué à faire.

Stupéfié de ces paroles, Jacques Brunemont fit un pas en avant, comme pour arrêter sa maîtresse.

Elle ne parut pas le remarquer.

— M. José Rivas, poursuivit-elle, en me recevant, vous avez cru accueillir ici Denise Davenesle ?...

— Oui, certes, répondit Georges profondément surpris à son tour... Mais pourquoi parles-tu ainsi ?...

— Parce que je ne suis pas celle que vous croyez !

— Que dis-tu ?

— Un mot vous apprendra tout. Je m'appelle Rolande Cartigny !

— Rolande ?... s'écria Jacques.

— La fille de Michel !... fit Davenesle écrasé par cette révélation, et sans se demander ce qui penserait Brunemont en le voyant connaître si familièrement son complice.

Mais le bouleversement du misérable était indicible. Il semblait subitement anéanti.

Seule, au milieu de ces deux hommes, Rolande conservait la plénitude de son sang-froid.

— J'ai usurpé une place qui ne m'appartient pas... Mais aujourd'hui, le rôle que je jouais pèse trop lourdement sur mes épaules... Je n'en veux plus !

Davenesle poursuivit d'une voix altérée par l'émotion :

— Pourquoi... avez-vous commis, cette mauvaise action ?...

— Parce qu'on m'y a forcée,

— Votre père ?

— Mon père et cet homme !

D'un geste méprisant, elle désignait Jacques, qui, la tête dans ses deux mains, ne voyait plus rien, n'entendait plus rien.

Sans relever cette accusation, Davenesle s'écria :

— Mais Denise ?... Où est-elle alors ? Où est ma fille ?

Il s'arrêta.

Il avait failli se trahir...

Rolande répondit de sa voix métallique :

— Monsieur, on vous a promis de vous rendre Denise Davenesle ; vous ne serez pas déçu... Mais ce ne sera pas à Jacques Brunemont que vous la devrez, c'est à moi !

Georges regardait tour à tour la jeune femme et Jacques.

Il s'expliquait maintenant l'antipathie instinctive que le fils d'Ankone lui avait toujours inspiré et qu'il s'était si souvent reproché de ne pas pouvoir vaincre.

Il comprenait aussi pourquoi il lui avait semblé que Rolande manquait de tendresse sincère envers l'homme qui lui parlait au nom de son prétendu père.

— Mademoiselle, dit-il gravement, si, grâce à vous, je peux serrer dans mes bras cette dont vous avez pris la place, non seulement je vous pardonnerai, mais de plus profond du cœur je vous remercierai... Parlez ! Parlez vite !... Vous savez où la rencontrer ?

— Oui, monsieur Rivas.

— Où est-elle donc ?

— Au château des Fougères.

— Au château des Fougères ? Chez Mme de Fougères ?

— Justement... Déjà, d'ailleurs, vous vous êtes trouvé au face de cette jeune fille... À ce moment, elle passait pour une autre, comme moi-même.

— Que voulez-vous dire ?... Je ne vous comprends pas...

— Vous rappelez-vous, l'enfant qui accompagnait cet œuf que je suis forcée, hélas, d'appeler mon père !

— La jeune fille qui m'intéressait à un si haut point et que j'ai voulu arracher à sa vie de honte et de misère ?...

— Précisément.

— Quoi ?... Vous dites que ce serait...  
— Je vous dis que c'est elle, la vraie Denise, la fille de Georges Davenesle... Du reste, elle-même, une fois en face de moi, vous le confirmera... Car vous me permettrez de vous accompagner auprès d'elle ?

— Oui, certes, et le plus vite possible !  
— Sur-le-champ si vous le désirez, car j'ai hâte, moi aussi, de la revoir !

— Vous la connaissez donc ?  
— N'est-elle pas l'amie de mon enfance, ma petite frangine d'autrefois ?

— Oui, c'est vrai !  
— J'ai besoin de me jeter à ses pieds pour lui demander pardon de la comédie sacrilège que j'ai jouée... Et puis, je veux aussi la remercier de ce qu'elle a fait pour mon enfant à moi, car elle m'a payé le mal que je lui faisais à mon insu en sauvant la vie de mon petit Marcel !

— Votre enfant ?...  
— Oui, mon enfant qu'elle a guéri du croup au péril de ses jours, en bravant la mort pour le guérir !

Georges se souvint de l'acte admirable que lui avait raconté Henry de Faugerolles et de l'admiration qu'il avait éprouvée pour son héroïne, — sans se douter quelle lui tenait de si près.

— Monsieur Rivas, reprit Rolande, croyez-vous que Denise pourra jamais me pardonner ?

— Comment hésiterait-elle en vous voyant réparer si largement vos fautes !

La jeune femme poursuivit, en désignant Jacques du geste :

— Et cet homme qui doit vous faire horreur autant qu'à moi, qu'en ferez-vous ?

Davenesle répondit :  
— L'écroulement de ses projets infâmes n'est-il pas pour lui, le pire des châtements ?... Allons retrouver Denise, mon enfant, et laissons Dieu accomplir lui-même son œuvre de justice.

Trois fois par semaine environ, Mme Collinet amenait le petit Marcel au château des Faugerolles.

C'était une joie pour Cécile de revoir l'enfant à qui ses promenades faisaient un grand bien.

On venait justement d'annoncer à la jeune fille l'arrivée de la digne aubergiste de la « Treille d'Or », avec son nourrisson.

Elle quitta M. et Mme de Faugerolles à côté desquels elle travaillait paisiblement sous les grands arbres du parc, pour aller à la rencontre des arrivants.

Henry suivait des yeux, avec ravissement, la silhouette élégante de la jeune fille qui disparaissait et reparais-sait tour à tour à travers les buissons.

Mme de Faugerolles, un sourire d'exquise bienveillance aux lèvres, semblait heureuse du bonheur de son fils.

Depuis que l'héroïque enfant avait été amenée presque mourante au château des Faugerolles, Henry tout à son devoir professionnel, n'avait pas dit un mot à sa mère pour lui rappeler qu'il aimait Cécile.

Lorsqu'il avait revu la jeune fille chez José Rivas, à côté de cet indigne père, il avait naturellement confié à Mme de Faugerolles la tristesse que cette rencontre lui avait causée.

La mère et le fils étaient tombés d'accord pour rendre une entière justice à la parfaite innocence de l'infortunée, et la sœur de Georges Davenesle s'était vivement intéressée aux efforts de José Rivas pour l'arracher au milieu délétère où elle s'étouffait si douloureusement.

En voyant arriver si inopinément chez elle, conduite par Henry, celle qui aurait été victime de son dévouement sans l'ardente intervention du jeune médecin, Mme de Faugerolles estima ce rapprochement providentiel.

Avec sa clairvoyance maternelle, Laurence avait vite pu juger par elle-même de la justice de son appréciation à l'égard de Cécile.

La jeune fille semblait vraiment la pureté même et le sentiment qu'elle devait inspirer était de ceux dont un honnête homme n'a pas à rougir.

La mère, à son tour, n'avait pas tardé à être entièrement conquise par cette angélique enfant.

Elle témoignait à Cécile une bienveillance de tous les instants qui ravivait la convalescence.

Celle-ci ne se souvenait pas de sa mère mais pensait souvent, au fond de son cœur ingenu qu'elle eût désiré qu'elle ressemblât à Mme de Faugerolles.

Lorsque la jeune fille fut tout à fait hors de vue, Henry débarrassa la tête en poussant un soupir.

— Tu l'aimes toujours ? demanda la comtesse.

— Oui, mère, répondit-il. De plus en plus.

— Elle le sait ?

— Je n'ai pas pu le lui cacher.

— Et qu'a-t-elle répondu à ton aveu ?

— Que la distance qui nous séparait rendait impossible tous les rêves que nous avions pu former l'un et l'autre.

— Pauvre petite !... Et que lui as-tu dit, toi ?

— Que j'aplanirai tous les obstacles auxquels elle faisait allusion.

— Eh bien ! mon enfant, interrogea doucement Mme de Faugerolles, quels sont les projets ?

Il leva la tête vers celle qui l'interrogeait.

— Mère, dit-il d'un ton empreint de la plus respectueuse tendresse, si je te demandais de bénir notre union, y consentrais-tu ?

— Tu sais, mon fils, que je te laisse ton entière liberté... Tu es le maître de ta vie... Et j'ai la conviction que la générosité de ton âme ne t'empêchera pas de voir les responsabilités qu'un homme assume, en pareil cas.

— Tu es raison, mère, je les ai envisagées, et je ne les redoute pas.

— Ainsi, tu admetts comme moi qu'elle n'est pas s'égarer, j'ai confiance en toi.

— Et en Cécile ?

— En elle aussi.

Il reprit avec une chaleur communicative :

— Ainsi, tu admetts comme moi qu'elle n'est pas atteinte par la tare paternelle ?

Mme de Faugerolles répondit doucement :

— L'enfant ne saurait être responsable des fautes de ses parents... Plus son père est indigne, plus cette jeune fille a droit à notre estime, puisqu'elle a gardé sa pureté virginale au milieu de tant de dangers.

— Ah ! mère, tu parlais de mon cœur ! Que dire de la noblesse du tien !...

La comtesse reprit :

— Tu persuaderas à cet homme que, dans l'intérêt de sa fille, dans le sien propre, il doit disparaître, se fixer à l'étranger où tu lui fourniras les moyens de vivre.

— Sois tranquille ! Je saurai le convaincre.

Un nuage passait sur le front de Mme de Faugerolles tandis qu'un profond soupir s'échappait de sa poitrine.

— Cette œuvre de salut à laquelle tu m'as associée, mon fils, m'apportera une grande consolation... Elle sera pour moi comme un rachat !...

— Mais tu n'as pas commis de faute !

La veuve de Guilbert de Faugerolles secoua la tête.

— Je n'ai pas fait ce que j'aurais dû jadis. Je n'ai pas assez lutté !

— N'as-tu pas subi une volonté plus forte que la tienne ? protesta le jeune médecin. Si tu avais été coupable, la faute aurait été expiée par les longues années d'affliction que tu as traversées...

— Oui, le repentir a été amer !... Mais il n'a pas suffi à me faire retrouver la paix de ma conscience !

— Ah ! mère, tu l'exagères tes devoirs ! Songe que mon père t'a imposé sa autorité !

— Je n'aurais pas dû la subir !... J'étais la sœur de Georges Davenesle, et je l'ai sacrifié !

Henry poursuivit :

— Rappelle-toi !... Mon pauvre oncle n'a-t-il pas dit à José Rivas qu'il ne l'avait jamais accusée ?...

— C'est une preuve de plus de la générosité de son cœur... Les révélations de M. José Rivas m'ont apporté un très grand soulagement. Elle n'ont pas apaisé mes remords !...

— Calme-toi, reprit Henry avec une sollicitude inquiète... tu sais que je redoute pour toi des émotions trop profondes !... Ne l'abandonne pas à la cruauté de ces souvenirs !

Elle répondit, s'efforçant de retrouver le calme, de sourire même :

— Tu as raison ! Il m'est défendu de m'attrister au jourd'hui... Je n'avais qu'un fils, et voici que je vais avoir deux enfants !

A ce moment, Cécile reparut.

Elle tenait dans ses bras le petit Marcel. De sa main libre, elle lissait sur le front de l'enfant ses cheveux blonds et bouclés.

— Voyez, madame ! s'écria-t-elle en une extase attendrie, en peuvant pincer sur un fauteuil d'osier, à côté de ses hôtes... Voyez monsieur Henry, comme il devient joli, notre bébé !

Le sourire de Marcel était moins meurtri, moins péni-tent... Les couleurs revenaient peu à peu sur cette face qui avait été si pâle.

Il agita ses menottes en signe de contentement de se voir si bien couffé.

— Il vous dit bonjour, affirma la jeune fille s'adressant à la comtesse, et il remercie son docteur pour ses excellents soins !

Henry répliqua :

— Sans les vôtres, à quoi les miens lui eussent-ils servi ?...

Tandis qu'il approchait ses lèvres du front du poupon, un domestique vint annoncer à la comtesse qu'un voiture s'était arrêté devant la grille.

Elle amenait M. Rivas et sa fille.

En effet, dans la grande allée, à quelque distance, derrière le serviteur, Georges Davenesse, accompagné de Rolande, venait d'apparaître.

— Oh ! mon Dieu ! fit Cécile, je vais vous gêner...

— Comment pouvez-vous le penser ? protesta Henry... Vous savez l'intérêt que vous porte M. Rivas... Il sera, au contraire, heureux de vous trouver ici... Quant à ma cousine, vous la connaissez déjà.

— C'est vrai, balbutia Cécile, songeant à ce voi du bracelet, quelques semaines plus tôt, en l'hôtel des Champs-Élysées et aux soins que, pendant son évanouissement, lui avait prodigués cette jeune femme si douce et si compatissante.

Mais avant que Mme de Faugerolles eût eu le temps de prononcer un mot pour souhaiter la bienvenue à ses visiteurs et pour leur expliquer la présence de Cécile, Rolande, dans un mouvement irrésistible, s'était précipitée aux genoux de celle-ci.

— Ah ! s'écria-t-elle, couvrant tour à tour de baisers les mains de la jeune fille et le front de son enfant, soyez bénie, vous qui m'avez sauvé mon fils !...

— Son fils !... répétaient Henry et Mme de Faugerolles au comble de la stupefaction.

Rolande releva son visage baigné de larmes.

— Oui, mon petit Marcel que voici et qui, sans son admirable dévouement, ne serait plus qu'un cadavre !

Les yeux interrogateurs du fils et de la mère allèrent de Rolande à José Rivas.

Celui-ci, malgré son affection pour eux, ne les regardait pas.

Muet, immobile, les lèvres agitées par un tremblement convulsif, les bras à demi tendus, il contemplait sa fille...

Sans comprendre la raison de cette émotion, Mme de Faugerolles questionna timidement :

— Vous avez un fils ?... Vous, Denise ?...

— Ah ! madame, reprit Rolande, vous me crovez, vous aussi, la fille de Georges Davenesse, de votre frère... de votre oncle, monsieur Henry... Ce n'était pas vrai ! j'avais usurpé ce titre sacré... M. Rivas a bien voulu me pardonner... Peut-être serez-vous aussi élémentaire que lui !...

Laurence et Henry étaient trop interdits pour pouvoir répondre.

D'ailleurs, la fille de Laverdac ne leur en laissa pas le temps.

Elle était revenue vers sa frangine qui, paralysée, elle aussi, par la surprise, la regardait d'un œil presque hagard.

— Mais celle dont il faut que j'implore avant tout la grâce, celle devant qui je dois m'humilier à genoux, poursuivit-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler, c'est vous, mademoiselle... Pardonnez-moi, Denise Davenesse !...

La jeune fille devint blanche comme un lis.

— Que dit-elle ?... balbutia Henry.

— Denise Davenesse !... répéta la comtesse dont le cœur battait avec une force mortelle.

Insoufflée de se maîtriser davantage, de résister à l'émotion surhumaine qui gonflait sa poitrine, Georges s'écarta en un suprême élan de tout son être :

— Oui, c'est ma fille !... c'est ma Denise !... Embrasse ton père, mon enfant !

— Ah ! fit la pauvre haitant... Vous ! Mais alors, ce n'est donc pas l'autre... ce homme !...

— Non ! non ! Ce misérable ne l'est rien, mon adoré !... Le père égaré de toi depuis si longtemps, mais dont jamais la pensée ne t'a quittée à travers le temps et les milliers de lieues qui nous séparaient, c'est moi, moi, Georges Davenesse !

— Mon papa !... Mon pauvre papa Georges !...

Ils n'eurent pas la force de dire un mot de plus et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Si cette révélation soudaine avait mondé de ravissement et de bonheur l'âme de Denise, elle n'avait pas produit un moindre saisissement sur ses autres témoins.

Mme de Faugerolles contemplait avidement le frère qui lui était si soudainement rendu.

Ce fut Rolande qui, la première, reprit, les yeux étincelants :

— Ainsi, monsieur, vous n'êtes pas José Rivas !... Vous êtes bien...

Il l'interrompit d'une voix vibrante :

— Oui, je suis Georges Davenesse !... Oui, Denise est ma fille !... Viens à moi, Laurence ! Et toi aussi, Henry !... Car vous n'avez jamais cessé, avec mon enfant, d'être ce que j'aimais le plus au monde !

À leur tour, Mme de Faugerolles et son fils étrennèrent le martyr avec la plus touchante effusion.

Rolande seule ne pouvait prendre part à la félicité suprême que goûtaient la mère et le fils, la fille et le père si heureusement, si inopinément rendus les uns aux autres.

— Ainsi, répéta-t-elle, vous êtes M. Davenesse !...

— Oui !... continua ce dernier... Je ne pouvais garder plus longtemps mon secret !... Il y a des limites aux forces humaines !... Je voulais conserver le nom de José Rivas, de mon malheureux compagnon mort là-bas, à côté de moi, à l'heure de notre triomphe, jusqu'à ce que je fusse réhabilité par la justice... Car vous n'avez jamais douté de mon innocence, et je vous en remercie !... Mais, en retrouvant ma fille obérée au milieu de vous, mon cœur a parlé plus fort que ma raison !...

Denise enlaga plus étroitement son père :

— Mon papa Georges ! répéta-t-elle, pleurant et riant à la fois... C'est toi !... C'est bien toi !... Le bon Dieu a enfin exaucé mes prières !... Comme tu as souffert !... Mais tu oublieras toutes ces tortures auprès de nous !... Embrasse-moi encore !... Encore !...

— Mon ange !... mon amour !... mon enfant ! balbutiait Georges dont l'allégresse croissait de plus en plus.

— Ah ! reprit la jeune fille, Clarisse me l'avait bien dit !...

— Clarisse ?... fit Georges en tressaillant.

— La femme qui était chez ce misérable Laverdac où qu'il m'a aidé à m'enfuir de son repaire !...

— Clarisse !... répéta Davenesse.

Ce nom éveillait en lui un lugubre écho.

S'agissait-il donc de la femme coupable ! Vivait-elle toujours auprès de son complice, et, malgré sa honte, avait-elle eu la pudence de ne pas dire à Denise qu'elle était sa mère ?

— Oui, expliqua l'enfant, la Poivrete, comme l'avait indignement surnommée ce monstre... Elle m'avait eût en me quittant :

« Souviens-toi que Laverdac n'est pas ton père !... »

— Et vous ne m'avez pas prévenu !... s'écria Henry.

Denise répliqua :

— Hélas ! j'avais peur qu'elle ne eût plus la tête à elle, la pauvre créature !... Ah ! elle a bien souffert aussi, celle-là !

Georges s'efforçait de rester impassible, mais son front était baigné de sueur.

Rolande intervint :

— Nous lui devons tous une profonde gratitude, Denise !... Grâce à elle, j'ai appris que vous avez sauvé mon enfant au péril de votre vie, et j'ai pu vous jeter dans les bras de votre père !...

Brisée par l'émotion, Mme de Faugerolles murmura :

— Ainsi, Georges, tu m'as pardonné ma faiblesse, me lâché de jadis !...

— Ma bonne Laurence, José Rivas ne t'a-t-il donc pas dit que Georges Davenesse n'avait jamais eu la force de l'accuser !...

— Mon oncle, prononça à son tour Henry, j'aurais dû vous reconnaître plus tôt, car vous avez la grandeur d'âme de ma mère !

— Ah !... mes amis, répondit Davenesse, la joie divine que j'éprouve en ce moment me paie de tout ce que j'ai souffert.

En lui-même, redevenant stoïque, il ajouta :

— Et de tout ce que je vais souffrir encore !...

Cependant, nul ne put deviner ses secrètes angoisses et il releva insensiblement le front.

— Mais, reprit le jeune médecin en désignant Rolande, qui continuait à prodiguer à son enfant les caresses les plus ardentes, alors, vous... vous qui portez le nom de Denise, quel est donc le vôtre ?

La mère de Marcel répondit d'une voix sourde :

— Mon père s'appelle Laverdac, ou plutôt Michel Carigny !

— Alors, vous êtes Rolande !... fit Denise... Rolande, ma petite amie d'enfance, ma camarade de jeunesse !...

— Oui, c'est moi !... Vous rappelez-vous l'atelier de

ma grand'mère !... Et les rives, et les chansons des ouvrières !... Et le surnom qu'elle nous avait donné ?...

— Les deux frangines !... Oui, certes... Mais mes souvenirs remontent plus loin encore, au temps où nous fûmes toutes les deux..., où nous allions ensemble voir la *Chatte Blanche* !

— Mais j'étais là aussi, moi ! s'exclama Henry, et je n'ai jamais oublié ce jour-là !

Davenesle hocha la tête.  
Lui aussi se souvenait !...

N'était-ce pas ce jeudi-là — ce jeudi de l'Ascension — que ses malheurs avaient commencé, alors qu'il était sorti, pendant un entr'acte, pour aller chercher des oranges ?...

Quelles épouvantables épreuves avaient suivi ce jour de fête !...

Si le malheureux n'y avait pas succombé, c'est que sa fille, son ange gardien, n'avait cessé de prier pour lui !...

Georges interrogea :

— Ainsi, vous ne vous étiez pas revues depuis votre enfance ?

— Non, dit la fille de Cartigny, excepté le jour où le hasard nous a remises en présence, avec mon père, à l'hôtel des Champs-Élysées.

— Pardon ! fit Denise, qui ne quittait pas des yeux son ancienne compagne, mais je crois que vous vous trompez, Rolande !

— Comment ?

— Plus je vous regarde, plus il me semble que je vous ai vue une fois encore !...

— Où cela ?

— Vous rappelez-vous, place de la Concorde ?... Un jour de printemps... Une petite marchande de fleurs à qui vous avez payé cinquante francs un bouquet de roses !...

— C'était vous !

— Un bouquet de roses que j'ai posé sur les coussins de votre voiture...

— Ah ! fit Rolande avec un soupir de honte, ma voiture !... C'était vous qui auriez dû être à ma place !... Mais moi, je n'aurais pas montré votre courage !... Je n'aurais pas essayé de gagner ma vie honorablement !... Croyez-moi !... J'ai souvent pensé à cette rencontre... Combien j'étais loin de supposer que la petite bouquetière à qui j'avais jeté une aumône était celle que je frustra et odieusement !

Denise répliqua :

— Vous ne m'en avez pas moins rendu un grand service ce jour-là.

— Pour ce que cela me coûtait !... fit avec un rire sardonique la fille de Cartigny.

— Ne vous calomniez pas, Rolande !... N'est-ce pas grâce à vous que j'ai retrouvé mon père ?... Vous êtes meilleure que vous ne le supposez !...

— Moi !... fit la jeune femme, les traits altérés.

— Pourquoi paraissez-vous si malheureuse ?

— Parce que ma conscience saigné au remords de ces mauvaises actions !

— Mon enfant, intervint Davenesle, on vous a abusée, circonvenue, et vous ne vous rendez pas compte de l'influence qu'on voulait vous faire commettre !

— Oui, reprit la malheureuse, les yeux brillants de colère et de rancune, c'est Jacques Brunemont !... Jacques qui m'avait affolée en me disant que c'était pour notre enfant !...

— Jacques Brunemont ! s'écria Denise.

— Un misérable, reprit Georges Davenesle, aussi vil que son père était honnête homme !...

— Hélas ! murmura tristement l'enfant. Que n'ai-je pas fait pour combattre en lui l'influence du mal !... Mais comment Rolande le connaissait-elle ?...

En quelques mots, la mère du petit Marcel mit la jeune fille au courant des biens qui l'unissaient à Jacques, aussi bien que la comédie sacrilège que celui-ci l'avait forcée à jouer auprès de José Rivas.

— Pourtant, s'écria-t-elle en terminant, je n'étais pas méchante, vous le savez, avant de subir la domination de ces deux hommes : de mon père et de mon amant !... C'est mon orgueil, mon désir de briller, ma soif de luxe qui m'ont perdue !

Denise reprit gravement :

— Vous êtes mère, Rolande... A ce titre, Dieu qui sonde les cœurs vous tiendra compte de votre repentir !... Il m'a permis de sauver votre enfant... C'est pour que vous viviez à côté de lui, heureuse et pardonnée !

— Ah ! Denise !... Denise ! Laissez-moi me prosterner devant vous comme devant une sainte !... Alors, vraiment, vous ne me refusez pas votre pitié ?

— Nous vous plaignons sincèrement et sans arrière-pensée ! reprit Davenesle.

— Mais quels êtres êtes-vous donc, reprit la fille de Cartigny avec une sorte de violence, pour m'accabler ainsi sous votre générosité ?... Ah ! si vous oubliez le passé, soyez sûrs, que je me souviendrai, moi !...

Son enfant dans ses bras, elle se dirigea vers la porte.

— Où voulez-vous aller ? demanda Davenesle.

— Ne vous occupez plus de moi !... répondit-elle en secouant la tête... Vous avez assez fait en me pardonnant !

— Nous ne vous laisserons pas partir ainsi, dit M. de Faugerolles, sans appui, sans ressources...

— Je n'ai besoin de rien, repiqua-t-elle d'un ton farouche... puisque Denise et vous, monsieur, m'avez rendu mon enfant... Avec ce petit homme-là, je suis riche !... plus riche que si j'avais réussi à voler les millions de José Rivas !

A ce moment, le petit Marcel, voyant qu'on allait le séparer de Denise, exhala une douce plainte, comme s'il avait voulu réclamer la protection de la jeune fille.

Celle-ci s'approcha pour le rassurer et l'enfant, apaisé, lui fit une gentille caresse.

— Madame, fit doucement Laurence, vous n'avez pas le droit d'exposer de nouveau cet enfant aux pires dangers !

Rolande riposta énergiquement :

— Je travaillerai pour lui, et si le ciel nous rappelle tous les deux, que sa volonté soit faite !...

Davenesle intervint à son tour :

— Rolande, souvenez-vous, dit-il avec émotion, qu'un moment vous avez été ma fille... C'est une raison pour que je ne veuille pas que vous soyez livrée au hasard et peut-être aux terribles représailles des gens que vous connaissez... Ma maison vous reste ouverte... Vous y vivrez à côté de ma fille !

— Vous feriez cela, monsieur !... fit la coupable, le regardant avec une sorte d'extase... Ce n'est pas possible après tout ce que vous avez appris !... Non ! Non ! Vous disiez tout à l'heure que les forces humaines ont des limites... Mais la bonté aussi en a !...

Denise toucha légèrement le bras de la jeune mère :

— Rolande, dit-elle d'une voix angélique, tu ne peux pas me refuser ce que je te demanderai... Songe que tu as contracté une dette envers moi... Veux-tu redevenir mon amie, comme autrefois ?...

La fille de Cartigny semblait transfigurée... D'une voix qui fit vibrer le cœur de tous les assistants, elle s'écria :

— Eh bien ! oui, j'accepte ton offre, Denise !... Thésitais encore, mais votre bonté à tous, triomphe de ma résistance !... Mais je paierai la dette que j'ai contractée envers toi !... Toute ma dette !... A vous non plus, monsieur Davenesle, je ne devrai plus rien ! Votre exemple a su me rendre la notion de mon devoir... Je le remplirai jusqu'au bout. Et tu verras, Denise, qu'il restait encore peut-être quelque chose de bon au fond du cœur de la frangine !

## XII

## LE DERNIER COMBAT

Après l'effondrement qu'avait produit sur lui la soudaine révélation de Rolande, Jacques Brunemont était sorti complètement désespéré de l'hôtel de l'avenue des Champs-Élysées, — de cet hôtel dont il s'était considéré si souvent comme le futur maître.

Ses jambes ployaient sous lui.

Il héla un fiacre et se fit conduire chez Laverdao.

Brièvement, le misérable narra sa pitoyable mésaventure.

Des les premiers mots, Michel entendit le désastre, et sa rage fut, comme toujours en pareil cas, effrayante.

Rolande paierait cher une semblable trahison !... Son père saurait remettre la main sur elle et se venger cruellement malgré tous les protecteurs qui pourraient la défendre.

Mais comme toujours aussi chez Laverdao, cet accès de fureur ne dura pas longtemps, et l'aveugle se mit à raisonner.

Comme un général, après la défaite, contemplant sur le champ de bataille, les débris de son armée vaincue, et combinant un nouveau plan de campagne, Cartigny s'occupait immédiatement des chances qui lui restaient.

Dans la guerre qu'il avait déclarée au prétendu José Rivas, la première manœuvre était perdue. Il pouvait ga-

Les rêves dorés dont le mariage de Rolande devaient amener la réalisation, étaient à vau-l'eau.

Restait la campagne personnelle que Laverdac avait résolu d'entreprendre contre le nabab des Champs-Élysées. C'est à cela qu'il fallait s'atteler sans perdre une minute.

L'opération, au lieu d'être scindée, comme l'aveugle l'avait prévu tout d'abord, aurait lieu d'un seul coup.

Quant à Jacques Brunemont, tout était fini pour lui sur le pavé parisien et il n'avait plus qu'à retourner s'embaucher — comme porcin — dans son ancienne mine.

Laverdac ne fut pas long à le lui faire entrevoir.

— Alors, vraiment, mon pauvre garçon, fit-il d'un ton de commisération gouailleuse, on t'a flanqué à la porte avec tous les honneurs dus à ton rang ?

— Tu es sans pitié ! balbutia Jacques.

— Pour les maladresses, c'est vrai !

— C'est Rolande qui a tout perdu. Je n'avais commis aucune faute.

— Allons donc ! il y a longtemps que tu aurais dû épouser la chère enfant. Voilà ce que c'est d'avoir commencé par lui demander sa main gauche.

— Tu as le courage de plaisanter devant cet écroulement ! Il t'atteint cependant autant que moi.

— Savoir !

— Que faire ? demanda Jacques avec désespoir.

— Commencer par me tourner les talons.

— Toi aussi, tu me chasses !

— Non, je te congédie. J'ai besoin de me recueillir après une pareille catastrophe. Il faut que j'essaie de réparer les bavures.

— Tu n'y parviendras pas.

— Je ne suis pas tout à fait de ton avis. Allons ! au revoir, Jacques Brunemont ! A un de ces jours !

Et il poussa doucement, mais sûrement, dehors, son associé de la veille.

Puis, l'aventurier, resté seul, s'absorba dans ses méditations...

Après cette journée de joie ineffable passée au château des Fougères, Georges ne rentra à Paris que tard dans la soirée.

Sa fille et Rolande — les deux frangines — l'accompagnaient.

Parmi le courrier volumineux qui attendait le milliardaire, une lettre attirait ses regards.

Elle ne portait pas le timbre de la poste et, sur le haut de l'enveloppe, se détachaient ces deux mots : « Urgente et personnelle. »

Le père de Denise la décacheta vivement et lut ces deux lignes tracées par une main inconnue :

« Demain, à deux heures, je serai chez toi. »

Le billet était signé :

« MICHEL... »

Si l'écriture de cette brève épître était inconnue à celui qui la lisait, il n'en était pas de même de la signature.

C'était bien Cartigny qui l'avait tracée lui-même et, malgré son infirmité, sa main n'avait pas tremblé.

Que de billets semblables Georges Davenesse avait reçus, au cours de sa vie d'autrefois, terminés par ce prénom qu'il croyait celui de son ami le plus dévoué, le plus cher.

— Allons ! songea Georges, j'aurai au moins eu une journée de bonheur. C'est toujours cela !

Il avait été convenu avec Mme de Faugerolles et Henry qu'ils viendraient tous les deux déjeuner le lendemain.

Conservant un calme surprenant, et sans que sa joie parût en quoi que ce fût atténuée, Georges embrassa tendrement Denise et serra affectueusement la main de Rolande.

Les deux frangines gagnèrent leurs chambres.

Rolande avait laissé à la fille de Georges Davenesse l'appartement qu'elle occupait précédemment et avait pris pour elle une chambre contiguë.

Resté seul dans son cabinet de travail, Davenesse ouvrit un tiroir de son bureau.

Il y prit une large enveloppe dont il rompit le cachet. Elle contenait son testament. D'un oeil calme, le père de Denise le lut.

Il n'avait rien à y changer, puisque celle-ci y était déjà instituée sa légataire universelle.

La longue nomenclature des œuvres charitables que son héritière continuerait à subventionner était soigneusement établie.

Le testateur priait sa fille d'en référer à son cousin, Henry de Faugerolles, chaque fois qu'elle serait embarrassée pour la répartition de ces dons.

Non, décidément, Georges n'avait rien à ajouter à ses dernières volontés. Il était certain que Denise assurerait largement le sort de Rolande et du petit Marcel.

Sa lecture achevée, Davenesse se leva et arpenta à grands pas la vaste pièce.

— Si je suis vaincu, murmura-t-il, ce ne sera pas, au moins, sans avoir brûlé toutes mes cartouches... Ce n'est plus pour moi seul que je combats, c'est pour ma fille !... Mais si la fortune me trahit, si la justice des hommes se déclare encore une fois contre moi et commet une injustice de plus, je n'irai pas au baigne ! Maintenant que j'ai serré mon enfant dans mes bras, je ne pourrais plus vivre séparé d'elle... Pour le moment, allons nous reposer et prendre des forces pour la lutte.

Le lendemain matin, le père de Denise se réveilla calme et dispos.

Il se sentait en pleine possession de son courage et de ses forces pour affronter le redoutable adversaire qu'il attendait.

Autrefois, quand, en plein bonheur, en pleine sécurité la catastrophe s'était abattue sur sa tête, l'innocent si tendre, si aimant, si bon, écrasé sous l'atroce accusation, s'était trouvé pieds et poings liés à la merci du juge implacable qui l'accablait.

Son énergie avait été comme abolie en face de cette évidence mensongère et effroyable.

Aussitôt que, grâce à Savignol et à Antoine Brunemont, il avait pu quitter l'Europe, un autre homme s'était éveillé en lui. Pendant plus de seize années, son âme s'était aussi vigoureusement trempée que ses muscles.

Et peinant à côté du malheureux José Rives, combien de fois Georges ne s'était-il pas senti effleuré par l'aile de la mort ?

Quand on a soutenu contre le sort hostile un combat aussi rude, quand on a livré bataille aux hommes, aux animaux, — peut-être moins féroces, — quand on a exposé presque quotidiennement sa vie comme l'avait fait Davenesse on ne tremble pas devant un bandit, eût-il l'envergure de Michel Cartigny !

Si le juste était de nouveau vaincu dans cette lutte pour l'honneur qu'il allait entreprendre, il aurait au moins la consolation suprême que sa fille et les siens demeureraient à jamais convaincus de sa complète innocence.

Mme de Faugerolles serait une seconde mère pour l'enfant, puisque Henry épouserait la jeune fille, quelle que fût la sentence des juges.

Aussi fût-ce avec une entière sérénité d'âme qu'il serra Denise dans ses bras, lorsque celle-ci entra le lendemain dans le cabinet de son père pour l'embrasser.

— Tu travailles ? demanda-t-elle.

— Oui, ma bien-aimée.

— Alors, je ne te dérangerai pas davantage. En as-tu pour longtemps ?

— Non. Dans une demi-heure à peine, je serai tout à toi.

La jeune fille sourit gentiment et, après un dernier baiser, regagna son appartement. Elle y trouva Rolande.

— Je vous attendais, dit celle-ci. Il y a là quelqu'un qui désire vous parler.

— Qui donc ?

Une malheureuse à qui vous avez sauvé la vie et qui s'est efforcée, depuis, de payer sa dette.

— Clarisse ! fit vivement la jeune fille.

— Elle est venue me voir. Elle avait à me parler de choses graves, et quand je lui ai dit que vous étiez ici, que vous aviez retrouvé votre père...

— Ah ! vous lui avez dit...

— Oui. Ai-je mal fait ?

— Non ! Non pas !

— Ah ! si vous saviez quelle émotion la pauvre femme a éprouvée et quelle joie elle a ressentie pour vous à cette nouvelle... Elle m'a suppliée de vous demander si vous ne consentiriez pas à la voir ne fût-ce qu'un instant.

— Si fait ! répondit l'enfant avec empressement. Qu'elle vienne, qu'elle vienne vite ! Ne m'a-t-elle pas soignée, guérie... Ne m'a-t-elle pas, en bravant tous les dangers, fait évader de ma prison ? N'est-ce pas à elle que je dois mon bonheur ?

Rolande ouvrit la porte. Clarisse perut.

Personne n'aurait reconnu, dans la femme vêtue de noir, à la démarche lente et grave, qui s'avancait timidement, la mégère immonde et sordide, avilie par le boureau qui, en lui faisant contracter des vices honteux, l'avait précipitée dans la pire dégradation.

Au moment où la dernière lueur d'intelligence allait s'éteindre chez cette malheureuse, son enfant était apparu, et c'en avait été fait de l'œuvre infernale de Michel Carigny.

Clarisse, se retrouvant mère, était redevenue femme. Ses traits ne portaient plus les stigmates de la débilité et de la folie menaçante.

Ses yeux creusés et douloureux, son visage amaigri et pâle, encadré par l'ondulation argentée de ses cheveux grisonnants, donnaient à sa physionomie un charme impressionnant où se retrouvaient encore tous les vestes de sa splendide beauté d'autrefois.

— Je suis heureuse de vous voir, madame, fit Cécile en lui tendant les bras.

— Vraiment ! fit la mère coupable, regardant ardemment sa fille. Vous avez un peu de plaisir à me retrouver ?

— N'en doutez pas ! Je n'ai pas oublié, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi !

— Ah ! que dirai-je donc, moi que vous avez sauvée deux fois !... Oui, deux fois, puisque, après avoir préservé ma vie, vous m'avez rendu mon âme !

— Rien ne me donne plus de joie que ce que vous me dites reprit la jeune fille d'une voix très douce.

— Mais, je ne suis pas venue seulement pour avoir le bonheur de vous regarder une fois encore, reprit Clarisse. J'ai quelque chose à vous demander.

— Parlez ! Et soyez sûre que je ne vous refuserai rien.

— Je voudrais voir... votre père. J'ai besoin de lui parler.

— C'est facile !

— Mais... en vérité, je vous demande pardon et je vous prie de ne pas vous froisser de mon désir... c'est seule à seul que je voudrais causer avec lui.

— Rien n'est plus simple et plus naturel, et si n'y a pas à peser là de quoi me blesser. Mon père est occupé, mais si vient de me dire que c'était pour peu de temps... Et justement tenez, il me semble que j'entends son pas.

La jeune fille souleva la portière. Elle ne s'était pas trompée, Davenesse traversait la pièce voisine, pour rejoindre son enfant.

— Mon père, dit celle-ci, je vous ai raconté hier tout ce que je devais au dévouement de l'alliée compatissante qui m'a permis d'échapper aux pièges dont j'étais entourée, aux dangers qui me menaçaient... La voici !

D'un geste, elle désigna Clarisse qui, la tête baissée, écrasée par le repentir et la honte, n'osait pas regarder en face celui auquel elle avait fait tant de mal.

— J'ai pensé continua la jeune fille, que vous seriez heureux de lui dire, — de lui prouver même, si cela est en votre pouvoir, votre reconnaissance pour la part qu'elle a prise à notre réunion.

Georges, sans répondre, regardait Clarisse, le cœur haletant d'émotion, en face de tous les souvenirs que sa vie éveillait en lui. Enfin, il rompit ce silence.

— Tu as eu raison, mon enfant. Il serait heureux de faire tout ce que je pourrai pour celle qui t'a rendu à moi.

— Vous voyez, madame, fit l'enfant avec un enjouement plein de grâce, je n'avais pas trop présumé de la bonté de mon père, et puisque vous désirez lui parler seule à seul, Rolande et moi, nous vous laissons ensemble... Mais je vous reverrai bientôt, n'est-ce pas ?

— Ah ! dit Clarisse, avec un accent qui fit instinctivement tressaillir la jeune fille, ce sera le plus grand bonheur que la vie puisse encore me réserver, que de vous revoir !

— Alors, fit Denise, en attendant, vous voulez bien m'embrasser ?

Elle tendit son front en s'inclinant légèrement, et bien qu'elle ne put voir le regard de muette et éloquent supplication que la malheureuse adressait à l'époux retrouvé. Celui-ci, très lentement, en signe de consentement, abaissa la tête.

Clarisse prit entre ses mains le pur visage qui s'offrait à elle et y mit deux longs baisers.

Passant son bras sous celui de Rolande, la jeune fille se retira. Le mari et la femme restèrent en présence.

— Monsieur, dit cette dernière d'une voix tremblante d'angoisse, ce n'est pas votre pardon que je viens chercher ce n'est pas une cause impossible à défendre que je viens plaider devant vous !... Je sais combien j'ai été coupable... J'ai conscience du mal que j'ai fait !... Ma vie tout entière ne suffira pas à le regretter et à essayer de l'expier...

Georges, les yeux vagues et comme perdus dans le passé, écoutait le son de cette voix qu'il avait tant aimée et qui l'avait tant ému naguère.

— Moi non plus, madame, dit-il lentement, je ne reviendrai pas sur l'irréparable... Les reconstructions ne servent à rien. Je veux pourtant vous dire que je sais ce que vous avez fait pour Denise... Vous avez, à ce titre, conquis à ma gratitude un droit que je ne conteste pas et auquel vous pourrez toujours faire appel... Maintenant, pour ne pas prolonger un entretien qui doit vous être aussi douloureux qu'à moi, dites-moi brièvement ce que vous attendez de cette rencontre que vous avez vous-même provoquée.

— Monsieur, reprit Clarisse, l'homme qui vous a fait tant de mal et qui m'en a fait, à moi, presque autant qu'à vous, avait réussi pendant seize ans, à m'aveugler sur bien des faits dont nous avons tous les deux vu et moi, cruellement souffert...

« Brusquement, le voile qui obscurcissait mes yeux s'est déchiré... J'ai entrevu en un instant la profondeur de l'abîme où ce misérable vous avait précipité et où il m'avait poussée moi-même à votre suite... Le ciel, dans une minute de miséricorde, m'a jeté entre les mains une preuve décisive de votre absence, de votre complète innocence dans le crime qu'il a commis et dont il vous a chargée... Cette preuve établissait péremptoirement qu'il en était le seul coupable...

— Est-ce vrai ?... interrompit vivement Georges Davenesse... une preuve pareille pourrait exister ?...

— Hélas ! fit doucement la mère de Denise une pêcheuse comme moi n'avait pas le droit d'aspirer à la joie de réparer les maux qu'elle a causés !... Mon boureau m'a infligé sa dernière torture, la plus atroce de toutes... Cette preuve qui assurait à jamais la félicité de votre vie future, le bonheur de ma fille ; cette preuve qui rendait à ma conscience déchirée un peu de quiétude et d'espoir, il me l'a arrachée des mains, et sans doute, à cette heure, il l'a pour jamais anéantie.

— Se peut-il ?... balbutia Davenesse.

Rapidement, la fille de Mme Savelli dit comment elle avait retrouvé, dans le coffre contenant les reliques venant de sa mère, cette lettre providentiellement conservée. Elle désigna sa joie trop passagère, les espérances de réhabilitation qu'elle avait fondées sur ce papier béni, les précautions qu'elle avait prises pour le cacher à tous les regards, et enfin le stratagème odieux auquel son tyran avait eu recours pour le lui ravir.

— Il m'a semblé, termina-t-elle, qu'il fallait que vous fussiez mis au courant de ces derniers événements... Dans la lutte que vous allez certainement entreprendre pour laver la souillure injuste infligée à votre nom, peut-être pourront-ils vous servir... Disposez de moi !... Je viendrai ce jour-là, en confessant publiquement mes fautes et ma honte proclamer à la face de tous votre innocence et votre grandeur d'âme... Hélas ! j'ai pour que le témoignage d'une malheureuse comme moi ne compte pas grand-chose dans la balance de la justice et ne vous soit que d'un bien faible appui !... Mais Dieu n'a pas voulu que je vous apportasse davantage !...

— Je vous remercie de vos paroles, madame dit Davenesse d'un ton pénétré, et de l'assistance que vous m'offrez... J'ai toujours cru en Dieu et, au plus fort de mes épreuves, je n'ai jamais douté de sa justice... Il semble qu'en brisant l'arme toute-puissante que vous tenez, sa volonté soit de me faire souffrir encore... Cependant, j'ai foi en lui... C'est souvent à la minute où tout s'effondre autour de nous, où la dernière étincelle d'espérance va s'éteindre, qu'il manifeste tout à coup sa toute-puissance et sa bonté.

Clarisse s'était levée, prête à se retirer.

— Madame, poursuivait Davenesse, l'enfant que vous avez sauvée m'a dit bien des choses de votre vie... Me permettez-vous de vous demander ce que vous allez faire ?

« Avec les sentiments que vous avez exprimés tout à l'heure à l'égard de l'homme à côté de qui vous vivez, il me semble peu probable que vous retourneriez le rejoindre.

— Ah ! certes non, s'écria la victime de Carigny avec une énergie indéchiffrable... Jamais je ne reverrai ce misérable !... Il me tuera s'il le veut avant de me forcer à retourner dans l'enfer d'où moi aussi, je me suis évadée !...

— Sur quel comptez-vous donc ?

— Je travaillerai... Ma fille n'a-t-elle pas gagné son existence à la sueur de son front ?... Il y a des métiers pour les femmes qui veulent essayer de ne pas mourir de faim... aucun ne me rebulera !

Georges secoua la tête d'un air de doute.

— J'ai pénétré, pour m'efforcer de les soulager, presque toutes les misères humaines... La lutte est rude !... Combien de malheureux et de malheureuses pour se disputer un morceau de pain !... Même avec la jeunesse, même avec la gaieté aux lèvres, combien sont écorchés !...

— Eh bien ! fit avec un sourire navré la repentie, je succomberai, voilà tout !... Il n'y aura qu'une infortunée de plus à la fosse commune !

— Je ne le veux pas ! reprit Georges... Vous avez porté mon nom... Tout inconnue que vous soyez d'elle, vous êtes la mère de ma fille... Enfin, vous venez, pour racheter le passé, de tenter un effort qu'il n'a pas dépendu de vous voir réussir... C'est plus qu'il n'en faut pour que j'aie le devoir de vous aider à mon tour...

— Non, non ! interrompit-elle, je ne veux pas que vous vous occupiez de moi !... je ne le mérite pas !

— Laissez-moi en être le juge... D'ailleurs Clarisse, poursuivit-il d'une voix grave, appelant pour la première fois la coupable par son nom de jadis, il n'est pas de faute humaine que le repentir, s'il est sincère, ne parvienne à racheter un jour... Vous avez le devoir de vivre pour arriver à ce moment-là... c'est au nom de votre enfant que je vous l'ordonne !

Le cœur de la femme adultère battit plus précipitamment dans sa poitrine.

quel nom l'époux outragé venait-il de prononcer ?... Quel avenir lui avait-il fait entrevoir ?

Davenesle avait tracé quelques mots sur une feuille de papier.

— Allez à cette adresse, continua-t-il... C'est celle d'une retraite paisible, à Saint-Cloud, au milieu de la verdure et des fleurs. Un médecin dont j'ai apprécié le savoir et le cœur la dirige... Vous vivrez là, doucement et vous y referez peu à peu votre santé ébranlée par tant de secousses, votre moral plus éprouvé encore... Denise ira vous y visiter quelquefois.

— Ah ! monsieur, monsieur, s'écria la mère, saisissant une des mains de Davenesle sur laquelle coulaient des larmes brillantes, soyez béni pour votre miséricorde !

— Allez ! reprit Georges, maîtrisant son émotion, et quoi qu'il adienne de moi !... espérez !...

Il reconduisit Clarisse jusque dans le vestibule. Avant d'en franchir le seuil, elle se retournait et, avec une expression de douleur qui fit tressaillir Davenesle :

— Vous embrasserez Denise, n'est-ce pas, de la part de la Poivrote !...

Clarisse partie, Georges rentra dans son cabinet. Il prit sur son bureau le billet reçu la veille et signé du nom de Michel.

— A deux heures ! murmura-t-il.

La tête dans ses mains le père de Denise songea. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'on lui annonçait l'arrivée de Mme de Fangeolles et de son fils.

Le déjeuner fut plein de cordialité et d'entrain. Davenesle y déploya un enjouement et une bonne grâce qui eussent stupéfié ses quatre convives s'ils avaient su le combat terrible que cet homme s'appretait à livrer.

C'est seulement une fois le repas terminé qu'il les mit au courant de la situation.

— J'attends quelqu'un, dit-il en se tournant vers Roland et Denise.

— Qui donc ? demanda doucement la première.

— Votre père...

— Ah !... fit la jeune femme dont le sourcil se fronça tout à coup.

— Il m'a demandé un entretien que je ne peux pas, que je ne dois pas lui refuser.

— Prenez garde, mon père, fit Denise.

— Elle a raison, monsieur, confirma sa compagne... Cet homme est capable de tout !... Défilez-vous de lui !

— Soyez tranquilles !... Du reste, je ne l'aborderai pas seul.

Et, s'adressant à Laurence et à Henry :

— J'aurai besoin de votre présence.

Un coup de timbre résonna dans la cour.

Les deux frangines sortirent, laissant Davenesle avec sa sœur et son neveu.

En peu de mots, celui-ci les mit au courant de la situation et leur expliqua le concours qu'il réclamait d'eux.

Un domestique frappa à la porte.

— C'est la personne que monsieur attend, dit-il.

— Elle est seule ?

— Oui, monsieur.

Jailoux avant aidé son chef à descendre de voiture et l'avait conduit jusqu'à la porte de l'hôtel Rivas.

— As-tu encore besoin de moi ? demanda le confesseur.

— Non, fit Michel... Je ne sais pas à quelle heure je partirai d'ici, mais je pense que l'ami que je viens de voir aura l'amabilité, lorsque je le quitterai, de me faire conduire jusqu'à un fiacre.

Le concierge, qui avait reçu des instructions, attendait l'aveugle pour le guider jusqu'au haut de l'escalier. Arrivé là, il le remit entre les mains du domestique qui l'apporta dans le salon où il était attendu.

Cartigny entra aussi délibérément que de lui permettait son infirmité.

— Assieds-toi, fit la voix lente de Davenesle poussant devant l'aveugle, un fauteuil à côté de la cheminée.

Michel y prit place.

— Sommes-nous seuls ? interrogea-t-il.

— Non, répondit Georges, j'ai demandé à ma sœur et à mon neveu d'assister à notre entretien.

— Parfaitement ! reprit Cartigny d'un ton assés... Je regrette que mon infirmité ne me permette pas de voir Mme de Fangeolles, mais je lui présente quand même mes humbles respects... Quant à son fils, je me suis déjà trouvé en face de lui...

Ni l'un ni l'autre des deux interpellés ne répondit.

— Avant tout, poursuivit l'aveugle d'une voix gonflée, fixons un point : j'ai su par un de nos amis communs, que tu avais retrouvé ta fille Denise, et je t'en adresse toutes mes félicitations... C'est un événement de nature à simplifier la petite négociation qui semble devoir intervenir entre nous.

— C'est-à-dire, en d'autres termes, fit Davenesle, que tu comptais me vendre le secret de son existence, et que tu as dû y renoncer ?

— Tu es deviné, mon cher !... Seulement, — puisque nous jouons cartes sur table, je ne vois pas pourquoi je ferais des mystères avec toi, — seulement, dis-je, il convient d'observer que je n'avais l'intention d'en arriver à cette petite opération qu'après un mariage où je trouvais mon compte et qui, vraisemblablement, n'aura pas lieu.

— Celui de ta fille qu'un misérable avait essayé de faire passer à mes yeux, pour la mienne ?

— Exactement !... Il s'ensuit donc que, sur le point de traiter avec toi trois affaires distinctes, et obligé par les événements, de me contenter d'une seule, je vais me voir contraint d'exiger, pour cette unique opération, le prix global que je comptais retirer de l'ensemble.

Davenesle échangea un regard avec Laurence et son fils.

— Ainsi, reprit-il le visage moins sombre, c'est de l'argent que tu attends de moi ?

— Il faut le dire, continua le bandit avec une bonhomie gouaillarde, que j'ai réfléchi... Certes rien n'est changé, dans mon esprit, aux sentiments que je nourris à ton égard, mais j'ai compris que la violence était mauvaise conseillère... J'avais eu d'abord l'intention de faire passer ma vengeance avant mes intérêts. C'était un tort, un écart de mon sang encore trop bouillant... Il convient avant tout d'assurer sa vieillesse !

— Au fait, je le prie !

— J'y arrive. Tu admetts bien, n'est-ce pas, qu'il suffit d'un mot de moi pour que, dans les vingt-quatre heures, tu sois arrêté et que tout Paris sache que le fameux et fastueux José Rivas n'est autre en réalité que le contumace Georges Davenesle, condamné à vingt ans de travaux forcés ?...

— Je l'admetts.

— Le déshonneur résultant de cette révélation ne rejallera pas sur toi seul... Toute cette boue et toute cette honte éclabousseront ta fille...

— Si je suis condamné...

— Tu en doutes ?... Mais, depuis le jugement qui t'a frappé par contumace, as-tu acquis quelque preuve de ton innocence ?...

— Si cela était, tu ne m'écouterais même pas, et tu m'aurais déjà fait chasser par les laquais !... Tu te retrouves donc dans la même situation qu'autrefois, le seul bénéfice que tu pourras retirer de ta fortune c'est que, tenant compte de la vie et de ton repentir, le jury sentimental te recommandera à la Cour et lui demande un peu plus de clémence dans l'application de la peine qui le frappera.

— Et tu ne crains pas que je me défende, que je t'accuse ?...

— Je te défie de trouver un défenseur, si cher que tu le paies, assez fou pour se charger d'une pareille besogne. Pourtant, à ton aise !... Cette dénonciation calomnieuse, sans l'ombre d'une preuve, même d'une présomption, entraînera des dommages-intérêts que l'encaissement volontiers et dont mon avocat se chargera, je t'en prévient, d'enfermer la note.

— De sorte que ?...

— De sorte que Mme Denise sera bel et bien reconnue officiellement comme la fille d'un forçat, situation qui ne sera pas sans la gêner pour faire un beau mariage...

— Ne te préoccupe pas de cela. Ce mariage est fait...

— Ah ! fit ironiquement Michel... Mes compliments au futur !... Mais, en tout cas laisse-moi te dire que le monde ne recevra guère la nouvelle marée.

— Elle vivra hors du monde, voilà tout !... Ma fille, tu le vois, est écartée de notre débat... C'est entre nous deux seuls qu'il se circonscrit.

— Soit... Aussi bien la question était de peu d'importance, à côté du reste...

— Donc, poursuivit Georges, si j'ai bien compris ton préambule, tu viens me proposer d'acheter ton silence ?

— Dame !... Puisqu'on dit que le silence est d'or.

— Combien ?

— Mon cher, aujourd'hui, les millionnaires de jadis sont de bien petites gens... L'Amérique, le Transvaal, le Klondyke qui l'a si bien profité les ont singulièrement amoindris... Ils ont été remplacés par des milliardaires, et on prétend que tu comptes parmi ceux-là... Tu ne t'étonneras donc pas que je proportionne mes exigences au chiffre de ta fortune et à l'éclat de ta situation.

— Combien ? répéta Davenesle.

— Cinq millions.

— C'est cher !

— Mon Dieu, je ne te dirai pas que c'est pour rien... j'estime toutefois, à la réflexion, que ce chiffre n'a rien d'exorbitant... Si, pourtant, contre mon attente, tu étais un homme à marchander, je te prévins pour la gouverner, que j'augmenterais mes prétentions d'un million toutes les cinq minutes que durerait notre discussion... Alors, dame ! si elle se prolongeait, cela finirait tout de même par faire une lecture !...

— Mais si je t'accorde ces cinq millions rien ne me prouve que dans un an, dans deux ans... plus tôt même, tu ne reviendrais pas à la charge !

— Comme c'est mal de soupçonner ses anciens amis !... Mes goûts sont devenus bien modestes, va ! et je t'affirme qu'une fois cette somme encaissée, tu n'entendras plus parler de moi... Veux-tu que je t'en donne ma parole d'honneur ?

— Je t'en dispense, fit froidement Davenesle, et je préfère une garantie plus sérieuse.

— Laquelle ?

— Je veux être débarrassé de toi pour toujours !

— En as-tu le moyen ?

— Oui.

— A ton tour, explique-toi.

— Le vol dont tu m'as fait accuser, s'est toi qui l'as commis, Cartigny !...

— Diable !... Cela devient une idée fixe ?... Tu m'as déjà dit, quand j'ai eu la joie de te retrouver... Je te répète, mon cher, ce n'est pas tout que d'accuser... il faut prouver !

— Tu me demandes cinq millions pour ne pas me dénoncer...

— Exactement.

— Eh bien ! je t'en offre dix, moi, pour que tu te dénoies.

— Mais, mon vieux Georges, ricana l'aveugle, c'est un marché de dupe que tu me proposes... Si j'avoue ce que tu me demandes, c'est moi qu'on condamnera.

Davenesle riposta :

— Tu dis une sottise, Cartigny... Pour un démon de ton espèce, cela me surprend !... Ne connais-tu donc pas la loi ? Ne sais-tu pas que, par une anomalie étrange du code, la prescription qui ne me couvre pas, moi innocent, mais condamné, — l'abrite, toi coupable ?... Tu n'as rien à redouter d'un aveu... Il y a là sur ce bureau, de quoi écrire... Laisse-moi tracer quelques lignes que tu signeras et les dix millions sont à toi !

— En d'autres termes, c'est ta réhabilitation que tu me demandes de favoriser ?

— Sans risque pour toi, je te le prouve. Une fois riche, tu quitteras la France si bon te semble, et tu t'en feras vivre où tu voudras avec ta fortune.

— Je refuse ! fit froidement l'ancien employé du Crédit Universel.

— Tu refuses ?... Pourquoi ? Puisque tu ne risques rien !

— C'est mon affaire !

— Eh bien, si cet aveu, tu ne veux pas le faire toi-même, pars sur-le-champ, après avoir encaissé la somme que je te propose... Mais, contre sa remise, livre-moi la lettre dont tu t'es emparé cette nuit.

Cartigny se leva d'un bond, et s'avançant vers Davenesle !

— Ah ça !... Il paraît que ce n'est pas seulement la

filie que tu as retrouvée, fit-il d'une voix cinglante, c'est aussi ta femme !... Elle est donc venue ici, la Poivrote !...

— Misérable !

L'aveugle s'était croisé les bras et, dédaigneux, poursuivit :

— Vas-tu me frapper comme tu m'en as déjà menacé lors de notre première rencontre ?... A ta guise !...

— Cette lettre ! répéta Georges... Vends-la-moi !... et fixe ton prix toi-même... Quel qu'il soit, je l'accepte ! Cartigny eut un éclat de rire terrifiant.

— Georges, reprit-il, j'aime bien l'argent, mais tu m'offriras toute ta fortune que je refuserais de te livrer cette lettre !

Une voix résonna derrière lui.

— Vous auriez tort, mon père ! dit Rolande qui venait d'entrer.

Il bondit.

— Toi !... Toi aussi... C'est complet ! Mes compliments, Davenesle. Tu as bien choisi tes auxiliaires !... Ta femme et ma fille !...

— Malheureux ! poursuivit la mère de Marcel, avez-vous jamais été mon père ?...

— Voilà que tu me renies, toi, à présent !

— N'est-ce pas vous qui m'avez reniée le premier ?... Et depuis quand ?... Est-ce que je porte votre nom ?...

Est-ce que vous m'avez reconnue à ma naissance ?... A quel moment avez-vous prouvé que j'étais votre fille ?... La paternité, ce n'est pas seulement le hasard qui la crée, c'est la tendresse de tous les instants, les soins de toutes les heures, le dévouement de toutes les minutes... Avez-vous veillé sur mon enfance ?... C'est ma grand-mère qui m'a élevée ! Et quand vous êtes-vous conduit à mon égard comme un père ?... Est-ce en me faisant rentrer chez vous où j'ai eu sous les yeux les plus pénitieux exemples... où vous vous serviez de moi comme d'un appât pour attirer vos dupes, où vous comptiez peut-être sur la beauté que le hasard m'a donnée pour quelque marché de honte auquel vous espérez me réduire ?... Est-ce en me pervertissant, en me dégradant et en m'abaissant chaque jour davantage que vous avez prouvé vos droits paternels ?... Est-ce enfin en me forçant, d'accord avec Jacques Brunemont, à voler Denise Davenesle et à commettre un faux qui pouvait m'envoyer en cours d'assises ?... En vérité, je cherche vainement, monsieur, dans toute votre vie et dans toute la mienne, sans pouvoir trouver une heure, une seule, où vous vous soyez réellement conduit avec moi comme un père !

— Allons ! hurla Cartigny, la comédie est complète !... Mais mon temps est trop précieux pour que je le perde à répondre à ce magnifique discours... La question, d'ailleurs, n'est pas là...

— Tu as entendu ma proposition !... reprit Georges.

— Monsieur, fit Rolande d'une voix incisive, croyez-moi... Ne laissez pas échapper la fortune qu'on vous offre... C'est dans votre intérêt que je vous parle en ce moment !... Si vous refusez de suivre mon conseil, vous en apprécierez trop tard toute la valeur !...

— Ah ! tu ne prêches plus maintenant, fit l'aveugle, et les dix millions qu'on fait marquer à mes yeux le séduisent, paraît-il... Eh bien ! connais-moi donc, toi qui, malgré ce que tu dis, es bien ma fille !... Et toi aussi, Georges Davenesle !... Et vous autres qui êtes ici et qui m'entendez !...

Le misérable s'était tourné du côté de Mme de Faugerolles et de son fils. Il poursuivit avec une rage de bête fauve, avec une sauvagerie presque hystérique :

— Je croyais ne vivre que pour l'argent et l'aimer plus que tout au monde !... Je croyais que tout en moi cédait devant la soif d'en posséder... d'en posséder encore... d'en posséder toujours !... Eh bien ! je me trompais !... Il y a quelque chose qui m'est encore plus cher ! C'est ma vengeance et c'est ma haine !... Toutes les souffrances que cet homme a endurées, n'ont pas réussi à les assouvir !...

— Aussi, toute ta fortune, Davenesle, tout l'or du monde ne me paierait pas la suprême joie que je vais éprouver à te précipiter dans la fange !... à te séparer de ta fille, des tiens !... à ruiner le bonheur que tu étais arrivé à ôdifier, et à voir la police te prendre au collet pour te jeter au baigne !

C'était vraiment un spectacle terrifiant que celui de ce forcené devant ses imprécations à la face du juste auquel il avait fait tant de mal, et auquel il ne rêvait que d'en faire encore davantage.

Le sacrifice de sa passion pour l'argent à son exécution pour son ancien compagnon de jeunesse, glacé de stupeur et d'effroi les témoins de cette scène tragique.

L'aventurier s'était adossé à la cheminée. Brusquement, il sortit son portefeuille et, y prenant le précieux papier :

— La voilà, cette lettre que tu veux m'acheter si cher, martela-t-il d'une voix de fer... Regarde ce que j'en fais, Georges Davenesle !

Par un geste plus prompt que la pensée, il la jeta au feu. Les assistants firent un mouvement pour se précipiter vers le foyer incandescent. Cartigny avait tiré de sa poche un couteau.

La face convulsée et hideuse, il le brandissait, prêt à l'enfoncer dans la poitrine de quiconque tenterait d'arracher la lettre dénonciatrice aux flammes qui la dévorait déjà.

— Va la chercher maintenant, fit-il avec un rire démoniaque, la preuve de ton innocence !...

— Ah ! gémit le père de Denise, c'est fini !

— Oui, grinça Michel, tu es bien perdu, Davenesle !... Perdu sans remission !... En sortant d'ici, j'irai droit au parquet, et ce soir, tu coucheras en prison !... Tu verras comment les juges accueilleront tes accusations ridicules, — même si Clarisse, même si ta fille, même si la menne se joignent à toi pour prétendre que je suis un voleur !

— Et si je prétends, moi, par-dessus le marché, que tu es un assassin !... riposta tout à coup une voix sonore.

Chacun se retourna. Jean-Louis Savignol apparut.

## XIII

## POUR SA FRANGINE

L'ancien comédien était pâle. Ses yeux cerclés de noir étaient enfoncés au fond de leurs orbites ; il marchait avec une certaine difficulté, appuyé sur une solide canne.

Mais l'organe était ferme, la voix railleuse et décidée. — Toi !... fit Laverdac, maîtrisant son ébahissement. Tu n'es donc pas mort !...

— Je comprends ta surprise après ce que tu as fait pour cela...

— Il manquait un comique à la pièce, ricana Michel... Le voici !

— Oui !... Et il arrive au dénouement, selon les règles !... Mon camarade, quand on fait jeter un homme dans l'Oise après l'avoir préalablement suriné, il faut toujours s'assurer qu'il n'y a personne aux alentours pour le repêcher !... Au moment où je faisais mon plongeon, le père Blaise, le passeur que Jacobs connaît, sortait de chez lui pour aller relever ses lignes de fond...

« C'est dans sa cabane que je me suis réveillé... Ah ! dame ! j'avais un sérieux coup de « scion » dans la poitrine !... Mais, aujourd'hui, le bobo est cicatrisé grâce à la Faculté, n'est-ce pas, monsieur de Faugerolles ?... »

— Vous m'aviez demandé le secret, répondit Henry rampant pour la première fois le silence... Personne n'a pu que je vous avais soigné... pas même ma mère !

— Seulement, entre un médecin et son malade, il n'est pas défendu de causer... C'est ce que nous avons fait, mon docteur et moi, et c'est pourquoi me voici prêt à déranger les petites combinaisons !

— Eh bien ! répliqua imperturbablement Laverdac, puisque tu as pris la peine de le déranger, explique donc à... M. José Rivas comment tu l'as déjà escroqué sur mon ordre !

— C'est vrai ! reconnut le vicomte. Mais à cette époque, j'étais un gueux, un bandit comme toi !... Le bain que tu m'as fait prendre dans l'Oise m'a débarbouillé.

Le père de Denise s'était rapproché de l'ancien comédien et, lui mettant les deux mains sur les épaules :

— Savignol, dit-il d'une voix grave... Regardez-moi bien !... Ne me reconnaissez-vous pas ?...

L'artiste fixa les yeux sur le prétendu Mexicain.

— Attendez donc ! fit-il en frottant ses paupières comme s'il était en proie à quelque hallucination... Mais si ! Il me semble !... Pourtant, non, ce n'est pas possible ! puisque vous vous appelez José Rivas !... Ah ! sans cela, malgré les années, malgré leurs ravages, je croirais... Je jurerais que vous êtes le seul homme que j'aie estimé... que j'aie aimé dans ma triste existence !

— Tu ne te trompes pas, vicomte ! gouailla Cartigny... Le citoyen que tu as devant toi est bien Georges Davenesle !

— Vous !... C'est vous ! fit l'ex-baryton de Cahors en un ardent élan de joie.

Le chef des Requins de Paris répondit :

— Georges Davenesle, le voleur !... Et demain, Georges Davenesle, le forçat !...

— Tu mens ! protesta vigoureusement Savignol.

— Ce n'est pas moi qui mens, c'est la cour d'assises !

— Misérable ! répliqua Jean-Louis, tu sais bien que c'est nous deux qui avons fait le coup pour lequel le malheureux a été condamné !... Ah ! Pardon ! Pardon ! monsieur Davenesle !... En ce temps-là, j'étais l'avant-dernier des bandits... Michel Cartigny en est resté le dernier !... Mais je confesserai mon crime devant cette justice qui vous a frappé malgré votre innocence !... Je dirai que l'homme qui est allé toucher à votre caisse le magot de Mme de Sainte-Aulaire, qui l'a négocié ensuite chez le changeur de la rue Lafayette, c'était moi !... Mais je n'étais que le bras !... Je révélerai, en même temps, qui était la tête !...

Un strident éclat de rire lui coupa la parole.

— Imbécile ! exclama Cartigny... Et des preuves ?... En as-tu à l'appui de ton récit ?... Te figures-tu que la justice ajoutera foi à ta parole ?... La parole de Jean-Louis Savignol, le grec, le filou, le faussaire !... On te dira que ton petit roman est fort bien inventé, et on te demandera quel prix te paie, pour cette débauche d'imagination, le milliardaire à la place duquel tu l'accuses ! Un joli moyen de se faire des rentes quand la prescription vous abrite et qu'on n'a pas réussi à s'en amasser en plumant les pigeons dans les tripots !...

— A l'appui de mon affirmation, je dirai dans quelles circonstances tu m'as broué la poitrine... Un assassin peut bien être un voleur.

Cartigny haussa dédaigneusement les épaules.

— La boutonnière que je t'ai faite n'innocentera pas Georges Davenesle !... Une querelle entre gens comme nous, crois-tu que la justice s'en émeuve ?... C'est comme une rixe entre souteneurs sur les boulevards extérieurs !... Plus il y en a qui écopent, et plus les bonnets carrés se frottent les mains !... C'est de la besogne qu'on leur épargne !

— Misère de moi ! fit le comédien avec rage, est-il donc écrit que je ne pourrai pas te démasquer !...

— Là ! Là ! mon doux ami ! reprit l'aveugle, n'a l'excite pas davantage !... Tu es convalescent et ton savant médecin te dira qu'un pareil cas une agitation excessive peut provoquer une rechute... Non ! Jean-Louis Savignol, je ne te crains pas, plus que toute la bande où tu viens de te faire embaucher moyennant la grosse solde !... Personne ne m'a jamais fait peur !... Michel Cartigny reste le maître !... Il vous brave tous, et aujourd'hui comme hier, c'est lui qui triomphe.

La voix gouaillante de Michel scandait chacune de ses paroles qui tombaient au milieu d'un silence de glace. Les bras croisés, l'aveugle promenait orgueilleusement ses yeux sans regard sur ceux qui l'entouraient, comme s'ils pouvaient voir leur abaissement et leur douleur.

Tout à coup, parmi cet accablement général, Rolande se leva et marchant droit vers son père :

— Vous vous trompez, monsieur, dit-elle d'un ton aussi tranchant que celui de Cartigny, et vous ne triomphez pas encore !... Vous allez vous en rendre compte !

— Vraiment ! riposta Michel... C'est toi sans doute qui me tiendras en échec ? Toi qui réussiras à me vaincre, à m'écraser, alors que les hommes qui sont ici tremblent et pâlissent devant moi ?...

— Peut-être !... répondit froidement la mère de Marcel.

— Ah ! Tu ne doutes de rien, paraît-il !... Eh bien ! soit, ma fille, à ton aise ! Dévide ton chapelet, puisque c'est ton tour !

Sans se laisser émouvoir par ces atroces railleries, la jeune femme poursuivit :

— Puisque vous m'y forcez, puisque vous m'y engagez même, mon père, je vais faire tout mon devoir... Je vous avais exhorté, tout à l'heure, à accepter les offres de M. Davenesle, vous ne l'avez pas voulu... Tant pis pour vous !... Je ne veux pas, moi, que l'innocent continue à expier pour le coupable !... La fille de Georges Davenesle a sauvé mon enfant. Je sauverai son père à mon tour !... C'est le seul moyen que j'aie de m'acquitter envers elle !

Le rire méprisant de Cartigny résonna de nouveau.

— En vérité, ton impudence me stupéfierait si elle ne me faisait pas pitié !... Il n'y avait qu'une preuve une seule qui pouvait m'accabler et me perdre... Cette lettre que j'avais eu la sottise d'écrire autrefois, et que tu as vu ce que je viens d'en faire...

Du geste, il désignait la cheminée sur les bûches enflammées de laquelle gisaient encore quelques vestiges de papier noirci.

Requête répliqua, impassible :

— Êtes-vous bien sûr que ce soit cette lettre que vous venez de brûler ?

— Que dis-tu là ?... Tu es folle !

— Vous reconnaissiez vous-même que cette confession écrite et signée de vous était votre propre condamnation...

— Oui ! oui ! Cent fois oui ! hurla Cartigny... Mais elle est détruite !

— Monsieur Davenesle, poursuivit la jeune femme, ayez sans crainte affronter la justice de votre pays... Voici l'aveu que le coupable a cru anéantir et que j'ai sauvé !

Elle tendit à Davenesle stupéfait la lettre si providentiellement retrouvée, quelques jours plutôt, par Clarisse.

— Quelle est cette nouvelle facette ? bégaya Laverdac dont les tempes se mouillèrent d'une sueur froide.

— J'avais surpris le secret de la cachette inventée par Clarisse pour dissimuler son trésor... Connaissant la ruse diabolique de l'homme qui avait tracé cette accablante confession, j'étais certaine qu'il finirait par l'arracher à la malheureuse... Alors, avant de partir, j'ai eu l'idée de la recopier sur un papier insignifiant... C'est celui-là dont vous vous êtes emparé, mon père, et que vous venez de brûler sous nos yeux tout à l'heure...

— Tais-toi ! Tais-toi !... hurla Laverdac... Tu mens !... Tu mens !... Cela ne peut pas être !...

— Vous voyez, conclut froidement Rolande, que j'avais raison en vous disant que vous auriez mieux fait d'accepter les millions de M. Davenesle.

— Alors, c'est donc vrai ?... rugit le forcené.

Savignol qui avait jeté un coup d'œil sur l'écriture répondit :

— Il n'y a pas de doute à avoir, Michel, ça y est !... Tu es refait, et tu n'as plus qu'à ramasser les caquettes !

— Ainsi, haleta le misérable, c'est Georges Davenesle qui gagne la partie ?

— Vois-tu, Cartigny, répliqua celui-ci en faisant un pas vers l'aveugle, tu ne comptais pas assez avec la Providence !...

— Eh bien ! répliqua le bandit en se précipitant vers Georges, son couteau à la main, voici l'enjeu !

Il leva le bras pour frapper de toutes ses forces décapitées par la rage.

Un cri de terreur s'éleva.

Un coup de feu l'interrompit.

— J'avais bien fait de prendre mon revolver, fit Savignol jetant sur le plancher l'arme fumante.

Cartigny avait reçu la décharge en plein cœur. Il tomba comme foudroyé.

Henry de Fangerolles se précipita vers lui pour examiner la blessure, tandis que Davenesle se jetait dans les bras de Savignol.

— Vous m'avez sauvé ! fit-il... Sauvé une fois de plus !...

— Et j'en suis profondément heureux, croyez-le, monsieur Davenesle !... Mais que dira le commissaire de police ?

— Cet homme s'est jeté sur moi pour me tuer... Quatre témoins l'attesteront... J'étais dans le cas de légitime défense... Je l'ai prévenu !

— Vous diriez cela ?

— C'est bien le moins !... répliqua Georges en serrant de toutes ses forces les deux mains du brave garçon.

Mme de Fangerolles, bouleversée jusqu'au fond de l'âme, toucha légèrement l'épaule de son fils.

— Eh bien ?... questionna-t-elle.

Henry leva la tête.

— Il est mort !

Savignol contemplant le corps de Michel Cartigny, murmura avec un accent indéfinissable :

— Allons !... on peut dire que c'est la première fois qu'il ne triche pas !...

Cependant Rolande s'était agenouillée lentement à côté du corps de son père et pria.

Les événements, en ce qui concerne Georges Davenesle, se passèrent presque exactement ainsi qu'il l'avait prévu.

Secondé par l'éloquence persuasive de son ancien et éloquent défenseur, M<sup>r</sup> Henri Hubert, dont les tempes étaient argentées, mais dont le cœur était aussi ardent et aussi jeune que jadis, l'innocent réussit à faire casser l'arrêt de ses premiers juges.

Le coup de pistolet qui avait abattu comme un chien enragé l'infâme Cartigny, considéré comme un cas de légitime défense, « loin d'être reproché à celui qui en revenant avait la responsabilité », faillit être pour lui l'occasion d'un triomphe.

A ce moment du procès, heureux de voir châtié le misérable contre lequel la loi avait été impuissante, l'auditoire érudit éclata en applaudissements frenétiques que le rigorisme du président ne reprana d'ailleurs que pour la forme.

A l'issue de l'audience après l'ordonnance qui mettait Davenesle en liberté immédiate, une foule énorme attendait le martyr et l'acclama.

Dans la voiture qui le conduisait à l'hôtel des Champs-Élysées, Georges, à côté de sa fille, pleurait des larmes de joie.

— C'est pour toi, mon enfant, que je tenais tant à cette journée !... Maintenant, c'est le front haut, sans arrière-pensée, que je peux te donner à ton mari, et rien ne s'opposera plus à notre bonheur !

Dès le lendemain, Davenesle eut un long entretien avec Savignol.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda Georges.

— Je n'en sais trop rien, répondit Jean-Louis embarrassé... Malgré ma vocation tardive pour le métier d'homme de bien, j'ai peur de m'illusionner en vous affirmant que le goût du travail m'est venu... Que voulez-vous !... Je n'ai jamais eu les moyens d'être un laborieux, et à mon âge il est bien difficile de se refaire !...

— Tenez-vous à vivre à Paris ?

— Ah ! Dieu non !... Si vous saviez comme j'ai pris de boulevard en horreur !... Un tapis vert me donne des nausées !... Un champ de courses me soulève le cœur !... Seulement, dame ! il faut bien vivre !... Reprendre le théâtre ?... Je n'étais pas déjà très bon dans les jeunes premiers, et voici que sonnerait l'heure, pour moi, d'aborder les pères nobles où j'aurais grand peur d'être détestable !...

— J'ai mieux à vous offrir, répondit Davenesle... J'ai acheté récemment, aux environs de Paris, une grande propriété... Il y a des bois, des prés, du bétail... De la chasse et de la pêche !... C'est un vaste domaine à surveiller pour lequel j'ai besoin d'un homme de confiance... Voulez-vous être mon régisseur ?

— Régisseur !... s'écria joyeusement Jean-Louis... Mais c'est tout à fait mon affaire !... Ça rentre dans mes attributions... Voyez-vous, monsieur Davenesle, un artiste est souvent sifflé... un régisseur ne l'est que rarement !

— Alors vous acceptez ?

— C'est-à-dire que je vais être heureux comme je ne l'ai jamais été !... Blaise m'avait repêché dans l'Oise... Mais vous, c'est définitivement que vous me sauvez !

— Cette vie ne vous paraît-elle pas un peu monotone ?

— Vous plaisantez !... Je l'avais toujours rêvée, cette existence-là !... Vous savez bien que tous les artistes adorent la campagne... Seulement, pour ça non plus, je n'avais pas les moyens !... Et puis, vous m'avez dit que c'est à la porte de Tours... Eh bien ! le soir, une fois ma besogne faite, j'irai au cercle de l'endroit faire ma partie... de billard... Soyez tranquille ! On ne jouera pas d'argent !... Les dimanches et les jours de fêtes seulement, je risquerai la consommation !...

Il restait un coupable à punir.

Quelques jours plus tard, Davenesle sonnait à la porte de Jacques Brunemont.

Celui-ci était de plus en plus affolé.

La mort de Laverdac et la fermeture du tripot de la rue Blanche lui avaient porté le dernier coup.

— Malgré vos larmes, malgré vos crimes, dit gravement le visiteur, je ne vous abandonnerai pas, Jacques Brunemont, car je conserve pour la mémoire de votre père la plus sainte vénération !...

Le complice de Cartigny passa du morne désespoir où il était plongé à un accès de reconnaissance éperdue.

Il balbutia :

— Ah ! je n'en attendais pas moins de vous, monsieur Davenesle !... Vous avez raison de croire à mon sincère repentir, et je vous jure que tous les jours qui me restent à vivre...

Georges interrompit cette tirade :

— Ne me remerciez pas !... Je n'agis qu'au nom d'Antoine Brunemont... Je mets cent mille francs à votre disposition.

Les doigts crochus du joueur se crispèrent instinctivement comme s'ils tenaient déjà cette somme... Mais son interlocuteur continua d'un ton ferme :

— Vous quitterez la France. Je vous laisse le choix de la contrée où vous vous rendrez, et c'est là que vous

sera payée la lettre de crédit que je vous remettrai au moment de votre départ.

Jacques exprima le désir de se rendre au Klendyke, grisé qu'il était par la merveilleuse réussite qu'y avaient trouvée Rivas et Daveneste.

Georges le prévint que les temps étaient changés, mais il le laissa cependant entièrement libre de sa décision.

Les desseins de la Providence sont impenétrables !..

Six mois après son installation dans le « claim » qu'il avait acheté, une explosion de dynamite, en allumant une cartouche destinée à faire sauter une mine, laissait sans père le petit Marcel...

Henry de Faugerolles a, naturellement, épousé sa cousine Denise.

Ils vivent tendrement unis à côté de leur père et de leur mère.

Rolande n'a pas quitté et ne quittera jamais le jeune ménage.

Elle s'est consacrée exclusivement à l'éducation, et à l'instruction de son fils dont elle rêve de faire un homme.

Si le ciel donne bientôt à Denise la joie d'être la marraine d'une petite fille, qui sait quel est l'avenir réservé aux enfants des yeux frangines ?..

L'œuvre de régénération commencée par sa fille sur

l'âme de Clarisse a été heureusement continuée par les soins de Daveneste.

Dans la retraite où elle vit, le moral de l'infortunée s'est raffermi peu à peu.

Des fautes d'autrefois, des terribles épreuves traversées, le souvenir même disparaît de son cerveau, car tous les efforts de ceux qui veillent sur elle ne tendent qu'à oublier les mauvais jours.

Aussi Georges, devant cette transformation édifiante, n'a-t-il pas hésité à révéler à Denise tout ce qu'elle ne savait pas encore.

— Le Ciel t'a fait retrouver ton père, dit-il à la jeune femme, un jour qu'il allait avec elle et son mari voir Clarisse... Serais-tu heureuse s'il te rendait aussi ta mère ?..

— Est-ce possible !.. balbutia-t-elle, le cœur battant d'une émotion indicible... Elle n'est donc pas morte ?

— Il y a des résurrections d'âme, mon enfant !..

Nos lecteurs s'imaginent aisément les transports de joie qu'éprouvèrent la mère et la fille en tombant dans les bras l'une de l'autre.

— Maman !.. Ma chère maman !.. murmura Denise à l'oreille de la repente, en cachant sa tête dans le cou de celle-ci pour dissimuler une délicieuse rougeur... Tu n'as pas pu assister à mon mariage... Mais tu seras là pour le baptême !..



Le 15 Mars paraîtra :

# HÉRITAGE D'AMOUR

Par Jules CARDOZE

Le roman complet : 30 centimes

# OEUVRES DE PONSON DU TERRAIL

65 centimes le Volume, sous belle couverture illustrée en couleurs

- |                                       |                                   |   |
|---------------------------------------|-----------------------------------|---|
| 1. La Jennesse du Roi Henri.          | 15. Le dernier mot de Rocamboles. | 32. Le Palais mystérieux.                 |
| 2. Les Galanteries de Nancy-la-Belle. | 16. L'Enfant perdu.               | 33. Le Capitaine Coquelicot.              |
| 3. Les amours du Valet de Trèfle.     | 17. Les Tribulations de Shoking.  | 34. Les Gandius.                          |
| 4. La Reine des Barricades.           | 18. Rocamboles en prison.         | 35. L'Agence Matrimoniale.                |
| 5. Rocamboles.                        | 19. La corde du Pendu.            | 36. Le capitaine des Pénitents noirs.     |
| 6. Le Club des Valets de Cœur.        | 20. Les voleurs du grand Monde.   | 37. Pas-de-Chance.                        |
| 7. Les Exploits de Rocamboles.        | 21. Cartahut.                     | 38. Les Mystères des Bois.                |
| 8. La comtesse Artoff.                | 22. Le buveur de Raki.            | 39. La Chasse à la Muette.                |
| 9. La Resurrection de Rocamboles.     | 23. Le Paris mystérieux.          | 40. Mémoires d'un Gendarme.               |
| 10. L'Auberge maudite.                | 24. Les Compagnons de l'amour.    | 41. Les Orphelins de la Saint-Barthélemy. |
| 11. La Maison de Fous.                | 25. La Dame au Gant noir.         | 42. Le Capitaine Curehouse.               |
| 12. Les Etrangleurs.                  | 26. Le Forgeron de la Cour-Dieu.  | 43. L'Armurier de Milan.                  |
| 13. Les Millions de la Bohémienne.    | 27. Les Amours d'Aurore.          | 44. Le Fillen du Roi.                     |
| 14. Un Drame dans l'Inde.             | 28. La Justice des Bohémiens.     | 45. L'Héritage du Roi René.               |
|                                       | 29. Les Cavaliers de la Nuit.     | 46. Le secret du Dr Reusselle.            |
|                                       | 30. Le Page du Roi.               |   |
|                                       | 31. La messe Noire.               |   |

# OEUVRES DE GUSTAVE AIMARD

VOYAGES — EXPLORATIONS — AVENTURES

65 centimes le Volume, sous belle couverture illustrée en couleurs

- |                                 |                                |                                    |                                  |
|---------------------------------|--------------------------------|------------------------------------|----------------------------------|
| 1. Les Trappeurs de l'Arkansas. | 13. Curumilla.                 | 27. Une Vengeance de Peaux-Rouges. | 41. Le Commandant Delgrès.       |
| 2. Les Rodeurs de Iron-tières.  | 14. Valentin Guillols.         | 28. Les Gambucinos.                | 42. La Main-Ferme.               |
| 3. Les Francs-Tireurs.          | 15. Les Bois-Brûlés.           | 29. Sacramento.                    | 43. L'Eau-qui-Court.             |
| 4. Le Cœur loyal.               | 16. Balle-Franche.             | 30. La Man-Itorca.                 | 44. Les Nuits Mexicaines.        |
| 5. La Belle Rivière.            | 17. L'Eclairer.                | 31. Rosas.                         | 45. Les Vandoux.                 |
| 6. Le Souriquet.                | 18. La Forêt Vierge.           | 32. Les Aventuriers.               | 46. Le Roi des Placers d'Or.     |
| 7. Le Grand Chef des Aucas.     | 19. Les Outlaws du Missourl.   | 33. Les Bohèmes de la Mer.         | 47. Le Rancho du Pont-de-Lianes. |
| 8. Le Chercheur de Pistes.      | 20. Les Chasseurs d'Abelliles. | 34. La Castille d'Or.              | 48. Le Rantreader.               |
| 9. Les Pirates des Prairies.    | 21. Le Cœur de Pierre.         | 35. Le Forestier.                  | 49. Le Doigt de Dieu.            |
| 10. La Loi de Lynch.            | 22. Le Guarani.                | 36. Les Titans de la Mer.          | 50. Le Trouveur de sentiers.     |
| 11. La Grande Flibuste.         | 23. Le Montonero.              | 37. Les Rois de l'Océan.           | 51. Les Bisons blancs.           |
| 12. La Fièvre d'Or.             | 24. Zéno Cabral.               | 38. Vent-en-Panne.                 | 52. Cardéulo.                    |
|                                 | 25. Cornelio d'Armor.          | 39. Ourson Tête-de-Fer.            |                                  |
|                                 | 26. Les Coupeurs de Routes     | 40. Le Chasseur de rats.           |                                  |

# OEUVRES DE LOUIS NOIR

65 centimes le Volume, sous belle couverture illustrée en couleurs

- |                                     |                               |                                    |
|-------------------------------------|-------------------------------|------------------------------------|
| 1. Surcouf.                         | 8. Le Roi des Chemins.        | 16. Le Perban Noir.                |
| 2. Empereur et Corsaire.            | 9. Le Trou de l'Enfer.        | 17. Jean-qui-Tue.                  |
| 3. Le Coupeur de Têtes.             | 10. Les Millions du Trappeur. | 18. Le Serpent du désert.          |
| 4. A la recherche d'un trésor.      | 11. Le Trappeur malgré lui.   | 19. Un drame au fond de l'abîme.   |
| 5. Les Chasseurs du Désert.         | 12. Le Voyageur Mystérieux.   | 20. Le Secret de la Ville Fantôme. |
| 6. Le Corsaire aux cheveux d'or.    | 13. Le Tueur de Lions.        | 21. Les Mystères de la Savane.     |
| 7. La Vengeance du Roi de la Grève. | 14. Un Enlèvement au Harem.   | 22. A la Conquête des Dieux d'or.  |
|                                     | 15. Une Guerre de Géants.     |                                    |

On trouve dans toutes les Librairies et Gares — Envoi franco contre 80 centimes  
A. FAYARD & C<sup>o</sup>, Éditeurs, 18-20, rue du Saint-Gothard, Paris (XIV<sup>e</sup>)

# MODERN-BIBLIOTHÈQUE

95 CENTIMES LE VOLUME ILLUSTRÉ

## CATALOGUE DES VOLUMES ACTUELLEMENT EN VENTE

Barbey d'AUREVILLY	Les Diaboliques.	Paul HERVIEU,	Peints par eux-mêmes.
Colonel BARATIER...	Épées Africaines.	de l'Académie française.	Les Yeux verts et les Yeux bleus.
Maurice BARRÉS,	An Congo.		L'Alpe Homicide.
de l'Académie française.	Le Jardin de Bérénice.		Le Petit Duc.
Tristan BERNARD....	Du Sang, de la Volupté et de la Mort.		Deux Plaisanteries.
	Mémoires d'un Jeune Homme rangé.		Sire.
Jean BERTHEROY....	La Danseuse de Pompéi.	Henri LAVEDAN,	Le Nouveau Jeu.
Louis BERTRAND....	Le Double Amour.	de l'Académie française.	Leurs Sœurs.
BINET-VALMER.....	Pépète le bien-aimé.		Les Jeunes.
Paul BOURGET,	Les Métèques.	Jules LEMAITRE,	Le Lit.
de l'Académie française.	Cruelle Enigme.	de l'Académie française.	Les Marionnettes.
	André Cornélis.		Un Martyr sans la Foi.
Henry BORDEAUX....	L'Amour qui passe.		Aphrodite.
	Le Pays Natal.	Pierre LOUYS.....	Les Aventures du roi Pausanias.
	L'Amour en fuite.		La Femme et le Pantin.
	Le Lac Noir.		Contes Choisis.
	La Petite Mademoiselle.	Maurice MAINDRON..	Les Chansons de Bilitis.
	La Peur de vivre.		Blancador l'Avantagoux.
Elémir BOURGES.....	Sous la Hache.		L'Avril.
René BOYLESVE.....	La leçon d'Amour dans un Parc.		Amants.
Adolphe BRISSON....	Mademoiselle Cloque.		La Tourmente.
Michel CORDAY.....	Floriss Bonheur.	Paul MARGUERITE.	L'Essor.
	Vœux ou les deux Risques.		Pascal Gofossa.
Alphonse DAUDET....	Les Embrasés.		Ma Grande.
	Les Demi-Fous.		Le Cuirassier blanc.
Léon DAUDET.....	L'Évangéliste.		La Force des Choses.
	Les Rois en exil.	Octave MIRBEAU....	L'Abbé Jules.
Paul DEROULEDE....	Les Deux Etreintes.		Sébastien Roch.
Lucien DESCAVES....	Le Partage de l'Enfant.	Eugène MONTFORT...	La Turque.
	Chants du Soldat.	Lucien MUELFELD...	La Carrière d'André Toretta.
Henri DUVERNOIS....	Sous-Offs.		L'Automne d'une Femme.
	Crapoite.		Cousine Laura.
Georges d'ESPARBES.	Noulette.		Chouchette.
Ferdinand FABRE....	La Légende de l'Algè.		Lettres de Femmes.
	La Guerre en dentelles.		Le Jardin secret.
Claude FERVAL.....	L'Abbé Tigrano.		Mademoiselle Jaufre.
	L'Autre Amour.		Les Demi-Vierges.
Léon FRAPIÉ.....	Vie de Château.		La Confession d'un Amant.
Théophile GAUTIER...	Ma Figure.		L'Heureux Ménage.
	Ciel Rouge.		Nouvelles Lettres de Femmes.
E. et J. de GONCOURT	L'Institutrice de Province.	Marcel PREVOST,	Le Mariage de Juliette.
Gustave GUICHES....	Le Capitaine Fracasse (1 <sup>er</sup> vol.).	de l'Académie française.	Lettres à Françoise.
	Le Capitaine Fracasse (2 <sup>e</sup> vol.).		Le Domino Jaune.
	Renée Maupérin.		Dernières Lettres de Femmes.
	Germaine Lacerteux.		La Princesse d'Erminge.
	Sœur Philomène.		L'Écorché.
GYP.....	Célestine Prudhomme.		M. et Mme Moloch.
	Le Cœur de Pierrette.		La Fausse Bourgeoise.
Myriam HARRY.....	La Bonne Galette.		Pierre et Thérèse.
	Totote.		Femmes.
	La Fée.		Lettres à Françoise mariée.
	Maman.		Dialogues d'Amour.
	Daudou.	Michel PROVINS.....	Comment elles nous prennent.
	La Meilleure Amlé.		Le Professeur d'Amour.
	La Divise Chanson.	Henri de REGNIER,	Le Bon Plaisir.
	Les Transatlantiques.	de l'Académie française.	Le Mariage de Minuit.
	Souvenirs du Vicomte de Courpière.	Jules RENARD.....	L'Écorché.
Abel HERMANT.....	Monsieur de Courpière marié.		Histoires Naturelles.
	La Carrière.		La Glu.
	Le Sceptre.	Jean RICHEPIN,	Les Débris de César Borgia.
	Le Cavalier Miserey.	de l'Académie française.	La Chanson des Grecs.
	Chronique du Cadet de Coutras.	Ch. ROBERT-DUMAS.	Amour Sacré.
	Les Confidences d'une Alceide.		La Vie Privée de Michel Tardier.
	Le Char de l'État.	Edouard ROD.....	Les Roches blanches.
	Coutras, soldat.		La Maison des deux Barbeaux.
Paul HERVIEU,	Filtri.	André THEURIET,	Pêché mortel.
de l'Académie française.	L'Inconnu.	de l'Académie française.	L'Aventure.
	L'Armateur.	Pierre VEBER.....	

En Vente dans toutes les librairies et les bibliothèques des Gares

ARTHÈME FAYARD & C<sup>ie</sup>, Éditeurs, 18 & 20, rue de St-Gothard, Paris (14<sup>e</sup>)

# LES MEILLEURS LIVRES

10 CENTIMES  
LE VOLUME

Nouvelle Collection Littéraire  
Publiant tous les chefs-d'œuvre Français et Étrangers  
Anciens et Modernes

10 CENTIMES  
LE VOLUME

Catalogue des Volumes actuellement en vente dans les Librairies et les Gares

N° des volumes	N° des volumes	N° des volumes	N° des volumes
<b>ARISTOPHANE</b> Lysistrata ..... 171	<b>CH. DICKENS</b> Aventures de M. Pickwick. 21 à 24 David Copperfield..... 125 à 128	Tartuffe. — Sganarelle... 104 L'Etourdi. — Le Médecin malgré lui..... 149 L'École des Femmes. — Critique de l'École des Femmes. 168 La Comtesse d'Escoarognas. — Le Mariage forcé. — Le Sicilien ..... 164 Le Bourgeois Gentilhomme... 168	<b>RACINE</b> Esther. — Athalie ..... 1 Phèdre — Andromaque... 42 Britannicus. — Les Plaideurs. 82 Bérénice. — Bajazet ..... 82 Iphigénie en Aulide. — Mithridate ..... 18
<b>H. DE BALZAC</b> Eugénie Grandet..... 5 et 6 Le Père Goriot..... 59 et 60 Le Colonel Chabert ..... 86 Le Cœur de Tours..... 91 La Cousine Bette..... 133 à 136	<b>DIDEROT</b> Le Rêveur de Rameau..... 43 Paradoxe sur le Comédien .. 103	<b>MONTESQUIEU</b> Lettres Persanes..... 34 à 36	<b>REGNARD</b> Le Joueur — Le Sui ..... 122 Le Logataire Universel — Les Folies Amoureuses ..... 140
<b>BEAUMARCHAIS</b> Le Barbier de Séville..... 20 Le Mariage de Figaro ..... 54	<b>TH. DOSTOÏEWSKY</b> Les Nuits blanches ..... 131	<b>H. MURGER</b> Scènes de la Vie de Bohème. 14 et 15	<b>J.-J. ROUSSEAU</b> Confessions ..... 37 à 41
<b>BENJAMIN-CONSTANT</b> Adolphe ..... 50	<b>ESCHYLE</b> Prométhée enchaîné..... 172	<b>A. DE MUSSET</b> Lorenzaccio..... 7 Poésies nouvelles..... 53 Contes d'Espagne et d'Italie... 73 Confession d'un Enfant du Siècle ..... 77 et 78 Nanouna. — Rolla. — Une Bonne Fortune ..... 88 Crisalide. — La Bouche... 129 Le Chandelier. — Il ne faut jurer de rien..... 132 La Coupe et les Lèvres. — À quel point les jeunes filles un caprice. — On ne saurait penser à tout ..... 160 La Nuit Vénitienne. — Les Caprices de Marianne..... 187	<b>SCHILLER</b> Marie Stuart ..... 83 Guillaume Tell ..... 160
<b>BÉRANGER</b> Chansons (I)..... 93 Chansons (II)..... 136	<b>EURIPIDE</b> Alceste ..... 175	<b>GERARD DE NERVAL</b> Les Filles du Feu, Sylvia, Jimmy ..... 177 Le Main enchanté. — Les Nuits d'Octobre. — Paris, Pantin, Meaux..... 178	<b>SOFFOCLE</b> Œdipe Roi ..... 173 Œdipe à Colone ..... 174
<b>BERNARDIN DESAINTE-PIERRE</b> Paul et Virginie ..... 50	<b>GÖTTE</b> Faust..... 51 Hermann et Dorothea..... 79	<b>CHARLES NODIER</b> Thérèse Aubert. — Adèle... 178 Trilby. — Lydie ..... 199	<b>STENDHAL</b> De l'Amour ..... 12 et 13 Le Chartreux de Parme. 93 à 96
<b>BOILEAU</b> Épîtres. — Le Lutrin ..... 169 Satires. — Art poétique..... 170	<b>HOMÈRE</b> L'Iliade ..... 47 à 50 L'Odyssée ..... 64 à 67	<b>CH. PERRAULT</b> Contes de ma Mère l'Oye..... 11	<b>SWIFT</b> Voyage de Gulliver ..... 141 et 142
<b>BOSSUET</b> Graines funèbres... 145 et 146	<b>HORACE</b> Poésies ..... 84 et 85	<b>PIRON</b> Le Métrémanie ..... 201	<b>A. THIERRY</b> Recits des temps mérovingiens 263 et 264
<b>BRANTÔME</b> Vies des Dames Gaillardes. 179 et 180	<b>LACLOS</b> Les Liaisons dangereuses 16 à 18	<b>PLUTARQUE</b> Demosthène. — César..... 153 Marius. — Sylla..... 150 Antoine ..... 165 Alexandre..... 168 César ..... 159 Pompée ..... 163	<b>CL. TILLIER</b> Mon oncle Benjamin ..... 191 et 192
<b>CAZOTTE</b> Le Diable Amoureux ..... 57	<b>M<sup>me</sup> DE LA FAYETTE</b> La Princesse de Clèves ..... 202	<b>EDGARD POE</b> La Scarabée d'Or ..... 139	<b>TOLSTOI</b> La Soupe à Kreutzer..... 4 Anna Karoline ..... 150 à 153
<b>CERVANTES</b> Don Quichotte ..... 29 à 32	<b>LA FONTAINE</b> Fables (I)..... 19 Fables (II)..... 81 Contes et Nouvelles (I)..... 105 Contes et Nouvelles (I, II et III) ..... 123 et 124	<b>PRÉVOST (ABBÉ)</b> Manon Lescaut ..... 8	<b>A. DE VIGNY</b> Poèmes antiques et modernes 111 Cinq-mars ..... 112 à 114 Chatterton ..... 115 Stello ..... 116 et 117 Bertrande et Grandeur militaires ..... 118 et 119 Quelle pour la peur. — Sur la variété dans l'Art. — Sur un système dramatique... 20
<b>CHATEAUBRIAND</b> Atala — René ..... 74	<b>LAMENNAIS</b> Paroles d'un croyant ..... 137	<b>RABELAIS</b> Gargantua..... 63 et 64	<b>VIRGILE</b> L'Énéide ..... 55 à 57 Les Bucoliques. — Les Géorgiques ..... 51
<b>ANDRÉ CHÉNIER</b> Idylles. — Odes. — Œuvres. 97 Éloges ..... 130	<b>LAS CASES</b> Le Mémorial de Sainte-Hélène 205 à 210		<b>VOLTAIRE</b> Candide ..... 52 L'Ingenu-Micromégas ..... 104 Psychologie Grecque-Latine, 181 et 182
<b>CORNEILLE</b> Le Cid. — Polyucte ..... 2 Cinna. — Horace ..... 28 Le Menteur. — Pompé ..... 121 Ricomède. — Rodogune ..... 182	<b>LE SAGE</b> Turcaret ..... 9 Le Diable Boiteux ..... 101 et 102		
<b>ALPHONSE DAUDET</b> Tartarin de Tarascon. 62 et 63 Contes du lundi ..... 69 à 71 Lettres de mon moulin. 75 et 76 Sapho ..... 98 à 100 Le Petit Chose ..... 105 à 109 Fromont jeune et Risler aîné. 154 à 157 Tartarin sur les Alpes. 183 à 185 Rose et Biletto ..... 195 et 196 Gemma Boumestem ..... 197 à 200	<b>LONGUS</b> Daphnis et Chloé ..... 3		

## Derniers Volumes parus

<b>A. DE MUSSET</b> Histoire d'un marin blanc. — Le Secret de Javotte..... 211	<b>CHARLES NODIER</b> Ines de la Sierra. — Le Songe d'Or ..... 214	<b>ESCHYLE</b> L'Orestie I. — Agamemnon... 218 L'Orestie II. — Les Éuménides. — Les Euménides..... 210	Crime et Châtiment (III)..... 223 Crime et Châtiment (IV)..... 224
<b>TACITE</b> Mœurs des Germains. — Agricola ..... 212	<b>BALZAC</b> La Maison du Chat qui pelote 215	<b>CHARLES DICKENS</b> Le Grillon du Foyer..... 220	<b>CH. DE BERNARD</b> Berfaut (I)..... 225 Berfaut (II)..... 225 Berfaut (III)..... 227
<b>OVIDE</b> L'Art d'aimer ..... 213	<b>VOLTAIRE</b> Zaire. — Mérope..... 216	<b>TH. DOSTOÏEWSKY</b> Crime et Châtiment (I)..... 221 Crime et Châtiment (II)..... 222	<b>ALPHONSE DAUDET</b> Port-Tarascon (I)..... 228 Port-Tarascon (II)..... 228 Port-Tarascon (III)..... 230

Envoi franco d'un volume contre 15 centimes.  
10 volumes franco poste. 1 fr. 80. — 25 volumes franco gare en France. 8 fr. 10  
À partir de 40 volumes, envoi franco gare en France sans augmentation de prix

Arthème FAYARD et Co, éditeurs, 18-20, rue du Saint-Gothard PARIS

# LE LIVRE POPULAIRE

**75 CENT.**  
(Prix provisoire)

LE VOLUME de 400 à 650 pages  
sous couverture illustrée en couleurs

**75 CENT.**  
(Prix provisoire)

Mettre à la portée de tous, à un prix modique

Les œuvres de nos meilleurs écrivains populaires, tel est le but de cette belle collection, un des plus grands succès de la librairie moderne

## CATALOGUE DES VOLUMES actuellement en vente :

**JULES BEAUJOINT**  
L'Auberge Sanglante de Peire-beilhe.

**ADOLPHE BELOT**  
La Femme de Feu.

**PAUL BERTNAY**  
Le Péché de Marthe.  
Le Louveteau.  
L'Espionne du Bourget.  
Enfant de l'Amour  
Orphelins d'Alsace  
Les Millions de l'Oncle Fritz.  
Le Passeur de la Moselle.  
Le Secret de Thérèse.  
La Pêcheresse.  
Arlette Saphir.

**GEORGES DE BOISFORET**  
L'Anneau d'Argent.

**EUGENE CHAVETTE**  
Aimé de son Concierge.

**PIERRE DECOURCELLE**  
Le Crime d'une Sainte.  
La Chambre d'Amour.  
La Môme aux Beaux Yeux.  
Les Ouvrières de Paris.  
La Buveuse de Larmes.  
La Mère Coupe-Toujours.  
Les Deux Gosses.  
Fanfan et Claudinet.  
La Voleuse d'Honneur.  
Gigolette.  
Amour de Fille.  
Le Million de la Bonne.  
La Mendiante d'Amour.  
Fille d'Alsace.  
Le Mort qui tue.

**PAUL FÉVAL**  
Le Bossu.  
Le Chevalier de Lagardère.  
Le Capitaine Fantôme.  
Les Mystères de Londres.  
Les Haines Noires.  
Mam'zelle Flamberge.

**EMILE GABORIAU**  
La Corde au Cou.  
Le Dosier n° 113.  
Monsieur Leqq.  
L'Affaire Lerouge.  
Le Crime d'Oréval.

**HENRI GERMAIN**  
Vengée!

**PAUL JUNKA**  
Larrons d'Amour.

**HENRI KÉROUL**  
Le Petit Muet.

**GEORGES DE LABRUYÈRE**  
Chanteraine.  
Les Possédées de Paris.

**EDMOND LADOUCKETTE**  
Le Masque de Fer.  
La Guerre des Camisards.  
Le Roi des Halles.  
La Revanche de Mazarin.  
L'Orpheline de Bazeilles.

**LOUIS LAUNAY**  
Le Bon Roi Henriot.  
La Reine des Cambrioleurs.

**GEORGES LE FAURE**  
La Dame aux Onustitis

**GASTOR LEROUX**  
Le Roi Mystère.  
Un Homme dans la Nuit.  
La Reine du Sabbat.  
Chéri-Bibi.

**GEORGES MALDAGUE**  
La Boscotte.  
Mam'zelle Trottin.  
La Parigote.

**JULES MARY**  
La Fée du Printemps.  
Guet Apens.  
Deux Innocents.  
Le Wagon 303.  
La Belle Ténébreuse.

**CHARLES MEROUVEL**  
Chaste et Flétrie.  
Le Péché de la Générale.  
Morts d'Amour.  
La Fille sans Nom.  
Mortes et Vivantes.  
Diane de Briolles.

**LUCIEN-VICTOR MEUNIER**  
Le Caporal

**XAVIER DE MONTEPIN**  
Les Filles du Saltimbanque.  
La Porteuse de Pain.  
Sa Majesté l'Argent.

**MICHEL MORPHY**  
Mignon.  
Les Noces de Mignon.  
Mademoiselle Cent-Millions.  
La Mie aux Baisers.  
Le Gosse de Paris.  
Mirette  
Fiancée Maudite.  
La Fille de Mignon.  
Mignon Vengée.

**PONSON DU TERRAIL**  
Cadet Fripouille.

**RENE DE PONT-JEST**  
Aveugle.

**PAUL ROUGET**  
La Fante de Jeannine.  
Fille d'Eve.  
La Femme de l'Autre.  
Belle Amie.

**PIERRE SALES**  
Fille de Soldat.

**EUGENE SUE**  
Les Mystères de Paris.  
Le Juif-Errant.

**MICHEL ZEVACO**  
Borgia.  
Les Pardaillan.  
L'Epopée d'Amour.  
Le Capitain.  
La Fausta.  
Fausta vaincue.  
Nostradamus.  
Le Pent des Soupirs.  
Les Amants de Venise  
L'Héroïne.  
Triboulet.  
La Cour des Miracles.  
L'Hôtel Saint-Paul.  
Jean Sans Peur.  
La Marquise de Pompadour.  
Le Rival du Roi.  
Pardaillan et Fausta.  
Les Amours du Chico.

Chaque volume : 75 centimes (Prix provisoire).

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES ET GARES. — Envoi franco contre 90 centimes.

Vient de Paraître

# LÉON PARISOT

Auteur de " L'AVOCAT-CONSEIL "

Ancien Secrétaire d'Arbitre-Rapporteur près le Tribunal de Commerce de la Seine

## CE QUE TOUT COMMERÇANT DOIT SAVOIR

MANUEL PRATIQUE A L'USAGE

des Négociants, Commerçants, Industriels, Employés de Commerce  
Voyageurs, Représentants, Placiers et Comptables

CONTENANT

les formules des actes usuels en matière commerciale avec l'indication des droits d'enregistrement ; tous les renseignements commerciaux d'une application journalière, et de très nombreuses citations de la jurisprudence la plus récente

SI VOUS VOULEZ être exactement et entièrement renseignés sur les ventes et nantissements de fonds, sur la comptabilité, sur les rapports juridiques des patrons et employés, sur les usages commerciaux, brevets d'invention, marques de fabrique, sur la concurrence déloyale, les faillites et liquidations judiciaires ;

SI VOUS VOULEZ connaître les textes relatifs aux fraudes, tromperies et falsifications, aux patentes et aux poids et mesures ; savoir comment on établit son prix de revient et son bénéfice ;

SI VOUS VOULEZ connaître les droits et devoirs des tireurs, endosseurs et porteurs d'effets de commerce, les règles du gage commercial, les opérations de banque, escompte, comptes-courants ; si vous voulez être fixés sur les chèques, warrants, warrants-hôteliers, sur les sociétés ;

SI VOUS VOULEZ savoir comment exercer vos droits contre les Compagnies de chemins de fer et les voituriers pour retards, avaries ou manquants ; connaître la procédure devant les tribunaux de commerce, les conseils de prud'hommes, les justices de paix ;

SI VOUS VOULEZ enfin rédiger tous vos actes et réclamations vous-mêmes et sans frais, être exactement documentés sur tous les actes de votre vie commerciale, éviter les difficultés et les procès ;

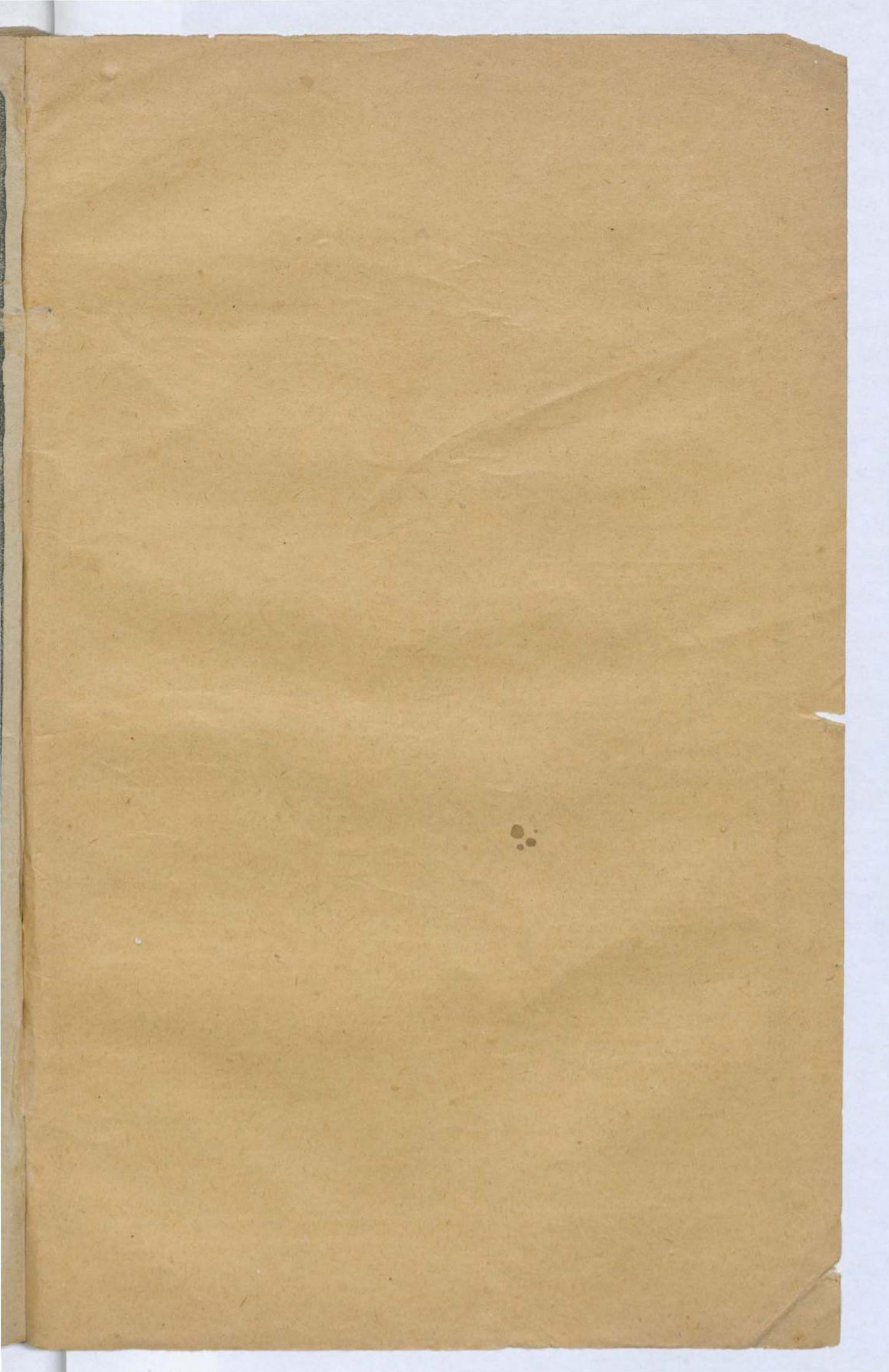
Achetez

### CE QUE TOUT COMMERÇANT DOIT SAVOIR

Ouvrage de 312 pages, par l'auteur de « L'Avocat-Conseil », ancien secrétaire d'arbitre-rapporteur près le Tribunal de Commerce de la Seine.

Le volume broché 4 fr., relié 5 fr.

Envoi franco contre mandat-poste adressé à MM. A. FAYARD & C<sup>ie</sup>,  
Éditeurs, rue du Saint-Gothard, 18-20 -- PARIS (14<sup>e</sup>)



# LES MAITRES DU ROMAN POPULAIRE

Nouvelle Collection à **30** centimes le **VOLUME**

paraissant le **1<sup>er</sup>** et le **15** de chaque mois

Le 15 Mars paraîtra :

## HÉRITAGE D'AMOUR

PAR JULES CARDOZE

**Le Roman Complet : 30 centimes**

Volumes déjà parus :

- |   |  |   |
|---|--|---|
| <b>GRINGALETTE</b><br>Par JULES MARY                  | <b>FLORAISON D'AMOURS</b><br>Par FERNAND-LAFARGUE              | <b>LE DIAMANT NOIR</b><br>Par PIERRE SALES                        |
| <b>L'ENFANT D'UNE VIERGE</b><br>Par PIERRE SALES      | <b>AMANT ET JUGE</b><br>Par CHARLES ESQUIER                    | <b>LE PETIT TAMBOUR<br/>DE BAZEILLES</b><br>Par GEORGES MALDAGUE  |
| <b>UNE NUIT DE NOCES</b><br>Par CHARLES MEROUVEL      | <b>MOINS FORT<br/>QUE L'AMOUR !</b><br>Par PIERRE SALES        | <b>LE MYSTÈRE DE L'ÉTANG</b><br>Par JEAN ROCHON                   |
| <b>LA DAME AUX VIOLETTES</b><br>Par MICHEL MORPHY     | <b>POUR L'HONNEUR<br/>D'UNE MÈRE !</b><br>Par JULES DE GASTYNE | <b>L'AMOUR SOUS LES BALLES</b><br>Par HENRI GALLUS                |
| <b>CHAÎNE MORTELLE</b><br>Par GEORGES MALDAGUE        | <b>LA PETITE « DEUX SOUS »</b><br>Par MARIE THIERY             | <b>LE CALVAIRE D'UNE MÈRE</b><br>Par JULES DE GASTYNE             |
| <b>LA NUIT ROUGE</b><br>Par JULES DE GASTYNE          | <b>PRINCESSE ET FILLE<br/>DU PEUPLE</b><br>Par MAXIME LA TOUR  | <b>L'AMOUR EST MAÎTRE !</b><br>Par MARCEL ALLAIN                  |
| <b>LE CORPS D'ELISA</b><br>Par A. MATTHEY             | <b>LES POILUS DE LA 9<sup>e</sup></b><br>Par ARNOULD GALOPIN   | <b>LA FILLE DU BOCHE</b><br>Par HENRI GERMAIN                     |
| <b>LE FILS DE JACQUES</b><br>Par RENAUD DE PONT-JEST  | <b>LA BELLE LORRAINE</b><br>Par HENRI GERMAIN                  | <b>CRIMES D'ESPIONS</b><br>Par HENRI GERMAIN                      |
| <b>LE COQ DU VILLAGE</b><br>Par LÉON MALICET          | <b>LE TUEUR DE FEMMES</b><br>Par LÉON MALICET                  | <b>LA MAÎTRESSE<br/>DE M. LE MINISTRE</b><br>Par CHARLES MEROUVEL |
| <b>RYVALITÉ D'AMOUR</b><br>Par HENRI GERMAIN          | <b>LE ROMAN D'UN SOLDAT</b><br>Par MICHEL MORPHY               | <b>LA MARRAINE DU POILU</b><br>Par MAXIME LA TOUR                 |
| <b>MARISE A SON PATRON</b><br>Par MAXIME LA TOUR      | <b>UNE AFFOLÉE D'AMOUR</b><br>Par ADOLPHE BELOT                | <b>LA FEMME ENDORMIE</b><br>Par PIERRE SALES                      |
| <b>L'AMOUR ET L'ARGENT</b><br>Par RAYMOND LADOUCKETTE | <b>CRIME DE BOCHE !</b><br>Par HECTOR FRANCE                   | <b>LES DEUX FRANGINES</b><br>Par PIERRE DECOURCELLE               |
| <b>SALVAIRE D'AMANTE</b><br>Par JEAN ROCHON           |  |   |

**Chaque Volume : 30 centimes**

Le volume franc par la poste : 40 centimes. — Union Postale : 50 centimes.  
Abonnement pour DIX volumes : France : 4 francs; Union Postale : 5 francs.  
A. FAYARD et C<sup>e</sup> éditeurs, 18-20 rue du Saint-Gothard, PARIS (XIV).